



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



BULLETIN

DE LA

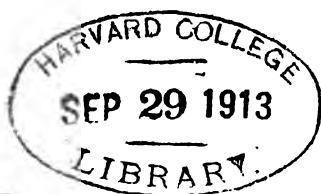
SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DE BAYONNE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS
DE
BAYONNE
~~~~~  
**ANNÉE 1902**



**BAYONNE**  
IMPRIMERIE A. LAMAINÈRE, RUE JACQUES LAFFITTE, 9  
—  
**1902**

Fr 28.7



*Cutting fund*

# L'ENFANT ET L'ÉCOLE

D'APRÈS LA BIBLE ET LE TALMUD

---

## ESQUISSE SOMMAIRE

---

J'ai entrepris de tracer devant vous une esquisse de l'hygiène, de l'assistance et de l'école, d'après la Bible et le Talmud. Dans l'étude forcément incomplète, grâce à mon incompetence, que j'ai faite de ces trois questions, j'ai trouvé quelques points de vue intéressants, et j'ai voulu faire part à mes collègues de la Société de ces recherches avec lesquelles ils sont, eux-mêmes, pour la plupart, encore moins familiarisés que moi.

Mais le propre des réunions comme la nôtre, c'est d'être une mutualité intellectuelle, dans laquelle chacun apporte ce qu'il sait, et de laquelle il retire ce que lui apprennent ses collègues.

J'ai dit en commençant que j'allais vous présenter une esquisse. Il faudrait, en effet, pour vous faire connaître complètement les trois sujets que j'ai envisagés, une communication beaucoup plus fournie, et plus longue, que je n'ai pas eu le loisir de rédiger.

J'ajoute que je n'ai pas pu, comme je l'avais résolu, vous donner un aperçu des trois points de vue dans l'ordre où ils sont placés en tête de cette étude. En effet, j'ai, ces jours derniers, lu, au sujet de l'hygiène des Juifs, des articles du Dr Garnaud, qui combattent avec énergie les idées émises jusqu'ici par des théologiens des divers cultes, et par des purs érudits dégagés de toute préoccupation confession-

nelle. J'ai besoin de revoir ces objections, et de les apprécier à tête reposée, afin d'être le moins partial possible.

Je commencerai donc aujourd'hui par le troisième sujet de ma trilogie, c'est-à-dire par l'École, d'après la Bible et le Talmud.

## I

A sa naissance, l'enfant était mis dans un bain, puis frotté de sel ; on connaissait donc alors l'utilité des bains salins.

Ensuite on l'emmaillottait. La mère nourrissait elle-même son enfant ; mais elle prenait une femme pour l'aider dans cette tâche, surtout en cas de maladie.

On raconte que la femme, qui soignait Misboseth au berceau, le laissa tomber, et qu'il devint boiteux à la suite de cette chute.

Le nourrissage durait quelquefois deux à trois ans.

La mère des Macchabées dit à ses fils : « Je vous ai nourris de mon lait pendant trois ans. » Dans certains pays encore, et, pour des motifs spéciaux, cette pratique est en usage.

Le jour où l'on sevrerait l'enfant était un jour de fête. La Genèse parle du grand festin que donna Abraham, au moment où Isaac fut sevré.

Aussitôt après le sevrage, on menait l'enfant au Temple.

« La mère de Samuel (I. Sam. I) le fit monter avec elle, et ayant pris trois veaux, un ephod de farine et un baril de vin, elle le mena vers la Maison de l'Eternel. »

Le huitième jour, le garçon était circoncis. Le trentième jour, il y avait, pour le premier né, une cérémonie spéciale. Il était apporté au grand-prêtre qui l'acceptait comme un sacrifice à Dieu, et le revendait au père pour une pièce

d'argent. Il y a une quarantaine d'années, cette coutume se pratiquait dans notre ville. Des rabbins ou savants (Cohen) venaient de Jérusalem dans les maisons pour racheter les premiers nés. Cette coutume a disparu, du moins dans notre région.

## II

A trois ans, le père donnait à son fils l'enseignement religieux.

Plus tard, il le conduisait à l'école. Il ne prenait pas son repas du matin avant d'avoir rempli ce devoir.

— Où vas-tu si pressé, et dans ce costume ? disait une femme à un homme qui passait sur le chemin à moitié habillé.

— Ne sais-tu pas, lui répondit l'homme, que la première obligation du père est de conduire son fils à l'école ?

Avant de l'y mener, il lui avait fait répéter ses leçons, tandis que la mère s'occupait de ce soin pour sa fille, car les maîtres donnaient, comme aujourd'hui, des devoirs à faire à la maison.

Quand les pères ne pouvaient pas conduire les enfants à l'école, il y avait des fonctionnaires nommés à cet usage, et qui rassemblaient les écoliers, sur un point des villes, pour les mener en classe (*Choulam*, 31 a).

Le rôle du père dans l'instruction est indiqué dans le Pentateuque. Une prière que les Israélites répètent deux fois par jour montre bien que c'est le père qui transmet l'enseignement religieux à ses enfants. Il doit le leur donner à la maison, en allant en chemin, en se levant, en se couchant, saisissant toutes les occasions de les instruire.

Un passage du Talmud dit que le père, qui enseigne



ainsi la loi, à autant de mérite que s'il l'avait reçue lui-même sur le Sinaï.

D'ailleurs, là où il n'existait pas d'école, le père faisait l'office d'instituteur.

Dans les prières pascals, on trouve plus explicitement marqué ce rôle du père de famille. Des enfants de divers caractères lui demandent des explications sur la cérémonie du jour. Il leur répond. Il doit même provoquer les questions.

Je n'ai pas le temps de pénétrer plus au fond dans les prescriptions morales, qui règlent les relations du père avec ses enfants. Je me borne aux choses de l'instruction proprement dite ; mais je veux ajouter que le respect pour le père est très souvent visé. Le 3<sup>e</sup> commandement le dit expressément : « Honore ton père et ta mère afin de vivre longuement ». Dans un passage du Talmud il est dit que les parents sont les représentants de Dieu. Les honorer, c'est honorer Dieu.

L'enfant ingrat, dit Renan (H. des Juifs, iv), est une monstruosité.

### III

La fondation des écoles remonte assez haut.

La *Midrash* (Talmud) parle d'une école où Jacob a dû apprendre ce qu'il a enseigné à Joseph.

L'enseignement se donnait dans une maison spéciale, ou s'il n'y avait pas d'école, dans la synagogue. De là vient, sans doute, le nom de *Shule* (école), donné par les Allemands à la Maison de prières.

Souvent, l'école était placée hors ville, afin que l'on pût étudier en silence. Parfois, quand la saison était favorable, on faisait la classe en plein air.

C'est Jéhuda Hamas qui, le premier, ordonna que les leçons fussent données dans un lieu couvert.

Dans le traité *Baba-batra* (21), il est dit : « Le souvenir de Josué, ben Gamla, ne doit être rappelé que pour le bien, car, sans lui, la loi fût tombée dans l'oubli. Jusqu'à lui, l'orphelin ne recevait pas d'instruction. Aussi établit-il à Jérusalem des écoles publiques pour les enfants, et un peu plus tard dans toutes les villes. »

Une ville qui n'avait pas d'école était frappée d'interdiction. C'était péché d'y habiter.

Les prescriptions pour l'établissement d'une école étaient si formelles que, si une ville était coupée en deux par une rivière, sur laquelle on ne pouvait pas construire un pont solide, il fallait mettre une école dans chacun des quartiers ainsi séparés.

L'école devait être propre et bien éclairée.

Le maître qui la dirigeait prenait un adjoint aux frais de la communauté, si le nombre des élèves dépassait 25 ; s'il y en avait plus de 40, il fallait un second maître titulaire.

Le maître se faisait aussi aider par des moniteurs, comme nous en avons connu ici.

En Espagne, c'est l'usage dans un grand nombre d'écoles, où n'est pas encore appliqué l'enseignement simultané et collectif donné en même temps à tous les élèves d'une classe.

Le Talmud compare le moniteur à un petit bois qui enflamme les plus gros.

Le Talmud dit ailleurs : « Le fer aiguise le fer. » C'est ce que fait un élève à un autre pour lui communiquer son savoir.

Il est dit aussi que l'on peut demander sans honte l'ins-

truction à un moins instruit, de même que l'on peut demander de l'eau sans honte.

L'école était ouverte du matin au soir, et même la nuit, pour l'étude de la loi.

Mais la durée de la classe était ordinairement de cinq heures, et pour les jours chauds, l'après-midi, de 4 heures seulement.

En Espagne, en Hollande, on ferme les écoles quand la température est trop élevée.

#### IV

L'instruction était considérée comme un bien précieux, et celui qui la donnait, l'instituteur, jouissait d'une haute estime.

On raconte que les membres d'une Académie, en tournée d'inspection, s'arrêtèrent aux portes d'une ville et demandèrent les gardiens de la cité.

On leur amena les soldats. « Non, dirent-ils, ce n'est pas eux qui gardent et protègent la ville, ils en sont les destructeurs ; c'est l'instituteur » (Prov. cxxvii, 1).

Voici encore une sentence qui montre l'importance de l'instituteur :

« Quand le maître ne bâtit pas une maison, l'effort des ouvriers est vain ».

Après la guerre de Titus, un savant dit : « Périssent le sanctuaire, mais que les enfants aillent à l'école ! ».

Cette pensée est aussi présentée sous la forme suivante : « Même quand on reconstruit le Temple, il ne faut pas détourner l'enfant de l'école ».

Une légende dit : « Voulez vous détruire les Juifs, détruisez leurs écoles ; mais s'ils sont instruits dans la science de Dieu, vous ne réussirez pas ».

Une autre légende dit : « Jérusalem a été détruite parce que les enfants ont abandonné l'école » (*Sabbat* xi, 9).

Dans un proverbe de Salomon, on trouve cette sentence : « Mon fils embrasse l'instruction, ne la laisse pas, garde-la, car c'est la vie ».

Dieu lui-même veut instruire. Voici, en effet, comment il divise sa journée (d'après le Talmud) :

Dans la première partie, il étudie la loi ; dans la seconde, il juge les hommes ; dans la troisième, il les nourrit ; dans la quatrième, il préside, assis, à l'instruction des enfants qui fréquentent la maison du maître (*Aboda zara*, 36).

L'instruction était-elle obligatoire ?

Une légende talmudique dit qu'Ezéchias força tout le monde à étudier, qu'il y avait au-dessus de la porte de chaque école une épée avec une inscription menaçant de la peine de mort ceux qui négligeraient l'étude de la loi (*Sanhed*, 14, b).

Il y a là sans doute une exagération, mais peut-on marquer avec plus de force la nécessité du savoir ?

L'instruction était-elle gratuite ? Le Talmud dit :

La loi nous a été donnée gratuitement. Celui qui l'enseigne ne doit accepter aucun salaire ; excepté cependant pour des matières que nous appellerions aujourd'hui facultatives, grammaire, etc., (*Nedarim* 27 a. *Bérachot* 29 a. *Pirké* iv, 7). Un instituteur interrogé répond : Je suis instituteur de l'enfance. J'instruis riches et pauvres et n'accepte jamais de rétribution de celui qui est gêné pour payer (*Tanil*, 24).

Certains maîtres donnaient même les fournitures scolaires. Le Talmud parle de Yia, un maître qui découpait les peaux des bêtes tuées à la chasse. Il en faisait des rouleaux sur lesquels il écrivait les livres de Moïse en plusieurs

exemplaires que se passaient les enfants les uns aux autres (*Kel. 10-36*).

Ce n'est que tardivement que l'on usa de livres.

L'enseignement était d'abord simplement oral, et on le gravait dans l'esprit des enfants par des sentences courtes et faciles à retenir.

Pour l'enseignement de l'histoire, il était recommandé de prendre texte des fêtes, et d'expliquer les cérémonies, comme aussi les faits les plus importants.

A un certain moment de l'histoire des Juifs, l'enseignement dépassa l'âge de l'instruction primaire.

Pendant la captivité, Ezra rassemblait les hommes du peuple, leur faisait des lectures, et traduisait la loi de l'hébreu en chaldéen, car le chaldéen était devenu leur langue, et ils ne comprenaient plus l'hébreu. On ne peut se défendre de songer ici à la situation triste de nos chers Alsaciens chez qui, peu à peu, s'efface la pratique de notre langue.

Ces réunions d'Ezra se continuèrent à Jérusalem tous les samedis dans l'après-midi, et aussi les lundis et jeudis, jours de marché, qui attiraient à Jérusalem les gens de la campagne (*Néhémie, viii, 17*).

## V

Après avoir fait l'éloge de l'instruction, citons quelques textes sur l'ignorance.

Dans les *Proverbes* (ch. xxiv, 30), on lit : « J'ai passé près du champ de l'homme paresseux et près de la vigne de l'homme dépourvu de sens Et voilà que tout y était monté en chardons, et que les orties avaient couvert le dessus, et que la cloison de pierre était démolie ».

Un autre proverbe dit : « La main paresseuse fait devenir pauvre, mais la main du diligent enrichit » (x, 4).

Certaine sentence exprime la même idée sous une autre forme :

« La pauvreté et l'ignominie arriveront à celui qui rejette l'instruction ; mais celui qui accepte la réprimande sera honoré ».

## VI

Les enfants commençaient de bonne heure leur instruction à la maison.

« Ce qu'on apprend à un âge tendre, dit un passage de *Pirké aboth* (iv, 25) tient comme un écrit sur du velin neuf ». Et un autre dit :

« Qui apprend âgé fait comme s'il écrivait sur du papier troué ».

Dès que l'enfant pouvait parler, on lui enseignait un verset de la Bible, puis un second, jusqu'à l'âge où il entrait à l'école.

Cet âge, fixé à 5 ans dans le *Pirké aboth* (v, 26), était porté à 6 ou 7 ans par Josué, ben Gamla.

Le Talmud dit : Celui qui envoie son enfant à l'école avant 6 ans, court après lui et ne l'atteint pas ; ce qui, d'après Raschi, veut dire que le travail intellectuel peut être au-dessus des forces de l'enfant, et plusieurs préceptes recommandent précisément de proportionner l'instruction aux forces. Il n'y en avait pas moins chez les Hébreux des enfants précoces comme de nos jours.

Dans un passage du Talmud, il est dit que l'enfant a sa maturité d'esprit à 12 ans. C'est à cet âge qu'il était déclaré majeur ; et chez les Israélites d'aujourd'hui, c'est celui de la majorité religieuse. L'enfant restait encore à l'école, après

sa majorité pour se perfectionner ; la durée du temps d'école était d'environ 14 ans.

## VII

L'instituteur, jadis, était appelé « Professeur des enfants » ou bien « Celui qui fait lire les petits » ou encore « Sopher » (scribe, « l'homme du Livre »).

Voici les qualités qu'on exigeait de lui :

Il devait être marié. Il y a danger, disent les docteurs juifs, à confier les enfants à des instituteurs qui ne sont pas pères de famille (*Kid. 82 a.*).

L'instituteur devait être âgé. José ben Yehouda dit :

« Celui qui apprend quelque chose d'un maître jeune, ressemble à un homme qui mange des raisins verts, et boit le vin sortant du pressoir. Mais celui qui a un maître d'âge mûr, ressemble à un homme qui mange du raisin exquis, et boit du vin vieux » (*Pirké, iv, 26*).

L'instituteur ne devait pas être irascible.

« La colère, disent les sages, détruit le savoir ».

L'instituteur ne devait pas être orgueilleux (*Erouhim, 55 a.*).

C'est dans les modestes vases d'argile ou de bois, que l'eau, le vin et le lait se conservent le mieux (*Tanit, 7 a.*).

L'instituteur ne devait pas être adonné à la boisson et à la bonne chère (*Eroubimi 64 b. Pess. 49*).

Il devait être patient, doux, affable, dévoué, désintéressé (*Nedam 62, Pirké, II, 6*).

Il devait être vertueux.

« Avant d'améliorer les autres, est-il écrit, fais-toi pur ».

Un autre passage dit : « L'enseignement le plus important est l'exemple donné par le maître ».

On recommande au maître d'égayer le commencement des leçons par un récit amusant. Il doit gagner le cœur des enfants sans trop de familiarité. Il est maudit, s'il néglige ses élèves, et se livre, en leur présence, à des occupations étrangères à l'instruction (Jérémie). Il devait avoir une bonne tenue, ne plaisanter, ni manger, ni boire en classe. Il ne doit pas avoir de préférence pour tel ou tel écolier.

Celle de Jacob « pour Joseph a causé l'esclavage d'Égypte ». (*Seb. 10 b*).

L'élève doit avoir pour le maître affection et respect, bien plus encore que pour ses père et mère, malgré la prescription du 5<sup>e</sup> commandement.

Le Talmud dit : Si votre père et votre maître ont besoin de votre assistance, servez le maître le premier ; car votre père ne vous a donné que la vie de ce monde, et le maître vous donne la vie du monde à venir.

Il est dit encore :

L'homme doit vendre tout ce qu'il a pour épouser la fille d'un savant ; s'il n'en trouve pas, il prendra la fille du chef de la communauté ; et à son défaut, la fille d'un maître d'école (*Melamed Tenokoth*).

Le Talmud dit :

Tout ce que le serviteur fait pour son maître, l'élève doit le faire pour son professeur, sauf lui mettre ses souliers et l'habiller.

L'élève ne doit pas appeler le maître par son nom, mais *rabbi*.

S'il le rencontre dans la rue, il doit s'avancer vers lui et dire : La paix soit avec toi, mon maître et précepteur (*Bérachot, 27 b*).

A l'école, s'il le voit venir, l'élève se lève et ne se rassied que sur l'invitation du maître (*Kid. 33 b*).



La place du maître est sacrée. Personne ne doit s'y asseoir (Sanh). Il est défendu de marcher dans la rue à la droite du maître (*Joma 37 a. Choul. 91 a*).

Quand l'élève le quitte, il doit se séparer de lui lentement et avec respect (*Joma 53 a*).

L'instituteur ne devait pas être changé pour un plus instruit, car, disait-on, s'il n'est pas sûr de sa place, il se négligera.

Le maître doit distinguer les enfants appliqués. Il ne doit pas faire aux élèves des questions étrangères à l'enseignement. A l'école, deux élèves ne doivent pas questionner le maître à la fois.

Le respect du public pour les maîtres était tel que, lorsqu'ils portaient leur marchandise au marché, les autres marchands attendaient qu'ils l'eussent écoulée pour vendre à leur tour (*Baba batra, 22*).

J'ai dit qu'une des qualités que devait posséder le maître, c'était la patience. Voici une légende qui prouve la patience du savant Hillel :

Deux hommes avaient parié 400 sous (325 fr.) que l'un d'eux ferait mettre Hillel en colère.

Un vendredi soir, Hillel se préparait pour aller au Temple, on frappe à sa porte et l'on crie . Hillel ! Hillel !

Hillel accourt, jette son manteau et dit : Mon fils, que veux-tu ?

— L'HOMME : Une question.

— HILLEL : Laquelle ? j'écoute.

— L'HOMME : Pourquoi les Babyloniens ont-ils la tête ronde ?

— HILLEL : Un accident de naissance sans doute.

L'homme s'éloigne, revient, et frappe de nouveau :

Hillel, qui s'était rhabillé, quitte son manteau et demande : Mon fils, que veux-tu ?

— L'HOMME : Pourquoi les habitants de Palmyre ont-ils les yeux malades ?

— HILLEL : Parce qu'ils demeurent dans le sable.

L'homme s'éloigne, revient et interpelle Hillel de nouveau :

— Pourquoi les Africains ont-ils de larges pieds plats ?

— HILLEL : Parce qu'ils vivent dans des contrées marécageuses.

L'homme repart, revient et dit : j'aurais encore à te questionner, mais je crains que tu ne te fâches.

Hillel s'enveloppe dans son manteau, s'assied devant son interlocuteur et lui dit : Questionne toujours.

— L'HOMME : Tu es Hillel. Je ne veux plus rien te demander.

— HILLEL : Pourquoi ?

— Parce que tu m'as fait perdre 400 sous.

— Il vaut mieux, répond le savant, que tu aies perdu 400 sous et 400 encore, que si Hillel avait perdu patience (*Sabbath, 31 a.*).

## VIII

Les Hébreux aimaient les langues étrangères. Dieu, dit-on, s'est servi d'une langue étrangère.

Une sentence dit : que l'araméen ne te soit pas indifférent.

La langue grecque était surtout employée.

Les sièges du Temple étaient désignés en grec.

C'est surtout aux jeunes filles qu'on enseignait cette langue.

Une sentence dit : Enseigne le grec à ta fille, afin qu'il lui serve de parure (*Talm de Jérusalem Pea, 30*).

Voici les usages que l'on attribuait aux diverses langues (*Talm de Jérusalem Meguillah*, 8).

On louait la langue grecque pour le chant ; la latine, à cause de sa virilité pour le combat ; la syriaque, à cause de ses voyelles sourdes, pour les plaintes, les lamentations et les procès ; l'hébraïque, à cause de sa clarté pour le discours.

On prétendait que la langue grecque pouvait seule traduire exactement le sens de la loi.

## IX

La gymnastique ne paraît pas avoir été enseignée d'une façon didactique chez les Hébreux. Ce n'était pas, à proprement parler, une des matières du programme pédagogique. Quelques auteurs prétendent même que les exercices gymnastiques donnaient lieu à des réunions ayant quelque danger au point de vue moral.

Il est question, quelque part, de champ de courses et de lieux où, chez les Juifs grecs, l'on s'exerçait à l'escrime, par haine du parti adverse (le parti juif), et d'un autre côté, les Juifs pieux s'adonnaient à certains exercices qui ressemblaient à de la gymnastique athlétique (*Simon ben Gamliel* dans *Succa* 58 a).

Quant à la natation, elle était formellement ordonnée. Le père devait l'enseigner à son fils (*Keduschim*, 29 a).

On sait d'ailleurs qu'au point de vue de la propreté du corps, et de l'emploi de l'eau pour la purification, les prescriptions les plus minutieuses figurent dans le Pentateuque.

Les jeux et divertissements, les danses étaient fort en honneur chez les Juifs anciens. Un passage de Zacharie (viii, 5) montre garçons et filles jouant librement ensemble.

Pour un peuple qui était soldat de 20 à 60 ans, les exercices étaient fort utiles.

## X

M. Joseph Simon, de Nîmes, qui a écrit une excellente monographie sur l'école juive au temps du Talmud, nous fait pénétrer dans une classe où le maître enseigne aux enfants de 6 à 10 ans la lecture, l'écriture, les éléments du chaldéen et de l'hébreu.

Les enfants, auxquels la ponctualité à l'école est d'ailleurs par dessus tout recommandée, sont rangés, « en couronne » autour du maître assis par terre, comme eux.

Il leur fait apprendre l'alphabet, ne se contentant pas de nommer les lettres, mais leur donnant une vie propre et tirant de leur forme même des leçons de morale.

Ainsi le nom de la lettre, *Guimel*, vient de *gamal*, qui signifie *Faire le Bien*. Le nom de la lettre *Daleth* vient d'un mot qui signifie *Pauvre*, et vous voyez d'ici l'enseignement de la charité par ces deux lettres. La lettre *Guimel* suit le *Daleth*. De même, l'homme charitable doit rechercher les pauvres. Mais, comme le *Daleth* tourne, pour ainsi dire, le dos à l'autre lettre, le maître en conclut que la charité veut être exercée avec discrétion, sans que le pauvre doive tourner sa face vers le riche pour l'implorer. Le *Camech*, première lettre du mot *Camach* (soutenir) et le *Aïn*, première lettre du mot *oni* (pauvre) sont placés l'un à côté de l'autre, pour indiquer qu'il faut soutenir les pauvres et les relever.

Il y a, à propos de l'alphabet, une anecdote dans le Talmud, c'est l'histoire d'un Persan qui vient prendre des leçons d'hébreu auprès d'un rabbin. A chaque lettre que

le maître lui enseigne, le Persan demande pourquoi cette lettre s'appelle ainsi, il veut qu'on lui en donne la preuve, et il résiste toujours aux explications que lui sont fournies.

Le rabbin, sans perdre patience, tire l'oreille au Persan.

— Voulez-vous bien lâcher mon oreille, crie celui-ci.

— Quelle oreille, répliqua le rabbin. Comment savez-vous que cela s'appelle une oreille, et comment me le prouverez-vous ?

On dit que cette réprimande rendit au Persan la compréhension plus facile, et qu'il apprit vite l'alphabet.

Dans cette même classe, que nous décrit M. Simon, les enfants plus âgés tiennent à la main un rouleau et le plient et déplient, comme on le fait encore chez les Israélites pour certaines cérémonies.

A un degré plus avancé, les enfants ont des Bibles que des gens riches ont fait copier pour eux (*Keloub*, 50 a), les livres étant fort chers (*Gittin*, 35 a). Ces Bibles ont un texte irréprochable. Il ne faut pas, en effet, qu'un enfant lise sur un livre à fautes (*T. de Bab. Pessachim*, 112 a. *Sota*, 20 a).

La lecture doit être faite à haute voix (sans nasiller), à périodes bien divisées, à prononciation nette, car en hébreu un mot mal lu peut devenir un blasphème (*Baba-batra*, 21 a). Le maître qui, peu instruit, prononçait correctement, était préféré celui plus instruit prononçant mal (*idem*).

Passons à la 2<sup>e</sup> classe ; elle comprend les enfants de 10 à 15 ans (*Pirké aboth*, v, 26). Ils faisaient de très hautes études sur l'enseignement oral transmis de bouche en bouche et renfermant les lois civiles, pénales, commerciales, recueillies depuis (au début du III<sup>e</sup> siècle de l'ère présente), par Rabbi Jehoudah le Saint. Dans quelques grandes villes de nos jours, on trouve des enfants ainsi instruits.

On répète la leçon en chantant jusqu'à ce que tous les élèves la sachent par cœur (*Meguilah 32 a*) et pour la bien retenir on se sert des signes mnémotechniques, soit à l'aide des initiales des mots principaux (*Choulin 42 a. Kidd. 54 a. Sanhéd 100 b*), soit en rattachant au texte un verset de la Bible (*Berachot 3 b Abodah zara 39 a*) ou un proverbe (*Shebouhot 48 a*) ou un nom de personne (*Meguilah 39 b*) ou de ville (*Tanith, 14 a*).

Je ne dirai rien de la 3<sup>e</sup> classe, dont parle M. Joseph Simon, et dans laquelle les élèves restent de 15 à 18 ans ; c'étaient les classes supérieures.

Puisque nous venons de parler de la mémoire, disons que, chez les Hébreux, elle était souvent exercée.

On recommandait, pour apprendre un morceau, de le répéter haut et clairement, et jusqu'à 400 fois, si c'était nécessaire, dit un passage du Talmud.

On divisait les enfants, au point de vue de la mémoire, en quatre classes :

1<sup>o</sup> Celui qui comprend vite et oublie vite : il perd plus qu'il ne gagne ;

2<sup>o</sup> Celui qui comprend difficilement et oublie difficilement : il gagne plus qu'il ne perd ;

3<sup>o</sup> Celui qui comprend vite et oublie difficilement : celui-là, dit le Talmud, a une bonne part ;

4<sup>o</sup> Celui qui comprend difficilement et oublie vite : Celui-là a une mauvaise part.

A propos de mémoire et de compréhension, on trouve dans le Talmud la division des élèves en quatre catégories :

La première catégorie de mémoire est comme une éponge ; elle s'imbibe de tout ce qu'elle reçoit.

La seconde est comme un entonnoir ; elle reçoit tout, mais rend tout.

La troisième est comme une passoire ; elle laisse passer le bon vin et garde la lie.

La dernière, enfin, est comme un tamis : elle repousse le son, mais retient la fine farine.

## XI

On sait que les rabbins, qui enseignaient gratuitement, exerçaient un métier qui leur permettait de vivre. On cite des savants qui ont été fendeurs de bois, cloutiers, forgerons, cordonniers, boulangers, potiers, tailleurs. Le travail manuel était fort en honneur. On exigeait que le père enseignât un métier à son fils.

Le Talmud dit : Celui qui n'enseigne pas un métier à son fils, est comme s'il l'élevait pour la vie de brigand.

Dans le *Pirké aboth*, 1, il est écrit :

Toute étude qui n'aboutit pas à une profession est vaine et conduit au désordre.

Dans les *Berachot*, il est dit : « Celui qui vit du travail de ses mains a plus de mérite que l'homme pieux oisif ».

Une autre sentence dit :

« Il y aurait sept années de famine qu'elle n'atteindrait pas l'ouvrier laborieux ».

On défendait les métiers salissants, ceux des femmes, ceux des chameliers, bateliers, parce que les gens qui les exercent sont grossiers (*Kid. 82 a*). Les épiciers d'alors avaient une mauvaise réputation, ils mêlaient de l'eau au vin et des herbes aux légumes (*id.*).

C'est pourquoi la profession d'épicier était rayée de la liste de celles auxquelles on initiait les enfants.

## XII

L'instruction des filles était diversement appréciée par les savants hébreux.

Tandis que Asaï déclare obligatoire la connaissance pour les filles des cinq livres de Moïse, un autre savant la leur défend.

« Qui instruit sa fille dans la Loi, dit-il, l'instruit aussi dans le blasphème » (*Sota*, 20 a, 21 b).

Maïmonide tient à concilier ces deux doctrines extrêmes, en disant que la permission d'instruire les filles s'adresse à l'écriture sainte, et que la défense s'applique au Talmud, parce que l'esprit de la jeune fille est trop léger pour s'enfoncer dans les profondeurs de la Thora.

Eléazar, fils d'Hyrkam, était de cette opinion. Il répondit à une femme qui voulait discuter sur la Loi avec lui : « La femme appartient à sa quenouille » (*Sota* 19 a, *Joma* 66 b).

Il n'en est pas moins vrai que la mère est associée au père dans tous les préceptes et institutions de la loi. Le 5<sup>e</sup> commandement dit : « Honore ton père et ta mère afin que tu vives longtemps », qui est répété au Deutéronome.

Les filles n'apprenaient pas à écrire. Elles travaillaient avec leur mère au tissage, à la teinture, à la confection des vêtements, du pain et des gâteaux. Dans le 2<sup>e</sup> livre de Samuel, on parle des beignets que prépara Thamar pour son frère Absalon.

Si c'était ici le lieu, on pourrait énumérer toutes les qualités de cœur et tous les talents dans les choses du ménage que le Livre des Proverbes (xxx1) attribue à la femme israélite. C'est un morceau remarquable et bien connu.

Il fallait bien, malgré l'infériorité des forces, reconnue aux femmes par le Talmud, que celles-ci fussent cependant instruites pour pouvoir, à leur tour, instruire leurs enfants, garçons et filles.

« Mon fils, dit un proverbe, écoute l'instruction de ton père, n'abandonne point l'enseignement de ta mère ».



D'après le Talmud (*Kidus 4, 13*), une femme ne devait pas être institutrice. C'est surtout à la maison, et jusqu'à leur mariage, que les filles étaient élevées par la mère qui leur enseignait leurs devoirs, et, entre autres, le rachat des prisonniers (*Kiduchim, 29*).

### XIII

Il est souvent question dans la Bible, et principalement dans le Livre des Proverbes, des punitions appliquées aux enfants indisciplinés.

On était indulgent pour les plus petits, tandis qu'au-dessus de 12 ans on les privait de pain et on les frappait avec les lanières de cuir, et souvent avec la semelle des chaussures. Cependant, certains docteurs recommandent de ne pas punir les plus âgés :

1° A cause des sentiments d'honneur ;

2° A cause de leur résistance.

Ces punitions étaient considérées comme nécessaires : Corrige l'enfant, il te mettra l'esprit en repos et fera plaisir à ton âme.

« Qui épargne la verge hait son fils. Qui l'aime se hâte de le corriger » (P. VIII, 24).

Une autre dit : « La verge donne la sagesse ; mais, abandonné à lui-même, l'enfant fait honte à sa mère ».

Mais, malgré tout, il y avait beaucoup de douceur dans cette discipline.

Une sentence du Talmud (*Sota, 470*) dit :

« Punis-le d'une main et caresse-le des deux ».

L'exclusion de l'école n'était pas toujours appliquée à l'élève récalcitrant. On le faisait asseoir un peu plus loin que les autres.

Pour certains enfants, ceux dont l'amour-propre n'était pas développé, on considérait le châtimement comme inutile.

L'enfant qui manquait l'école trois jours y était ramené de force (*Ketuba*, III, 6).

#### XIV

On trouve çà et là, dans la Bible et dans le Talmud, des préceptes de pédagogie qui ne sont pas sans valeur, et dont je vais indiquer quelques-uns :

— Celui qui n'apprend que chez un seul maître, ne connaîtra jamais qu'une seule face des choses (*Aboda zara*, 19 a).

— Chaque maître a une manière d'enseigner (*Baba-batra*, 21 a).

— Quand tu as appris la théorie d'un maître, ne dis pas : c'est assez ; prends-en un autre.

— Il vaut mieux apprendre peu à fond, que beaucoup en surface.

— As-tu la science, tu as tout ; ne l'as-tu pas, tu n'as rien.

— Je crois quelqu'un lorsqu'il a eu de la peine à apprendre.

— J'ai appris de mes maîtres, davantage de mes disciples, encore plus de mes élèves.

— Quiconque ne progresse pas en savoir déchoit.

— Donne la science à l'enfant à l'entrée de sa voie ; même quand il sera devenu vieux, il ne la quittera pas (*Prov.* xxii).

— Il faut apprendre les leçons, on les comprendra plus tard.

— Ne dis pas : J'étudierai plus tard, tu n'auras pas le temps.

— Vouloir apprendre trop vite arrive à l'effet contraire.

— Un disciple timide ne saurait s'instruire, ni le paresseux, ni le vaniteux.

— La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse (Science).

— Dieu a donné la loi par tranches, afin qu'on puisse réfléchir entre chacune.

— Le maître ne doit pas enseigner trop à la fois.

— La discussion entre élèves de force différente instruit beaucoup.

— Avant tout, étudie ; que ce soit pour t'instruire, ou pour tout autre motif, étudie.

— Quelles que soient les causes qui te font agir au début, tu aimeras bientôt l'étude pour elle-même.

— Apprends à ta langue à dire : Je ne sais pas.

— Si tu saisis trop à la fois, tu n'auras rien saisi.

## XV

Voilà l'idée que j'ai essayé de vous donner de l'école juive de jadis, dont la constitution s'est continuée jusqu'à la veille de la Révolution française, et qui était, vous l'avez vu, une école confessionnelle officielle, sans concurrence avec une école purement profane libre.

Si j'avais voulu m'élever d'un degré dans la pédagogie juive, et entrer, non plus dans ces lieux d'instruction qui correspondent à l'école primaire, mais dans les écoles où l'on dispute sur la Loi, où la subtilité s'étale en plein jour, où l'on s'applique, suivant une expression connue, à couper un fil en quatre, j'aurais dû aller au delà de ma propre compétence et du temps qui m'est dévolu.

Il faut laisser cela aux écoles rabbiniques.

Dans certains pays, cependant, très attachés aux antiques traditions et aux vieilles coutumes, en Pologne, en

Russie, par exemple, l'enfant est initié d'assez bonne heure à ces subtils exercices, et l'enseignement profane cède le pas à l'enseignement dogmatique.

Mais on remarquera que ces pays sont ceux où la persécution se fait sentir. Les persécutés se touchent les coudes, ils se réunissent pour puiser exclusivement dans les choses de la foi un moyen de résistance contre l'oppression ; tandis que dans les pays où règne la liberté de conscience, où toutes les carrières sont ouvertes à tous, les Juifs se mêlent à la vie commune, et, surtout, en ce qui concerne l'instruction, s'assoient sur les mêmes bancs que leurs compatriotes, prennent part aux mêmes études, et, plus tard, participeront aux mêmes droits, aux mêmes devoirs et aux mêmes dangers.

Comme je vous l'ai dit au début, je vous parlerai plus tard de l'hygiène et de l'assistance.

Il me sera facile de prouver l'excellence de l'hygiène des Hébreux. D'autre part, en étudiant les textes et les faits, je vous montrerai, d'après la Bible et le Talmud, que pour les œuvres d'assistance, et dès la plus haute antiquité, la charité juive ne s'est pas cantonnée dans le cercle restreint de ses frères, et que, là aussi, la prétendue distinction entre étrangers et Hébreux, en dépit des fausses interprétations de textes, n'a jamais existé, ni pour les prêts d'argent, ni pour les secours proprement dits. Il est souvent agréable et toujours utile de dissiper les erreurs.

Dr C. DELVAILLE.



**ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS**  
**DES**  
**ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES**  
**DANS LA VILLE DE BAYONNE**

(1130-1899)

---

**LES REINES**

---

**ENTRÉE SOLENNELLE DANS LA VILLE**  
**DE BAYONNE**

*(Suite)*

Le maire de Bordeaux la harangua et lui fit présent, au nom de la ville, d'un navire d'or avec ses trois hunes « fort beau et grand, plein d'escus au soleil, couvert et équipé comme s'il eust esté fait pour nager ». L'ajustement de la reine était encore plus somptueux qu'à son entrée à Bayonne. Sa tête blonde était coiffée d'une crépine d'or à papillottes d'or, dans laquelle passait sa chevelure magnifique, « tellement qu'ils luy alloient iusques aux talons, non pas à la mode de celles de France, mais entortillez avec de beaux rubans ». Elle avait par dessus un bonnet de velours cramoisi, couvert de rubis et de diamants, et surmonté d'une plume blanche semblable à celles que François I<sup>er</sup> avait l'habitude de porter. A ses oreilles pendaient deux diamants gros comme des noix, à ses doigts blancs et fins, des bagues d'une valeur inestimable, parmi lesquelles on remarquait surtout un splendide rubis, qui avait été donné par Louis XII à la reine,

Anne de Bretagne, et qui avait été offert par le généreux François I<sup>er</sup> à Éléonore avec un riche collier de diamants et de rubis, « dont celui du milieu estoit gros et plus large qu'un escu ». Sa robe était de velours cramoisi, doublée de taffetas blanc, bouffant aux manches au lieu de la chemise. Les manches de la robe, en broderies découpées, étaient couvertes d'or et d'argent, la cotte de satin blanc, couverte d'argent battu, et autour de la robe et de la cotte, une riche guirlande de pierres précieuses et de rubis.

La reine n'avait avec elle qu'un petit nombre de gentilshommes espagnols, mais ses demoiselles, qui étaient nombreuses, étaient magnifiquement habillées. Lorsqu'elle fut montée dans sa litière, ses femmes, montées sur des haquenées et des mules, la suivaient deux à deux, puis le cortège se mit en marche.

En tête marchaient les corporations d'arts et métiers, dans l'ordre suivant : les couturiers, les pêcheurs, les orfèvres, les chaussetiers, les cordonniers, parcheminiers, maréchaux et tous autres, si nombreux à Bordeaux, avec leurs étendards et bannières. Puis venaient les archers, l'archevêque de Toulouse, les évêques de Condom et de Saintes et plusieurs autres prélats. Le prévôt de l'Hôtel et ses archers, les Suisses et leur bannière, sur trois rangs, les hautbois et les saquebutes du roi. Ensuite venaient quatorze trompettes, le premier huissier de la cour du Parlement, le président et les conseillers. Les hérauts et rois d'armes, tête nue et revêtus de leurs cottes d'armes, les gentilshommes et chambellans, les ambassadeurs de Venise, du Pape, de Ferrare et d'Angleterre, les comtes d'Eu, de Longueville, de Vendôme, de Guise, d'Auxerre, et plusieurs autres princes, les cardinaux, puis le chancelier et légat de France.

Ensuite venaient deux cents gentilshommes à pied, les archers de la garde, et entre ceux-ci la comtesse de Nansot, marquise de Gênes, la grande sénéchale, la belle Mademoiselle Heli, de la maison de la mère du roi, la demoiselle de Ribérac, appartenant à Madame de Nevers. Le cortège se rendit à l'église cathédrale de Saint-André, où l'on rendit grâces à Dieu, et la reine fut menée en son logis chez le premier président.

Vers le soir le roi vint visiter la reine, et le lendemain Éléonore d'Autriche se rendit chez la reine mère, qui était quelque peu indisposée, à Thouars. Bientôt la cour se disposa à quitter Bordeaux pour se rendre à Paris, où l'entrée solennelle de la reine devait être de la plus grande magnificence (1). De ce grand amour de François I<sup>er</sup> pour l'Espagnole, bien peu de chose devait en subsister. Elle continua, il est vrai, à faire l'ornement des fêtes de la cour de France, mais, délaissée par son volage époux, elle souffrit sans plainte et sans murmure, et lui survécut encore de longues années après.

---

(1) Lettre intitulée : *Les triomphes et nouvelles de la cour, avec la réception de Madame Alienor et les enfans de France, par les princes et dames.*



## ANNE D'AUTRICHE ET ELISABETH DE BOURBON

Un projet de mariage. — Le Roi d'Espagne ne veut donner que la seconde de ses filles. — Louis XIII et Marie de Médicis. — Ambassadeurs envoyés à Paris et à Madrid. — M. de Mayenne à Bayonne. — Passage de M. de Pastrana. — Un repas de gala. — Le voyage de Guyenne est résolu. — Arrivée de Louis XIII à Bordeaux.

L'entrevue de Bayonne, en 1565, devait encore amener à Bayonne la visite de deux reines : Catherine de Médicis et sa fille Elisabeth de Valois, y séjournèrent pendant un mois. Mais, ainsi que nous l'avons dit, nous avons déjà traité ce sujet dans une monographie spéciale, et nous y renverrons les lecteurs désireux d'en connaître les détails.

A partir de cette époque, tout le XVI<sup>e</sup> siècle s'écoule sans que la ville reçoive une reine dans ses murailles, et il nous faut arriver à 1615, pour voir passer, à peu de jours d'intervalle, la reine Anne d'Autriche et la princesse royale Elisabeth de Bourbon.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur le sujet que nous allons traiter (1), il y a bien des choses à dire, sinon sur l'action diplomatique qui précéda ces mariages, mais quant à l'entrée des princesses dans notre ville. Avant d'entrer dans le détail de ces relations locales, il est bon de les faire précéder d'un court exposé sur les circonstances qui les amenèrent, ainsi que sur les différentes négociations qui furent échangées entre les deux pays.

L'excellent ouvrage de M. Baschet : *Le Roi chez la Reine*, ne nous laisse rien ignorer à cet égard et fait scrupuleusement, non-seulement l'historique même de cet échange,

(1) Nous avons nous-même publié une étude ayant pour titre : *Un Echange de Princesses, (1615)*, par E. Ducéré. — Pau, Ribaut, 1891, in-8<sup>o</sup> de 88 p., auquel, en outre de nombreuses pièces justificatives inédites, nous avons ajouté une bibliographie assez complète sur le sujet des mariages.

mais relate encore les volumineuses correspondances diplomatiques des ambassadeurs, entassées aujourd'hui dans les dépôts publics de la France et de l'Espagne.

Le projet de mariage de Louis XIII avec une infante d'Espagne, et de Madame avec un prince espagnol, avait été ébauché déjà du temps du roi Henri IV, mais il devait être donné à la cour de Toscane d'amener un résultat satisfaisant.

« L'ouvrage des négociations, dit M. Baschet, fut tenu secret : la difficulté première qui fut soulevée concerna, non pas le choix des époux qui tous deux étaient les aînés de leur famille, le petit roi de France, Louis treizième, et l'Infant Philippe, prince des Asturies, prince héritier, mais sur le choix des épouses. Marie de Médicis avait trois filles : Elisabeth, qu'on appelait Madame ; Christine, la cadette, et Henriette, la plus petite. Le Roi catholique avait deux infantes : Doña Ana et Doña Maria. L'Espagne demandait l'aînée de France pour le prince des Asturies, tout en ne voulant pas accorder son aînée, Doña Ana, pour le Roi très chrétien, considérant que chez elle la loi salique n'existant pas, l'Infante aînée était apte à la succession à la couronne, et qu'ainsi, quittant l'Espagne, elle devrait faire acte de renonciation complète à cette grande hoirie. Ce fut un point d'honneur entre les deux couronnes, chacune voulant une aînée. Il y eut force dépêches sans résultats, de part et d'autre, des audiences données aux envoyés florentins et aux nonces. Néanmoins, on voit, d'après les lettres en date de la fin d'août et de la première moitié de septembre 1610, que la Reine-mère, Marie de Médicis, consentit à accepter la main, pour le Roi son fils, de Doña Maria, la seconde Infante. Ainsi, il fut donc convenu, pendant un moment, que la future reine de France serait, non pas

Doña Ana, mais Doña Maria. C'est un point fort curieux de la négociation, et sur lequel le silence de la plupart des historiens et même des chroniqueurs ne peut être expliqué que par le profond secret qui a été gardé par les diplomates en dehors des dépêches qu'ils ont chiffrées. »

Ce ne fut que près d'une année plus tard que la Reine fit la déclaration au Conseil, et le même auteur rapporte, d'après le journal intime d'Hérouard, médecin du roi Louis XIII, qui était encore en sa douzième année, lorsque la Reine-mère lui fit part de son projet. L'anecdote est assez curieuse pour que nous la répitions ici :

« Le Roi étant allé le soir, à son habitude, saluer la Reine-mère, celle-ci, en se jouant, lui dit :

— « Mon fils, je vous veux marier : le voulés-vous bien ?

— « Je le veux bien, Madame.

— « Mais vous ne sçauriés pas faire des enfants ?

— « Excusés-moi, Madame.

— « Et comment le sçavés-vous ?

— « Monsieur de Souré me l'a appris ».

Ce fut donc en 1612 que les mariages furent proclamés. Des fêtes magnifiques, dont de nombreuses publications nous ont conservé le souvenir, furent données à Paris et à Madrid. Deux ambassadeurs furent envoyés par ces deux cours. Monsieur le duc de Mayenne alla en Espagne, tandis que le duc de Pastrana se rendait à Paris. Ces deux seigneurs passèrent par Bayonne, où ils furent reçus avec une grande pompe, et nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur ces réceptions.

Deux années s'écoulèrent ainsi ; en 1614, le roi, qui devait atteindre sa majorité vers le mois de septembre, se mit en route pour la Bretagne où les Etats devaient avoir lieu. Enfin, dès le commencement de 1615, le voyage de

Guienne fut résolu et le commandeur de Sillery, muni des pouvoirs nécessaires pour décider l'époque des épousailles, se mit en route et passa par Bayonne où il fut reçu par le Corps de ville.

Le 17 août, le Roi quittait Paris avec toute sa suite : la Reine-mère et Madame, la fiancée du Prince espagnol, le suivirent dans la même journée. La cour fut arrêtée pendant quelque temps à Poitiers par la maladie de Madame, qui y fut atteinte de la petite vérole. Le Roi fut le 19 à Pluviers, le 22 à Beaugency, le 23 à Blois, le 25 à Amboise, le 26 il était à Chenonceaux, le 27 à Tours, où il logea à Semblançay, le 28 au Plessis, le 29 à Sainte-Maure, à Châtellerault le 30 et le 31 à Poitiers. Ce fut dans cette dernière ville que la maladie de Madame arrêta la cour pendant plus d'un mois. Enfin, vers la fin de septembre, et le 28 seulement, le roi coucha à Vivonne, le 29 à Coucy, et fit son entrée à Angoulême, où il demeura jusqu'au 4 octobre. Arrivé à Bourg, il s'embarqua sur un bateau couvert et somptueusement décoré, et arriva à Bordeaux accompagné de la Reine-mère, de Madame et des autres princesses.

Marie de Médicis fut logée au château du Hâ, puis au logis du sieur Martin, rue du Miral ; Madame au logis de M. de Beaumont, doyen des maîtres des requêtes ; M. de Guise au logis du sieur Martin, rue du Chapeau-Rouge ; M. de Villeroy au logis de M. le président de Gourgues.

---

## VOYAGE DE MADAME ELISABETH

La ville de Bayonne envoie des députés à Toulouse et à Bordeaux. — Etoffes d'or et d'argent. — Construction de bateaux. — M. de Guise est choisi pour accompagner Madame. — Les pavillons de l'île des Faisans. — Construction de barrières sur la Bidassoa. — Arcs de triomphe. — Le théâtre de la place de St-Esprit. — Entrée de Madame. — Etablissement des Capucins à Bayonne.

Nous allons examiner et analyser maintenant les nombreuses pièces que nous avons recueillies relatives à la double entrée des Princesses dans notre ville et à leur voyage dans le Labourd et le Guipuzcoa.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la ville de Bayonne avait envoyé, non-seulement à Bordeaux, mais encore à Toulouse, des députés chargés de faire les approvisionnements nécessaires pour l'entrée des deux jeunes princesses. L'un d'eux, M. de Lespès, écrit à la ville, à la date du 27 juillet, pour lui annoncer que M. le Président de Gourgues, qui avait été chargé par le Roi des préparatifs qui devaient être faits à l'île des Faisans pour l'échange des deux princesses, attendait à chaque instant le plus habile ingénieur qui existât pour la fabrication de feux d'artifice. Il dit dans une autre de ses lettres, datée du 27 août, que l'intention qu'avait la ville de Bayonne d'imiter en tout Bordeaux était impraticable, car toutes les étoffes d'or et d'argent qui se trouvaient dans la ville avaient été littéralement enlevées. Plus de cent jeunes gens des meilleures familles, habillés à leurs frais des étoffes les plus chères, devaient paraître devant Leurs Majestés sous la conduite de l'un d'entr'eux. Bordeaux, dit-il, fait les plus grands préparatifs : un député a été envoyé en Flandre pour y acheter 300 corcellets et un millier de mousquets : rien qu'en peintures, ils en auront pour 12 ou 13,000 livres. Ils font faire des fontaines

magnifiques et garnir l'intérieur des bateaux en velours plein. Tous les particuliers achètent les plus belles armes qui se peuvent trouver, et l'on estime que la dépense faite par le Corps de ville montera environ à 100,000 livres (1).

Cependant le président de Gourgues était entré à Saint-Jean-de-Luz et avait réquisitionné les charpentiers de navires et de maisons, ainsi que quelques autres corporations d'arts et métiers de la ville de Bayonne qu'il employait à la construction des pavillons qui devaient être élevés dans l'île des Faisans. La cérémonie de la réception de la Reine sur le territoire français avait été scrupuleusement réglée par le Roi, et nous la trouvons tout entière relatée dans le *Cérémonial François*, de F. Godefroy.

Ce fut M. de Guise qui devait accompagner Madame jusqu'à la frontière, et nous verrons plus loin dans quelles conditions. Il devait recevoir en même temps la Reine des mains du Roi d'Espagne, et lui faire escorte jusqu'à Bordeaux. Madame de Nevers devait accompagner Madame et revenir avec la Reine, les Suisses et les gardes allaient être du voyage, ainsi que les musiciens de la chapelle royale, violons, hautbois, tambours, hérauts, etc.

Le bâtiment en charpente devait être très proche de la Bidassoa, afin que l'on puisse y demeurer pendant que le reste des équipages passerait. Ce bâtiment devait être solidement construit et couvert de manière à ce que la pluie ne puisse y pénétrer ; il ne fallait pas non plus manquer de faire une cheminée dans la chambre destinée à Madame, ainsi que diverses améliorations.

Quant aux bateaux, ils devaient être au nombre de trois. Un devait être à l'ancre au milieu de la Bidassoa, les deux

(1) Archives de Bayonne.

autres devaient servir pour passer et faire l'échange. Le bateau du milieu devait servir de borne et chacun des deux autres devait l'accoster par le flanc. Arrivées sur le bateau du milieu, les princesses devaient passer à côté l'une de l'autre se donnant la main droite, et celles qui les suivaient devaient faire de même.

Pour empêcher la confusion, il fallait faire faire sur le bord de la rivière des barrières destinées à fermer l'avenue du bateau, d'autres barrières devaient être établies pour empêcher la foule et dans lesquelles ne pourraient entrer que les gens de qualité. En dehors les gardes seraient placés.

Les violons, tambours, hautbois, trompettes, seront placés dans un endroit spécial, les barrières seront gardées par les hérauts d'armes et les autres par les archers des gardes. Enfin, quelque infanterie devait border la rivière tant sur l'un que sur l'autre bord.

La ville avait fait des frais considérables pour l'arrivée des princesses ; deux ingénieurs, nommés Chellan et Franchini, ce dernier de nationalité italienne, s'étaient surpassés dans la construction des arcs de triomphe et autres embellissements.

Le bourg de St-Esprit, par lequel devait arriver Madame, fut décoré d'un théâtre qui lui était destiné, et où elle devait être haranguée par les principaux de la ville. Ce théâtre, dont on trouvera plus loin une description exacte et minutieuse, fut accompagné d'un poêle en étoffes d'or et d'argent, tout parsemé de fleurs de lys d'or. Un arc de triomphe magnifique fut élevé à l'entrée de la porte Saint-Esprit et décoré de deux grandes figures représentant Neptune et Glaucus.

Ce ne fut que le dernier jour d'octobre et un samedi,

que Madame fit son entrée dans la ville de Bayonne ; elle avait couché la veille à Saint-Vincent, où deux députés étaient allés la saluer. La ville avait pris un air de fête : de magnifiques tapisseries de haute lisse garnissaient les façades des maisons principales, et les rues par lesquelles devait passer le cortège étaient jonchées de verdure et de fleurs. Un bataillon de la milice bourgeoise, armée et équipée spécialement pour cette cérémonie, se déploya en bon ordre et fit la haie le long du pont Saint-Esprit. Un autre bataillon avait été formé en carré sur la place de ce faubourg, et les échevins et jurats en robe de livrée attendaient la princesse à la tête du pont. Elle arriva enfin avec toute sa suite, et comme on craignait une entreprise de M. de Rohan, M. de Guise, qui l'accompagnait, était à la tête de 1,500 chevaux, 4,000 hommes de pied et quatre pièces de canon. Le maréchal de Brissac menait l'avant-garde, et M. de Gramont fut à sa rencontre avec ses bataillons basques. Lorsqu'elle eut été haranguée par M. de Gramont comme gouverneur, il lui présenta les clefs de la ville sur un plat d'argent. Le lieutenant général de la sénéchaussée et le lieutenant en la mairie lui firent chacun leur compliment, et remontant dans sa litière elle entra avec elle sous le poêle qui avait été préparé. L'orchestre du sieur Matelin, venu de Toulouse, et qui avait été placé sur l'arc de triomphe de la porte Saint-Esprit, éclata sur son passage en symphonies harmonieuses pendant que le canon tonnait et que les compagnies de la milice exécutaient les salves de mousqueterie avec le plus grand ensemble. Elle traversa ainsi la rue du Pont-Mayou, la rue des Argentiers, et entra à l'église cathédrale, où elle fut reçue par l'évêque Bertrand d'Echaux, aumônier du roi, à la tête de son clergé. Le *Te Deum* fut chanté avec



la plus grande solennité, et les actions de grâce terminées, la princesse alla à pied à son logement, qui avait été préparé à la maison du sieur de Montaut, située dans la rue de ce nom, et connue aujourd'hui sous le nom de Palais.

Cependant la reine était quelque peu en retard, et Madame ayant été obligée de passer toute une semaine à Bayonne, elle fit diverses promenades et adressa plusieurs demandes au Corps de ville, tout entier à sa dévotion. Elle en obtint principalement que les capucins fussent reçus et établis dans Bayonne.

Les Jacobins, pour plaire à la princesse, consentirent à céder la petite église ou chapelle de Saint-Thomas, qui portait autrefois le vocable de Saint-André, et vendirent de plus au Corps de ville, pour la somme de cinq cents livres, une place qui fut ajoutée à la chapelle et sur laquelle on pût faire construire le couvent.

Bertrand d'Echaux fit, dans la cathédrale, la bénédiction de la croix, qu'il fit porter en une procession solennelle où assistèrent les évêques de Carcassonne et d'Aleth, le chapitre et le clergé, les ordres religieux et le Corps en robe rouge, suivis d'une grande foule de peuple. La princesse ouïra peu après, suivie de la duchesse de Nevers, des seigneurs et dames de sa cour, et d'Antoine de Gramont, alors gouverneur de Bayonne. Elle voulut planter elle-même la croix, le 3 novembre 1615, devant la chapelle Saint-Thomas ; elle l'embrassa pendant que la musique du roi exécutait l'hymne : *Vexilla regis prodeunt* (1).

---

(1) Archives de Bayonne.

## L'ÉCHANGE DES PRINCESSES

Voyage de l'infante d'Espagne. — Don Alonso de Idiaquez. — Emprunt de la province de Guipuzcoa. — Levée des milices provinciales. — Entrée du roi et de l'infante en Guipuzcoa. — Accueil fait par Salinas. — Arrivée à Mondragon. — Préparatifs pour la ville de Saint-Sébastien. — Visites aux couvents. — Renteria et ses vaisseaux décorés et équipés. — Les femmes de Renteria. — Fontarabie. — Le roi prend congé de l'infante. — Le cérémonial de l'échange. — Harangues. — Arrivée de la reine à St-Jean-de-Luz. — Le voyage de Madame en Guipuzcoa. — Les députés de la province.

Cependant on apprenait enfin que l'infante d'Espagne approchait de la frontière. Madame Henriette partit le 6 du même mois pour Saint-Jean-de-Luz, après que le Corps de Ville eût pris congé d'elle. Nous allons voir maintenant ce qui s'était passé pendant le voyage de la future reine de France dans les provinces basques qu'elle devait traverser pour arriver sur les bords de la Bidassoa.

Quelque temps après les cérémonies du mariage, le roi Philippe III écrivit une lettre préparatoire en date du 25 août à la province de Guipuzcoa, par laquelle il annonçait que l'échange aurait lieu sur la rivière de la Bidassoa et invitait la province à faire tous les préparatifs nécessaires pour cette double réception (1).

La province de Guipuzcoa se mit aussitôt à même de donner encore une fois de plus au roi une preuve de son dévouement et de sa fidélité ; elle nomma comme colonel-général de la milice, qui devait être mise sur pied, le vice-roi de Navarre, Don Alonso de Idiaquez, duc de Ciudad-Real ; il fut en même temps chargé de recevoir les personnes royales en compagnie de trois autres députés. Il se mit aussitôt à l'œuvre, faisant réparer les chemins,

(1) *leasti. Compendio Historial de Guipuzcoa.*

relever les chaussées, construisant des ponts ou réparant ceux qui étaient ruinés ; enfin, disposant tout de manière que les lourdes voitures de la suite pussent circuler commodément et sans péril sur les pentes abruptes des Pyrénées. En même temps on rassemblait une énorme quantité de vivres de toute sorte, vins de tous crus, poissons rares du golfe Cantabrique, gibier, viandes, et une grande quantité de confitures. Pendant que les députés vaguaient à ces nombreux travaux, une lettre de Sa Majesté catholique venait encore stimuler leur zèle et leur annoncer sa prochaine arrivée dans la province, et l'ordre formel de lever autant d'hommes armés et équipés qu'il leur serait possible.

La province de Guipuzcoa se mit aussitôt à même d'obéir à l'ordre royal. et pendant ce temps Sa Majesté catholique ordonnait la levée immédiate de deux autres mille hommes, qui devaient être fournis par la seigneurie de Biscaye et la province d'Alava.

Un autre corps de mille hommes devait être levé en la Rioja et, tous réunis, assister, à Béhobie, à la cérémonie de l'échange. Mais la province de Guipuzcoa expédia aussitôt à Burgos, auprès du roi, un de ses secrétaires, Martin Perez de Estango, lui offrant quatre mille hommes fournis par elle seule, s'il voulait ne pas'envoyer dans la province de milice étrangère, désirant servir seuls de force armée dans cette circonstance flatteuse pour leur pays. Le roi accepta cette offre gracieuse, et la province faisant un sérieux effort mit sur pied, non pas quatre, mais six mille hommes parfaitement armés et équipés. Ils partirent bientôt sous le commandement de leurs officiers, et furent recevoir, à la frontière de leur province, l'infante reine de France, qu'ils escortèrent ainsi jusqu'au port de Béhobie.

Tout étant préparé pour la réception royale, le roi Philippe III et la princesse sa fille entrèrent en Guipuzcoa par Salinas, le 30 octobre 1615. Sa Majesté monta à cheval pour mieux honorer les députés qui l'attendaient, tandis que la reine Anne d'Autriche voyageait dans une riche litière, accompagnée de la duchesse de Medina de Rioseco, qui lui servait de camarera-mayor.

La veille du jour de l'entrée de Sa Majesté à Salinas, le colonel Duc, premier député de la province, vint reconnaître les points principaux appartenant à la juridiction de Salinas, accompagné des maréchaux-des-logis et de ses adjudants. Le jour de l'entrée il se trouvait à la tête de sept compagnies. Un petit escadron, monté aux frais de la ville de Mondragon, fut passé en revue par Sa Majesté et lui fut présenté par le duc, armé de toutes pièces et la lance à l'épaule ; les trois députés de la province étaient présents, accompagnés par de nombreux laquais en riche livrée. Aussitôt que Sa Majesté catholique parut, les escadrons et les compagnies exécutèrent des salves de mousqueterie, tandis que les tambours et les fifres jouaient de toutes parts.

Bientôt le colonel déposa la lance, s'approcha, avec les députés, du cortège royal, et après avoir fait les salutations ordinaires au roi, il lui lut brièvement un compliment de bienvenue, auquel Sa Majesté répondit en quelques mots. Il y eut baise-mains général, et le colonel Duc fut admis à l'insigne honneur de baiser la main royale de l'infante.

Le roi admira beaucoup l'air de bravoure et le bon ordre des troupes rangées en bataille. Le cortège continua son chemin, recevant sur son passage tous les signes de respect de la multitude, et salué militairement par les

troupes rangées sur la route. Lorsqu'on arriva à Salinas; les compagnies qui avaient suivi l'escorte furent logées dans les maisons de Christoval de Savino. La garde fut faite par la compagnie fournie par la ville de Mondragon, et Sa Majesté voulut qu'à partir de ce jour ce service fût fait exclusivement par les seules compagnies de Guipuzcoa, disant qu'il n'en était pas qui pouvaient être plus fidèles et plus attentives à la garde de la personne royale. Faveur grande, s'écrie le chroniqueur espagnol, bien digne d'un si puissant roi pour une si loyale province (1).

De Salinas, Sa Majesté arriva le jour suivant à Mondragon, où elle assista à la fabrication et au forage d'un mousquet; le capitaine Geronimo de Aibar, visiteur de la fabrique d'armes à feu, assura, paraît-il, au roi, qu'il y avait à cette heure en la province plus de quatre-vingt mille armes à feu forgées dans ses ateliers. De là, on fut bientôt à Oñate, où le roi passa la nuit dans la maison de Jean Ibañez, de Hernani. Le duc de Lerme, qui était resté, par suite d'une indisposition, à Bribiesca, fut remplacé par son fils, le duc d'Uceda, qui reçut tous les pouvoirs

(1) Casamientos de España y Francia, y viaje del duque de Lerma llevando la reyna christianissima Dona Ana de Austria al paso de Beobia, y trayendola princesa de Asturias, nuestra señora, por Pedro Mantuano. — Madrid, en la imprenta real. — Por Fonces Iruti, impresor del Rey N. S. — Pet. in-8° de 4 ff. et 216 p.

Le titre gravé porte en tête les armes de Francisco Calderon.

Cet ouvrage, très rare, appartient à la riche collection de M. A. Détrouat. C'est une curieuse relation du voyage d'Anne d'Autriche et de la cour, qui l'escorta depuis Burgos jusqu'à la Bidassoa. L'auteur s'étend avec complaisance sur la liste des gens qui formaient l'accompagnement obligé de la cour d'Espagne en voyage.

Il n'oublie pas de se livrer à une dissertation, quelquefois très longue, sur les villes que l'on traverse, et va même jusqu'à faire une description détaillée de la vaisselle d'argent et des bijoux qui sont étalés tous les jours sur la table du duc de Lerme. Il décrit minutieusement la maison placée au milieu de la Bidassoa, et où l'échange fut opéré.

et instructions nécessaires pour mener la reine à la frontière de France et recevoir des mains des commissaires la nouvelle princesse espagnole.

Le cortège royal séjourna à Oñate le jour de la Toussaint et la cour entendit la messe à Saint-Michel ; elle repartit le jour même pour Villaréal, où elle logea dans les maisons de Cristoval de Ipeñarvieta, chevalier de l'ordre de Calatrava. Le 2 novembre elle arriva à Villafranca, petite ville de Guipuzcoa, où leurs Majestés virent, avec le plus grand intérêt, travailler le fer. Le soir, elles logèrent dans la maison de Don Martin de Zavala y Avendaño et repartirent à trois heures de l'après-midi pour arriver le soir même à Tolosa, où elles passèrent la nuit dans l'hôtel de Don Bernardo de Avodo, chevalier de Saint-Jacques.

Enfin, le jour suivant, la cour arriva à Saint-Sébastien. Toutefois, avant de faire son entrée dans la ville, elle accepta une somptueuse collation, qui lui fut offerte à Hernani par l'évêque de Pampelune et qui avait été préparée à l'avance dans le couvent de Saint-Augustin. Aussitôt que le cortège fut signalé, descendant la hauteur de Saint-Bartholomé, de grands cris de joie retentirent et des salves d'artillerie couronnèrent les crêtes de nuages de fumée ; le château, les vaisseaux qui se trouvèrent à l'ancre dans le port tirèrent sans relâche, pendant que la milice de la province, rangée en bon ordre et par escadron, son colonel-général en tête, faisait un feu de mousqueterie bien réglé. La remise solennelle des clefs de la ville eut lieu un peu avant l'entrée de Sa Majesté et au milieu d'un concours extraordinaire de peuple, elles allèrent loger dans l'hôtel du colonel Don Alonso de Idiaquez, où tout avait été préparé pour les recevoir. Le 5, le roi et la jeune reine de France entendirent la messe dans l'église principale de

Sainte-Marie, et furent ensuite sur le port assister à la mise à l'eau d'un grand galion appartenant à Martin de Amezqueta et à Francisco de Beroiz. Les galants propriétaires lui avaient donné le nom de la jeune reine, *Ste-Anne*, hommage dont ils furent remerciés. Quelques instants après le roi d'Espagne et sa suite, presque sans escorte, allèrent visiter le couvent de Saint-Bartholomé, qui était situé à l'extrémité du faubourg et où une magnifique collation leur fut servie. Le lieu leur plut tellement qu'ils ne rentrèrent en ville qu'à la nuit.

Le jour suivant on visita le couvent de San Telmo, de l'ordre de Saint-Dominique, où se trouvait le tombeau de Don Juan de Idiaquez, son bienfaiteur, et où un splendide repas fut offert à la jeune reine et aux dames de la cour. A sept heures du matin, Leurs Majestés montèrent à la Mota et allèrent voir le château, dont le commandant offrit les clés au roi. La cour visita en détail les fortifications, les batteries et tous les moyens compliqués d'une défense formidable pour cette époque reculée. L'admirable vue de la mer et du golfe Cantabrique, que l'on embrasse de ce point élevé, captiva pendant quelque temps le roi et la jeune reine. Après le dîner, la cour se mit en chemin, et au moment où le cortège passait le pont de Sainte-Catherine, escorté des compagnies de milice, le château, la ville et les vaisseaux recommencèrent leurs salves d'artillerie, qui ne s'éteignirent complètement que lorsqu'ils eurent disparu.

Leurs Majestés arrivèrent bientôt au débarcadère de Herrera, qui est à une demi-heure environ de St-Sébastien ; là se tenait une pinasse bien équipée et montée d'un nombreux équipage de rameurs, qui devait passer la cour à la ville de Renteria. Cette dernière avait fait des frais

considérables pour la réception du roi catholique et de la jeune reine. Ils avaient fait disposer un grand vaisseau en galéasse, très richement orné, avec les châteaux des gaillards couverts de belles tentures. Deux fauteuils y avaient été placés sous des rideaux et courtines en étoffes très riches. Plusieurs autres bateaux avaient été apprêtés pour le reste de la cour. Bientôt Sa Majesté et sa fille s'embarquèrent dans la galéasse avec toutes les dames de la suite. Le roi voulut voir le port de Passages, qui était à cette époque, disent nos chroniqueurs, le meilleur et le plus sûr de la côte Cantabrique. Mais la pluie qui tombait à torrents ne permit pas de distinguer grand chose, et sur les instances de la jeune reine, la flottille se remit en marche et passa peu de temps après en vue de Leso. Il se trouvait alors dans cette petite ville un crucifix miraculeux, et le roi, dévôt, ne pouvait consentir à passer sans aller faire une visite au sanctuaire. Toutefois la pluie, qui ne cessait de tomber, empêcha toute démonstration.

Au moment où le cortège allait aborder à Renteria, l'attention de la cour fut attirée par deux chaloupes montées et équipées par des femmes uniformément vêtues de blanc et armées d'arquebuses et de mousquets ; elles offrirent aux regards émerveillés du roi un simulacre de combat naval, pendant que dans d'autres barques richement ornées, entourant la galéasse royale, on chantait des chœurs accompagnés par des instruments en l'honneur du roi et de la reine de France et pour leur souhaiter la bienvenue.

Le roi débarqua à Renteria, où une collation lui fut offerte, et monta aussitôt à cheval, tandis que la reine le suivait dans sa litière. Le capitaine San Juan de Olazaval, alcade de Renteria, servait de guide, et les équipages



armés des chaloupes avaient mis pied à terre pour faire l'escorte du roi. Leurs Majestés passèrent la nuit à Oyarzun, où elles furent reçues par la milice composée de cinquante soldats robustes et bien équipés. Le temps était si mauvais que le roi voulait se réfugier à Irun, mais le colonel Duc l'engagea fortement à aller à Fontarabie, ainsi que cela avait été convenu, et à l'aide de torches allumées et aussitôt éteintes par des torrents d'eau, la cour arriva en effet à Fontarabie, trempée jusqu'aux os et dans le plus pitoyable état. A quelque distance de cette petite ville militaire on avait rencontré sa compagnie de milice commandée par son capitaine, Martin Saez de Zuloaga, qui suivit aussitôt le cortège ; le roi et les principaux personnages allèrent loger dans le palais dont on voit encore aujourd'hui les nobles débris, les dames et gens de la cour dans les maisons de la ville où tout avait été préparé pour les recevoir. Le duc de Ciudad-Real remit les clés de la forteresse entre les mains du duc d'Ucédà qui les déposa, suivant les devoirs de sa charge, au mestre de camp Gonzalo de Luna y Marco.

Le jour suivant, 8 novembre, Sa Majesté reçut au palais une grande quantité de noblesse française qui vint la saluer. Pendant la nuit le roi prit congé de sa fille avec de grandes démonstrations de chagrin et de tristesse. Le lundi 9, au matin, il la visita une dernière fois et sortit du palais pour inspecter les fortifications, accompagné de plusieurs seigneurs, parmi lesquels nous signalerons le duc de Peñaranda, l'amiral de Castille et le marquis de Belada ; l'arsenal, bien monté en armes et en munitions, ne fut pas oublié. Bientôt Sa Majesté monta à cheval sans vouloir assister à la cérémonie des échanges, et prenant congé du colonel Duc et des trois députés de la province

qui lui baisèrent respectueusement la main, il repartit pour le royaume de Castille, doublant les étapes et montrant en quelque sorte la plus grande hâte à s'éloigner de la frontière de ce royaume qui lui avait pris sa fille préférée.

La reine de France, précédée du duc d'Ucédà, sortit de Fontarabie le lundi 9 novembre, à dix heures du matin, dans une riche litière, ayant avec elle la duchesse de Medina de Rioseco. Dans de belles voitures suivaient la marquise de Fuentes, Doña Maria de Benarides, et la comtesse de la Torre, faisant l'office de camarera-mayor, ainsi qu'une foule de seigneurs et de dames de la cour. L'escorte était fournie par les gardes espagnoles et allemandes, magnifiquement habillées. On arriva à Irun à midi, et la compagnie de la milice qui avait été mise sur pied et qui se composait de plus de quatre cents hommes robustes, exécuta plusieurs salves de mousqueterie sous le commandement de son capitaine, Miguel de Luquia. Sa Majesté se reposa quelques instants dans la maison de Juan de Arbelaiz, courrier de la couronne, et y prit un léger repas. A trois heures, elle se dirigeait enfin vers le pont de Béhobie.

Au moment où Anne d'Autriche parut sur les bords de la Bidassoa, les choses appartenaient au cérémonial français, si minutieusement décrit et réglé à l'avance, et duquel nous ferons l'extrait suivant, comme intéressant directement notre région :

« Les princesses estans arrivées au bord de l'eau, ce qui se fera en mesme temps et mesme moment de part et d'autre, s'il est possible, elles mettront pied à terre. Madame estant conduite par Monsieur de Guise, suivie et accompagnée par Madame de Nevers et des autres dames

et filles, suivant ce qu'il plaira à la reyne en ordonner, tant pour le nombre que pour les seigneurs qui les conduiront.

« Estant ma dite dame arrivée à la barrière, ceux qui l'accompagneront feront haye des deux costez pour la laisser passer, avec la compagnie qui doit entrer dans le bateau seulement : A sçavoir Monsieur de Guise, Madame de Nevers, les dames, filles et officiers nécessaires pour la personne de ma dite dame, qui seront demeurées à passer, et le sieur secrétaire d'Estat qui y sera envoyé ; et de ce sera fait roolle bien exprès, n'excédant quinze ou seize personnes au plus de chaque costé : et Leurs Majestés seront suppliées de commander expressément qu'autre quelconque ne s'avance d'entrer dans ledit bateau que ceux qui seront compris audit roolle, pour ce qu'autrement la confusion seroit si grande, que les personnes desdictes princesses seroient en danger, et que l'on ne pourroit faire les actes qu'il y faut faire, outre que cela causeroit tant de longueur que l'on se mettroit à la nuit.

« Sera attendu après l'arrivée de la reyne à Bordeaux à luy bailler ses officiers et faire sa maison, ainsi qu'il plaira au roy et la reyne sa mère. Et cependant commanderont s'il leur plaist, à telles personnes qu'elles verront bon estre, de faire les charges nécessaires pour le service de la dite dame, depuis la frontière jusques à Bordeaux, suivant le roolle qui leur en est présenté.

« Estans les dites princesses chacune à son bateau et arrivées à celui du milieu, elles entreront en mesme temps en icelluy et estans toutes deux au milieu, accompagnées ainsy que dessus, Monsieur le duc de Lerne, après les salutations et révérences ordinaires, dira en substance :

« Monsieur. Nous sommes icy envoyez de la part du roy

« notre maistre, pour en effectuant les contracts et trait-  
« tez de mariage ci-devant passés entre Leurs Maiestés  
« très chrestienne et catholique, amener et mettre entre  
« vos mains vostre reyne, et en mesme temps recevoir  
« nostre princesse pour la mener à nostre prince, fils aîné  
« de Sa Majesté catholique ; et voicy que nous vous la  
« présentons et la mettons entre vos mains, suivant la  
« charge et le pouvoir que nous en avons. Nous vous  
« recommandons sa personne et sa santé, et espérons que  
« la France en aura grande satisfaction, laissant le reste  
« à leur discrétion et honnesteté ».

« Monsieur de Guise répondra :

« Monsieur. Nous vous remercions avec toute l'affection  
« qu'il nous est possible, de la peine que vous avez prise  
« d'amener une si belle et vertueuse princesse, laquelle  
« nous recevons avec tout l'honneur, le respect et révé-  
« rence que peuvent ses très humbles, très obeyssants et  
« très fidèles serviteurs et suiets que nous sommes, et  
« encore plus agréablement estant conduite par un per-  
« sonnage si digne et si estimé de son maistre. Nous vous  
« promettons de la conduire avec tout le soin qui se peut  
« désirer, et la remectre entre les mains du roy, son sei-  
« gneur et espoux, le plustost que nous le pourrons faire.  
« Vous asseurant qu'il en recevra beaucoup de contente-  
« ment pour les rares qualités que nous recognoissons  
« en elle, et qu'elle aura aussi toute sorte de satisfaction  
« de la part de sa dite Maiesté, qui l'aimera et honorera  
« selon ses vertus et mérites. Et pour satisfaire par nous  
« de la part du roy et de la reyne sa mère aus dits contrats  
« et traittez faits entre Leurs Maiestez très chrestienne et  
« catholique, nous vous amenons vostre princesse, femme  
« du prince fils aîné du roy catholique, suivant le com-

« mandement que le roy nostre maistre et la reyne sa  
« mère nous en ont fait. Nous vous la présentons et nous  
« en déchargeons, et mettons entre vos mains une prin-  
« cesse si grande, si sage et si vertueuse, que l'Espagne  
« en recevra le plus grand honneur et ornement qu'elle  
« puisse souhaiter ; et espérons que la paix demeurera  
« plus fermement établie entre ces deux grandes couron-  
« nes par le moyen du lien mutuel de sang et d'amitié,  
« duquel ce double mariage les estreint et assemble au  
« bonheur et repos de toute la chrestienté, et particuliè-  
« rement de leurs peuples : nous ne doutons point que  
« vous ne preniez un soin particulier de sa personne et  
« de sa santé, et nous vous en prions ».

« A quoy ledict sieur duc de Lerre répliquera :

« Nous vous remercions très affectueusement de la peine  
« que vous avez prise de nous amener une si belle et si  
« digne princesse, remplie de tant de mérites et de per-  
« fections, laquelle nous recevons avec tout l'honneur,  
« respect et révérence que peuvent ses très humbles, très  
« obeyssans et très fidèles suiets que nous sommes, rece-  
« vant encores avec accroissement de faveur, que ce soit  
« par les mains de personnes de tel mérite et qualité, que  
« le roy très chrestien a voulu choisir pour cet effet : nous  
« vous promettons de la conduire et la mettre entre les  
« mains de nostre prince son seigneur et espoux, le plus-  
« tost que nous le pouvons faire ; et sommes asseurez  
« qu'il en recevra beaucoup de contentement pour les  
« singulières perfections que nous recognoissons en elle,  
« et qu'elle aussi recevra dudit seigneur prince toute sorte  
« de satisfaction, et qu'il l'aimera et honnorera selon que  
« le mérite sa grandeur et sa vertu ».

« Après seront leus de part et d'autre les pouvoirs des-

dits sieurs conducteurs, et délivré acte de ladite conduite, avec l'acte d'épousement qui aura été expédié par le prélat qui aura épousé lesdites princesses, tant en France qu'en Espagne, duquel sera fait mention par l'acte de la délivrance et réception réciproque desdites princesses ; lesquels seront tous préparés ès mains dudict sieur secrétaire d'Estat pour estre signez : ce faict, sera bon que quelques honnestetez et complimens se fassent entre lesdites deux princesses et lesdits sieurs conducteurs, princesses et dames, mais fort succinctement, que l'on y arreste le moins que l'on pourra, et qu'il n'y ait aucun siège.

« Ce faict, elles se salueront et prendront congé l'une de l'autre et se sépareront, chacune passant du costé où elle doit aller, comme il est dit cy-dessus ; et quand elles auront mis pied à terre chascune du costé où elles vont, commenceront les cris d'allégresse, de part et d'autre, et ioueront les trompettes, tambours, hautbois et violons alternativement pendant que lesdites princesses seront dans lesdites maisons iusque à ce qu'elles remontent dans leurs litières ; ausquelles maisons leur sera présenté la collation de quelques fruits et confitures dans des bassins : et puis après qu'elles seront montées dans leurs litières et un peu avancées dans le chemin, se fera l'escopeterie de l'infanterie qui sera au bord de ladite rivière, et seront défoncées quelques pièces de vin pour les soldats, pour la plus grande allégresse.

« Faut que les dames et seigneurs espagnols qui arriveront avec la reyne soient accueillis chacun par personne de leur sexe et qualité, pour les accompagner, faire loger et servir iusque à ce qu'ilz soient à Bordeaux, et de ce faire un roolle pour lequel faut avoir une mémoire des noms et qualitez de ceux qui viendront.

« Au mesme temps que les dames seront passées, on découvrira les bateaux pour passer ce qui pourra rester à passer de ce qui doit aller en France et en Espagne, et faudra prendre garde à la conservation des meubles qui seront mis tant ausdits bateaux que dans le bastiment de charpenterie, de peur de pillage.

« La reyne estant remontée dans sa litière, ira à Saint-Jean-de-Luz et descendra à l'église, où elle sera receue par Monsieur l'évêque de Bayonne, comme estant en son diocèse, et le *Te Deum* sera chanté par les chantes de la chapelle du roy et de l'église, et ira à son logis où elle sera suivie comme en France, et ainsi par tout le reste du chemin faisant entrée par les villes, avec tous actes et cérémonies de royauté, comme fit la reyne depuis Marseille jusqu'à Toulon ».

Près de l'ancien château de Béhobia se trouvaient rangées les milices de Guipuzcoa, à la tête desquelles était le colonel Duc armé de toutes pièces. Au passage de la jeune reine, les troupes saluèrent et les cornettes abaissèrent leurs étendards; au moment où le cortège descendait vers la Bidassoa, une bande de musiciens fit entendre un chœur pendant que la reine entrait, avec sa suite, dans le salon qui avait été préparé.

Madame était partie le matin même de St-Jean-de-Luz, elle était précédée par les gardes suisses et françaises et accompagnée par le duc de Guise qui avait mission de recevoir la jeune reine. Suivie de ses dames d'honneur, elle entra, elle aussi, dans le pavillon qui avait été construit pour elle sur la rive française. Les barques qui devaient servir à la traversée du fleuve étaient au pied du pavillon, gardées par des soldats et montées par des marins revêtus de costumes uniformes. Un peu avant, les secrétaires

d'Etat des deux royaumes, Antonio de Arostégui et M. de Divieux, se joignirent pour échanger leurs pouvoirs, confronter et vérifier les actes nécessaires pour la cérémonie de l'échange.

Quelques instants plus tard, la reine, donnant la main au duc de Uceda et précédée du confesseur du roi et de son chapelain et grand aumônier, s'embarqua pendant que la jeune Madame en faisait autant, aussi tenue par la main par le duc de Guise. Au même instant les deux barques partirent de chaque bord et abordèrent bientôt au pavillon de l'échange. Selon Bazin, un fait qui se produisit donna lieu à une protestation de la part des Français. On raconte que les Espagnols furent les derniers à placer une couronne sur le pavillon qui leur appartenait, afin d'en mettre une plus grande que celle de France et surmontée d'un globe avec une croix. Les Français s'offensèrent fort de cette inégalité faite à dessein, et ils obligèrent leurs voisins à démonter au moins le globe et la croix qu'il portait. Les jeunes princesses entrèrent en même temps dans le pavillon et les discours eurent lieu comme dans le cérémonial cité plus haut. Bientôt le duc de Uceda remit la reine au duc de Guise, et celui-ci lui confia la jeune Madame. Les deux princesses s'embrassèrent et les délégués royaux conférèrent un moment encore, ainsi que M<sup>r</sup> l'évêque de Pampelune et celui de Bayonne. Enfin tout ce monde se sépara avec force courtoisie et génuflexions. Alors résonnèrent sur les deux rives les instruments de musique de toute sorte qui y avaient été amenés par les deux cours, et le duc de Uceda entra dans sa barque avec la nouvelle princesse d'Espagne, tandis que la reine de France, accompagnée des ducs de Guise et de Montéléon, se mettait en marche pour Bayonne.



Avant de nous occuper de l'entrée de cette dernière dans notre vieille cité, nous dirons quelques mots du voyage que fit la sœur du roi Louis XIII en Guipuzcoa. Aussitôt qu'elle eut touché la terre espagnole, elle prit place avec la duchesse de Medina dans la même litière qui avait transporté la reine, et elle reçut aussitôt les compliments du colonel Duc et des trois délégués de la province qui la haranguèrent pour lui souhaiter la bienvenue, et qui furent ensuite admis à l'honneur de lui baiser la main. La ville de Fontarabie reçut son Altesse Royale au milieu des salves d'artillerie et de mousqueterie et la compagnie de la ville lui servit de garde d'honneur pendant son séjour. Lorsque le souper fut achevé, le duc d'Uceda offrit à Son Altesse un présent de bijoux magnifiques composé d'ambre, de cassolettes d'argent, or et cristal, garnis de diamants et de splendides rubis. Chaque dame française qui l'accompagnait reçut aussi un présent de grande valeur proportionné à son rang et à la situation qu'elle occupait à la cour.

Le mardi 10 novembre, la princesse sortit de Fontarabie et partit avec son escorte pour la Castille, faisant exactement les mêmes étapes que la jeune reine ; à la frontière de Guipuzcoa, les députés de la province et le colonel Duc prirent congé, et il remit alors aux députés pour la province de Guipuzcoa une lettre par laquelle il témoignait de toute sa reconnaissance pour l'honneur qu'on lui avait fait en le choisissant en cette mémorable occasion.

---

## ENTRÉE DE LA REINE A BAYONNE

La toilette de la reine à son entrée à Bayonne. — Son entourage. — Dépenses de la ville pour la réception de la reine. — Le théâtre de la porte St-Léon. — La porte St-Léon. — L'arc de triomphe de la porte. — Les troupes bourgeoises prennent les armes. — Portrait de la reine Anne d'Autriche. — Entrée dans la ville de Bayonne. — Présent de la ville.

Nous allons nous occuper maintenant du sujet qui touche plus directement l'histoire de notre ville et donner les quelques détails que nous ont fournis divers documents inédits.

Le jour de l'échange, la nouvelle et belle reine de France parut habillée d'une robe à l'espagnole en toile d'argent, toute en broderie, avec une longue queue et une grande quantité de pierreries de la plus grande valeur. On remarquait surtout une chaine de diamants qui lui avait été envoyée par le roi et qui était estimée plus de cent mille écus. « Elle portait une coiffure basse, sans moule. Elle est très blanche et belle, le nez un peu aquilin et longuet ».

Tous les Français qui assistèrent à l'échange, le duc de Guise, le duc d'Uzès, le comte de Gramont, le marquis de La Valette, M. de Rèmes, M. de Puy sieulx, M. de Boneuil, les évêques de Bayonne et de Carcassonne, M. de Vaucellas, M. de Sennecy, destiné ambassadeur ordinaire en Espagne, M. Dolé, M. de Frontenac, le comte de Brissac, les sieurs de Saint-Géran, de Tresme et Blérancour, le président de Gourgues (1), accompagnèrent la reine à Saint Jean-de-Luz, où elle séjourna le mardi et se disposa à entrer à Bayonne le jeudi 12 du même mois. Ce fut à Saint-Jean-de-Luz qu'elle reçut M. de Luynes, porteur

(1) Baschet. *Le roi chez la reine.*

d'une lettre du roi et qui avait été dépêché par lui à la rencontre de la jeune reine.

La ville de Bayonne avait fait des dépenses considérables pour la réception de sa souveraine ; c'était en quelque sorte la première ville française qu'elle devait trouver sur son passage, et il ne fallait pas qu'elle lui fît mal augurer du reste de son royaume.

On avait fait dresser à grands frais, en dehors de la porte Saint-Léon, un vaste théâtre ou plutôt une tribune aux harangues, couverte d'un dôme et toute tapissée des plus belles étoffes qu'on avait fait venir de Toulouse et de Lyon. Les pentes et courtines étaient du plus beau velours incarnat, richement brodé d'or, et une chaire de velours avait été disposée pour la jeune reine.

Il faut maintenant se reporter par la pensée à cette époque reculée pour se faire une idée exacte de la physionomie toute particulière de cette partie de l'ancien Bayonne. La porte Saint-Léon proprement dite était alors pratiquée dans le flanc droit de l'ancien boulevard de ce nom, et une sorte d'arc triomphal avec colonnes toscanes et grandes figures peintes, cachait à tous les yeux la teinte un peu grise des vieilles murailles.

Une fois ce pas franchi, on se trouvait dans un assez vaste espace qui forme aujourd'hui l'emplacement contenu entre la porte d'Espagne et l'entrée de la rue. Sur ce point se dressait alors la porte Mignon, autrefois portail de Saint-Léon, et l'un des plus anciens vestiges de la fortification romaine, démoli au commencement de ce siècle. Cette porte fut aussi revêtue d'un arc de triomphe plus somptueux encore que le premier, et plusieurs figures allégoriques représentant entr'autres l'Adour et la Nive, furent représentées de grandeur naturelle. Un théâtre

recouvert d'étoffes avait été élevé et la musique que la ville avait fait venir de Toulouse y avait été placée. La voûte de la porte avait été revêtue de peintures azur et or qui produisaient, selon les relations du temps, le plus remarquable effet. De là on apercevait la perspective de la rue Mayou, toute tendue de tapisseries de haute lisse et dont le pavé était jonché d'une fraîche verdure.

Lorsque le Corps de ville fut prévenu de la prochaine arrivée de la reine, il donna ordre aux troupes bourgeoises de prendre les armes et de se former en bataillon hors la porte Saint-Léon pour sa réception. Le Corps se transporta à l'Hôtel de Ville pour y revêtir ses robes de cérémonie et se rendit aussitôt avec tous ses officiers auprès du pavillon destiné à la reine, où se trouvaient assemblés les officiers du roi et la principale noblesse du pays. On attendit ainsi plusieurs heures, et comme la nuit approchait avec rapidité, les échevins envoyèrent chercher un grand nombre de flambeaux de cire blanche qu'ils avaient fait apprêter d'avance. En ce moment arriva le comte de Gramont, qui précédait la reine à quelque distance, et qui prévint que Sa Majesté ne voulait entendre aucune sorte de harangue, mais que toutefois et en se servant de l'intermédiaire puissant de M. le duc de Guise et par considération pour la ville, elle entrerait dans le théâtre construit à grands frais, mais pour le voir seulement.

Quelques instants après le cortège arriva, éclairé par une quantité considérable de flambeaux : la reine, accompagnée du duc de Guise, entra, en effet, dans le théâtre ou tribune aux harangues et témoigna sa satisfaction. Le comte de Gramont, en sa qualité de gouverneur de Bayonne, la salua, et en place des clés de la ville, lui pré-

senta une clé d'or. Le lieutenant-général et le lieutenant de maire lui furent ensuite présentés et admis à l'honneur de la saluer. Anne d'Autriche, qui laissa une si grande réputation de beauté dans l'histoire de la monarchie française, fit une profonde impression dans l'esprit de nos ancêtres. Malheureusement, rien ne nous a été conservé là-dessus, et les seuls ambassadeurs de France à la cour d'Espagne qui auraient pu nous renseigner, ne nous ont rien laissé sur sa première jeunesse. Mais Madame de Motteville, qui ne la connut que quelques années plus tard, nous a donné d'elle ce portrait vivant que nous croyons devoir reproduire ici.

La reine, par sa naissance, n'a rien qui l'égale : ses aïeux ont été de grands monarques, et parmi eux nous en voyons qui ont aspiré à la monarchie universelle. La nature lui a donné de belles inclinations.

Elle est grande et bien faite, elle a une mine douce et majestueuse..... Elle a été une des plus grandes beautés de son siècle.

Les yeux sont parfaitement beaux : le doux et le grave s'y mêlent agréablement.

La bouche est petite et vermeille.

Les cheveux sont beaux et leur couleur est d'un beau châtain clair..... elle en a beaucoup et il n'y a rien de plus agréable que la voir peigner.

Les mains, qui ont reçu les louanges de toute l'Europe, qui sont faites pour le plaisir des yeux, pour porter un sceptre et pour être admirées, joignent l'adresse avec une extrême blancheur.

La gorge est belle et bien faite, et ceux qui aiment à voir ce qui est beau ont sujet de se plaindre du soin que la reine prend à la cacher, si le motif qui le lui

fait faire ne les forçait d'estimer ce qui s'oppose à leur plaisir (1).

Après avoir passé un moment dans le théâtre, la reine remonta en carrosse ; il était environ huit heures du soir et la ville tout entière était illuminée. Le poêle fut porté devant elle par le lieutenant de maire et trois échevins, et après avoir traversé dans toute sa longueur la rue Mayou, la reine alla descendre avec son cortège dans la rue de Montaut, où son appartement avait été préparé dans la maison de M. de Lalande, sieur de Montaut. Aussitôt qu'elle y fut reposée, le Corps de ville se rendit en robe dans son logis et lui offrit un petit coffret d'argent ciselé autour duquel avaient été gravées les armoiries de France, d'Espagne et de la ville de Bayonne, et contenant un morceau d'ambre gris du poids d'environ vingt onces. La clé d'or du petit coffret se trouvait dans la serrure : la reine l'ouvrit aussitôt et s'extasia sur la beauté et la grosseur de l'ambre qui s'y trouvait renfermé. Elle remercia vivement Messieurs du Corps de ville de leur bon goût et de leur galanterie, et peu après elle partit pour Saint-Vincent, où elle devait coucher et où l'étape avait été préparée. Elle passa exactement par les mêmes points que Madame, de Saint-Vincent à Dax, Tartas, Mont-de-Marsan, Roquefort, Captieux et Bazas, où elle fut enfin rencontrée par M. de Roquelaure, et quelques jours après par le roi.

---

(1) Baschet. *Le roi chez la reine.* — *Mémoires de Madame de Motteville.*

## MARIE-LOUISE D'ORLÉANS. — CATHERINE DE PORTUGAL

Un mot de Louis XIV. — La première femme de Charles II d'Espagne. — Préparatifs de Bayonne. — Arrivée de la reine Marie-Louise. — Réception. — Le poêle de la ville. — Défilé du cortège. — Les présents de la ville. — Jambons et confitures. — Promenade au Boucau. — Le rivage de la mer. — Le départ. — Demande en faveur des jésuites. — Passage de la reine d'Angleterre, Catherine de Portugal.

Anne d'Autriche devait encore une fois revenir à Bayonne ; en 1660, le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse permit aux Bayonnais de revoir la belle reine. Mais nous n'avons pas à nous occuper ici de ce nouveau voyage qui, formant une monographie spéciale, sera publiée à part. Il nous faut donc franchir encore quelques années et atteindre 1679 pour voir arriver à Bayonne une jeune et charmante reine sacrifiée par la politique impitoyable de Louis XIV à ce fantôme couronné que l'on appelait Charles II.

La jeune princesse fut désespérée lorsqu'elle apprit de quelle manière elle avait été sacrifiée. Louis XIV fut inébranlable : « Je vous fais reine d'Espagne, dit-il, que pourrais-je de plus pour ma fille ? — Ah ! répondit-elle, vous pourriez plus pour votre nièce ! ». Et lorsque, le 20 septembre 1679, elle prit congé du roi, celui-ci lui dit, en l'embrassant, ces paroles significatives : « Madame, je souhaite de vous dire adieu pour jamais ; ce serait le plus grand malheur qui pût vous arriver que de revoir la France ».

La nouvelle reine d'Espagne devait passer par Bayonne, et le Corps de ville se hâta de faire ses préparatifs pour la recevoir dignement. Il demanda en cour des instructions

sur la réception qui devait lui être faite (1), et bientôt tout fut en mouvement pour que rien n'y manquât. Déjà, le 20 septembre, M. de Montégu, lieutenant de la province, avait écrit au Corps de ville pour lui indiquer que les ordres de la cour étaient qu'il fallait présenter un poêle à la reine d'Espagne, lui faire des harangues, mettre les habitants sous les armes et tirer le canon. La ville s'empressa de répondre qu'on ferait ce qui était possible pour suivre entièrement ces prescriptions et donner à la réception le plus grand éclat (2). On donna aussitôt des ordres pour qu'il fût dressé un fauteuil et un dais placé sur un marchepied pour l'entrée de Sa Majesté. Puis, chose bien plus grave, le 5 octobre il dut y avoir une séance spéciale du conseil de ville à laquelle devaient être convoqués les principaux bourgeois afin de savoir si, en l'absence du gouverneur et du lieutenant de roi, il n'appartenait pas à ce premier échevin, qui les représentait, de lui adresser la parole avant le lieutenant. En même temps, le premier échevin, M. du Sault, et deux bourgeois, furent nommés pour aller à Saint-Vincent au devant de la reine, et deux quintaux de poudre furent distribués aux habitants pour les salves de réjouissance.

La reine Marie-Louise arriva enfin le jeudi 26 octobre, vers six heures du soir. Elle était précédée de M. de Saintot, maître des cérémonies, qui trouva le Corps de ville revêtu de ses robes rouges de cérémonie, rassemblé à l'extrémité du pont Saint-Esprit. Ils se placèrent devant la maison de M. de Rabiz, et en ce moment arriva un exprès annonçant que le cortège royal commençait à paraître. Celui-ci se composait de cinquante-deux gardes

(1) Archives de Bayonne, BB. 71.

(2) Archives de Bayonne, BB. 30.



du corps commandés par M. Durper, lieutenant des gardes du corps, deux maréchaux-de-logis et deux valets de pied de la reine.

Aussitôt que Sa Majesté fut arrivée devant la porte de la maison du sieur Rabiz, où se trouvaient assemblés les membres du Corps de ville, escortés de leurs deux capitaines et des gardes du guet, M. Wescomb, premier échevin, s'avança vers le carosse de la reine, suivi de M. de Saintot, et lui fit son compliment de bienvenue. Marie Louise lui témoigna sa satisfaction, pendant que les autres échevins présentaient le poêle aux armes de France et d'Espagne, en toile d'or et d'argent, et ornée de crépines et de glands de soie cramoisie (1). Il fut porté au devant du carosse par MM. Dandouins et Couronneau, eschevins, Dibusti et Daguerre, jurats, et suivi par les autres membres du Corps de ville, capitaines et soldats du guet, et trente flambeaux de cire blanche.

E. DUCÉRÉ.

*(A continuer).*

(1) Archives de Bayonne, CC. 174.

**ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS**  
**DES**  
**ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES**  
**DANS LA VILLE DE BAYONNE**

(1130-1899)

---

**CHAPITRE III**

---

**LES REINES**

---

**MARIE-LOUISE D'ORLÉANS. — CATHERINE  
DE PORTUGAL**

*(Suite)*

Cependant le carrosse de la reine d'Espagne traversa lentement le pont Saint-Esprit, s'engagea dans la rue du Pont-Mayou et alla s'arrêter devant le Château-Vieux, où les appartements du duc de Gramont avaient été préparés pour le logement royal. Ce fut un très-beau spectacle : les compagnies de la garde bourgeoise, en armes et en très bel équipage, étaient rangées en haie le long des rues avec leurs tambours et leurs fifres ; l'artillerie tirait des salves continuelles, auxquelles répondaient les canons des vaisseaux. Et comme la reine avait mis pied à terre, le dais fut déposé à la porte et, comme d'habitude, devint la propriété de ses valets. En même temps le premier échevin et les autres membres du conseil s'étant présentés

pour saluer de nouveau la reine, le maître des cérémonies leur apprit que Sa Majesté, fatiguée du voyage, désirait se reposer, et qu'il fallait attendre jusqu'au lendemain.

Ce même soir, des vivres en abondance avaient été préparés pour les gardes du corps et les personnes de la suite, qui firent bonne chère pendant quatre repas. Nous pouvons mentionner : du poisson, des œufs, un chapon et quatre dindons, cailles, poulets, des assiettes de confitures et des pommes, etc. (1).

Le lendemain, le Corps de ville se transporta au Château-Vieux en se faisant précéder de ses gardes, qui étaient porteurs de corbeilles contenant une grande quantité de boîtes de confitures sèches, des paniers de jambons de Bayonne, des bassins de fruits assortis et des flambeaux de cire blanche ambrés. Le prince d'Harcourt reçut aussi un présent de jambons, de vin blanc d'Espagne et de vins du pays, ainsi que M. de Babase, ambassadeur d'Espagne en France, pour l'affaire du mariage.

Dans la même journée, la reine fit savoir au Corps de ville qu'elle désirait aller visiter l'embouchure de l'Adour et se promener sur la côte. Les échevins s'empressèrent de faire préparer un grand bateau appelé galupe, qui fut recouvert de tapisseries et de belles étoffes. Le samedi 30, vers deux heures après midi, Marie-Louise d'Orléans monta dans l'embarcation accompagnée du Corps de ville, du prince et de la princesse d'Harcourt, la maréchale de Gramont, madame de St-Chaumont, le sieur d'Aspes, deux trompettes du roi et quelques autres seigneurs. Une collation de fruits et confitures avait été préparée pour la reine, et son bateau était suivi de plusieurs autres, dans l'un

(1) Archives de Bayonne, CC. 174.

desquels se trouvait l'évêque de Bayonne, sa maison et ses amis ; dans un autre, l'évêque de Condom, une embarcation portait une bande de violons, et les dernières, des habitants notables de Bayonne.

La reine arriva bientôt sur le rivage de la mer, au delà de la « paisselle », vers Capbreton ; elle mit pied à terre avec tous ceux qui l'accompagnaient et se promena un moment à pied. Ses gardes étaient arrivés à cheval, menant avec eux la monture de la reine ; elle monta à cheval et fut un peu plus loin pour mieux voir la mer et quelques chaloupes qui avaient été placées là pour la distraire. Puis elle regagna son bateau et revint à Bayonne vers huit heures du soir, où elle fut reçue aux flambeaux et accompagnée jusqu'au Château-Vieux. Pendant tout le séjour qu'elle y fit, le Corps de ville eut la galanterie de lui donner les violons.

Le dimanche, vers six heures du matin, la reine entendit la messe dans l'église cathédrale, et se mit aussitôt après en route pour Saint-Jean-de-Luz après avoir fait remercier le Corps de ville de la belle réception qu'il lui avait faite. La milice bourgeoise avait été rangée en haie depuis le Château-Vieux jusqu'à la porte Saint-Léon. Sur le passage de Sa Majesté les tambours battirent et les canons du boulevard exécutèrent leurs salves. La reine fut accompagnée par M. Wescomb, premier échevin, le capitaine du guet et deux gardes, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz et jusqu'à la frontière, pour lui faire escorte jusqu'à sa sortie de France. Avant leur départ les valets de pied de la reine rendirent le dais au Corps de ville, moyennant une somme de 30 pistoles qui leur fut délivrée par ordre de la ville.

Pendant le séjour de la reine à Bayonne, elle demanda

au Corps de ville d'accueillir la demande faite par l'évêque Jean d'Olce d'admettre les Jésuites au collège. Le Corps, ne voulant pas répondre par un refus, promit d'examiner la question, mais l'affaire traîna en longueur, et, en 1683, sur une nouvelle demande de l'évêque Gaspard de Priellé, la ville répondit négativement (1).

La jeune reine ne vécut que dix ans avec Charles II et mourut en 1688, et on prétend qu'elle fut empoisonnée avec une tasse de lait, par la comtesse de Soissons.

Quatorze années s'écoulent à peine, que Bayonne voit passer une autre reine, mais son séjour y fut si peu bruyant qu'il n'est même pas indiqué dans les anciens registres de délibérations. A peine si dans les livres de comptes il est question de quelques menues dépenses faites pour la reine d'Angleterre. C'est, en effet, Catherine de Portugal, femme de Charles II Stuart, qui, après la mort de son époux, passa par Bayonne en août 1693 ; elle fut nommée régente de son pays natal en 1701, et si nous la signalons ici, c'est afin de ne pas interrompre la succession des événements, car il ne paraît lui avoir été fait aucune sorte de réception (2).

---

(1) Archives de Bayonne, BB. 30.

(2) Archives de Bayonne, CC. 479.

## PASSAGES DE REINES

Marie-Anne de Neubourg. — Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne. — Préparatifs inutiles. — Hortense de Beauharnais, reine de Hollande. — Sa suite. — Séjour dans les Pyrénées. — Excursion à Bayonne. — La reine de Hollande en cacolet. — Une légende n'est pas de l'histoire. — Marie Dalbarade. — La reine Victoria.

Depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, plusieurs reines ont honoré Bayonne de leur présence, et sans y avoir d'entrées solennelles y ont fait des séjours plus ou moins longs. La première en date est la reine Marie-Anne de Neubourg, veuve du roi Charles II, que ses intrigues contre le nouveau roi d'Espagne, Philippe V, firent exiler à Bayonne. Elle y arriva en 1706 et y demeura jusqu'en 1738. Ce séjour si long et rempli de faits, nous a paru mériter une monographie spéciale ; aussi passerons-nous rapidement pour arriver à Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne et femme de Philippe. Elle était envoyée par ses médecins à Bagnères, dont les eaux, croyait-on, devaient lui être favorables. Le 8 décembre 1710, le Corps de ville reçut avis de l'entrée prochaine de la reine d'Espagne, et décida qu'une députation composée de Ravel, échevin, du jurat Lure, et de Daguerre et Darretche, représentant la bourgeoisie, iraient la recevoir à la frontière (1). Mais la santé de la reine ne lui permit pas d'entreprendre le voyage, et elle mourut peu d'années après, le 14 février 1714, et à peine âgée de 26 ans.

Il nous faut maintenant franchir près de cent années avant de noter le passage d'une reine dans nos murs. Encore Hortense de Beauharnais, reine de Hollande, n'y

(1) Archives de Bayonne, BB. 36.

vint-elle qu'incognito, et au cours d'une station balnéaire qu'elle faisait aux eaux des Pyrénées.

Le roi et la reine de Hollande arrivèrent ensemble à Cauterets le 14 juin 1807. Pendant que Louis Bonaparte se rendait aux Eaux-Bonnes, la reine Hortense allait s'installer à Cauterets, elle était suivie de Mme de Broc, nièce de Mme Campan, de Mme de Boucheporn, de deux autres dames d'honneur, de Mlle Cochelet, sa lectrice, et de M. de Villeneuve, son chambellan. Elle fit de nombreuses excursions dans les montagnes, elle voulut avoir un Basque pour lui servir de chasseur, ainsi que cela était l'habitude dans toutes les maisons riches de cette époque. Ce fut M. de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées, qui se chargea de le lui fournir (1).

Ce fut pendant son séjour à Pau qu'elle poussa jusqu'à Bayonne, où elle demeura seulement trois jours dans le plus strict incognito. Elle paraît être arrivée le 15 où le 16 juillet, accompagnée de Mme de Broc et descendit à l'hôtel Saint-Étienne. Elle visita le port, la rade du Boucau, les jetées qui bordaient les deux rives de l'Adour, les sites riants et pittoresques qui environnent la ville ; elle monta à bord de la corvette la *Moselle*, distribua des largesses aux matelots et d'abondantes aumônes aux pauvres. Elle partit de Bayonne le 19 au matin, et on ne connut son rang qu'après son départ.

Au nombre des excursions que fit la charmante reine pendant son court séjour dans notre ville, il faut surtout noter une promenade en cacolet qu'elle fit jusqu'à Biarritz et la côte de la mer. Plusieurs écrivains en ont parlé dans

(1) *La Reine Hortense*, d'après des documents inédits, par Lucien Pesey Napoléon. Paris, Nilson, 1894.

leurs ouvrages, et la duchesse d'Abrantès dit dans ses mémoires :

« Pendant le séjour que la reine Hortense fit dans les Pyrénées, en 1807, elle alla à Bayonne, et, comme on peut le penser, elle fut en cacolet. Sa petite conductrice était si charmante que la reine la prit en grande amitié et lui donna son portrait. Les gens du pays ne l'appelaient plus, depuis ce temps-là, que la Reine Hortense » (1).

La duchesse d'Abrantès n'est pas seule à signaler ce fait, et un Bayonnais, M. Garay de Montglave, a poétisé l'aventure en lui donnant l'apparence d'une petite nouvelle dans laquelle la vérité se mêle si bien à la supercherie, que nous croyons intéresser en la reproduisant ici. Nous essayerons ensuite de démêler le faux du vrai :

« Par une fraîche matinée d'été, deux jeunes dames mises fort simplement, mais avec infiniment de goût, deux jeunes dames gracieuses, souriantes, distinguées, deux Parisiennes, enfin, cherchaient de l'œil, sans marchander, le plus joli cacolet et la plus jolie cacoletière de la porte d'Espagne. Leur choix ne fut pas long dans ce tourbillon de concurrentes, pour la plupart cependant fort jolies. A Marianne la pomme, à *Coco* le prix de la course. S'élançant d'un pied leste sur le rebord du parapet, les deux étrangères tombèrent d'aplomb sur les deux fauteuils jumeaux. *Coco*, tout joyeux de ce double fardeau si léger, prit rapidement son essor, et Mariana escorta prestement l'équipage, en faisant claquer son fouet avec le pressentiment d'un bonheur qu'elle ne soupçonnait pas encore.

« Quand on fut entré dans les sables, il fallut ralentir le pas du Bucéphale, et le trio se mit à gazouiller comme

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*. — Thore. *Promenades dans le golfe de Gascogne*, rapporte le même fait.



s'il eût été habitué de longue date à ce concert tout nouveau. Marianne était sage, sage ainsi qu'on ne l'est plus aujourd'hui au hameau ; elle n'avait eu dans sa vie qu'un seul amour, mais un de ces amours robustes, opiniâtres, entêtés, qui se cramponnent au cœur et ne paraissent pas disposés à lâcher sitôt prise. Tel était celui qui la consumait : elle en perdait le boire, le manger, le sommeil, la gaieté même, ce qui était beaucoup plus triste, et l'observateur attentif qui ne l'aurait pas vue depuis un mois eût pu remarquer sans peine que les roses de son teint pâlissaient à vue d'œil.

« Parmi les soldats de la garde qui se trouvaient en ce moment à Bayonne, on distinguait les marins impériaux, au long plumet, au sabre recourbé, dont l'uniforme, aux torsades oranges, rappelait celui des hussards, leurs frères en intrépidité, aussi alertes, les uns, quand ils dévoraient l'air, que les autres, quand ils fendaient les ondes fougueuses. Dans ce corps d'élite servait celui que Marianne avait préféré ; la jeune Biarrotte aimait un jeune brigadier des marins de la garde, Larramendy, né, lui aussi, tout près de là, à Guéthary, sur le bord de la mer de Gascogne, et presque son compatriote, quoique Basque, mais l'amour avait effacé de leur cœur l'antipathie des races.

« Une des deux Parisiennes, la plus jolie, avait toujours le crayon au bout des doigts, et prenait sans cesse des notes sur un agenda.

« La journée s'écoula, joyeuse, les deux dames furent charmantes, la plus jolie, la plus jeune surtout.

« Huit jours après, l'Empereur, à son petit lever, qui avançait toujours celui du soleil, signait à Marrac, à la prière de la jeune et jolie dame, le congé de Larramendy ; il lui accordait de plus une pension viagère et un brevet de pilote de première classe au port de Biarritz.

« Marianne, elle aussi, recevait en même temps, d'une main inconnue, une délicieuse corbeille de mariage, comme on n'en confectionne qu'à Paris, rue Vivienne ou rue de la Paix, avec deux beaux rouleaux de napoléons tout neufs, qui semblaient avoir été oubliés entre deux mouchoirs.

« Larramendy, soldat napoléonien, plus incrédule que saint Thomas, et qui, depuis longtemps, avait oublié les contes de fées dont on avait bercé son enfance sur la grève voisine, ne comprenait rien à la fortune extraordinaire qui lui tombait des nues sans qu'il l'eût sollicitée. Marianne commençait à comprendre un peu mieux ce qui lui arrivait, et croyait, de plus belle, à ces bonnes fées auxquelles elle n'avait jamais cessé de croire.

« Larramendy n'avait pas oublié un seul instant Marianne, Marianne n'avait pas un seul instant oublié Larramendy ; chacun d'eux, se croyant seul riche, s'en alla gaiement trouver l'autre, pour lui conter la bonne aubaine, et ils se rencontrèrent juste à moitié chemin de Biarritz et de Guéthary.

« Comment ils s'abordèrent sous un épais buisson, ce qu'ils se dirent, ce qu'ils se répétèrent, ce qu'ils se dirent encore, les bons et les gros baisers qu'ils échangèrent, sans calculer, tout cela se comprend à merveille, mais se décrit fort mal.

« Bref, on acheta à Monsieur le curé tous les bans achetales pour abréger les préliminaires et arriver, le plus tôt possible, au terme de la course ; on fit les préparatifs d'une noce phénoménale, on mit les petits plats dans les grands, et Larramendy vint, en grande tenue, au camp de Marrac, arrêter pour garçon d'honneur son meilleur ami, un vieux soldat d'Egypte, le sergent Girard, dit le *Parisien*, des grenadiers à pied de la garde.

« Au moment de se mettre à table, les deux belles inconnues entrèrent tout à coup sans se faire annoncer, et on leur donna, comme de raison, les deux places d'honneur. Elles ne dirent pas leurs noms, et personne ne s'avisa de les leur demander, la mariée moins qu'aucun autre, car, à ce moment-là, Marianne croyait, plus que jamais, aux fées de la grève, dont les contes dorés avaient bercé son enfance.

« Les noms des deux inconnues, deux seuls convives les savaient parfaitement de la veille, le mari et le garçon d'honneur, Larramendy le Basque et Girard le Parisien, mais ils étaient, l'un et l'autre, trop à cheval sur la consigne pour se permettre de desserrer les dents sans la permission de leurs chefs.

« Dix mois après, jour pour jour, Marianne accouchait d'un magnifique garçon. Larramendy avait mis le temps à profit. Un jeune et fringant payeur de l'armée d'Espagne, qui traversait Bayonne pour se rendre à son poste, apporta à la belle mariée une superbe layette achetée à Paris, rue Vivienne ou rue de la Paix, et deux autres rouleaux de napoléons tout neufs, comme les premiers.

« L'enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par le jeune et fringant payeur de l'armée d'Espagne, qui se nommait M. Cochelet, et par la mère de celui qui écrit cette véridique histoire.

« Mais ils ne tenaient pas l'enfant pour leur compte.

« Ils représentaient en cette occasion l'Empereur et la reine Hortense.

« L'une des deux belles inconnues était la mère du prince Louis-Napoléon, l'autre sa dame d'honneur, sa compagne, son amie, Mlle Cochelet, depuis Mme Parquin.

« L'enfant reçut les prénoms de Napoléon-Hortense-Eugène.

« Il est mort l'année dernière, au champ d'honneur, lieutenant-colonel en Afrique. C'était le fils unique de Larramendy et de Marianne.

« Son vieux père et sa vieille mère le pleurent à Biarritz.

« Il est allé rejoindre là-haut son parrain et sa marraine » (1).

On le voit, la méthode de Marco Saint-Hilaire a eu des imitateurs. Sans rechercher ce qu'il y a de vrai dans cette anecdote, nous nous contenterons de dire qu'en 1807 et au mois de juillet, époque où, on l'a déjà vu, la reine Hortense fit un court séjour à Bayonne, il n'y avait pas de camp à Marrac, ni de marins de la garde. Ces derniers ne devaient traverser la ville qu'au mois de janvier 1808, avec le corps d'armée du général Dupont. Quant à Napoléon, non seulement il n'était pas dans le pays au moment du passage de la fille de l'impératrice, mais encore il ne devait y arriver que neuf mois plus tard, c'est-à-dire le 14 avril 1818.

Ce qui est plus certain, c'est que la jeune fille conductrice de cacolet, dont parle la duchesse d'Abrantès, se nommait Marie Dalbarade, et fut constamment désignée dans le pays sous le nom de *Reine Hortense*. Elle mourut à Biarritz, le 1<sup>er</sup> septembre 1858, à l'âge de 70 ans. Par une coïncidence singulière, elle s'éteignit le jour même de l'entrée de Napoléon III, fils de la reine dont elle avait si longtemps porté le nom.

La dernière souveraine dont nous ayons à signaler le passage à Bayonne fut Victoria, reine d'Angleterre. Venue à Biarritz en 1889, sous le nom de comtesse de Balmoral,

(1) Eugène de Montglave. — *Gazette de Biarritz*.

elle fit plusieurs promenades qui lui firent traverser notre ville, entr'autres pour aller visiter les cimetières des Anglais, situés à Saint-Étienne. Son incognito fut respecté selon son désir, et il ne lui fut fait aucune sorte de réception.

---

## CHAPITRE IV

---

# PRINCES ET INFANTS

---

### DU MOYEN AGE AU COMTE D'ARTOIS

Le moyen-âge. — Richard Cœur de Lion. — Première entrée à Bayonne. — Edouard, duc de Guyenne. — Le Prince Noir. — Le duc de Lancastre. — Le duc de Clarence. — Les frères de Philippe V. — Les ducs de Bourgogne et de Berry. — Retour de la frontière. — Ils refusent de nouvelles courses de taureaux. — Écroulement du pont Saint-Esprit. — Séjour à Bayonne du prince Emmanuel de Portugal. — Préparatifs pour la réception du comte d'Artois. — Instructions du maréchal de Mouchy. — Constructions sur la place de Gramont. — Le pavillon de la Barre. — La pamperruque. — Costumes galants. — Ordonnance de la Mairie. — Entrée aux flambeaux du comte d'Artois. — Sa suite. — Visite du Corps de ville à l'Évêché. — Les présents de la ville. — Départ pour la Barre. — Un repas princier. — Les invités du prince. — Les notabilités bayonnaises au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Retour à Bayonne. — La pamperruque dansée devant le prince. — Enthousiasme du comte d'Artois pour cette danse. — Départ pour l'Espagne.

Pendant la longue période de la domination anglaise, plusieurs princes du sang royal sont entrés à Bayonne ou y ont fait des séjours. Le premier que nous ayons à signaler est aussi l'un des plus illustres, Richard Cœur de Lion, qui n'était encore que duc d'Aquitaine, arriva à Bayonne le jour de l'Épiphanie 1174. Il était accompagné d'un brillant cortège de chevaliers poitevins, angoumois et gascons, dont sa bonne mine, l'élégance de ses manières et l'éclat de son armure le distinguaient facilement. Parmi les seigneurs de son entourage on remarquait W. Maengot, seigneur de Surgins, du pays d'Aulnis,

Foulques de Marsas, seigneur de Cognac et sénéchal de Poitou, le vicomte de Castillon, le vicomte de Tartas, Foucault de Archiac et le routier A. Brun. Quelle fut la réception qui lui fut faite par les Bayonnais ? ni les chroniqueurs, ni nos archives n'en ont gardé la moindre trace. Il revenait encore à Bayonne au mois de septembre de la même année, excitant partout l'admiration et l'enthousiasme des populations par l'éclat de son luxe, sa grâce personnelle et des prodigalités sans exemple. Il revenait aussi dans la vieille cité en 1185, mais sans que nous ayons pu trouver d'autres détails sur sa réception et sur son séjour (1).

Après Richard Cœur de Lion nous trouvons mentionné le passage d'Édouard, duc de Guyenne, fils du roi d'Angleterre, Henri III, se rendant à Burgos auprès d'Alphonse de Castille. Nous ne sommes pas plus heureux avec le fameux prince de Galles, connu dans les chroniques sous le nom de Prince Noir. Nous le trouvons à Bayonne en 1373, mais c'est tout ce que nous savons sur son séjour. Il y passa plusieurs fois se rendant en Castille pour la restauration du roi Don Pedro le Cruel ; le duc de Lancastre, qui épousa l'aînée de ses filles, la princesse Constance, prit de son chef le titre de roi de Castille et de Léon. Il était encore à Bayonne le 7 décembre 1387, avec la princesse sa femme, et servit d'arbitre entre les Prêcheurs et les Mineurs. Ce fut la duchesse elle-même qui, de sa propre main, plaça le tuyau de plomb de la nouvelle fontaine qui dut prendre, à partir de ce jour, le nom de *source de Lancastre*. Le prince anglais, qui porta aussi le nom de Jean de Gand, habita le Château-Vieux pendant un long

(1) Balasque. *Études Historiques*, t. 1.

séjour, et y fit même battre une monnaie castillanne avec son nom et son effigie (1).

Le dernier prince anglais que nous voyons à Bayonne est Thomas, comte d'Albernale et duc de Clarence, fils du roi Henri IV. Nommé lieutenant du roi en Aquitaine, il s'empressa de venir à Bayonne, en novembre 1412, et nos registres ont conservé la formule du serment qu'il prêta à la ville et que la ville lui prêta ensuite.

Il nous faut franchir de longues années avant de pouvoir signaler le passage à Bayonne de princes du sang royal. Nous avons déjà vu dans le chapitre réservé aux rois la belle réception qui fut offerte par la ville à Philippe V, le nouveau roi d'Espagne, en 1701. Nous l'avons vu partir pour la frontière accompagné de ses deux frères, les ducs de Bourgogne et de Berry, qui, aussitôt qu'il eut franchi la Bidassoa, revinrent sur leurs pas, et après avoir assisté aux fêtes offertes au nouveau roi d'Espagne, nous allons voir de quelle manière furent reçus ses deux frères à leur retour à Bayonne. Il eut lieu le 23 janvier 1701, le Corps de ville fut les recevoir à la porte d'Espagne avec le même cérémonial et en robes rouges, et les salua. Il leur fit ensuite demander par M. Desgranges, qui les accompagnait, s'il leur plaisait d'avoir encore le spectacle d'une course de taureaux à l'espagnole, mais il leur fut répondu que partant le lendemain 24 à la pointe du jour, ils ne pouvaient y assister. Et, en effet, malgré une pluie torrentielle, ils se mirent en route vers quatre heures du matin, « et au grand regret des magistrats et des habitants qui ne pouvoient se lasser de voir ces deux princes, qui étoient toujours en mouvement et en action.

(1) Fenasdent. *Monnaies féodales*.



« C'est icy le lien naturel où il faut, avec toute la France; rendre grâces à Dieu de ce qu'ils passèrent sans aucun accident sur le grand pont en bois du Saint-Esprit, puisque ledit pont fut rompu et entraîné par débordement effroyable des eaux le 25<sup>e</sup> dudit mois, qui ayant entraîné la masture du Roy et les radeaux qni les conduisoient, tombant impétueusement sur les marches et pilotis renversèrent plus de la moitié dudit pont, et entraînèrent dans la mesme rivière plusieurs vaisseaux marchands; et la rivière du Nive ayant esgalement desbordé, les chaînes et estacades furent esgalement emportées et les pontz ébranlez » (1).

Pendant la dernière année du séjour à Bayonne de la reine Marie-Anne de Neubourg, le prince Emmanuel de Portugal, frère du roi Jean V, passa quelques jours à Bayonne. Le 11 février 1738, jour du mardi gras, il assista à un bal donné par Mme de Saint-Contest, femme de l'intendant. Il en fit l'ouverture avec l'intendante; le bal, auquel avaient été invités les membres du Corps de ville, fut très animé. M. le marquis de Peñafoente, majordome de la reine d'Espagne, sa femme et sa fille, y assistèrent, et les danses continuèrent sans interruption jusqu'à six heures du matin (2).

En 1782, la ville de Bayonne devait voir une réception quasi royale dans la personne du comte d'Artois et du duc de Bourbon, allant tous deux assister à cette difficile opération qu'on appelait le siège de Gibraltar. Les fêtes qui leur furent offertes par les Bayonnais furent rares et précieuses et méritent d'être détaillées, car c'est là le dernier

(1) Archives de Bayonne, BB. 32.

(2) Archives de Bayonne, BB. 52.

vestige de ce qu'on est convenu de nommer la fin de la société polie dans notre ville de Bayonne.

Depuis quelque temps déjà le Corps de ville avait eu connaissance du prochain passage du frère du roi Louis XVI, et avait pris ses mesures pour recevoir honorablement un aussi grand personnage. Les magistrats écrivirent à l'intendant de la province, pour lui demander de quelle manière ils devaient s'y prendre, et comment il fallait se conduire pour témoigner au frère du roi toute la joie que sa présence allait causer à la ville. L'intendant se hâta de répondre qu'il n'avait encore reçu aucune instruction à cet égard, mais dès qu'elles lui seraient parvenues, il s'empresserait d'en faire part.

Voyant que l'intendant ne donnait plus signe de vie et que des lettres de Paris annonçaient que le prince ne tarderait pas à se mettre en route, les magistrats firent rechercher dans les anciens registres de la ville, principalement en 1701 et 1739, ce qui s'était passé en pareil cas. Ils eurent plusieurs conférences avec le marquis d'Amou, lieutenant de roi, et son fils, M. de Caupenne, qui lui était adjoint au commandement de la place. Ce dernier dut aller à Bordeaux pour prendre les ordres du maréchal de Mouchy, gouverneur de Guyenne, et pouvait, par conséquent, mieux que tout autre, donner à la ville des conseils dont elle profiterait.

En effet, ce dernier eut des conférences avec le maréchal de Mouchy, et d'après les lettres qu'il écrivit au Corps de ville, il fut décidé que la bourgeoisie prendrait les armes le jour de l'arrivée du prince et formerait la garde ; la ville se chargerait de lui fournir « un drapeau de couleur, attendu que le régiment des Grenadiers Royaux, actuellement en garnison dans la place, n'a point de drapeaux ».

Le vendredi 12 juillet 1782, qui était désigné pour l'arrivée de l'Altesse royale, les magistrats, en robe de cérémonie, devaient se rendre devant le corps de garde de l'avancée de Saint-Esprit, pour y présenter au prince les premiers hommages de la ville. Il fut convenu que le maire le haranguerait. Et comme il paraissait probable que S. A. R. voudrait aller voir les travaux de la Barre, les magistrats le supplieraient d'accepter le canot de la ville et une halte au Boucau (1). Au retour du prince, il serait joué sur la place de Gramont, par des Basques et des Bas-Navarraïs une partie de paume à la main, et pour qu'il pût la voir commodément, il serait dressé un balcon adossé à la maison de la ville qui servait de salle de spectacle. En outre, on choisirait un certain nombre de jeunes gens et de demoiselles appartenant aux familles les plus notables, pour former cette danse propre au pays et qu'on appelait la pamperruque. Les rues par lesquelles le prince devait passer à son arrivée et à son départ devaient être tapissées, jonchées et éclairées, et il devait être rendu une ordonnance indiquant à chaque habitant le devoir qu'il avait à remplir.

On donna connaissance de ces décisions à M. de Caupenne, qui se trouvait encore à Bordeaux pour y attendre l'arrivée du prince, et qui en fit aussitôt part au maréchal de Mouchy. Il répondit que tout avait été agréé, que la pamperruque surtout ferait grand plaisir au comte d'Artois, car il en avait beaucoup entendu parler ; que S. A. R. permettrait à M. le Maire de le servir à table, lors de sa halte du Boucau, mais que quant à la harangue, le prince

(1) Il fut en outre arrangé pour la circonstance quatre chaloupes des pilotes de la Barre, qui furent recouvertes d'élégants pavillons, dont la dépense monta à 174 livres. (Archives de Bayonne, CC. 765).

n'en ayant accepté aucune lors de son passage dans les autres villes du royaume, il ne devait pas en être question à Bayonne.

Les magistrats, ayant connaissance de cette approbation officielle, se hâtèrent de se mettre à l'œuvre avec un zèle admirable. Tout d'abord il fut dressé, d'après un dessin élégant (1), un balcon en charpente, couvert de voiles de marine, adossé à la maison appartenant à la ville, sur la place de Gramont. Il s'étendait sur la presque totalité de la façade, élevé de quinze pieds au-dessus du rez-de-chaussée, de cinquante-et-un pieds de long sur neuf pieds de profondeur et onze pieds de hauteur intérieure. Il était soutenu par huit étauçons en forme de colonnade et arceaux, orné de guirlandes de myrthe et de laurier, et peint en blanc et gris de lin. Au milieu du balcon ressortait une petite saillie de quatre pieds de longueur sur deux de profondeur, en forme de balcon avancé, spécialement destiné au prince, et où il fut placé un fauteuil. L'intérieur en fut orné de dessins exécutés à l'aide de guirlandes de myrthe et de laurier, appliquées sur une sorte de tapisserie de linge blanc.

L'œuvre à exécuter au Boucau était plus difficile et surtout plus dispendieuse. Il fut construit sur le côté Sud (2), un pavillon en charpente, de cent quarante-et-un pieds de long, onze de hauteur intérieure et vingt-huit pieds de largeur. Il fut divisé en quatre appartements : une salle de réception pour le prince, de quarante-deux pieds de long et vingt-huit de large, d'où l'on passait dans la salle à manger de vingt-huit pieds en carré. Un salon à manger de quarante pieds de long et vingt-huit de large où fut

(1) Le plan de cette construction, que nous n'avons pu retrouver, coûta 72 l.

(2) Il y fut transporté des pièces de canon.

placée une table de soixante couverts, une autre salle de réception de trente-et-un pieds pour les personnes qui devaient manger à cette table. Autour de ce pavillon régnait une galerie à double escalier, d'où l'on découvrait un vaste horizon de mer (1).

Puis il fut arrêté que la pamperruque serait formée de sept cavaliers et six jeunes demoiselles, enfants des notables de la ville, habillés uniformément. Cette danse devait être menée par M. Dubrocq, fils du maire, et clôturée par M. Tausiet, fils de l'échevin. Enfin, des jeunes gens s'étant présentés aux magistrats pour former une garde d'honneur pour le service du prince, habillés à leurs frais, le Corps de ville les autorisa, loua fort leur zèle et ils nommèrent pour leurs officiers les anciens échevins, Lafreté et Darguibel. Leur uniforme fut une veste et culotte blanche, habit vert foncé, parements, collet et revers cramoisi, boutons d'argent soufflé, chapeau garni de trois plumets formant une fleur de lys, et ils furent armés de fusils à bayonnettes, modèle 1746, fourni par ordre du marquis d'Amou.

En même temps, le Corps de ville prenait ses dispositions pour se procurer les vins et jambons les plus exquis pour son présent au prince, ainsi que pour le dîner qui devait être servi au Boucau. Ils rendirent une ordonnance qui fut imprimée, puis publiée et affichée au bruit des tambours et de la trompette, et aux acclamations répétées de : *Vive le Roy et Monseigneur le comte d'Artois!* Un des sergents de maire, accompagné des capitaines et des soldats du guet, en donna lecture dans toutes les rues de la

(2) La fourniture du bois de charpente destiné à la construction de ce pavillon, dont le dessin ne nous a pas été conservé, s'éleva à la somme de 2,760 livres (CC. 745, 48), la tapisserie et décoration à 613 livres.

ville ; elle enjoignait aux habitants de tapisser leurs maisons dans toutes les rues où le prince passerait, soit à son arrivée, soit à son départ, et de répandre de la verdure : il fallait illuminer dès l'entrée de la nuit, pendant le séjour du prince à Bayonne, tenir les boutiques fermées ; il était ordonné aux capitaines de navires qui se trouvaient en ce moment dans le port, de pavoiser leurs bâtiments et de tirer le canon s'ils en avaient à bord.

Lorsque toutes choses furent bien disposées, on apprit que le prince arriverait le vendredi 12 juillet, et, ce jour venu, les magistrats en robes de cérémonie, accompagnés des notables, précédés du guet et des sergents de maire portant leurs masses, se rendirent vers cinq heures de l'après-midi devant le corps de garde de l'avancée de Saint-Esprit. Ils y trouvèrent le marquis d'Amou, lieutenant de roi, le major, l'aide-major, le capitaine des portes, les commandants des châteaux de la place, le commandant de la citadelle, les officiers du génie et de l'artillerie, et beaucoup d'autres personnes de distinction. Les troupes de la garnison et la garde bourgeoise étaient sous les armes.

L'arrivée du prince avait été annoncée pour six heures du soir, il en était neuf et cependant il ne paraissait pas. Comme l'obscurité était devenue très grande, les magistrats firent allumer trente flambeaux de cire blanche pour éclairer le cortège.

Enfin, S. A. R. arriva vers dix heures du soir : ses chevaux marchaient avec une telle rapidité que son carrosse passa comme un éclair devant les personnes rassemblées pour le recevoir, et qu'il ne fut possible de l'arrêter qu'au milieu du pont Saint-Esprit. Les magistrats, ayant à leur tête le marquis d'Amou, se hâtèrent de s'y rendre,

et eurent l'honneur de le saluer. Tout le monde connaît la grâce incomparable du prince qui devait être plus tard Charles X ; non seulement il les accueillit avec bonté, mais encore il voulut bien s'excuser de les avoir fait attendre si longtemps. S. A. R. continua sa route suivie et précédée des flambeaux qui avaient été préparés pour l'éclairer, traversa le Réduit, le pont Mayou, la rue de même nom, la rue Argenterie et la place Notre-Dame. Toutes ces voies étaient tapissées, jonchées de verdure et de fleurs, et leurs fenêtres éclairées.

Les magistrats suivirent le prince à l'Évêché, où son logement avait été préparé, dans l'intention de le saluer de nouveau, mais S. A. R. se trouvant très fatiguée, leur fit savoir qu'il ne pourrait les recevoir que le lendemain. Ils revinrent donc à l'Hôtel de Ville, quittèrent leurs robes de cérémonie, puis le maire, accompagné de deux échevins, allèrent saluer les seigneurs de la suite, qui étaient : le comte de Maillé, maréchal de camp, premier gentilhomme de la chambre, le chevalier de Crussol, brigadier, le prince de Hénin, capitaine des gardes, le chevalier d'Escars, capitaine des gardes en survivance, et le marquis de Vaudreuil, maréchal de camp.

Le lendemain, samedi 13 juillet, les magistrats en robe de cérémonie se rendirent à l'évêché pour présenter au prince le présent de la ville. Il se composait de 25 bouteilles de vin de Capbreton rouge, 23 de Jurançon blanc et 23 bouteilles de vin de Roque, d'Ondres, le tout accompagné de 24 magnifiques jambons (1). Le prince apprécia la

(1) Le comte Maillé reçut 12 bouteilles de Capbreton rouge, 12 de Jurançon blanc et 6 jambons. Le chevalier de Crussol 12 bouteilles de Capbreton rouge, 6 de Jurançon blanc, 6 de Roque, d'Ondres, et 6 jambons. Les jambons, achetés à Orthez, coûtèrent 305 l. 19 s. Voici les prix des vins : vin de Capbreton, rouge,

beauté du présent et en remercia vivement les magistrats bayonnais. M. le Maire soumit ensuite à M. de Maillé la liste des personnes qu'on voulait proposer au comte d'Artois pour être admises à sa table au dîner du Boucau. S. A. R. l'agréa telle qu'elle était et fixa le départ pour la Barre à l'heure de midi.

Il sortit en effet à pied de l'Évêché, suivi d'un cortège nombreux dont le Corps de ville faisait partie, traversa les rues par lesquelles il était passé à son arrivée, la place de Gramont, l'Allée Marine, et s'embarqua, à la cale, près du pont de pierre. Le maire s'embarqua aussi avec lui pour faire les honneurs du canot de la ville, qui était commandé par M. Dolhabarats, chevalier de Saint-Louis, capitaine de vaisseau, et en second par le sieur Sallenave, pilote-major de la Barre. La même embarcation reçut le marquis de Maillé, l'évêque de Bayonne, M. de La Ferronnaye et le marquis de Caupenne. Les anciens maires de Bayonne, six anciens échevins et les personnes invitées s'embarquèrent dans des chaloupes qui avaient été préparées pour eux ; le tout formait une espèce de petite armée navale dont le coup d'œil pittoresque parut plaire beaucoup au prince. Les cris de : *Vive le Roi et Monseigneur le comte d'Artois*, furent répétés mille fois par une foule innombrable de peuple qui s'était transportée sur le passage du prince et sur le lieu de son embarquement. Les vaisseaux qui étaient sur le fleuve et qui avaient du canon tirèrent leurs salves, auxquelles prirent part l'artillerie de la ville, des châteaux et de la citadelle. En même temps les vaisseaux hissèrent leurs flammes et plusieurs se couvrirent de pavois.

à 2 l. 10 s. la bouteille ; Jurançon, rouge, 2 l. ; Bordeaux, rouge, 1 l. 12 s. ; Jurançon, blanc, 1 l. ; Roque, d'Ondres, 1 l. 5 s. (Archives de Bayonne).



La petite flotte étant arrivée au Boucau, le prince visita les ouvrages de la Barre, il monta et se promena sur les digues du Nord et du Sud, et il marqua quelque désir d'aller sur la Barre même, mais sur les représentations de M. Dolhabarats et du comte de Maillé il y renonça, et se rendit à travers une allée de pins plantés en droite ligne et jonchée de verdure, au pavillon qui lui avait été préparé.

La table du prince avait été dressée et M. le maire eut l'honneur de le servir à table. Celle-ci pliait sous le poids des mets qui y avaient été disposés avec autant d'ordre que de goût ; la cuisine bayonnaise, qui jouissait à cette époque d'une réputation si justifiée, se faisait remarquer par les plats les plus choisis et les plus variés. On y servit quatre potages, une bisque d'écrevisse, un potage à la reine, une purée verte et un potage au riz : une noix de veau glacée à l'oseille, une chartreuse de blancs de volaille, une grenade de soles, une timballe de cuisses de poulardes garnies, un pâté dressé de pigeons, un jambon à la purée d'épinards, quatre pigeons au sang, quatre poulets « au restoran », des petits pâtés à la Béchamel, un aspic, un pâté d'ortolans, un canard à la surprise, une louvine à la Minime, un crabe à la sauce blanche aux capres, une raie au beurre noir « un cadrille de filet de merou et de louvine », une grande louvine sauce ravigotte, une hure de saumon sauce hachée, une pintade, une queue de merlus frite, un plat de petits pois, etc., des tasses de crème, des gobelets de blanc manger, de la pâtisserie, des compotes de fruits, des assiettes de confitures, des glaces et des fromages glacés, les meilleurs vins d'Espagne et du Midi de la France, et tant d'autres plats que l'énumération plus complète en serait fastidieuse. Le

repas coûta à la ville la somme coquette de 1349 livres 7 sols (1).

A la table du prince se trouvaient seulement les seigneurs de sa suite, l'évêque de Bayonne, le marquis d'Amou, le marquis de Caupenne, M. Desclaisons, Ducros, de Garro, Dolhabarats et le vicomte de Caupenne. Puis, si l'on veut avoir une idée de la société qui pouvait être appelée à Bayonne à cette époque, à assister à un banquet donné à un prince royal, on n'a qu'à jeter les yeux sur la grande table en fer à cheval où l'on servit un menu à peu près égal à celui qui fut offert au comte d'Artois, et on y trouvera successivement, d'abord les gens de la suite, deux officiers des gardes, deux pages, Du Verne, écuyer, Le Roux et Bourlet, 1<sup>ers</sup> valets de chambre, de Labordere, 1<sup>er</sup> médecin, De Verges, subdélégué à Tarbes, Lacau, 1<sup>er</sup> chirurgien, Le Roux, secrétaire de la chambre, Flament, secrétaire de la partie militaire, De Bessièrès, secrétaire de la partie politique, Amabert, secrétaire, Vassal, 1<sup>er</sup> apothicaire, Messelier, contrôleur de la bouche.

Venaient enfin les Bayonnais notables qui s'étaient empressés d'accourir pour faire honneur au frère du roi. C'étaient MM. A. Bretous, Sorhaindo, Castera, Nogues, Lasserre, Monho, Lalanne, écuyers, Jean Broche, avocat, D. Poydenot, Ducasse, Dominique Cabarrus, Verdier, de Hureaux, de Clédat, major du régiment, de Lince, Courroch, le baron de Valier, du Brocq, de Lassalle, de Las, l'abbé de Hureaux, Larralde, curé, Picot, chevalier de Saint-Louis, La Croix, chevalier Bretous, de Bonal, les commissaires Van Dufel et Dervillé, Neuville, chevalier de Saint-Louis, les subdélégués Chegaray et Ducournau,

(1) Archives de Bayonne, CC. 785.

Haramboure, syndic du païs de Labourt, le chevalier de Caupenne, Laborde, lieutenant général, Tirol, commissaire, le marquis de Logra, de Haitze, Montpellier, Bérard, ingénieur, Trefont, artilleur, un ingénieur du Boucau, le chevalier de Saint-Pé, le syndic des États du Béarn, le marquis de Castelbajac, D'Eusime, prévôt général de la maréchaussée, Dutast, capitaine d'artillerie, le chevalier Foucaut, Le Norman, de Lanecaube, conseiller, Darmendaritz, de Cassagne, de Liotat, officier, de Belloc, conseiller au Parlement de Pau, de Labarrère, lieutenant de la maréchaussée, le comte de Peña Floriada, Fourcade, juge, et de Neurisse, président au présidial de Dax (1).

La pavillon était gardé par des brigades de la maréchaussée ayant le prévôt à leur tête, occupant les principaux postes, et par un détachement du bataillon des grenadiers royaux en garnison à Bayonne. Le baron de Garro, colonel et bailli du pays de Lobour, avait conduit un détachement des milices de cette contrée, et le plus grand ordre régna pendant cette fête, malgré une affluence prodigieuse de spectateurs qui y étaient accourus de toutes parts. « Le prince en témoigna sa satisfaction, les seigneurs de sa suite et les personnes invitées firent aussi éclater la leur par des compliments et dans des termes qui ne laissaient pas de doutes sur leur sincérité ».

Pendant le dîner, le comte d'Artois eut le plaisir de voir entrer un bâtiment qui passa la barre à pleines voiles, et, remontant le fleuve, défila en quelque sorte devant S. A. R.

L'embarquement pour le retour se fit avec autant d'ordre que l'aller. Le prince ayant désiré remonter un peu l'Adour, il ordonna de conduire le canot qu'il montait

(1) Archiues de Bayonne, II, 14.

auprès du pont Saint-Esprit. S. A. R. examina attentivement la rivière et les chantiers maritimes établis sur ses bords, jusqu'au lieu appelé Garinde, puis vira de bord, et étant entré dans la Nive, elle débarqua à la seconde cale du pont Mayou et se rendit au balcon de la place de Gramont pour y voir la partie de paume à la main dont il a été déjà parlé. Il fut reçu par les magistrats, qui s'y placèrent, ainsi que les seigneurs de la suite, les marquis d'Amou et de Caupenne, et plusieurs personnes de considération.

Lorsque la partie fut finie, le comte d'Artois se rendit au jeu de paume, vis-à-vis le jardin du monastère de la Visitation, et qui existe encore de nos jours, et y joua une partie de raquette à quatre, puis il prit des rafraîchissements qui lui furent offerts par M. Sans de Tourioulou, échevin, et revint à son balcon de la place de Gramont en traversant la rue Bourgneuf et le pont Mayou. A peine le prince se fut-il assis, que la pamperruque parut au bout opposé de la place, marchant gravement sur deux files au bruit des tambours et des instruments de musique, et comme la nuit était venue, éclairée par cinquante flambeaux de cire blanche (1) distribués sur les flancs et derrière. Le prince fut frappé de cet aspect : il se leva de dessus son siège avec précipitation, battit des mains et parut enchanté. Le coup d'œil était, en effet, très brillant et très agréable, principalement par la bonne grâce des danseurs et des danseuses, et par la manière galante dont ils étaient habillés. « Tous les connaisseurs, surtout les étrangers, emportèrent ce jugement ». Et nous devons

(1) Une liste très exacte, conservée aux Archives de Bayonne, contient le nom des cinquante *porte fait* qui tenaient les flambeaux et qui furent payés à raison de une livre par homme. (CC. 765).

remercier le greffier de l'Hôtel de Ville, qui a cru qu'il n'était pas indifférent de conserver une description de ces costumes lestes et galants. Pour les demoiselles, cet habillement était composé d'un corset en taffetas puce garni de gaze blanche, un jupon de taffetas couleur de rose, orné d'un falbala de gaze et couvert d'un jupon de gaze relevé par des nœuds de rubans, des souliers de couleur puce, brodés en rose, pour coiffure de petits chapeaux blancs ornés de rubans roses et bordés d'un petit velours noir. Les cavaliers n'étaient pas moins coquets, ils portaient le gilet et la culotte de taffetas blanc, avec jarrettières séparées au-dessous des genoux, couleur de rose, une ceinture rose autour du corps et par dessus le gilet la veste de taffetas puce, un mouchoir de soie rouge et blanc autour du cou, chapeau noir rabattu et rond avec un ruban couleur de rose, souliers noirs et bas blancs. Ne croirait-on pas voir un tableau de Watteau ou de Greuze ?

La pamperruque se rendit au-dessus du balcon et fit trois dabe-dabes (1). Après la troisième, le prince descendit sur la place, se mit au milieu du cercle qui s'était

(1) La pamperruque, qu'on dansait devant les souverains, les grands personnages et les jours de réjouissance publique, est devenue aujourd'hui très inconnue et nos archives n'en ont conservé aucune description. Il nous faut recourir au *Dictionnaire de Danse*, de Compan (Paris, Servière, an X, 1802, in-12), pour en avoir un aspect quelque peu détaillé : « La pamperruque est une danse propre aux Baïonois, qui s'exécute de cette manière au son du tambour. On commence par battre doucement et par degré le son s'anime ; les danseurs et les danseuses, qui sont en nombre égal, se tiennent avec des rubans ; celui qui a le plus d'oreille est à la tête, et c'est le roi de la danse. Il tient de la main droite une baguette toujours levée et ouvre la danse, qui se fait en rond. De temps en temps, l'homme et la femme qui figurent ensemble font un saut en se regardant. Quand la danse est finie, le roi et celle qu'il conduit lèvent les rubans dont ils tiennent chacun un bout ; les autres danseurs, se prenant alors par le bras, passent par dessous et marchent sur quatre ou huit de front, toujours au son du tambour ». Il y avait une figure spéciale qu'on appelait dabe-dabes.

formé pour le recevoir, adressa des paroles obligeantes à chacune des demoiselles qui y répondirent de leur mieux et par une profonde révérence. Après quoi, la danse se mit en marche, escortée d'un détachement de soldats du guet et au bruit des tambours et de la musique. Le prince se tenait toujours au milieu avec les seigneurs de la suite, quelques personnages de marque et plusieurs échevins. Le cortège alla ainsi jusqu'à l'Évêché, la danse y exécuta trois dabe-dabes, et au moment de prendre congé, le comte d'Artois, dont la satisfaction allait toujours croissant, dit aux danseurs et aux danseuses d'aller se reposer et de revenir dans une heure. Ils défilèrent devant l'Altesse royale en lui faisant une révérence profonde, et le maire les ayant menés chez lui, leur fit servir une collation aussi abondante que délicate et bien choisie.

Au moment indiqué par le prince, la pamperruque revint à l'Évêché, où, sur l'invitation qui lui fut faite, elle monta dans les appartements où le comte d'Artois soupait et se forma en cercle autour de sa table. La galante Altesse dit encore des paroles très obligeantes à cette fleur de la jeunesse bayonnaise et leur offrit des rafraîchissements. Puis, le souper étant fini, on descendit dans la cour, la danse se forma, pendant que le prince et les seigneurs de sa suite se tenaient au milieu du cercle. Ensuite, l'ordre fut changé, la danse se forma sur deux files, le prince et sa suite se placèrent au milieu, et on se rendit devant l'Hôtel de Ville, dont la façade avait été illuminée avec beaucoup de goût (1). Par ordre de S. A. R. on y dansa une dabe-dabes et le cortège, descendant la rue Argenterie, se rendit sur la place de Gramont. Là, nouvelle danse, et

(1) L'illumination de l'Hôtel de Ville revint à la somme de 334 livres.

le prince ayant entendu ou peut-être ayant été informé qu'il y avait des violons chez M. de Barreau (1) où logeait le chevalier d'Escars, un de ses capitaines des gardes, il voulut y monter en se faisant suivre par la pamperruque. Le comte d'Artois y demeura deux heures et dansa plusieurs contredanses avec les demoiselles de la pamperruque et se retira à l'Évêché.

Le lendemain, dimanche 14, toutes les troupes étaient sous les armes ; les magistrats se rendirent en robes rouges au-delà de la barrière de la porte d'Espagne et sur les escaliers des glacis pour y attendre le prince et le saluer à son passage. S. A. R. leur dit les choses les plus obligeantes sur tout ce qu'ils avaient fait pour lui plaire et pour lui rendre son séjour agréable. Il ajouta qu'il était trop content de la ville de Bayonne pour ne pas y repasser à son retour d'Espagne.

Il revenait, en effet, le 14 novembre 1782, c'est-à-dire moins de quatre mois plus tard, après la piteuse issue du siège de Gibraltar. Afin d'être prévenu à temps, le Corps de ville dépêcha un soldat du guet au relais de poste de Bidart, afin d'être prévenu de son arrivée. L'express était rendu à Bayonne à une heure après-midi, annonçant que le prince arriverait un quart d'heure plus tard. Le maire, les échevins et le procureur du roi revêtirent leurs robes et se rendirent, précédés des capitaine, soldats du guet et sergents, hors de la porte Saint-Léon, et sur les escaliers des glacis, où ils trouvèrent les anciens magistrats, le marquis d'Amou et tous les corps militaires.

S. A. R. étant arrivée presque aussitôt après, fit arrêter sa voiture et le Corps de ville lui ayant présenté ses res-

(1) Aujourd'hui maison Drevet.

pects, il y répondit avec la plus grande bonté. En même temps l'artillerie commença ses salves, tandis que la haie était formée par le régiment des grenadiers royaux de Guyenne en garnison à Bayonne. A partir de la rue Mayou elles étaient remplacées par la milice bourgeoise sous les armes, allant jusqu'au Palais Épiscopal, où descendit le comte d'Artois et où il fut reçu par M. d'Iturbide, en l'absence de l'Évêque.

La garde du prince était composée de cinquante hommes du régiment des grenadiers royaux et par sa garde d'honneur bayonnaise. Mais, ajoute la relation du temps, quoique les grenadiers royaux eussent le pas sur les troupes bourgeoises, la garde d'honneur ayant ardemment désiré faire le service en même temps que la maréchaussée, à laquelle ce privilège était dévolu, le maire pria le prince de Hénin, capitaine des gardes de S. A. R., de solliciter cet honneur en faveur de la bourgeoisie. Celui-ci fut trouver le comte d'Artois, qui décida que la garde d'honneur et la maréchaussée feraient ensemble le service des appartements, de sorte qu'à chaque porte on place un garde et un cavalier de la maréchaussée. Les grenadiers royaux eurent la garde extérieure.

Aussitôt après l'arrivée de S. A. R. à l'Évêché, le Corps se présenta pour saluer le prince, et le maire lui demanda ses ordres pour l'heure à laquelle devait commencer le spectacle. Elle fut fixée à six heures, et aussitôt deux échevins se rendirent au théâtre pour faire tout préparer et fixer le nombre de billets qui seraient distribués, et afin qu'il n'y eût aucune méprise, chacun d'eux fut scellé des armes de la ville.

Vers six heures le comte d'Artois arriva au théâtre accompagné du lieutenant de roi, du corps militaire et du



Corps de ville. Il se plaça dans la loge du lieutenant de roi, qu'on avait ornée extérieurement d'une belle tenture de damas, et où avait été placé un fauteuil. La garde du prince fut faite par les seuls cavaliers de la maréchaussée, mais à la porte de la loge furent placés un de ces cavaliers et un des jeunes bayonnais de la garde d'honneur.

Lorsqu'il entra dans sa loge, le comte d'Artois fut salué par de nombreux cris de : Vive le roi ! qui parurent le satisfaire. Les pièces représentées furent : *La Fausse Magie* et *Le Sabot Perdu*.

Le spectacle terminé, S. A. R. se retira au Palais Épiscopal, et voulut bien y accepter un souper que le marquis d'Amou y avait fait préparer. Et en même temps, et pour marquer la joie générale, le Corps de ville donna ordre à la troupe de comédie de donner un bal paré qui dura toute la nuit, mais la fatigue empêcha le prince d'y assister.

Comme il devait partir le lendemain à la pointe du jour, la milice bourgeoise reçut l'ordre de prendre les armes à trois heures du matin et de former une double haie qui suivit les rues Argenterie et du Pont-Mayou. Le régiment des grenadiers royaux s'étendait ensuite jusqu'au bout du pont Saint-Esprit. Tous les Corps s'y trouvèrent pour présenter leurs respects à S. A. R. Il faut croire que les chevaux qui traînaient la voiture étaient bien ardents, car malgré les ordres du prince elle passa sans s'arrêter ; il est vrai que le comte d'Artois, ayant la glace ouverte, mit sa tête à la portière et exprima « verbalement et du geste toute sa satisfaction et son désir d'être utile à la ville de Bayonne ».

C'étaient là, sans doute, des journées inoubliables et qui durent marquer dans l'histoire de Bayonne, mais la carte

à payer laissa aussi des traces profondes dans son budget. Le premier passage coûta 14,529 livres, 4 sous, 4 deniers ; le retour, 950 livres, 14 sous. Il est vrai qu'il faut comprendre dans ce total les dépenses faites pour le passage du duc de Bourbon, quelques jours après, et dont nous allons nous occuper dans le chapitre suivant. Mais si l'on veut se livrer à une étude sur la valeur de l'argent de 1782 à nos jours, on verra à quelle somme considérable se montaient les dépenses de ces passages de princes, et combien les réceptions faites de nos jours frisent la parcimonie.

---

## LE DUC DE BOURBON

Prochain passage à Bayonne. — La suite du prince. — Réception. — Présents de la ville. — Revue des troupes. — Visite à la citadelle. — Excursion au Boucau. — Bal à l'Hôtel de Ville. — Le prince y est conduit par la pamperruque. — Un buffet bien garni. — Départ pour le siège de Gibraltar. — Retour du duc de Bourbon.

C'est encore un prince du sang qui arriva à Bayonne très peu de jours après le départ pour l'Espagne du comte d'Artois. Comme lui, le duc de Bourbon se rendait au siège de Gibraltar, et le Corps de ville se disposa à le recevoir avec les honneurs qui lui étaient dus. Les magistrats s'assemblèrent extraordinairement, et après avoir examiné dans les anciens registres ce qui s'était passé dans des cas analogues, il fut résolu qu'on aurait une conférence avec l'évêque, qui devait loger le prince, et avec le marquis d'Amou, qui avait reçu des instructions détaillées du maréchal de Mouchy, gouverneur de la Guyenne.

Il résulta de ces entretiens que le prince était parti de Paris accompagné du comte de Puységur, maréchal de camp, premier gentilhomme de sa chambre, et du marquis de Vibraye, maréchal de camp et son capitaine des gardes. Son Altesse devait arriver à Bayonne le 24 juillet 1782, elle y séjournerait le 25 et en partirait le 26. Il fut aussitôt arrêté que la milice bourgeoise prendrait les armes, qu'il serait publié et affiché une ordonnance de police portant que les boutiques seraient fermées le jour de l'arrivée du prince à Bayonne ; que les fenêtres des maisons seraient illuminées, que toutes les rues qui se trouveraient sur son passage seraient jonchées de verdure, et les vaisseaux marchands arboreraient leurs flammes et pavillons. Les magistrats en robes de cérémonie devaient se transporter devant le corps de garde de l'avancée de Saint-Esprit pour

le recevoir et lui présenter les hommages de la ville. Et comme il était probable que le prince voudrait aller visiter les travaux de la Barre, le canot de la ville lui serait offert, mais ici il n'est pas question de banquet ; il est vrai que le duc de Bourbon n'était pas le frère du roi. Les jeunes Bayonnais qui avaient formé la pamperruque qui eut tant de succès auprès du comte d'Artois, seraient invités à en former une nouvelle, mais en se servant des mêmes costumes ; qu'il serait donné un bal à l'Hôtel de Ville, que le prince serait prié d'honorer de sa présence, et qu'enfin on ferait tout ce qui serait nécessaire pour faire éclater la joie publique en cette circonstance.

Le 24, le Corps municipal s'assembla à l'Hôtel de Ville à trois heures de l'après-midi, et ayant revêtu ses robes de cérémonie, il se mit en marche vers cinq heures, précédé du guet et des sergents de maire en manteau, portant leurs masses et accompagné des notables. Il se rendit devant le corps de garde de l'avancée de St-Esprit où se trouvaient le marquis d'Amou, lieutenant de roi, les officiers de l'état-major de la place, les commandants et majors des châteaux et de la citadelle, et beaucoup d'autres personnages de distinction. Comme pour l'entrée du comte d'Artois, le bataillon des grenadiers royaux formait sur le pont Saint-Esprit une double haie qui s'étendait jusqu'à la ville, où elle était reprise par la milice bourgeoise jusqu'au Palais Épiscopal. Là, il fut placé une garde d'honneur de cinquante hommes, choisie parmi cette même milice, sous le commandement de M. Miramon, ancien échevin, ayant un drapeau aux couleurs de la ville, c'est-à-dire rouge et vert.

Le duc de Bourbon arriva à huit heures et demie du soir. Il fit arrêter son carrosse et en descendit. Les magis-

trats le saluèrent et M. le maire fut admis à l'honneur de le haranguer. Son Altesse Sérénissime répondit avec bienveillance et reprit son chemin à pied, suivi de toutes les personnes qui étaient assemblées pour sa réception. Il traversa les rues du Pont-Mayou et de l'Argenterie, la place Notre-Dame, la rue de l'Évêché, toutes jonchées de verdure, et se rendit au Palais Épiscopal au milieu des cris redoublés de : Vive le Roi et Monseigneur le duc de Bourbon, et des salves d'artillerie.

Comme le prince était fatigué de son voyage, il se retira dans son appartement. Le Corps de ville, qui s'était présenté, s'entretint quelques instants avec le comte de Puiségar, et ce seigneur fut prié de leur faire savoir à quel moment il serait convenable d'offrir à S. A. S. le présent de la ville. Le comte fut aussitôt prendre les ordres du prince, et répondit que ce serait pour le lendemain 23, à midi.

Ce jour venu, les magistrats s'assemblèrent, en effet, à l'Hôtel de Ville, et en partirent en grande cérémonie un peu avant midi. Lorsqu'ils arrivèrent à l'Évêché, ils furent aussitôt admis en présence du prince, à qui ils offrirent leur présent, consistant en vingt-quatre jambons et cent bouteilles de vin de différentes qualités placés dans des corbeilles d'osier fin, ornées de bouquets de myrthe et de fleurs. Le présent fut parfaitement accueilli, et le duc de Bourbon accepta le canot de la ville pour ses promenades, et promit même d'assister au bal qui devait être donné à l'Hôtel de Ville.

L'évêque ayant invité le maire à assister au dîner du prince de la part de ce dernier, celui-ci obéit et eut l'honneur de dîner avec S. A. S., ainsi que M. Miramon qui, ainsi qu'on l'a vu, commandait la garde d'honneur.

Après le dîner, le prince monta en carrosse dans la cour de l'Évêché, et se rendit par la porte d'Espagne sur les glacis de Saint-Léon, où il trouva le bataillon des grenadiers royaux rangé en bataille ; celui-ci fit diverses manœuvres, et lorsqu'elles furent terminées, S. A. S. se rendit par les Allées Paulmy aux Allées-Marines, où il trouva le canot de la ville, dans lequel les magistrats avaient fait porter des rafraîchissements variés.

Le prince s'embarqua avec sa suite et accompagné du maire ; le canot traversa la rivière et, au milieu des salves d'artillerie, le prince alla débarquer à Saint-Esprit, à la cale de la maison du sieur Lesseps Hirigoyen. De là il monta à la citadelle, qu'il visita dans le plus grand détail ; puis, s'étant rembarqué, il se rendit au Boucau dont il examina les travaux avec intérêt, et étant revenu aux Allées-Marines, il trouva une grande foule qui l'accueillit aux cris de : Vive le Roi et Monseigneur le duc de Bourbon, tandis que l'artillerie de deux gabares de la marine royale se mêlait au vacarme étourdissant des canons de la ville, des châteaux et de la citadelle. Rentré en ville, le prince voulut parcourir les rues, mais en fut empêché par la trop grande affluence du peuple qui se portait en foule sur son passage, et il rentra au Palais Épiscopal.

Pendant toute cette journée, les membres du Corps municipal s'étaient occupés activement de la fête qui devait avoir lieu à l'Hôtel de Ville. Les salles avaient été parfaitement ornées et décorées avec goût, les invitations faites, soit pour le bal, soit pour la pamperruque, que l'on savait que le prince verrait avec plaisir. En un mot, tout était disposé pour rendre la fête brillante et agréable à S. A. S.

Vers dix heures du soir, toutes les dames invitées, au

nombre de plus de soixante, et les cavaliers en bien plus grand nombre, étaient déjà rendus à l'Hôtel de Ville. La pamperruque, avec ses costumes lestes et galants, en partit au bruit du tambour et des instruments de musique, éclairés par quarante flambeaux de cire blanche, et escortée par un détachement de grenadiers. Rendue dans la cour du Palais Épiscopal, elle y dansa trois dabe-dabes, et sur les ordres du prince elle fut invitée à monter dans son appartement. Elle se rendit dans la salle à manger, où il soupait, et acteurs et actrices, après l'avoir profondément salué, firent un cercle autour de la table. Le prince leur fit l'accueil le plus flatteur, les invita à prendre des rafraîchissements et des glaces, et, avec une amabilité parfaite, adressa tour à tour la parole à chacun d'entr'eux.

Le souper fini, on descendit dans la cour. La pamperruque se forma en cercle, le prince et sa suite se placèrent au centre ; on dansa encore trois dabe-dabes, et on partit sur deux files, le duc de Bourbon et ses seigneurs occupant le milieu, les tambours et la musique jouant la marche. A l'Hôtel de Ville, tous les magistrats et trois dames se trouvèrent à la porte du vestibule du rez-de-chaussée qui conduit à l'escalier, et ils reçurent respectueusement S. A. S. Arrivé dans la salle de bal, il fut ouvert par une contredanse à huit personnes. « Mlle Dubrocq, fille du maire, était à la main du prince, Mlle Nogué, fille d'un ancien maire, à celle de M. le marquis de Caupenne, Mlle Lasserre, aussi fille d'ancien maire, à celle de M. le vicomte de Caupenne d'Amou, et l'épouse de ce dernier à celle de M. le comte d'Avaray » (1).

Le duc de Bourbon dansa encore à plusieurs reprises.

(1) Archives de Bayonne, BB. 64.

Dans les intervalles des danses il parcourut la salle, « s'arrêta alternativement auprès de chacune des dames et leur parla avec l'affabilité et l'enjouement les plus flatteurs ». Il s'entretint aussi avec plusieurs des magistrats, et les félicita du goût parfait qui avait présidé à cette fête charmante.

Il avait été dressé dans une salle du rez-de-chaussée une table d'une vingtaine de couverts, à laquelle on allait souper par groupes, afin de ne pas interrompre le bal. Cette table fut servie quatre fois avec toute l'abondance et toute la délicatesse possible en fruits frais, secs et confits, glaces et vins du pays et autres (1). La gaieté et la joie régnèrent pendant toute la fête, les membres du Corps de ville se multiplièrent sans cesse pour que rien ne vint à manquer.

A une heure du matin le prince se retira et fut reconduit au bas de l'escalier avec le même cérémonial, et il entra dans sa chaise à porteurs après avoir exprimé toute sa satisfaction pour la manière avec laquelle il avait été reçu. Après son départ le bal continua jusqu'au jour.

Le vendredi 26, le maire se rendit de bonne heure au Palais Épiscopal pour s'informer de la santé du prince et

(1) Nous donnons, pour les gourmets, la nomenclature des mets qui furent servis sur la table dressée à l'Hôtel de Ville : Un pâté de canard avec des filets de veau. — Un jambon glacé. — Une dinde gelée. — Un gâteau de Savoie. — Une tourte montée en croquante. — Un gigot aux aïles, purée d'oignons. — Un filet de bœuf piqué, sauce à l'estragon. — Une tête de veau farcie, sauce hachis. — Un fricandeau à l'oseille. — Une pintade. — Huit caillies. — Deux plats de tasses de crème mêlée. — Deux plats de gobelets de blanc manger. — Deux assiettes crevettes. — Deux gâteaux au riz — Deux gâteaux à la madeleine. — Huit plats pâtisserie. — Salade d'anchois.

Pour les buffets : Un pâté froid. — Une dinde gelée et un gâteau de Savoie. — Une longe de veau et deux épaules. — Le tout montant au total de 608 l. ± 3. (Archives de Bayonne, CC. 765).



de l'heure de son départ ; il apprit qu'il ne tarderait pas à monter dans son carrosse et se hâta de revenir à l'Hôtel de Ville où le Corps, en grande cérémonie, se rendit un peu au-delà de la barrière de la porte d'Espagne. Le duc de Bourbon arriva peu après, et ayant reçu les salutations de la ville, il partit aux acclamations de la multitude et au bruit des salves d'artillerie.

Tout comme le comte d'Artois, il repassait peu de temps d'après à Bayonne après la levée du siège de Gibraltar. Comme pour le frère du roi, un soldat du guet fut envoyé à Bidart pour prévenir de son arrivée, et le vendredi 15 novembre 1782 il fut encore reçu à la porte d'Espagne, trouva les troupes rangées en haie, et étant descendu de son carrosse, se rendit à pied au Palais Épiscopal. Le soir, il se rendit au spectacle ; mais, moins heureux que pour son royal cousin, nous n'avons pu savoir quel fut le programme du jour. Le soir, grand souper de gala, offert par le marquis d'Amou. Le lendemain il était parti avec le même cérémonial que de coutume.

---

## LE DUC D'ANGOULÈME

Le fils du comte d'Artois. — Préparatifs pour l'arrivée du prince. — Son logement. — Lettre du préfet des Basses-Pyrénées. — Le prince refuse une entrée solennelle. — Arrivée. — Discours du maire. — Marche du cortège. — Représentation de gala. — Visite à la cathédrale. — *Domine salvum*. — Réception des dames de Bayonne. — Revue des troupes. — Bal offert par les dames de la ville. — Départ du prince.

Le duc de Bourbon est le dernier prince de l'ancien régime qui passa par Bayonne. Sous l'Empire, nous y voyons séjourner sans exception tous les infants d'Espagne, mais ces détails appartenant à l'ouvrage que nous avons en préparation sur Napoléon à Bayonne, nous passerons rapidement pour arriver à 1815, où le duc d'Angoulême commence la longue série des princes royaux qui doivent, en quelque sorte, faire revivre à Bayonne les fêtes et les souvenirs d'autrefois.

Le fils du comte d'Artois devait passer plusieurs fois dans notre ville ; mais, en 1823, il était général en chef, et nous renverrons, pour sa réception, à la partie qui doit être relative aux passages d'armées. En 1815, au contraire, il faisait un voyage politique dans le Midi de la France, et il était déjà arrivé à Toulouse, qu'on ne savait pas définitivement s'il passerait par Bayonne. Afin de ne pas être pris au dépourvu, le maire avait pris toutes les dispositions nécessaires, et il avait choisi la maison de M. Dubrocq, située sur la place d'Armes, et dans laquelle il avait déjà logé, l'année précédente, en se rendant en Espagne, fuyant le retour de l'Empereur. M. Dubrocq s'empressa de mettre cet édifice au service de la municipalité, et le maire en fit aussitôt meubler les appartements. Un très beau lit neuf fut acheté pour le prince, on se procura d'autres jolis

meubles ; la maison fut en partie repeinte, et on fit tout ce qu'il était possible pour la rendre commode et agréable (1).

Le 9 décembre, M. d'Argout, préfet des Basses-Pyrénées, envoyait à tous les maires du département une lettre dont la teneur suit :

« Monsieur le Maire, vous apprendrez avec une vive satisfaction que le moment approche où ce département aura encore le bonheur de posséder Mgr le duc d'Angoulême. S. A. R. a fait annoncer son arrivée à Pau pour le 15 ou le 16<sup>e</sup> de ce mois ; elle se propose de se rendre ensuite à Bayonne.

« Faites connaître cette agréable nouvelle aux habitants de votre commune ; dites-leur que l'affection du prince pour ce pays, qui s'est encore naguère si heureusement ressenti de ses bienfaits, le ramène parmi nous ; qu'animé des sentiments du grand roi dont la mémoire nous est si chère, plein de la sollicitude paternelle de Louis XVIII pour le bonheur de son peuple ; ce vertueux prince recherche les moyens de réparer les maux qui ont affligé la patrie. Sa présence sera déjà pour nous une consolation.

« S. A. R. ne veut point d'arcs de triomphe, d'inutiles dépenses ; elle ne veut point que les autorités locales l'attendent sur les routes : l'amour des habitants, l'expression

(1) Voici l'état du mobilier qu'il fallut se procurer pour les appartements du duc d'Angoulême :

Un lit. — Des fauteuils. — Des garnitures aux croisées. — Un tapis de pied. — Une table. — Une garniture de vermeil ou autrement. — Une pendule. — Des flambeaux. — De la cire. — Des lustres. — Du linge. — De l'argenterie. — De la vaisselle plate. — Divers ornements. — Faire préparer les appartements en y faisant passer le frotteur. — Faire tenir prêts de grands réverbères pour en placer où il sera nécessaire. — Faire préparer de même des appartements pour les seigneurs de la suite du prince s'il en est logé près de lui. (Archives de Bayonne).

naïve du cœur, peuvent seuls plaire à son âme généreuse. Aussi, tous les cœurs voleront au-devant de lui ; les habitants des Basses-Pyrénées sont toujours heureux lorsqu'ils peuvent faire éclater les sentiments dont ils sont pénétrés pour l'auguste famille des Bourbons ».

Malgré cet avis, le maire se disposa à régler sa conduite de manière à ce que le prince pût trouver le séjour de Bayonne agréable. Une indisposition qu'il éprouva à Toulouse retarda son arrivée ; le 20 décembre, en effet, il était arrivé à Pau, il devait y séjourner le vendredi et, partant le samedi matin, arriver à Bayonne le même soir. Le prince avait le projet de monter à cheval à Peyrehorade, et la municipalité de Bayonne dut prendre ses précautions pour que d'autres montures se trouvassent à Biaudos, afin qu'il lui soit permis d'en changer. Huit chevaux de main, choisis parmi les meilleurs, furent envoyés au relais conduits par des palefreniers et escortés par un détachement de la garde nationale à cheval, sous le commandement d'un officier qui devait présenter les chevaux au prince de la part de la ville.

En même temps M. Milhet, colonel de la garde nationale, s'empressa de prendre ses dispositions, et comme MM. Dubrocq s'étaient chargés de faire les honneurs de leur maison, le maire pria MM. Bertrand Daguerre, Mongabure et Brac de Laperrière de vouloir s'occuper du dehors et du théâtre pour tout ce qui pourrait être agréable au prince. Le conseil municipal fut invité à se rendre à l'Hôtel de Ville pour accompagner le maire et les adjoints.

Le vendredi, il semble qu'il y eût contre-ordre, car le préfet donna ordre de faire trouver au Port de Lannes le canot de l'amirauté et celui des douanes avec leurs équipages, pour conduire le prince et sa suite par eau à

Bayonne, dans le cas où il préférerait continuer ainsi son voyage. Cependant il ne fallait pas manquer d'envoyer les chevaux de main à Biaudos, ainsi que cela avait été convenu auparavant.

Enfin, le 23 décembre, la nouvelle de l'arrivée du prince se répandit pour le jour même ; à trois heures de l'après-midi, la garde nationale à cheval se réunissait pour marcher à sa rencontre. Le maire, les adjoints et le corps principal se rassemblaient à l'Hôtel de Ville, lorsque tout à coup un coup de canon tiré de la citadelle annonça l'arrivée du prince. Le maire et son cortège se portèrent au-devant du duc d'Angoulême, pendant que la garde nationale se massait sur la place d'Armes.

Son Altesse Royale fut reçue par le maire à la porte du Réduit. Là, il lui adressa le petit discours suivant :

« Monseigneur,

« Il me serait impossible d'exprimer à Votre Altesse Royale les sentiments de respect, d'amour et de reconnaissance des habitants de Bayonne qui, en voyant leur prince, reconnaissent leur libérateur. Je dois me borner ici à supplier Votre Altesse Royale d'agréer le dévouement d'une ville où l'amour pour le roi et la fidélité sont aussi héréditaires que la valeur et les vertus de l'auguste famille des Bourbons ».

Un peuple immense, qui faisait retentir les airs des cris de : Vive le roi ! Vivent les Bourbons ! empêcha d'entendre la réponse du prince ; on voyait seulement par les mouvements que faisait S. A. R. en parlant du maire, qu'elle exprimait des sentiments de satisfaction et qu'elle était sensible à l'allégresse que sa présence inspirait.

En arrivant à Biaudos, le duc d'Angoulême y avait trouvé les dix chevaux de main que le maire y avait

envoyé sous l'escorte d'un piquet de cavalerie de la garde nationale. Le prince monta le cheval qui lui était destiné, et les seigneurs de sa suite prirent les autres. Son Altesse Royale arriva accompagnée du général comte de Chauvigny de Blos, commandant supérieur à Bayonne, de M. d'Argout, préfet des Basses-Pyrénées, de M. de Carrère, préfet des Landes, du baron de Castets, commandant d'armes de la place, et de plusieurs autres personnages. La marche était ouverte par un détachement de gendarmerie et par la garde nationale à cheval, et elle était fermée par la compagnie des canonniers de cette même garde. Une double haie d'infanterie de la garde nationale était formée depuis le Réduit jusqu'à l'hôtel qui lui était destiné.

C'est dans cet ordre que le prince fit son entrée à Bayonne vers trois heures et demie de l'après-midi, ayant fait en moins de huit heures le trajet de Pau à Bayonne, malgré le mauvais état des chemins, et surtout de celui qui, du Port de Lannes, s'étend jusqu'à cette ville.

L'artillerie de la citadelle, du château et des remparts, saluèrent le prince à son arrivée, ainsi que les navires de guerre à l'ancre dans le port. Les cloches des deux paroisses sonnaient à toute volée.

Il se rendit aussitôt dans la maison que la ville lui avait fait préparer, appartenant à M. Dubrocq, et autrefois ancienne Intendance. Pour s'y rendre, le prince traversa lentement le Pont-Mayou, une partie de la rue de ce nom, la rue Ouesque et la place d'Armes. Le drapeau blanc flottait aux croisées de toutes les maisons, les rues étaient couvertes de verdure et de fleurs, et les façades, jusqu'au premier étage, tapissées de blanc. De toutes parts retentissaient les cris de : Vive le Roi ! Vivent les Bourbons ! Vive le duc d'Angoulême !

Le duc d'Angoulême, après s'être reposé un moment dans son appartement, y reçut les hommages du clergé, ayant l'évêque à sa tête, des préfets, des corps constitués, des généraux, des magistrats municipaux et des fonctionnaires qui étaient allés à sa rencontre. Les habitants, en masse, s'étaient portés devant l'hôtel, et répétaient leurs cris avec enthousiasme. « La musique de la garde nationale, admise dans la cour intérieure, jouait les airs de la *Partie de chasse de Henri IV*, *Où peut-on être mieux !* et autres analogues à la circonstance ».

Cependant la nuit tombait, et une magnifique illumination s'alluma spontanément. Le prince eut la bonté de dire au maire que s'il avait fait autant de diligence pour se rendre à Bayonne, c'était pour avoir plutôt le plaisir de voir ce qu'il a bien voulu appeler : *cette excellente ville*.

Le duc d'Angoulême dîna à six heures ; en outre des seigneurs de sa suite, qui étaient le vicomte de St-Priest, le vicomte de Champigny, le chevalier de Montcalm, le marquis de Saluces, il voulut bien admettre à sa table l'évêque de Bayonne, le général comte de Chauvigny, les préfets des Basses-Pyrénées et des Landes, le baron de Castets, le maire, M. Dubrocq, M. Milhet, colonel de la garde nationale, et M. Darripe, capitaine de la compagnie à cheval qui lui avait fait escorte.

Après le repas, le duc d'Angoulême se rendit au spectacle dans la loge municipale qui avait été décorée de taffetas cramoisi, à frange d'or, et ornée des armes de France. Un fauteuil y avait été placé pour le prince. Il fut reçu aux acclamations générales et voulut que le préfet des Basses-Pyrénées se plaçât à sa droite et le maire à sa gauche. Nous ne savons pas quelles furent les pièces qu'on joua devant lui, mais après la première il quitta le théâtre et se rendit à pied à son logement.

Le lendemain 24 décembre, le duc d'Angoulême, accompagné d'un cortège nombreux, se rendit à la cathédrale pour y entendre la messe, qui fut célébrée par l'évêque. L'église était remplie d'un peuple immense. Une double haie de la garde nationale, placée dans la nef, tenait ouvert le passage par lequel le prince devait se rendre dans le chœur. Aussitôt qu'il parut, le peuple fit de nouveau éclater ses cris, tandis qu'il était reçu sous le porche par l'évêque et son chapitre. L'eau bénite lui fut offerte et il fut conduit au chœur sous un dais. La musique de la garde nationale et l'orgue jouaient alternativement des morceaux choisis pour cette cérémonie religieuse. « Le prince entendit la messe avec le plus grand recueillement et excita par là celui de tous les assistants ». Après le *Domine salvum fac regem*, le prince rentra dans son hôtel.

Aussitôt après, il reçut les autorités qui lui furent présentées par les préfets, et à onze heures il partit pour Saint-Jean-de-Luz, accompagné de quelques personnes de sa suite, d'un détachement de la garde nationale à cheval et d'une partie de la garde d'élite des communes basques de l'arrondissement. Il rentrait en ville vers quatre heures de l'après-midi, et comme il avait fait savoir que le soir à huit heures il recevrait les dames et demoiselles des principaux notables de la ville, le maire les fit aussitôt prévenir. « Ces dames se rendirent dans une tenue riche ou délicate, la plupart décorées de fleurs et de panaches blancs : ayant eu l'honneur d'être admises, le prince se rendit à la salle d'assemblée. A son entrée les dames se levèrent, S. A. R. les ayant saluées gracieusement, s'approcha des unes ou des autres, et daigna leur adresser la parole. Alors il s'établit des entretiens entre les dames et les seigneurs de la suite du prince. Le préfet, le général



comte de Chauvigny, le maire et les diverses autres personnes qui avaient dîné chez le prince, prirent aussi part à ces entretiens. Le cercle dura environ une heure ; ensuite les dames se retirèrent, après avoir fait agréer leurs révérences, et furent reconduites par leurs cavaliers ».

Le lundi 25 décembre, jour de la fête de Noël, le prince fut visité de bonne heure par les autorités bayonnaises. A neuf heures il se rendit à la cathédrale avec sa suite et une escorte, et fut reçu sous le porche avec les mêmes honneurs que la veille. Puis il rentra à son hôtel et y reçut plusieurs fonctionnaires et notables des pays environnants.

Vers midi il monta à cheval et, accompagné de sa suite, du général comte de Chauvigny, du préfet et du baron de Castets, il alla passer en revue sur les glacis les troupes de la garnison.

« La garde nationale, composée de ses deux bataillons, d'une compagnie de canonniers avec leurs pièces, d'une compagnie de sapeurs-pompiers ayant les sapeurs en tête, d'un corps de musique nombreux et de la garde à cheval, le tout en grand uniforme et dans la plus belle tenue, était en bataille ».

Venait ensuite le corps militaire de Marie-Thérèse et des compagnies de préposés des douanes faisant le service militaire de la citadelle. Aussitôt que le prince parut, les tambours battirent aux champs, il parcourut la ligne de bataille et commanda des manœuvres qui furent exécutées avec la plus grande précision. Les glacis étaient couverts d'une foule immense, et le temps était parfaitement beau.

Aussitôt après eut lieu le défilé par pelotons. En passant devant le prince, tous firent entendre les cris accoutumés. « Son Altesse royale daignait manifester à tous sa satis-

faction par des salutations et un regard doux et pénétrant qui passait au cœur ». Les chefs de corps furent félicités, et particulièrement le maire de Bayonne, sur la belle tenue de sa garde nationale.

A trois heures, le prince se rendit aux vêpres dans l'église cathédrale, et au dîner du soir, en outre des mêmes personnages des jours précédents, il fit encore inviter Jean-Louis Bertrand, second adjoint, et Dubrocq jeune.

Son Altesse royale avait bien voulu accepter un bal qui lui fut offert par les dames de la ville. Il eut lieu dans les salles du palais de Montaut. La réunion était belle et brillante, moins peut-être, dit la relation inédite à laquelle nous empruntons ces curieux détails, par l'élégance des personnes qui y furent appelées, que par le sentiment d'amour et de contentement qui éclatait sur toutes les figures. Lorsque après huit heures du soir le prince y arriva, tout le monde se leva et il fut salué par les acclamations les plus vives. Il s'y montra sensible et assista au bal pendant plus d'une heure, conversant successivement avec plusieurs dames. La salle était agréablement décorée ; on avait placé, entrelacées, les deux dates suivantes, écrites sur des rubans :

12 juillet 1782. — Époque de l'arrivée à Bayonne de S. A. R. Mgr le comte d'Artois, aujourd'hui Monsieur, père de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême.

23 décembre 1815. — Jour de l'entrée du prince.

Le duc d'Angoulême se retira après neuf heures, car il devait repartir le lendemain avant le jour. Il monta en voiture à la porte du palais et se rendit à son logement accompagné, à pied, par les personnes de sa suite, et éclairé par un grand nombre de flambeaux.

Le lendemain, le maire se rendit à l'hôtel du prince après cinq heures du matin et trouva Son Altesse royale assistant à la messe dans sa chapelle. Il reçut les compliments des autorités qui lui souhaitèrent un bon voyage et leur exprima de nouveau la satisfaction qu'il avait éprouvée de la réception qui lui avait été faite « et s'adressant ensuite en particulier à Monsieur le maire, il lui a dit qu'il vouloit être le protecteur d'une ville qui s'était toujours distinguée par sa fidélité au roi et son attachement à la famille des Bourbons ».

Le prince monta ensuite dans son carrosse et partit à six heures pour Bordeaux, précédé et suivi de la garde nationale à cheval. Comme à son arrivée, il fut salué par des salves d'artillerie et par les cloches des églises. Une foule considérable, qui se pressait sur son passage, le salua de ses cris d'enthousiasme.

La relation officielle ajoute : « C'est ainsi que se sont écoulés trop rapidement les jours d'allégresse dont Monseigneur le duc d'Angoulême a fait jouir les habitants de Bayonne par son auguste présence. Le souvenir de cette mémorable époque restera dans tous les cœurs. Les Bayonnais avoient besoin d'un consolateur pour tous les maux qu'ils avoient soufferts, ils ne pouvoient en recevoir de plus aimé ni de plus agréable que le prince que le roi leur a envoyé, qui, par ses témoignages de bonté et d'intérêt, les a tous fait oublier ». Cet enthousiasme et cet amour devoient se renouveler avec autant de force lors de la visite des princes d'Orléans.

---

## LES PRINCES D'ORLÉANS LE DUC ET LA DUCHESSE D'ORLÉANS

Arrivée du duc d'Orléans. — Arc de triomphe. — Les jeunes filles de Bayonne. — Présents. — Danses des Basques. — La garde d'honneur de Bayonne. — La porte du Réduit. — Revue aux glais. — Promenade à Biarritz. — La citadelle. — Promenade du duc et de la duchesse d'Orléans au Boucau.

Le duc de Nemours fut le premier de la famille d'Orléans qui fit une entrée à Bayonne, il devait y revenir en 1845 d'une manière plus officielle. Le 28 août 1839 on attendait le duc et la duchesse d'Orléans venant de Bordeaux et faisant un voyage dans le Midi de la France.

A trois heures, les troupes prirent les armes et se disposèrent en haie depuis l'Évêché jusqu'à l'entrée de la ville. Elle était continuée depuis la place Saint-Esprit jusqu'à l'extrémité de la rue Maubec par les troupes d'abord, puis par la garde nationale de cette ville ; les détachements des 13<sup>e</sup> et 37<sup>e</sup> de ligne étaient arrivés pour augmenter les forces. Le général Harispe, suivi de son état-major et de quelques gardes d'honneur, s'était avancé au-delà de Saint-Étienne à la rencontre des princes, qui avaient quitté leur voiture, le duc d'Orléans pour monter à cheval, la duchesse pour monter dans une élégante calèche attelée de quatre chevaux.

Des députations de gardes rurales et une soixantaine de cavaliers basques, commandés par le comte Garat, d'Ustaritz, vêtus d'une veste rouge et coiffés d'un béret bleu, formaient une escorte. A cinq heures trois quarts, le prince arriva à la porte de Saint-Esprit et s'arrêta sous un arc de triomphe qui portait l'inscription : *Patris Patriæ filio*.

Ce fut sur ce point que le duc et la duchesse d'Orléans

reçurent les félicitations du maire : une quarantaine de jeunes filles, vêtues de blanc, présentèrent un bouquet à la princesse, et quatre jeunes garçons lui offrirent, au nom de la ville de Saint-Esprit, deux petits chevaux des Landes, destinés au comte de Paris. En ce moment une magnifique couronne de fleurs descendit du cintre de l'arc de triomphe et vint planer un moment au-dessus de la tête de la duchesse.

Puis le cortège, escorté par la garde d'honneur, se mit en marche à travers les rues jonchées de verdure. Sur la place, deux estrades bien décorées avaient été élevées et se trouvaient garnies d'une cinquantaine de petites filles vêtues de blanc, qui jetèrent des fleurs à la princesse. Pendant la marche, quelques Basques exécutèrent leurs danses nationales aux sons du galoubet et du tambourin. Ces danses parurent beaucoup étonner et amuser la duchesse d'Orléans et Madame de Montesquiou, sa dame d'honneur.

Aux limites du département, la garde nationale de Saint-Esprit quitta le cortège, et la garde d'honneur de Bayonne escorta le prince jusqu'au bout du pont ; ici nouveaux arcs de triomphe et nouvelles harangues. Le cortège s'est rendu ensuite à l'Évêché, par la place de la Liberté et la place d'Armes. Immédiatement après l'arrivée il y eut réception des autorités civiles, politiques, militaires, judiciaires, du clergé des différents cultes et des administrations. Trois dames furent admises au dîner qui eut lieu à neuf heures. A huit heures et demie un feu d'artifice fut tiré sur les glais, et la ville fut illuminée. La porte du Réduit avait été embellie, agrandie, restaurée, et ses murs avaient été masqués de feuillage. Des trophées d'armes, des faisceaux de lances avaient été dressés cà et

là, et le buste de Louis-Philippe avait été mis au-dessus de la porte dans une niche de verdure. Le pavillon de repos et l'arc de triomphe étaient fort élégants (1).

Le lendemain les troupes de la garnison, la garde nationale de Saint-Esprit, les députations des gardes nationales rurales, les gardes d'honneur se rendirent sur les glacis vers onze heures du matin, où une heure après elles furent passées en revue par le duc d'Orléans. A midi et demi, la duchesse arriva dans sa calèche. La population, en masse, s'était portée sur les allées des Glacis.

Les princes se dirigèrent ensuite sur Biarritz, où ils ne demeurèrent que fort peu de temps ; à 3 heures, le prince monta à cheval et alla visiter l'hôpital militaire, l'arsenal

(1) Des nombreux discours qui furent prononcés, nous nous contenterons de reproduire celui du maire, M. Balasque, parce qu'il a une teinture historique qui s'accorde le mieux du monde avec notre sujet :

« Monseigneur et Madame,

« C'est avec bonheur que je viens, entouré du Corps municipal, saluer VV. AA. RR. et présenter, au nom des Bayonnais, l'hommage de leur profond dévouement à l'héritier du trône des Français et à la mère du comte de Paris.

« Monseigneur, notre vieille cité inscrira parmi ses jours les plus heureux le jour de votre arrivée parmi nous. Elle a reçu dans ses murs Louis XI, François I<sup>er</sup>, Louis XIV, Napoléon, ces noms si grands de notre histoire. Tous l'ont traversée avec les soucis de la guerre ou de leur propre grandeur ; mais le duc d'Orléans vient à nous plein d'une bienveillante sollicitude pour nos intérêts, exclusivement préoccupé de notre bien-être futur ! Il vient à nous pour étudier nos besoins et consacrer, par sa présence, nos légitimes espérances de progrès ! Grâce en soient rendues au roi, qui témoigne ainsi d'une manière éclatante toutes les sympathies que lui inspirent nos belles contrées ! Grâce en soient rendues à vous, Monseigneur, qui, en vous associant aux pensées généreuses de votre auguste père, montrez à la France combien vous êtes dignes des hautes destinées qui vous attendent.

« Et vous, Madame, qui avez compris si admirablement la belle mission qui vous était dévolue en imitant les touchantes vertus de notre reine bien-aimée, en vous entourant, comme elle, de bonnes œuvres, de bienfaits, daignez accueillir, avec l'expression respectueuse de notre gratitude, les vœux que nous formons pour V. A. R. ».

de marine, la caserne du Château-Neuf, puis il se rendit à Saint-Esprit pour aller à la Citadelle.

En quittant la Citadelle, il se transporta à la succursale de l'hôpital militaire et partit pour le Boucau avec quelques personnes seulement, et après avoir renvoyé son escorte de gardes d'honneur. Pendant ce temps la duchesse s'embarquait à la place de la Liberté et se dirigea aussi vers le Boucau, accompagnée de quelques personnes et de la musique militaire. Elle y trouva le duc d'Orléans et ils visitèrent ensemble le sommet du Boucau et la tour des Signaux. Puis, les chevaux ayant été abandonnés pour les canots, six ou sept embarcations remontant l'Adour les conduisirent à la cale du Moulin, où les attendaient les gardes d'honneur de Bayonne, et les princes rentrèrent à l'Évêché.

Après dîner, et vers neuf heures et demie, le duc et la duchesse se rendirent au bal qui leur était offert par le conseil municipal. La princesse dansa trois quadrilles avec M. Balasque, maire de Bayonne, M. Daguerre-Dospital et le comte Garat. Le vendredi 30 août ils quittaient Bayonne en laissant quelques dons pour les pauvres et des bijoux pour les demoiselles qui avaient présenté des fleurs à la princesse.

---

## LE DUC ET LA DUCHESSE DE NEMOURS LE DUC D'AUMAË

Grands préparatifs pour la réception de Leurs Altesses Royales. — Leur itinéraire dans les Pyrénées. — Programme du séjour. — Arrivée à Saint-Étienne. — Réception de la ville de Saint-Esprit. — Compliment des jeunes filles à la duchesse. — L'arc de triomphe du pont Saint-Esprit. — Aspect de la cathédrale. — Pose de la première pierre du pont de Nemours. — Bal au théâtre. — Départ pour Pau. — Excursion dans les Pyrénées. — Arrivée du duc d'Aumale. — Retour des princes et visite à Biarritz. — Saint-Jean-de-Luz et la maison de Louis XIV. — Excursion en Espagne. — A Irun. — Pampelune. — Revue des troupes espagnoles. — Retour à Bayonne. — Départ pour Cambo. — Promenade dans le Pays Basque. — Les princes en Béarn et dans les Pyrénées. — La vallée d'Ossau. — *Une curieuse procession.*

L'historien bayonnais qui voudrait écrire une relation détaillée du voyage du duc et de la duchesse de Nemours dans nos contrées, trouverait une ample matière à une curieuse publication. En voyant se succéder les réceptions, les fêtes, les revues de troupes, on croirait assister à une de ces entrées solennelles de la Renaissance ou du XVII<sup>e</sup> siècle, desquelles nous avons déjà parlé. Rien n'y manque, ni la musique, ni la littérature, ni même des vers basques adressés aux nobles visiteurs. Mais notre œuvre déjà si considérable ne nous permet pas de nous étendre outre mesure, et nous nous contenterons de la seule ville de Bayonne, dont la réception fut assez belle pour dédommager le lecteur de ce que nous serons obligés de passer.

Depuis longtemps déjà les plus grands préparatifs étaient faits pour que la réception fût digne de Leurs Altesses royales, et digne aussi de la ville de Bayonne. Le lundi 18 août 1843 on apprenait leur arrivée à Mont-de-Marsan, et elles étaient annoncées comme devant arriver à Bayonne



le mercredi 20. Déjà on publiait leur itinéraire détaillé, qui était rédigé de la manière suivante : 20 août, coucher à Bayonne. — 21, Bayonne. — 22, Pau. — 23, Pau. — 24, Tarbes. — 25, Tarbes. — 26, Cauterets. — 27, Cauterets. — 28, Luz. — 29, Luz. — 30, Luz. — 31, Luz. — 1<sup>er</sup> septembre, Bagnères-de-Bigorre. — 2, Bayonne. — Du 3 au 8, voyage en Espagne. — 8 septembre, coucher à Bayonne. Et on prévoyait, d'après des informations particulières, que les princes coucheraient le 3 à Tolosa, feraient leur entrée le 4 à Pampelune, séjourneraient dans cette ville le 5 et le 6, et reviendraient le 7 coucher à Tolosa.

On voit, d'après ces dispositions générales, que Bayonne était assez bien partagée, car les princes devaient y passer plusieurs fois ; aussi, le mercredi 20, afficha-t-on partout le programme qui devait être suivi pour la réception. C'est une pièce rare, et nous en donnons ci-dessous la teneur :

#### MERCREDI 20 AOUT, PREMIÈRE JOURNÉE

Arrivée de LL. AA. RR. — M. le lieutenant général, comte Harispe, commandant la 20<sup>e</sup> division, accompagné de MM. les maréchaux de camp, de M. l'intendant, de M. le chef d'état-major, de M. le commandant aide-de-camp, de MM. les officiers de l'état-major, de la gendarmerie, etc., recevra à Saint-Étienne (entrée de Saint-Espirit) LL. AA. RR.

Mgr le duc de Nemours montera à cheval.

Madame la duchesse de Nemours montera dans une calèche à quatre chevaux, préparée par la ville de Bayonne.

A la limite du département, en dehors de la porte du Réduit, M. Azendo, préfet du département, accompagné de M. Ernest Le Roy, sous-préfet de Bayonne, recevra LL. AA. RR.

Mgr le duc et Madame la duchesse de Nemours, à leur entrée à Bayonne, seront reçus sous un arc de triomphe élevé après la porte du Réduit, sur la *place Bourgeoise*, par M. le maire et MM. les adjoints à la mairie.

M. le maire, à la tête du conseil municipal, haranguera LL. AA. RR., qui se rendront ensuite, entourées d'un nombreux cortège, au Palais Épiscopal, où elles doivent habiter.

Sur le perron de l'Évêché, une députation de jeunes personnes offrira une corbeille de fleurs à Mme la duchesse de Nemours au moment où S. A. R. descendra de voiture. Une de ces demoiselles adressera un compliment à la princesse.

Immédiatement après l'arrivée de LL. AA. RR. aura lieu la réception des autorités civiles et militaires, des corps constitués, des fonctionnaires, etc.

La réception des dames viendra ensuite.

Le soir, à neuf heures, un feu d'artifice que LL. AA. RR. pourront voir des croisées de leurs appartements, sera tiré sur les glacis de la place.

#### JEUDI 21, DEUXIÈME JOURNÉE /

A dix heures et demie, Mgr le duc de Nemours sortira à cheval pour visiter successivement : à onze heures, l'hospice civil ; à onze heures et demie, l'arsenal ; à midi, l'hôpital militaire. Mme la duchesse de Nemours ne peut faire ces visites, attendu la difficulté de faire circuler les voitures. A midi et demi, LL. AA. RR. se rendront à la porte de France pour la pose de la première pierre du pont sur l'Adour.

A une heure et demie, Mgr le duc de Nemours passera la revue des gardes nationales rurales, de la garde à cheval de Bayonne, de la garde d'honneur à cheval basque, de la compagnie des sapeurs-pompiers, des troupes de toutes armes de la garnison.

A deux heures et demie, course au Boucau (embouchure de l'Adour) sur le bateau à vapeur remorqueur.

LL. AA. RR. s'embarqueront à la cale du *Moulin*.

Au retour, les princes débarqueront à la place de la Liberté, où se trouveront les chevaux et les calèches qui les conduiront à la citadelle par la porte de secours.

Le soir, à neuf heures, bal offert par la ville dans la salle de spectacle. LL. AA. RR. rentreront par la nouvelle place d'Armes.

VENDREDI 22, TROISIÈME JOURNÉE

Départ de LL. AA. RR. par la route directe de Pau.

On le voit, le programme était complet et varié; il nous reste maintenant à l'étudier dans ses détails les plus pittoresques.

Le mercredi 20 août 1845, le duc et la duchesse de Nemours arrivaient vers cinq heures et quart à St-Étienne, où depuis quatre heures de l'après-midi tout était prêt pour la réception. Le lieutenant-général comte Harispe, les maréchaux de camp Jacobi et Rachis, M. Pellot, intendant militaire, le chef d'état-major et la gendarmerie attendaient à Saint-Étienne. La garde d'honneur basque et la garde d'honneur de Bayonne étaient rangées en bataille sur la route, en avant de l'arc de triomphe qui avait été élevé à l'entrée de Saint-Esprit.

Le maire, M. Doussy, et le conseil municipal, le curé et son clergé, le rabbin, attendaient l'arrivée des princes sur une estrade placée à droite de l'arc de triomphe; à gauche, sur une estrade pareille, étaient placées un grand nombre de jeunes demoiselles. A partir de l'arc de triomphe, la garde nationale formait la haie.

La rue Maubec avait été sablée dans toute son étendue,

le drapeau national flottait à toutes les maisons, une foule considérable se pressait dans l'espace laissé libre. Il avait plu presque toute la nuit, mais la journée était telle qu'on pouvait la désirer ; pas un atome de poussière, une température calme et douce. M. Fleury, préfet des Landes, le sous-préfet de Dax, avaient précédé de quelques instants l'arrivée des princes.

Le duc de Nemours monta à cheval, la duchesse prit place avec sa dame d'honneur, Mme d'Oraison, et M. le général Boyer, aide-de-camp du prince, dans une voiture qui avait été préparée par la ville de Bayonne.

En même temps LL. AA. RR. étaient haranguées successivement par le maire de Saint-Esprit et le curé, puis Mlle Doussy, au nom de ses compagnes, offrit à la duchesse une jolie corbeille de fleurs et lui adressa le compliment suivant, qui avait au moins le mérite de la brièveté :

« Madame,

« Daignez permettre à des jeunes filles qui ont appris à bénir le nom de la bonne reine et à chérir tout ce qui l'entoure, d'offrir à Votre Altesse royale de simples fleurs comme un modeste témoignage de leur respectueux attachement. Nous y joignons l'hommage de nos cœurs. Daignez, Madame, les accueillir avec bonté » (1).

Madame la duchesse de Nemours écouta avec émotion ces paroles, et y répondit avec sa grâce et sa bonté ordinaires. Un incident sépara sa voiture du cortège principal pendant quelques instants, de manière que la princesse se trouvait perdue au milieu d'une foule immense, dont les flots pressés ne permettaient plus aux chevaux d'avancer ; mais si elle était au milieu d'une population vive et

(1) Archives de Bayonne.

enthousiaste, elle se trouvait en même temps pressée par les plus braves gens du monde. Voici ce qui avait donné lieu à cet épisode :

La garde nationale formait la haie, comme nous l'avons exposé. Voulant à toute force avoir l'honneur de former l'escorte des princes sur son territoire, et craignant que la garde d'honneur venue des Basses-Pyrénées ne la prévînt, elle rompit par sections aussitôt que le prince eut passé, de manière que la calèche de Mme la duchesse de Nemours, restée en arrière pour le compliment des jeunes demoiselles, fut coupée. L'enthousiasme fait faire de ces choses-là, et il faut en prendre son parti.

Le prince parut charmé de l'accueil qu'il venait de recevoir à Saint-Esprit. A l'entrée du pont Saint-Esprit on avait élevé un arc de triomphe surmonté de drapeaux aux couleurs nationales. De ce point, la vue dut frapper la duchesse de Nemours, qui n'était jamais venue à Bayonne, car la ville se déploie dans son plus gracieux aspect : la rade, le théâtre, le grand hôpital à demi masqué par les Allées-Boufflers, les élégants pavillons qu'on avait élevé à droite du pont ; l'horizon, à gauche et à droite, unique peut-être en France, tout un peuple pressé contre les grilles de la place de la Liberté, sur les Allées-Boufflers, partout où l'on pouvait voir, partout où l'on pouvait poser un pied ; le fleuve, chargé sur ses rives de navires pavoisés ; les cloches sonnant à toute volée, devant à Bayonne, derrière à Saint-Esprit ; l'animation extraordinaire répandue partout : tout cela était bien fait pour faire oublier la fatigue aux augustes voyageurs qui, depuis Dax seulement, avaient été arrêtés dans six localités. La cour de la porte de France avait été décorée avec goût par les soldats. En débouchant du Réduit, LL. AA. RR. furent reçues par le

maire de Bayonne à la tête du conseil municipal. Un arc de triomphe d'un style imposant avait été élevé sur la place, à gauche était la tente où se tenait le corps municipal.

Le maire harangua le prince, puis le cortège se mit en marche vers l'Évêché en passant par la place de la Liberté et la rue Place d'Armes, au milieu d'un concours immense de peuple. Pas une fenêtre, pas un balcon qui ne fût entièrement occupé. Deux troupes de danseurs basques, venus d'Arcangues et de Cambo, précédaient la voiture de la princesse en exécutant leurs danses au son du tambourin. Elle était suivie de presque tous les maires de l'arrondissement et des fonctionnaires.

À la descente de voiture dans la cour de l'Évêché, une députation de jeunes demoiselles, qui attendaient sur le perron, présenta une corbeille de fleurs à la duchesse, et Mlle Goyetche lui adressa un petit compliment. L'évêque, qui attendait LL. AA. RR., les conduisit lui-même dans les appartements qui leur étaient destinés et que la ville avait fait préparer.

Aussitôt après eut lieu la réception des autorités, et un grand nombre de dames eurent aussi l'honneur d'être présentées à la duchesse. Le feu d'artifice fut tiré, et le soir une magnifique illumination éclairait la ville. Le gaz, qui était nouveau à Bayonne, joignait ses feux aux éclairages des particuliers.

Le lendemain, à onze heures, le duc et la duchesse de Nemours se rendirent à l'église cathédrale, où elles furent reçues par Mgr Lacroix, évêque, à la tête de son chapitre. Il harangua les princes, et après l'*Exaudiat*, le duc alla visiter successivement l'hospice civil, l'arsenal, l'hôpital militaire. Pendant ce temps, la duchesse de Nemours

s'était rendue en voiture aux pavillons qui avaient été dressés pour la cérémonie de la pose de la première pierre du pont sur l'Adour. Un grand nombre de dames et de personnes des plus notables de la ville avaient devancé la princesse, qui fut accueillie aux cris de : *Vive la duchesse de Nemours !* L'Adour était couverte d'embarcations ; le pont, le grand balcon du Réduit, tous les abords étaient encombrés d'une foule immense. Le duc de Nemours arriva vers une heure, escorté comme la veille à son entrée. Le procès-verbal de cette solennité, signé par les princes et un grand nombre de personnes, fut scellé dans la pierre avec plusieurs pièces de monnaie et pièces commémoratives parmi lesquelles il y en avait douze envoyées de Paris. L'évêque donna la consécration religieuse à cet acte important. La cérémonie se termina aux cris de : *Vive le Roi !* (1).

Après un discours du préfet des Basses-Pyrénées, les princes se rendirent sur les glacis où toutes les troupes furent passées en revue, puis ils montèrent à bord du remorqueur pour descendre l'Adour jusqu'à la Barre. La musique du 6<sup>e</sup> de ligne avait été embarquée et jouait ses meilleurs morceaux. Le duc de Nemours examina avec attention les travaux de l'embouchure, et comme il était attendu à la citadelle et que le temps pressait, le duc reprit sa marche sur Bayonne. Là, les princes descendirent dans un élégant canot dirigé par le commandant du port, mirent pied à terre à la place de la Liberté et le duc, montant à cheval, se dirigea rapidement vers la citadelle, dont il visita les grands travaux qui étaient alors en cours d'exécution.

(1) Nous avons déjà publié ce procès-verbal et la description des monnaies et médailles. — Voir *Histoire des rues de Bayonne*, t. vi.

Bien que l'ouverture de la salle du bal offert par la ville à Leurs Altesses royales eût été indiquée pour huit heures et demie, presque toutes les loges étaient occupées à huit heures. Les princes arrivèrent un peu avant dix heures et furent salués par des vivats unanimes. La duchesse dansa trois contredanses, la salle était magnifiquement éclairée et des rafraîchissements circulaient dans toutes les loges. Les princes se retirèrent de bonne heure et furent escortés par la garde d'honneur à cheval. Ils partirent le vendredi 22 août, un peu après neuf heures, et furent encore reconduits par les mêmes personnes qui les avaient reçues. Parvenus au milieu de la rue Maubec, les princes mirent pied à terre, car le duc de Nemours voulait montrer à la duchesse les grands travaux de la citadelle, et surtout la vue magnifique qu'on découvrirait du haut des bastions. Bientôt ils remontaient en voiture et étaient accompagnés à plus d'une lieue de la ville par la garde d'honneur à cheval.

Les voitures royales se dirigèrent vers Pau ; les princes trouvèrent à Orthez un arc de triomphe et furent harangués par le maire, M. Planté. Des demoiselles leur offraient une corbeille de fleurs et, dit une relation du temps, « on remarquait sur la voiture de LL. AA. RR., une corbeille, c'était celle offerte par les jeunes personnes d'Orthez, et un gros fromage du pays, naïf hommage, sans doute, de quelque députation villageoise »,

Le 22 août ils arrivaient à Pau, où leur entrée avait été préparée de la manière la plus somptueuse. Ils furent logés au château, disposé pour les recevoir, et le soir un dîner de soixante couverts fut servi dans la grande salle du rez-de-chaussée. Le 24, les princes arrivaient à Tarbes et le 26 ils étaient à Lourdes, à une heure et demie. Ils y



visitèrent le château et se rendirent à Argelès ; ils parcoururent les sites de Saint-Sartu, Valogne et Espourens, et vinrent à Pierrefitte rejoindre leurs voitures qui les attendaient pour se rendre à Cauterets à cinq heures et demie du soir.

Le 28, les princes qui, en ce moment, voyageaient incognito, quittaient Cauterets à dix heures et demie, passaient à Pierrefitte pour, en traversant Luz, se rendre à Barèges, où le duc se proposait de visiter les établissements militaires. Il rentrait à Luz pour dîner. Le mauvais temps empêcha l'expédition de Gavarni ; le 28, la pluie fut même si persistante, que Leurs Altesses royales ne purent sortir de Luz.

Le mardi 2 septembre, le duc d'Aumale arriva à Bayonne, venant de Bordeaux. Il était dans une voiture de voyage, accompagné seulement du colonel Jamin, son aide-de-camp. Une heure après, le duc et la duchesse de Nemours arrivaient de Pau. Les princes descendirent à l'Évêché, et le lendemain, montant tous trois dans la même voiture, ils prirent la route d'Espagne, où ils étaient attendus.

E. DUCÉRÉ.

*(A continuer).*

# QUELQUES NOTES SUR LE FRANÇAIS PARLÉ A BAYONNE

---

## AVANT-PROPOS

---

Chaque région de notre pays a non-seulement son patois, mais même en français des tournures propres, des locutions spéciales. Je doute toutefois qu'aucune soit plus favorisée à cet égard que notre bonne ville de Bayonne. Aussi me suis-je proposé de recueillir toutes ces richesses dans une sorte de *thesaurus linguæ Bayonensis*. La tâche est longue, je ne me le dissimule pas, et le monument que j'édifie, s'il n'a pas la prétention, comme celui du poète Horace, d'être plus durable que l'airain, menace, pour me servir d'une autre expression du même écrivain, d'être plus élevé que les royales pyramides. Chaque jour, en effet, apporte à l'œuvre entreprise de nouveaux matériaux, et des années me seraient nécessaires si je voulais attendre la fin de mon enquête pour en publier les premiers résultats. Je veux donc essayer d'en donner au moins un aperçu, certain que ce travail, si incomplet qu'il soit, est appelé à rendre d'inappréciables services aux Français du Nord, de passage en notre ville. Il leur expliquera le sens de quantité d'expressions pittoresques, de tournures hardies qui pour eux sont lettre close, et dont ils osent se moquer, les barbares, comme si c'était du kalmouk ou du chinois.

Je me suis appliqué à éliminer de ce recueil toutes les tournures qui, quoique incorrectes, s'emploient dans toute la France. Je n'ai noté, par exemple, ni : « Je m'en rappelle », ni « Collidor », ni « Il s'en va temps ». Inversement j'ai enregistré les expressions usitées à Bayonne, même quand elles ne sont pas spéciales à cette ville et se retrouvent dans toute la région du Sud-Ouest, ou dans tout le Midi.

Ces préliminaires établis, il ne me reste plus qu'à faire appel à l'indulgence de mon auditoire. La muse de la grammaire n'est pas folâtre. Elle se fait même gloire d'ennuyer. Je vous ennuierez donc consciencieusement au nom de la Science (par un grand S) et de la petite patrie Bayonnaise. Pardonnez-le moi.

---

### § 1. — Accent tonique

Je devrais commencer par une étude sur l'accent tonique, seulement il faudrait étayer mes remarques non sur quelques impressions superficielles, mais sur une longue suite d'observations. Aussi renverrai-je à plus tard cette partie de mon travail. Je ferai seulement remarquer qu'à Bayonne, comme dans tout le Midi, l'accent tonique est correct en ce sens qu'il tombe toujours comme il le doit, c'est-à-dire sur la finale, ou sur la pénultième, si la finale est muette ; mais qu'il est chantant au lieu d'être intensif, et de plus fortement marqué. Dans les interrogations il y a, semble-t-il, un accent sur la syllabe initiale de la phrase, puis le ton baisse pour remonter sur la syllabe finale. Je crois aussi que dans les interrogations la syllabe finale comporte deux notes, une note basse d'abord, puis une note plus élevée ; mais ce sont là des nuances délicates à préciser.

### § 2. — Voyelles simples et doubles

- 1) *Au*, *ô* se prononcent *o* ouvert devant une syllabe muette, jaune, prononcez jône.  
drôle — drôle.
- 2) *E* muet se prononce assez fortement en général.
- 3) Il se prononce en particulier quand il est final et dans ce cas il entraîne un allongement de la voyelle précédente, Maurice.
- 4) Il est remplacé par *é* dans séau = seau.
- 5) Nous signalons *è* devant *st*, *sp*, etc. : estation ; c'est une tendance très française que de l'employer ainsi, mais il me semble que cet usage est encore plus fréquent à Bayonne qu'ailleurs, sous l'influence sans doute du patois et de l'espagnol.

6) *Eu* disparaît presque complètement, surtout après *j*.  
Déj'ner, j'di. Qu'est-ce que ça v'dire = (Qu'est-ce que cela veut dire ?).

7) *O* remplace *e* dans cocotier, au lieu de coquetier.

8) *Ou* devient *e* dans secoupe = soucoupe.

9) Notons une métathèse de voyelles dans cemetière pour cimetièrre.

### § 3. — Voyelles nasales

1) *Ain*, *ein* se prononcent *eing* : deméiñg = demain, et la nasale s'affaiblit souvent au point qu'on l'entend à peine : un *chemé* = un chemin.

2) *an* se prononce *añg* et même *eiñg*, un *cañg*, un *quéiñg* pour un camp.

3) Devant une consonne la voyelle nasale résonne : *Anndré* = André, *ummpereur* = empereur.

4) La nasale double qui n'a aucune influence en français nasalise la voyelle à Bayonne, une an-née.

5) Même remarque pour des mots comme tramway, qu'on prononce tram-oué.

Dans ces deux cas la voyelle nasale est longue.

Cette prononciation de la voyelle nasale était générale jadis en français. Martine, dans les *Femmes savantes*, confond *grammaire* et grand'mère.

### § 4 — Consonnes

1) C est muet dans avec : Viens *avé* moi.

2) *Cha* = *se* dans charpillière pour serpillière.

3) R final à la fin des mots se prononce souvent *rh* (ch allemand ou j espagnol), ce *rh* abrège la voyelle longue, exemple : le jourh.

Dans l'intérieur des mots on peut noter souvent cette même prononciation.

4) S = ch dans *fistre* = *fichtre*.

5) S final est sonore :

Dans *sans* pris adverbialement : j'ai réussi *sans* (= sans cela).

Dans plus avec sens négatif : Je ne l'aime *plus*.

Dans moins.

Dans avis.

6) t final est sonore dans *août* et dans les désinences verbales : il aimait.

7) x est sonore avec le son z dans dix-sept.

8) Inversement il est muet souvent quand il termine le nom de nombre et la phrase : J'en ai soixante-dix.

### § 5. — Substantifs

*Bouille* : Laissez-le cuire un *bouille* = laissez-le bouillir une fois.

*Canton* : Rue formant carrefour : Les cinq cantons.

*Comporte* : Ce mot m'a été signalé, mais comme *vieilli*, il désignait la *poterne*.

*Consulte* : Consultation médicale.

*Coque* (au lait) : terme de cuisine.

*Derrière*.

Ici une parenthèse : l'expression qu'on m'a signalée est assez bizarre pour que j'hésite à lui ouvrir les portes de mon recueil. Néanmoins le souci de la science et de l'exactitude doit faire braver « l'honnêteté » comme disait Boileau. Donc, je me risque :

Avoir quelqu'un à son derrière ou au derrière de soi = avoir quelqu'un derrière soi.

*Différence* = comparaison : Il n'y a pas de différence, pour il n'y a pas de comparaison possible.

*Époux*. L'usage de ce mot est extrêmement fréquent à

Bayonne, on dira : Cette domestique est sortie épouse de chez Madame X.

Nêtre = misère : Il me fait des nêtres.

Pique (masculin) = piqure : se faire un pique.

Piquote = variole.

Rondeau = ronde.

Rotaillon = menu morceau.

Souillarde = pièce où se trouve l'évier ; (*souillard* est français au sens de trou d'évier).

Le tantôt = l'après midi.

Le suffit = la circonstance : Le suffit que vous vous êtes trompé. (C'est l'expression : *il suffit* mal comprise).

Verrue = lubie : il a une verrue.

Vue = vitrage qui recouvre une cour intérieure.

#### § 6. — Mots composés et locutions composées

Une bille de chocolat (se dit même des tablettes plates).

Une boule de sucre = un morceau de sucre (même carré).

La contre-épouse = la première demoiselle d'honneur.

Les deuil portants = les personnes en deuil (qui portent à l'enterrement un manteau de deuil).

Passe rue = cortège musical qui passe dans la rue.

Premier voisin = voisin immédiat, habitant la maison contiguë ; second voisin, qui habite la maison suivante.

#### § 7. — Dérivation

On se sert beaucoup de diminutifs en ote ; exemple : bêtote = petite bête.

#### § 8. — Apposition

Lorsqu'on a déjà nommé un objet d'une façon imprécise, le français ne permet pas de préciser sa pensée en

employant le substantif lui-même en apposition. C'est pourtant ce qui se fait à Bayonne, où l'on dit par exemple : Donnez-moi celui-là, livre (pour donnez-moi ce livre).

### § 9. — Adjectif

Farceur = maniéré, poseur. Cet homme est farceur.

Inquiet = agité ; se dit des enfants souffrants.

Journalier = qui change journellement, fantasque : caractère journalier.

Mignon. Cet adjectif, qui signifie délicat, frêle, ne peut signifier *joli* qu'avec une nuance de petitesse. A Bayonne on emploie beaucoup le mot mignon et souvent sans cette nuance.

Ordonné = qui a de l'ordre, se dit en parlant des personnes.

Tracassier = remuant : enfant tracassier.

Personne tracassière : qui a mauvais caractère.

Travaillant = intrigant.

Trempe = complètement mouillé : Mon col est trempé, je suis trempé.

### § 10. — Locutions adjectives

Mi-cuite = timide (féminin).

Saoul pendu = ivre mort. Un homme saoul pendu.

### § 11. — Nombres

1) Pour indiquer l'heure, on dit : il est *la demie moins cinq*, il est *et vingt*.

2) Le nom de nombre s'emploie en apposition précédé de l'article : Ils ont fait cela, les trois (= à eux trois, ou : tous trois).



## § 12. — Article

L'article se maintient devant certains noms de localités provenant de noms communs. On dit couramment : le Boucau (à côté de : Boucau), et plus rarement : le St-Espirit.

## § 13. — Pronom

1° Place du pronom. On entend dire : Donne-me les, prête-me les, pour donne les moi, prête les moi.

2° Nous autres, vous autres, remplacent fréquemment les pronoms personnels simples : nous, vous.

3° Le pronom personnel s'emploie d'une façon explétive :

Exemple : Je me prends le pain, et je me le garde. Il s'a (ou s'est) mangé tout le pain. Ce que je m'en suis vu !

## § 14. — Verbes. — Emploi des temps surcomposés

Dans certains milieux on emploie fréquemment les temps surcomposés :

J'ai eu fini = J'ai fini.

## § 15. — Formes incorrectes

Nous distraisons = nous distrayons.

## § 16. — Verbes

Apporter = amener : Apportez votre cheval.

Chuter = échouer (à un examen).

Couper = briser (du verre, une cruche, une plume).

Cramer = brûler ; se cramer = s'enivrer.

Craindre = souffrir de. Craignez-vous le froid ?

Déparler = déraisonner.

Donner = faire. Donner un tour = faire un tour.

Faire = y avoir. Il fait deux heures que je l'attends.  
Lundi il a fait huit jours.

**Fréquenter** (intransitif) = se voir pour s'épouser. Ils fréquentent ensemble.

**Flamber les portes** = faire claquer les portes.

**Loter** = mettre en loterie.

**Se porter** = aller. Je me porte en voiture = je vais en voiture.

**Porter** = faire : porter tort.

**Prêter** = rendre : prêter un service.

**Se remettre** = se couvrir : remettez-vous.

**Sarceller** = grêler : il sarcelle.

**Ça me souvient** = j'en ai du regret.

### § 17. — Locutions verbales

**Avoir la main à la cuisine** = Avoir des dispositions pour la cuisine.

**Avoir toujours un mal en poche** = Être toujours souffrant.

**Être à main** = Être commodément placé (pour faire quelque chose).

**Être à temps à faire quelque chose** = Avoir encore le temps de faire quelque chose.

**Être de gloire** = Être du luxe (du superflu) : Ce n'est pas de gloire.

**Être de purge** = Se purger.

**Être en inclination** = Avoir une inclination pour quel qu'un.

**Être peu de chose** = N'avoir pas de santé.

**Fermer sous une clef.** Cette expression se dit d'appartements qui ne constituent qu'un corps de logis.

**Parler sur le nez** = Avoir la voix nasillarde.

**Il ne peut se le sortir de devant** = Il ne le quitte pas.

**Je te prie** = Je t'en prie. Cette formule remplace *s'il te plaît*.

Je m'en rapporte (il faut sous entendre : à ce que vous dites) = Je te crois sur parole.

Tâcher moyen = Tâcher.

Tomber en deuil = (Commencer à) être en deuil.

Je le trouve à dire = Je regrette son absence.

### § 18. — Temps

Il faut signaler l'usage très étendu du passé défini. Cet usage est général dans le Midi, tandis que dans la langue correcte, le passé défini est supplanté par le passé indéfini en dehors du récit historique.

### § 19. — Auxiliaires

Je suis été = j'ai été.

### § 20. — Accord

*Fait* s'accorde dans : Je l'ai faite faire.

### § 21. — Voix ; compléments du Verbe

1<sup>o</sup> Factitifs remplaçant le verbe intransitif.

Souffrant = qui fait souffrir : Ce mal est très souffrant.

Traverser = Faire traverser : Je l'ai traversé = Je lui ai fait traverser (le fleuve).

2<sup>o</sup> Intransitifs employés transitivement.

Obéir quelqu'un.

Parler quelqu'un.

Trembler quelqu'un = Avoir peur de.

Avoir besoin. Exemple : Je les ai besoin.

Avoir peur. Exemple : Je ne l'ai pas peur.

Bu = Ivre.

3<sup>o</sup> Pronominaux remplacés par des intransitifs.

Moucher : Il mouche beaucoup = Il se mouche beaucoup.

Promener : Il a promené = Il s'est promené.

4° Pronominaux remplaçant des verbes actifs (Voir § 13).

5° Impersonnels employés personnellement.

Ça convient = C'est convenable.

6° Prépositions incorrectes.

Avoir peur à : Avez-vous peur à l'orage.

Sentir à : Il sent au camphre.

Faire de cadeau : Je le lui ai fait de cadeau = Je lui en ai fait cadeau.

Demander pour : Il a demandé pour votre père = Il a demandé votre père.

7° Préposition à devant l'apposition.

L'apposition du complément direct lui est incorrectement unie par à.

Je l'ai vu, à lui = Je l'ai vu, lui.

## § 22. — Ellipse du Verbe

Et besoin = Et c'est nécessaire.

## § 23. — Prépositions

De est explétif dans de depuis = depuis.

» de d'autres = d'autres.

Au contraire il y a ellipse de *de* dans : Et qui plus ?

Et quoi plus ?

## § 24. — 1) Adverbes

Capable = peut-être bien. Tu as fait cela, capable ?

Sans. Je lis sans (= sans cela).

Tantôt = l'après-midi. Je viendrai tantôt.

## 2) Ellipse

Et ça ? signifie : Et pourquoi cela ?

### 3) Locutions adverbiales

A jour passé = tous les deux jours.

Aujourd'hui le jour = au jour d'aujourd'hui.

D'abord = tout de suite.

D'ici étant = ici même.

En suivant = à la suite : Faites cela en suivant.

En suspens = suspendu : Mettez ces objets en suspens.

### § 25. — Négations

1) Non pas explétif : Il vaut mieux travailler que non pas voler (tournure française archaïque).

2) Ni plus ni moins = de toutes façons. Exemple : Ni plus ni moins, vous n'aurez pas fini.

3) Ne pas. Ces deux termes se placent réunis devant la conjonction *que*. Exemple : Pour ne pas qu'il vienne.

### § 26. — Conjonctions

Comme = *que*. Il n'est pas aussi intelligent comme son frère.

*Ou si* : Le français emploie volontiers pour le second membre de l'interrogation double, l'expression *ou non* : Viendras-tu ou non ? A Bayonne on emploie aussi la locution inverse : Ne viendras-tu pas ou si ?

*Tant que* dans l'expression : Tant qu'à faire. Cette expression signifie : « Pendant qu'on y est ». Exemple : Tant qu'à faire, ils auraient dû achever la tâche.

### § 27. — Interjections (et locutions interjonctives)

Adieu : s'emploie au sens de *au revoir*, où il n'est guère français ; et au sens de *bonjour*, où il ne l'est pas du tout.

Eh ou hé. Cette interjection est extrêmement fréquente,

sans doute parce qu'elle est aussi l'équivalent de *hein!*

Jusqu'après = à bientôt.

Pauvre ! (le pauvre, pauvre de moi). Exclamations marquant la pitié.

*Oui, non.* Ces deux mots s'emploient d'une façon explétive pour renforcer une phrase affirmative ou négative : J'ai fait ça, oui. Je ne l'ai pas écrit, non.

Et la compagnie. Formule de salutation abrégée. Bonjour, Monsieur X. et la compagnie.

#### § 28. — Proverbes et locutions

Cela ne te tombera pas sur les talons = Tu n'en auras pas de trop.

Ce qu'il a à la tête, il ne l'a pas aux pieds = C'est un entêté.

Il ne la voit pas où elle est : Il l'aime à la folie.

#### § 29. — Figures : Hyperbole

Il est à peine utile de faire remarquer que l'hyperbole est la figure préférée du méridional et par suite du Bayonnais. Toutefois il est nécessaire d'ajouter que souvent l'hyperbole porte sur les mots et non sur l'idée. Quand, au bas d'une lettre, nous mettons : Je suis tout à vous, nous ne mentons pas, et nous ne trompons personne, car le lecteur fera de lui-même la réduction nécessaire. De même quand le méridional dit : « Je n'ai pas dormi de toute la nuit », ou encore : « La grêle a tout ravagé », il faut comprendre : Je n'ai pas beaucoup dormi. La grêle a fait de grands ravages. Personne ne s'y trompe, sauf les gens du Nord qui l'accusent injustement de mensonge. C'est surtout ici qu'il faut savoir ce que parler veut dire.

Notre revue serait évidemment incomplète si nous ne réservions une place aux nombreuses expressions étrangères (espagnoles, basques, patoises), qui sont d'un usage courant à Bayonne. Nous nous contentons, pour aujourd'hui, de citer les plus usitées :

Alpargattes = espadrilles.

(Eh) bé = eh bien.

Bire bire = carrousel (chevaux de bois).

Bise = baiser (mot enfantin).

Canique = bille (jeu).

Cascant = sale (mot vulgaire).

Chabeque = sotté.

Chaouchoun = méticuleux.

Chichon = Rillon.

Cho ! = silence ! (interjection).

Choine = Petit pain d'un sou.

Fallador = hableur.

Garbance = pois chiche.

Marhader = rabâcheur.

Mimi = bobo (mot enfantin).

Moutchourdine = vieille fille.

Ñaño = gauche, stupide.

Pigne = pomme de pin.

Rosque = variété de pain.

Té ! = tiens !

---

Arrivé au terme de ce travail il ne me reste plus qu'à adresser à mes auditeurs une double prière. D'abord de vouloir bien m'indiquer les locutions, tournures, mots, etc.,

que j'ai oubliés. Puis, inversement, de me signaler ceux qui se sont glissés par erreur sur ma liste. N'étant pas de Bayonne, il a pu m'arriver de prendre pour des expressions locales des locutions particulières à quelques personnes ou même étrangères à notre ville. Il serait antiscientifique au premier chef et presque scandaleux au point de vue bayonnais de permettre à ces termes l'accès de mon recueil. Il suffira donc de me les désigner, et je me ferai un devoir d'expulser ces intrus (1).

J. LAMBERT.

---

(1) Qu'il me soit permis de remercier ici mes collègues, MM. Lafaye et Leclerc, à qui je dois une bonne partie des expressions que j'ai reproduites, ainsi que M. Ducéré, qui m'en a également signalé quelques-unes.





**ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS**  
**DES**  
**ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES**  
**DANS LA VILLE DE BAYONNE**

(1130-1899)



**CHAPITRE IV**



**PRINCES ET INFANTS**



**LE DUC ET LA DUCHESSE DE NEMOURS**  
**LE DUC D'AUMALE**

*(Suite)*

Ils partirent à neuf heures du matin, escortés par les gardes d'honneur bayonnaise et basque, et arrivés à la hauteur d'Anglet, ils prirent la route de Biarritz, où ils furent reçus par le maire au pied d'un arc de triomphe : vingt jeunes filles, vêtues de blanc, offrirent des fleurs à la duchesse, et Leurs Altesses s'arrêtèrent au pied de l'Atalaye, où elles montèrent, le duc d'Aumale donnant le bras à sa belle-sœur. Une foule énorme était accourue de toute part, la musique du 6<sup>e</sup> de ligne, qui avait été habilement placée sur des rochers, jouait ses meilleurs morceaux, et les princes s'assirent un moment pour jouir de la beauté du paysage. Bientôt ils remontèrent en voiture et reprirent la route d'Espagne à l'auberge de la Négresse.

Les princes arrivèrent à midi à Saint-Jean-de-Luz, où ils furent l'objet d'une réception enthousiaste. Indépendamment d'un arc de triomphe, la Grand'Rue, qui est fort longue, était transformée en une véritable voûte de verdure d'où tombaient des couronnes ; des guirlandes, entremêlées de fleurs, couraient d'une maison à l'autre, et formaient un seul berceau de toute cette rue qui était entièrement sablée. Le drapeau national flottait à chaque croisée, la garde nationale était sous les armes. Le maire harangua les princes, qui se rendirent à l'église, à la porte de laquelle les attendait le curé à la tête de son clergé.

En sortant de l'église, ils se dirigèrent vers la maison dite de Louis XIV. Ils y acceptèrent quelques rafraîchissements, tandis qu'ils examinaient les archives qui constatent les circonstances historiques et qui avaient été apportées exprès. A l'église on leur avait montré une porte murée qui est celle par laquelle était entré le grand roi et une autre par laquelle il était sorti le premier après sa construction.

A Béhobie, où les princes arrivèrent vers une heure, il se passa une scène imposante. La limite de la frontière française est au milieu du pont jeté sur la Bidassoa (1). Le

(1) Le voyage en Espagne des princes d'Orléans intéressa au plus haut degré les Bayonnais. Aussi, afin de les instruire des événements qui allaient se produire, non seulement les relations les plus circonstanciées furent publiées dans les journaux de l'époque, mais encore un érudit bayonnais publia, quelques jours avant le voyage, une série de notes historiques et géographiques sur les localités que devaient traverser les princes, que nous croyons devoir les reproduire ici, car il nous semble y reconnaître la marque du meilleur historien de notre ville, nous avons nommé J. Balasque.

*Bidassoa*, rivière qui sépare la France de l'Espagne pendant un espace d'environ 10 kilomètres, de Biriattou à la mer.

Son nom, assure-t-on, signifie, en basque, *chemin de Oeaso*, de *bise*, chemin, et *Oeaso*, nom du promontoire qui le termine du côté de l'Espagne. Ce promontoire

pont était absolument désert. Un escadron de chasseurs français était en bataille de ce côté-ci avec un bataillon du 60<sup>e</sup> régiment et une batterie d'artillerie. A l'extrémité du pont, du côté d'Espagne, on n'apercevait, comme toujours, que le factionnaire. Mais bientôt tous les personnages qui étaient chargés de recevoir les princes parurent et s'avancèrent.

est cité par Ptolémée comme l'extrémité occidentale des Pyrénées, et son nom se retrouve d'une manière plus positive dans le bourg d'Oyarzun.

La Bidassoa est le dernier cours d'eau dont la vallée soit longitudinale à la chaîne des Pyrénées, et il est à remarquer que depuis la Garonne qui, après avoir coulé dans une vallée transversale, s'infléchit à l'Ouest pour se jeter dans l'Océan, tous les autres cours d'eau prennent successivement cette direction d'une manière de plus en plus marquée, jusqu'à la Bidassoa, qui court presque de l'Est à l'Ouest.

La Bidassoa prend sa source sur le versant occidental du contrefort qui sépare les vallées françaises de Baïgorry et des Aldudes de celle de Baztan, qui est en Navarre, elle entre en Guipuzcoa au point appelé Enderlasa, et se rend à la mer au cap du Figuier, entre Fontarabie et Hendaye, après avoir déterminé la séparation entre la France et l'Espagne depuis Biriattou.

C'est sur la Bidassoa qu'a eu lieu l'entrevue du roi Louis XI de France et Henri IV de Castille, en 1463.

En 1510, un règlement intervint entre la France et l'Espagne pour fixer la propriété du cours de cette rivière, et Talvey devint dès lors la ligne divisoire, sauf depuis Fontarabie, où les Espagnols prétendent posséder la rivière tout entière. Mais la France a toujours nié cette propriété, qui est tombée en désuétude.

Lorsque les infantes Doña Ana (Anne d'Autriche) et Maria-Teresa (Marie-Thérèse) épousèrent les rois Louis XIII et Louis XIV, l'échange fut fait au milieu du fleuve. L'île des Faisans ne fut autre chose qu'une construction élevée à cet effet, sur pilotis, au milieu de la rivière, et contenant deux grandes barques, qui servirent aux conférences entre Mazarin et Don Luis de Haro ; cette île n'existe plus aujourd'hui.

Le pont de Béhobie, qui réunit les deux rives, a été construit en 1823 par les Français, qui en ont généreusement abandonné la moitié à l'Espagne, et depuis lors il est commun aux deux pays.

En face du pont est la montagne de San Marcial, terminée par l'ermitage de ce nom, qui y fut élevé en mémoire de l'échec qu'y subirent les Français en 1522, le jour même de la fête de ce saint. En 1794, les Espagnols occupaient la montagne de San Marcial au moyen d'un camp retranché défendu par 80 bouches à feu. Ce

Les princes descendirent de voiture et traversèrent le pont pendant que l'artillerie de Saint-Martial répondait aux salves des canons français. Quatre voitures attendaient les princes et ils firent leur entrée à Irun (1) où ils descendirent à la douane, où des rafraîchissements avaient été préparés. Ils quittèrent Irun précédés par deux courriers

camp fut attaqué de front le 14 messidor an II, par une partie de la division Frégiville, pendant qu'une autre partie le tournait par Biriadou : mais la division Moncey étant arrivée sur les derrières de la position, après s'être emparée de la montagne des Trois Couronnes, les Espagnols évacuèrent leur camp en désordre et s'enfuirent jusqu'à Oyarzun, laissant leur artillerie au pouvoir des Français.

Le 31 août 1813, le maréchal Soult fit attaquer la position de San Marcial par le corps du général Reille, pendant que celui du comte de Clausel essayait de tourner la position par Vera : l'attaque de gauche réussit, mais celle de front échoua complètement.

(1) *Irun*, dont le nom basque signifie *bon lieu* (*iri*, lieu ; *ona*, bon), et qu'on appelle aussi *Iranzu*, est la première ville d'Espagne que l'on rencontre en quittant la France ; elle a le titre de *villa* (1).

Irun dépend de la Guipuzcoa et de l'évêché de Pampelune. Il y a 500 maisons et plus de 1,200 habitants ; 4 hameaux, contenant 230 métairies en dépendent.

On ignore l'époque de la construction de cette petite ville ; on n'en retrouve le nom que dans une charte donnée à Fontarabie par le roi Alphonse VIII, en 1203. On y trouve diverses médailles et inscriptions romaines qui ont fait croire que c'était l'ancienne Ituriza de Ptolémée ; mais cette opinion, soutenue par l'historien d'Irun, le docteur Gainza, est erronée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Irun a dépendu, jusqu'en 1766, de Fontarabie ; mais à cette époque le roi Charles III octroya à sa municipalité (*ayuntamiento*) le droit de juridiction civile et criminelle. Ses armes lui ont été concédées avec la devise : *Vigilantiæ custos*, pour la conduite de ses habitants pendant la guerre contre les Français, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'église d'Irun a été reconstruite en 1808 ; elle a un maître-autel et dix chapelles. Dans la sacristie coule, d'une fontaine en marbre, une source d'eau permanente.

Irun a produit plusieurs marins illustres, et un gouverneur de Caracas, le marquis del Valle de Santiago (H. de Berrotaran).

(1) « En Espagne, on distingue les lieux habités en *ciudad*, *villa* et *lugar*. Ces noms ne sont pas donnés seulement selon l'importance des lieux, mais d'après les circonstances qui ont motivé l'emploi de ces titres dans les chartes royales ».

et escortés par un détachement de dragons. Ils arrivaient au relais de poste d'Astigarraga, et comme ils ne devaient pas entrer à Saint-Sébastien, le maire de cette ville et une grande partie de la population se rendit au-devant d'eux pour les saluer. Le 4 septembre ils entraient à Tolosa ; à neuf heures et demie ils prirent la route de Pampelune, où les reines étaient arrivées le 2 du même mois. A quatre heures et demie ils firent leur entrée dans la ville avec les honneurs que l'on doit aux infants, et ils descendirent au palais qui avait été préparé pour eux et qui était l'hôtel d'Ezpeleta. Nous ne ferons pas le compte-rendu des fêtes splendides qui furent données. Réceptions, courses de taureaux, poésie basque et *zortz co*, rien n'y manqua, mais cela est du domaine de l'histoire espagnole, et ces relations nous entraîneraient trop loin. Nous citerons seulement une revue des troupes espagnoles où se trouvaient, rangés en bataille, 2 bataillons du régiment d'infanterie du *Principe* ; 4 compagnies du génie ; 2 bataillons du régiment de *Castille*, 3 d'*España* ; 3 de *Mallorca* ; 2 compagnies d'artillerie à pied ; 2 batteries d'artillerie de montagne à dos de mulets ; 2 batteries d'artillerie de bataille, traînées par des mulets ; 3 escadrons de lanciers du régiment du *Principe* ; 2 escadrons du régiment de *Sagunto* et 3 escadrons de chasseurs de *Maria Christina*. Les princes étaient accompagnés par le maréchal Narvaez, et la revue commandée par le général Pavia, capitaine général de Navarre,

Le 8, le duc et la duchesse de Nemours quittèrent Pampelune pour revenir à Bayonne, en prenant la route de Tolosa. Le duc d'Aumale partit en même temps par la nouvelle route à travers les vallées d'Ulzama et de Baztan, car il voulait visiter les positions sur lesquelles les maréchaux Soult et Wellington avaient manœuvré en 1813.

D'Elizondo, il continua sa route à cheval jusqu'à Espelette, où il trouva une voiture qui lui avait été envoyée de Bayonne. Il arriva dans cette ville vers dix heures du soir et trouva à l'Évêché, où il descendit, le duc et la duchesse de Nemours, qui venaient d'arriver. Le lendemain, 9 septembre, il quitta Bayonne pour se rendre à Bordeaux.

Vers neuf heures et demie, le duc de Nemours partit pour Cambo, tandis que la duchesse se rendait directement au château de Lacarre. Cambo avait fait des préparatifs vraiment charmants et qu'il est bon de signaler rapidement. Tout avait été prévu pour le cas où la duchesse serait du voyage. Ainsi, comme les princes avaient environ six kilomètres à faire par la traverse pour rejoindre la route royale n° 132, près de la 18<sup>e</sup> borne, où ils devaient reprendre leur voiture, on avait préparé un cacolet vraiment royal : il était recouvert d'un beau drap à bandes rouges, entouré d'une frange d'or ; tout le harnais était à l'avenant. Un homme expert avait été préposé pour guider et soutenir la belle mule qui le portait. Il y avait aussi une chaise à porteurs au service de laquelle avait été affectée une troupe d'élite de vigoureux montagnards. Enfin on avait pensé à un cheval harnaché à l'anglaise, de manière que S. A. R. la duchesse de Nemours aurait eu trois moyens de transport à sa disposition. Une troupe de jeunes filles devait lui adresser un compliment et lui présenter une riche tulipe en or supportant des fleurs, on avait même songé à lui offrir, pour le comte d'Eu, une boîte renfermant un charmant costume de danseur basque pour un enfant de quatre ans.

Le mauvais temps vint tout gâter et le prince parut seul accompagné de ses infatigables gardes d'honneur bayonnais et basques. Il fut reçu par le maire au milieu de la

ville en fête, alla visiter l'établissement thermal et assista à une partie de pelote. Puis, montant à cheval, il prit le pont qui fait communiquer le haut et le bas Cambo. Un délégué de Cambo l'accompagna, voulant être l'interprète des sentiments de la population et lui offrir le costume de danseur basque qui n'avait pu lui être remis, ainsi que des boîtes de chocolat.

Le duc et la duchesse se réunirent à Hasparren, trouvèrent à Irissarry un arc de triomphe et des danseurs basques, et arrivèrent à cinq heures du soir au château de Lacarre, où ils furent reçus par le général comte Harispe. Le récit officiel de leur réception et de leur séjour est trop intéressant et trop peu connu pour que nous ne le reproduisions pas ici :

« La garde d'honneur de Saint-Jean-Pied-de-Port, composée de trente hommes à cheval, en berret basque, veste de velours noir, pantalon blanc, ceinture rouge, attendait les princes à la porte du château. Après quelques moments de repos, LL. AA. RR. sont montées dans une voiture découverte de M. le comte Harispe et sont parties avec lui pour Saint-Jean-Pied-de-Port, escortées par la garde d'honneur. Saint-Jean-le-Vieux avait élevé un arc de triomphe et réuni sa garde nationale. A Saint-Jean-Pied-de-Port toutes celles du pays étaient rangées en bataille, au nombre d'environ 2,500 hommes ; il n'était si mince village, tant éloigné qu'il fût, jusqu'aux Aldudes, qui n'eût voulu fournir son contingent. Tous étaient vêtus à neuf et uniformément : veste bleue, pantalon blanc, ceinture rouge et le berret basque, les officiers portaient la blouse. Cette troupe offrait un coup d'œil vraiment militaire.

« Parmi ce corps, la garde nationale du canton de



Baïgorry comptait 1,200 hommes, commandés par M. Hector Etcheverry ; son frère, M. Louis Etcheverry, commandait la garde à cheval de Saint-Jean-Pied-de-Port, tous deux fils du brave et respectable M. Etcheverry, qui commanda pendant les campagnes de 1813 et 1814 la garde nationale de Baïgorry, sous les ordres du lieutenant-général comte Harispe, le plus noble des enfants de cette vallée. M. Etcheverry ne quitta le général qu'à Toulouse, et mérita d'être décoré pour sa belle conduite.....

« A Saint-Jean-Pied-de-Port, les princes ont été accueillis par le plus éclatant enthousiasme : aux vivats incessants de la garde nationale et des troupes de la garnison se joignaient les cris de toute la population, qui manifestait une joie sincère et profonde. LL. AA. RR. s'en sont montrées fort touchées, et ont bien voulu en exprimer leur satisfaction à plusieurs reprises.

« La municipalité attendait les princes sur la place, ainsi qu'une députation de jeunes demoiselles de la ville qui ont offert une corbeille de fleurs à Mme la duchesse. Le prince a répondu au discours que lui a adressé le maire de Saint-Jean-Pied-de-Port, qu'il était heureux de se trouver au milieu d'une population à la fois si brave, si patriotique et si obéissante aux lois. M. Hector Etcheverry ayant, en sa qualité de syndic de la vallée de Baïgorry, et au nom de ses compatriotes, demandé au prince que leurs discussions avec leurs voisins fussent portées au pied du trône, S. A. R. a répondu qu'au gouvernement seul il appartenait de régler les difficultés existant encore au sujet de la question de limites, mais qu'il ne manquait pas de dire au roi avec quel intérêt et quelle promptitude cette question méritait d'être examinée.

« Madame la duchesse de Nemours est entrée ensuite

dans la maison de M. le Maire de Saint-Jean-Pied-de-Port, et Mgr le duc de Nemours est monté à cheval pour passer la revue de la garde nationale et des troupes de la garnison, rangées sur deux lignes, et se rendre à la citadelle, où il est demeuré plus d'une heure à la visiter en détail. Le prince s'en est fait apporter les plans et a dit à M. le comte Harispe de lui raconter les événements de guerre dont le pays a été le théâtre depuis 1793, et particulièrement les opérations entreprises en 1813 par M. le maréchal Soult, pour débloquer Pampelune. En descendant de la citadelle, le prince a rejoint Madame la duchesse, et LL. AA. RR., remontées en voiture, ont passé de nouveau devant les gardes nationales et les troupes, excitant un enthousiasme encore plus grand, s'il est possible, qu'à leur arrivée. Elles auront un bon souvenir à garder du Pays Basque, comme le leur y demeurera à jamais gravé.

« LL. AA. RR. sont rentrées à huit heures du soir au château de Lacarre.

« Les deux chambres destinées aux princes avaient été meublées à neuf, avec autant de goût que de recherche ; un salon charmant les séparait. Les deux salons du rez-de-chaussée avaient été destinés pour la réception, et on avait improvisé une salle à manger dans l'orangerie. Cette pièce était décorée de tentures blanches et ornée de draperies rouges et bleues. Des trophées d'armes étaient disposés dans chacun de ses angles, et un magnifique lustre, formé de baïonnettes, l'éclairait. Des fleurs partout. On entrait par le jardin, illuminé en verres de couleur, et on arrivait aux appartements en passant sous une immense tente qui encadrait les arbustes les plus précieux ».

Le banquet contenait toutes les notabilités de cette partie du Pays Basque. Le 11, à huit heures du matin, les

princes quittèrent le château de Lacarre pour se rendre à Oloron. Une réception eut lieu à Saint-Palais, puis à Mauléon et Tardets. A Oloron ils s'arrêtèrent un moment à la sous-préfecture, et arrivèrent à Pau à dix heures et demie du soir.

Le 13 septembre ils partirent pour aller visiter la vallée d'Ossau.

Au pont de Louvie-Juzon, les princes furent harangués par M. d'Espalungue, syndic de la vallée ; ils traversèrent Bielle et Laruns. Puis, continuant leur route, passèrent aux Eaux-Chaudes et aux Eaux-Bonnes. « Rentrés à Bonnes, dit la relation du temps, LL. AA. RR. ont été conduites à la Promenade Horizontale, où un spectacle fort curieux leur avait été préparé. Un pavillon de verdure, avec des colonnes de fleurs, avait été dressé à l'entrée de cette jolie avenue. Les princes s'y sont assis, et aussitôt a commencé, sous leurs yeux, le défilé de tous les costumes montagnards, de toutes les industries villageoises ; c'était une idée très originale, un coup d'œil charmant. Voici quel était l'ordre du défilé :

« 1<sup>o</sup> Musique ossaloise, tambourins, flageolets. — Deux moissonneuses. — Deux laitières, vases sur la tête. — Deux boulangères avec leurs paniers. — Deux marchandes de fleurs. — Deux porteuses d'eau avec leur seau sur la tête. — Deux marchandes de fraises, etc., etc. Toutes déposaient leurs corbeilles en passant devant le pavillon. — 2<sup>o</sup> Deux chasseurs d'izards portant un izard suspendu à un bâton. — Autres chasseurs portant coqs de bruyères, perdrix blanches, cigognes, vautours, aigles, etc., etc. — 3<sup>o</sup> Des pêcheurs avec poissons. — Troupeaux de chèvres, troupeaux de moutons ; pasteurs, chevriers en costume complet ; trois ou quatre énormes chiens de montagne. —

4° Musique espagnole ; Espagnols en costume, dansant et précédant les ouvriers de la Promenade Horizontale, chaque ouvrier portant sur l'épaule, en défilant, pic, pelle ou masse. — 5° 20 veuves avec la cape blanche brodée de noir. — 20 veufs. — 20 montagnards en vestes violettes, d'autres en vestes rouges. — 6° Cinq ou six groupes de jeunes gens et jeunes filles exécutant des *passe carrère*, des *agsénilhets*. — 7° Masse compacte de jeunes filles. — 8° Masse compacte de montagnards, pasteurs, etc., etc., en costume, s'arrêtant devant le pavillon pour chanter en chœur : *La haït sus las montagnes*.

« De nombreux drapeaux tricolores étaient portés par ces ouvriers et montagnards.

« Les pasteurs faisaient entendre leurs sifflets, leurs cris d'appel ».

Cette petite fête pastorale parut beaucoup intéresser les princes. Gaston Lacaze leur remit un herbier de la vallée, et à cinq heures et quart ils étaient de retour à Pau. Le lendemain, à sept heures, ils partaient pour Bordeaux, laissant un grand souvenir de leur passage et de leur séjour dans le pays (1).

---

(1) Le *Phare des Pyrénées*, 1845, n° 744, publie une série de couplets en langue basque, et qui furent composés et chantés à Hasparren, en l'honneur du duc et de la duchesse de Nemours. Ils portent le titre suivant : *Coplac Larralde Bordachouri. Haspardarrac, 1845, 107<sup>an</sup> 9<sup>an</sup> emanic. Nemourseco iaou duque eta andere duquessaren ohoretan*.

## LE DUC ET LA DUCHESSE DE MONTPENSIER

Passage des princes se rendant en Espagne. — Programme de la réception. — Le prince et la princesse passent la Bidassoa. — Arc de triomphe à Béhobie. — La suite. — Ornementation de la porte d'Espagne. — Discours du maire de Bayonne. — Le maire de Bayonne galant et érudit. — La sœur de la reine Isabelle. — Feu d'artifice. — Représentation de gala. — Une cantate. — Bal. — Le capitaine Forgeot danse avec la duchesse de Montpensier. — Départ de Bayonne. — Souvenirs princiers.

Le duc de Montpensier est le dernier des princes d'Orléans qui soit passé par Bayonne et qui y ait fait une entrée solennelle. Il s'agissait de son mariage avec l'infante Doña Luisa Fernanda de Bourbon, sœur cadette de la reine Isabelle. Le duc de Montpensier et le duc d'Aumale, son frère, passèrent à Bayonne le jeudi 1<sup>er</sup> octobre 1846. Ils descendirent à l'Évêché et repartirent le lendemain matin à sept heures pour Madrid. Nous ne parlerons point de leur réception à la frontière et des fêtes magnifiques qui eurent lieu à Madrid à l'occasion du mariage, elles sont trop connues et appartiennent d'ailleurs à l'histoire générale. Nous nous contenterons de décrire l'entrée des nouveaux époux à Bayonne, ainsi que les fêtes qui furent données en leur honneur.

Tout comme pour la réception du duc et de la duchesse de Nemours, il fut publié et affiché un programme municipal, dont la reproduction ci-dessous est des plus intéressante et réglemente parfaitement la réception des Altesses Royales.

### PROGRAMME

Le Maire de la ville de Bayonne, vu les lois du 24 messidor an XII et 10 juillet 1857, arrête :

ART. 1<sup>er</sup>. — Lundi prochain, 26 de ce mois, l'artillerie de la place annoncera, conformément aux ordres donnés par

M. le lieutenant général commandant la division, l'arrivée de LL. AA. RR. dans la ville de Bayonne.

ART. 2. — Les édifices publics seront décorés dès le matin, et les habitants sont invités à décorer leurs maisons du drapeau national. Les navires en rivière seront pavoisés.

ART. 3. — LL. AA. RR. seront reçues à l'arc de triomphe par le Corps municipal et par une députation de jeunes demoiselles.

Le cortège, entrant par la porte d'Espagne, suivra la rue Mayou et traversera la place Notre-Dame jusqu'au palais de l'Évêché.

ART. 4. — La rue Mayou, la place Notre-Dame et la rue de l'Évêché seront débarrassées de tout étalage et de tous autres objets qui pourraient gêner la circulation.

ART. 5. — Dès le matin de la journée du 26 et jusqu'à l'entrée de LL. AA. RR. au palais de l'Évêché, aucune voiture ne pourra circuler, soit à la porte d'Espagne, soit à la rue Mayou, ou sur la place Notre-Dame et la rue de l'Évêché.

ART. 6. — Le même jour, lundi 26, représentation extraordinaire au théâtre, à laquelle LL. AA. RR. ont bien voulu promettre d'assister.

ART. 7. — Un feu d'artifice sera tiré sur les glacis de Lachepaillet immédiatement après la sortie du spectacle.

ART. 8. — Le mardi 27, à deux heures après-midi, une joute, dite *régaltes*, aura lieu sur l'Adour à partir du stationnaire pour arriver à un point désigné vers le travers de l'arsenal de la marine aux chais Dubrocq.

Deux prix seront accordés, l'un de 200 fr., l'autre de 100 fr., aux embarcations qui auront, les deux premières, atteint le but de la joute. Ces prix seront décernés par un jury.

ART. 9. — Dans l'après-midi du 27, bal aux Allées-Marines, si le temps le permet.

Le soir, un bal sera offert par la ville à LL. AA. RR.

ART. 10. — Les écoles publiques auront vacances pendant les journées des 26 et 27.

ART. 11. — Le présent arrêté sera publié et affiché, après avoir été adressé à M. le lieutenant-général commandant la division et à M. le sous-préfet de l'arrondissement.

Fait à l'Hôtel de Ville, à Bayonne, le 23 octobre 1846.

*Le maire de Bayonne,*

FR. BALASQUE.

Le lundi 20 octobre 1846, le duc et la duchesse de Montpensier quittèrent Irun et arrivèrent quelques instants après sur le pont de Béhobie, où des salves d'artillerie tirées des deux rives de la Bidassoa annonçaient leur entrée en France. Deux arcs de triomphe, magnifiquement décorés, avaient été élevés aux deux extrémités du pont, l'un par l'autorité espagnole, l'autre par le génie militaire de France. Les balustrades du pont avaient été transformées en une élégante haie de verdure et de fleurs ; de distance en distance on avait placé des drapeaux espagnols et français alternativement, dont les hampes étaient réunies par des guirlandes de lauriers. Cette haie, surmontée de drapeaux, se prolongeait jusqu'à l'extrémité de la place de Béhobie. L'arc de triomphe, sur le territoire français, avait sur la façade, au pied, deux magnifiques trophées d'armes et de drapeaux aux couleurs des deux nations ; au-dessus de l'arcade il y avait deux écussons, l'un aux armes d'Espagne avec les initiales F. R., l'autre à celles de France avec les initiales A. O. Au frontispice on avait placé cette inscription en lettres d'or : « A LL. AA. RR. Mgr le duc et Madame la duchesse de Montpensier ». Au-dessus flottait le drapeau de la France, réuni par des guirlandes à deux groupes de drapeaux espagnols et français placés aux extrémités.

Les princes, arrivés au pont à deux heures, y furent

reçus par le préfet et le sous-préfet. Le général Rachis était à la tête des troupes échelonnées sur le pont et sur toute la longueur de Bébobie. La musique du 27<sup>e</sup> de ligne exécuta un *boléro* dédié à la duchesse par le chef, M. A. Gornaux, puis elle joua la marche royale d'Espagne.

Le duc et la duchesse étaient accompagnés du lieutenant général baron Athalin, aide-de-camp du Roi ; de M. de Arana, introducteur des ambassadeurs à Madrid ; du duc de Gluckberg, premier secrétaire d'ambassade ; du colonel Thierry, aide-de-camp, le commandant Fiereck, officier d'ordonnance, et de Latour, secrétaire des commandements de S. A. R.

La comtesse de Hultz et la comtesse de Bridieu, dames d'honneur de la reine, qui s'étaient rendues à Madrid, étaient dans une voiture du cortège.

Le général comte Harispe, à la tête de son état-major, s'était porté à un kilomètre de Bayonne. Un escadron du 8<sup>e</sup> chasseurs était en bataille sur la hauteur de la route. Venaient ensuite la garde d'honneur à cheval de Bayonne et la garde d'honneur basque aussi en bataille à droite et à gauche de la route. Ces trois corps de cavalerie firent l'escorte des princes jusqu'au palais de l'Évêché. Un autre escadron du 8<sup>e</sup> chasseurs, avec étendard et musique en tête, commandé par le colonel, les batteries d'artillerie et un bataillon du 60<sup>e</sup> étaient en bataille sur les glacis de la porte d'Espagne, à droite et à gauche.

Les brigades du service actif des douanes continuaient la haie ; puis venait un bataillon du 60<sup>e</sup>, commandé par le colonel, avec sapeurs et musique, et occupant l'espace compris entre les deux portes. La compagnie des sapeurs-pompiers était établie intérieurement, entre la porte d'Espagne et un arc de triomphe. Un bataillon du 27<sup>e</sup> de



ligne et la compagnie des canonniers vétérans arrivaient jusqu'à la place de la cathédrale.

L'entrée de la porte d'Espagne était vraiment ravissante. Au débouché des ouvrages de guerre, et par un heureux contraste, se dressait gracieusement l'arc de triomphe, au milieu de deux élégants pavillons. Ce qui restait de la ville de guerre avait été caché sous une forêt d'arbrisseaux verts. Dans un de ces pavillons se trouvait le maire de Bayonne à la tête du conseil municipal. Il harangua les Altesses et nous reproduisons son discours, car il s'y trouve toujours des particularités bayonnaises qui indiquent sa parenté si proche avec l'historien J. Balasque :

« Madame,

« Soyez la bien venue ! L'arrivée de Votre Altesse Royale est pour nous une fête et nous comble de joie ! Vous entrez dans une ville unie à l'Espagne par les liens d'une amitié séculaire que rien n'a pu altérer, au milieu d'une population presque espagnole et de langue et de cœur, impatiente d'entourer de son respect, de saluer de ses acclamations la sœur de la reine Isabelle, la fille de l'auguste Christine, la petite-fille de tant de grands rois, moins princesse encore par le sang que par les grâces et la beauté.

« Il y a deux siècles, ici même, dans cette enceinte toute pleine de souvenirs, les échevins de Bayonne vinrent haranguer à leur passage deux reines jeunes et charmantes comme vous, comme vous infantes d'Espagne ; c'étaient la fière Anne d'Autriche et la sublime Marie-Thérèse, vos illustres aïeules. Jours brillants et glorieux de notre ancienne France ! leurs deux vies furent comme les limites du beau règne de Louis XIV : Anne parut à son aurore ; Marie-Thérèse à son déclin.

« Vous le voyez, Madame, les infantes d'Espagne nous ont porté bonheur ; et la France nouvelle, qui joint au juste sentiment de ses intérêts véritables la poétique superstition du passé, saluera votre présence comme un gage et une promesse de l'avenir.

« Bayonne est la clé de la France ; son premier magistrat, heureux et fier, Madame, de vous ouvrir les portes de votre seconde patrie, vient déposer aux pieds de Votre Altesse Royale l'hommage respectueux et sincère du plus profond dévouement ».

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous présenter le Conseil municipal de la ville de Bayonne. Nous apportons à Votre Altesse Royale nos félicitations et nos vœux à l'occasion de votre mariage ; daignez les accepter avec bonté. L'accueil de nos concitoyens vous dira, bien mieux que nos paroles, que nous voyons toujours avec bonheur au milieu de nous les fils de notre roi bien-aimé, les princes de la jeunesse, enfants de prédilection de la France libérale et guerrière.

« Vive le Roi ! Vive la famille Royale ! » (1).

Les princes remercièrent le maire avec effusion, et le cortège se remit en marche. On faisait à peine attention au temps, qui était très mauvais, tant la population était avide de contempler les traits de la jeune infante.

Le feu d'artifice, qui ne devait être tiré qu'après le spectacle, le fut à six heures à cause de l'incertitude du temps (2). Un peu avant cette heure, deux bataillons des-

(1) Archives de Bayonne.

(2) Programme d'un feu d'artifice qui sera tiré le 20 de ce mois, à dix heures du soir, sur les glacis Lachepaillet, par les soins de l'artillerie de la place.

Une batterie de campagne tirera à volonté pendant toute la durée du feu.

Le feu d'artifice sera composé de :

tinés à tirer des fusées à étoiles étaient arrivés sur le terrain, en face des fenêtres de l'Évêché, où étaient descendus les princes. A un signal d'une des croisées du palais, le feu d'artifice éclata, et aux vives lueurs qu'il répandait par intervalles, on pouvait voir les courtines et les bastions couverts de curieux.

La salle de spectacle présentait un aspect magique, car elle était remplie jusqu'au cintre. Leurs Altesses Royales arrivèrent vers huit heures, toutes les loges d'avant-scène étaient remplies des riches uniformes des généraux espagnols et français. La salle entière se leva avec des cris enthousiastes à l'arrivée des princes, qui occupèrent la loge municipale.

Mais on attendait avec impatience le lever du rideau ; il s'agissait d'une cantate composée en l'honneur de S. A. R. l'infante duchesse de Montpensier. « L'accompagnement de ce morceau fait beaucoup d'honneur à M. Van Gèle,

1<sup>o</sup> Un feu de bataillon avec cartouches à étoiles.

Une salve de 50 fusées volantes.

Une salve de 10 bombes d'artifice.

2<sup>o</sup> Onze grandes pièces d'artifice.

Une salve de 10 bombes d'artifice ;

3<sup>o</sup> Un feu de bataillon avec cartouches à étoiles.

Une salve de 50 fusées volantes.

Une salve de 10 bombes d'artifice.

4<sup>o</sup> Une galerie de 500 chandelles romaines.

Un arc de triomphe.

Une salve de 10 bombes d'artifice.

5<sup>o</sup> Un feu de bataillon avec cartouches à étoiles.

Une salve de 10 pièces de 8 sur chantier.

Une salve de 10 bombes d'artifice.

6<sup>o</sup> Un bouquet de 2,000 fusées volantes.

Bayonne, le 23 octobre 1846.

*Le Maire,*  
FR. BALASQUE.

premier chef d'orchestre ; c'est un *allegro* saisissant, d'une facture distinguée. M. Baille, baryton, est venu chanter la cantate, que nous transcrivons plus bas, et dont le refrain était répété en chœur par tous les artistes de la troupe, hommes et femmes » (1). On jouait le dernier acte du *Barbier de Séville*.

(1)

#### HOMMAGE

A S. A. R. DONA LUISA FERNANDA, INFANTE D'ESPAGNE,  
DUCHESSE DE MONTPENSIER

*Cantate chantée sur le théâtre de Bayonne, paroles de M. de L..., musique de M. Van Gèle*

##### I

Toi que la France appelait de ses vœux,  
Astre charmant qui te lèves pour elle,  
Sur cette terre, où dorment tes aïeux  
Viens sans regrets, digne sœur d'Isabelle,  
Cette France est ta mère, et, fière de ses droits,  
Elle retrouve une fille chérie ;  
Souris d'orgueil, rejeton de nos rois :  
Tu n'as pas changé de patrie.

##### II

De la Castille aux rives de l'Adour,  
Un peuple entier levé sur ton passage,  
En te voyant ravir à son amour,  
Amèrement déplorait son veuvage.  
Il est en France aussi de nobles cœurs ;  
Objet charmant de notre idolâtrie,  
Vas, ne crains rien pour ton sceptre de fleurs :  
Tu n'as pas changé de patrie.

##### III

Si Dieu voulut te donner pour berceau  
Celui du Cid, la glorieuse Espagne,  
Rappelle-toi qu'un destin non moins beau  
T'ouvre aujourd'hui le sol de Charlemagne.  
Lorsque de tous côtés l'éclat de la grandeur  
Frappe les yeux dans l'heureuse Ibérie,  
Tout parle ici de gloire et de splendeur !  
Tu n'as pas changé de patrie.

Les princes quittèrent le théâtre après le morceau final et rentrèrent à l'Évêché aux cris de toute la population.

Le 27, vers une heure de l'après-midi, une grande affluence de monde se porta aux Allées-Marines. A deux heures les princes arrivèrent dans une calèche et escortés des gardes d'honneur à cheval bayonnaise et basque. A la cale de la place de la Liberté les attendait le canot du remorqueur qui les conduisit sur ce bâtiment mouillé en face de l'Arsenal maritime.

Les joutes commencèrent au bruit des fanfares de la musique du 8<sup>e</sup> régiment de chasseurs. Nous ne ferons point le détail de ces régates, qui amusèrent beaucoup les spectateurs, car elles étaient infiniment plus rares qu'aujourd'hui. Aussitôt après le duc et la duchesse regagnèrent leur voiture qui les attendait aux Allées-Marines, et le cortège prit la route de Biarritz, d'où il ne revint qu'après avoir visité le Port-Vieux, l'Atalaye et la Roche-Percée.

Le bal donné par la ville fut superbe. Les princes y restèrent depuis neuf heures jusqu'à onze heures. Lorsqu'ils firent leur entrée, la duchesse au bras du maire de Bayonne, toutes les dames invitées la saluèrent profondément pendant qu'elle faisait le tour de la salle, accompagnée de sa suite ordinaire.

#### IV

Espagne et France, ô grandes nations !  
De votre histoire arrachez quelques pages,  
Et bannissez les sombres passions  
Qui de vieux temps causèrent les orages.  
A d'innocents époux, dans un aussi beau jour,  
Obséder, c'est leur vœu qui vous prie :  
« Prenez, pour nous, confondant votre amour,  
« Former une seule patrie ».

La duchesse figura dans huit quadrilles sans paraître éprouver la moindre fatigue. Au nombre de ses danseurs se trouvait le capitaine d'artillerie Forgeot, et une relation du temps ajoute l'anecdote suivante : « Nous ne pouvons nous défendre de raconter la circonstance particulière qui a valu à M. le capitaine Forgeot l'honneur de danser avec la princesse ; elle fera voir combien est vif et sincère le souvenir que S. A. R. le duc de Montpensier conserve des personnes qui furent ses compagnons d'armes au début de sa carrière. Le prince avait servi dans la batterie de M. le capitaine Forgeot comme lieutenant, et se trouvait avec lui en Afrique, particulièrement à l'affaire dans laquelle le prince fut blessé. S. A. R. reconnut M. Forgeot au bal, et fut à lui avec l'air le plus ouvert, le plus cordial : « Je veux vous présenter, lui dit-il, à Mme la duchesse « de Montpensier, vous me ferez le plaisir de danser avec « elle ».

Le 28 octobre, LL. AA. RR., vers huit heures du matin, quittèrent Bayonne, toujours escortées par les gardes d'honneur bayonnaise et basque et avec le même cérémonial. Elles trouvèrent les troupes en armes et formant la haie sur leur passage, et furent saluées à la sortie de la ville par le maire et les autorités civiles et militaires. Elles prirent la route de Peyrehorade qui devait les conduire à Pau. Malgré le changement de régime qui survint bien peu d'années après, le souvenir de ces fêtes resta bien vivant dans l'esprit des Bayonnais. C'est aussi pour cette raison que nous leur avons donné un tel développement.

Nous devons ajouter que les princes laissèrent, avant de partir, de nombreuses traces de leur passage. Deux grands dîners, l'un de cent couverts, l'autre de quarante, avaient été donnés par le duc de Montpensier pendant son séjour.

Puis le prince fit remettre au maire une somme de 2,000 fr. pour les pauvres de la ville. Mme E. Le Roy, femme du sous-préfet, reçut un bracelet enrichi de brillants et M. Balasque, maire de Bayonne, une magnifique bague au chiffre royal, entourée de diamants. Mlle Goyette, qui, à la tête des jeunes demoiselles de Bayonne, présenta des fleurs et adressa un compliment à la duchesse, reçut un riche bracelet. Le lieutenant des gardes d'honneur basques, Cigarroa, reçut un porte-crayon en or, enrichi d'un diamant. Le chef de musique du 27<sup>e</sup>, auteur du boléro, eut un bijou semblable. Mlle Feillet, qui avait présenté à la princesse une *Vue du pont de Béhobie* prise au moment de son entrée en France, et deux dessins représentant un garde d'honneur basque et un garde d'honneur de Bayonne, une broche de prix.

L'auteur des paroles de la cantate, M. de L..., exécutée au théâtre, M. Van Gèle, compositeur, et M. Baile, qui la chanta, reçurent, les deux premiers de riches épingles, le troisième un beau porte-crayon. Enfin, le directeur du théâtre reçut une somme de 500 fr. avec les remerciements du prince.

---

## SÉJOUR A BAYONNE D'INFANTS D'ESPAGNE

Don François de Paule. — Le bateau à vapeur le *Météore*. — Débarquement. — Les princes sont logés dans la rue Boug-Neuf. — Dîner à l'île de Roll. — Visite à l'île de Berens. — Promenade sur l'Adour. — Revue sur les glacis des troupes de la garnison. — Excursion à Cambo. — Départ pour Toulouse.

A part le séjour fait à Bayonne, en 1808, des infants d'Espagne, nous ne relevons point d'autre passage officiel que celui de 1838, duquel nous donnons ici quelques détails. Le 8 mai, toute la population bayonnaise se portait en foule aux Allées-Marines, garnissait les quais, la place de la Liberté, le pont Mayou, la place du Réduit et la rue Bourg-Neuf bien longtemps avant que le *Météore*, qui avait été signalé depuis huit heures du matin, n'eût franchi la Barre de l'Adour. Le bateau à vapeur arrivait de Santander, où il était allé chercher les infants d'Espagne Don François de Paule, Doña Marie-Charlotte et leur famille composée de huit princes et princesses.

Vers deux heures de l'après-midi, le *Météore* entra dans le fleuve et fut salué par deux coups de canon tirés par le stationnaire du Boucau, auquel il répondait coup pour coup et sans interrompre sa marche, mais en la ralentissant graduellement, de manière à s'arrêter à peu près au milieu des Allées-Marines. Quand il eut jeté l'ancre à cette hauteur, un grand canot monté par quatorze rameurs, et sur lequel se trouvait le préfet, le général de division Noguès, le chef maritime, M. Thierry, officier d'ordonnance du roi, le consul et le vice-consul d'Espagne, s'approcha, et tous ces personnages montèrent sur le pont du *Météore*. Les tambours du bord battirent aux champs et sa musique joua une fanfare. Les infants parurent sur le pont, où M. Thierry les complimenta, et peu d'instant



après ils descendirent dans le canot. Les marins du *Météore*, placés sur l'arrière du bâtiment, poussèrent quatre vivats en agitant leurs chapeaux, et la musique se fit entendre une seconde fois.

Le canot qui portait les princes prit la tête des diverses barques dans lesquelles étaient leur suite et remonta l'Adour au bruit du canon de l'Arsenal de la Marine, et après être entré dans la Nive, il vint s'amarrer à la cale de la place de la Liberté où débarquèrent les infants. L'aspect de la foule qui se pressait sur le pont Mayou et la place de la Liberté toucha Don François de Paule, et Doña Charlotte exprima plusieurs fois sa satisfaction en français et en termes très aimables pour la ville de Bayonne (1).

Après avoir mis pied à terre, les infants montèrent dans les voitures qui les attendaient, et furent conduits à l'hôtel de la Marine, guidés par le chef maritime (2). Les compagnies d'élite du 4<sup>e</sup> léger formaient la haie sur le pont, le Réduit et dans la rue Bourg-Neuf, et elles rendirent aux princes les honneurs militaires.

M. de Lagatinerie avait reçu l'ordre du ministre de la marine de préparer l'hôtel maritime pour le logement des infants. Les meilleures dispositions avaient été prises et une chapelle avait même été établie.

Le lendemain, les équipages des princes, leurs voitures

(1) L'infant Don François de Paule était déjà passé à Bayonne et y avait fait un séjour en 1808, avec son père Charles IV. Il était le plus jeune frère de Ferdinand VII et était marié à l'infante Doña Louise-Charlotte, sœur de la reine Christine, du roi de Naples et de la duchesse de Berry. Cette princesse était née en 1803 ; la famille se composait de six enfants dont l'aînée, qui était une fille, avait dix-huit ans.

(2) L'hôtel de la Marine, situé dans la rue Bourg-Neuf, appartient aujourd'hui à M. Larribière.

et leur suite, se montant à environ trente personnes, furent débarqués de bonne heure. A dix heures, les princes entendirent la messe dans leur chapelle, et à deux heures reçurent les autorités. Plusieurs personnages furent invités à dîner.

Les princes, un peu fatigués de leur voyage, ne sortirent pas de la matinée, et vers quatre heures seulement ils firent une promenade en voiture en dehors de la ville sur les hauteurs de Saint-Pierre d'Irube. Dans la matinée, Don François de Paule était allé à pied, avec deux de ses fils, visiter la cathédrale.

Le vendredi 11 mai ils allèrent en voiture visiter la propriété de M. Léon, située près de Saint Bernard, et y acceptèrent des rafraichissements. Le lendemain samedi, les infants acceptèrent le dîner qui leur avait été offert à l'île de Roll, sur l'Adour, par M. Cambon, consul d'Espagne à Bayonne. Leurs Altesses Royales partirent à trois heures de l'après-midi avec la marée. Deux canots transportaient les invités : dans le premier se trouvaient les princes, le consul d'Espagne, le préfet, le comte de Parsent, premier majordome, et le chef maritime ; dans le second, le maire de Bayonne, les deux gentilshommes de la chambre du prince, Mme de Lagatinerie et la famille du comte de Parsent.

Avant d'aborder à l'île de Roll, les canots remontèrent l'Adour jusqu'à l'île de Berens. Les princes espagnols s'arrêtèrent dans la belle propriété de M. de Laperrière, qui les accompagna dans leur promenade et leur offrit des rafraichissements. Après une visite de près d'une heure, ils prirent congé de leurs hôtes et se rendirent à l'île de Roll, chez M. H<sup>te</sup> Guichenné.

Au bout d'une courte promenade le cortège se dirigea

vers une tente élégamment ornée de fleurs et de feuillage, et disposée de manière à communiquer avec une des salles de la maison. Le service y avait été dressé, et vingt-quatre convives prirent place au banquet. Le repas dura près de deux heures, et les infants donnant enfin le signal du retour à Bayonne, où on arriva à neuf heures du soir.

Le dimanche 13 mai, une revue des troupes de la garnison fut passée sur les glacis par le général Noguès. L'infant Don François de Paule et deux de ses fils passèrent chapeau bas devant la ligne de bataille. L'infant était en habit bourgeois, sur lequel étaient brodés les insignes de plusieurs ordres. Les deux princes, ses fils, portaient des redingotes et avaient un ruban rouge à la boutonnière.

L'après-midi les infants firent, en voiture, une promenade jusqu'à Ondres, et le lundi, quoique le temps fût devenu pluvieux, ils n'en firent pas moins une promenade. Le mardi, ils firent une excursion à Cambo où un dîner les attendait, et après plus d'une semaine de séjour, ils partirent le mercredi 17 mai pour Toulouse, où un appartement leur avait été préparé.

---

## DEUXIÈME PARTIE

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>

---

## PRINCESSES ET INFANTES

---

### CATHERINE DE NAVARRE

Les princesses de Castille. — Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV.  
— Arrivée à Bayonne. — Le Corps de ville l'envoie chercher à Bidache. — Ornementation des bateaux. — Gardes d'honneur, arquebusiers et piquiers. — Réception à la porte de Saint-Esprit.  
— Présent de confitures. — Les Allées de Madame.

Si nous en exceptons les princesses de Castille, filles du roi Don Pedro le Cruel, qui y firent un séjour assez long, nous ne trouvons pas à mentionner le passage à Bayonne d'une seule princesse royale pendant toute la durée du moyen âge, et il nous faut même arriver à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour signaler un fait semblable méritant d'être constaté. Il est vrai que les siècles suivants vont nous dédommager de cette rareté de princesses et d'infantes.

C'est donc Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, à laquelle il avait confié l'administration de ses états de Navarre, qui commence cette nouvelle série. Elle arriva à Bayonne le 22 février 1591, afin d'aller visiter les défenses de Bayonne, menacée par une invasion espagnole. Le Corps de ville, averti de la venue de la princesse, s'appêta à la recevoir avec honneur. Le lieutenant de maire, deux échevins et deux jurats allèrent la prendre à Bidache avec

quatre galions armés et équipés, montés chacun par un conseiller, dix hommes, des trompettes et un porte-enseigne, ces derniers vêtus aux couleurs de la princesse. Ces bateaux firent escorte à la *galupe* qui portait la sœur du roi ; l'embarcation était garnie de velours à l'intérieur ; elle possédait une cabine peinte aux couleurs de Madame et était revêtue intérieurement de la plus riche tapisserie que la ville avait pu se procurer. Sept rameurs, habillés comme les trompettes, conduisirent cette *galupe* et celle qui portait les bagages.

La princesse fut reçue à son arrivée par une compagnie de jeunes gens armés d'arquebuses et de piques et richement vêtus d'un costume uniforme. Elle était commandée par un capitaine, un lieutenant et un enseigne portant le casque, le hausse-col et le corselet. Reçue à la porte de Saint-Esprit par le Corps de ville en robes de cérémonie, elle se mit en marche vers le logis qui lui avait été préparé à l'Évêché en traversant les rues jonchées de verdure et superbement tendues de tapisseries de haute lisse. Douze jeunes gens de la ville, choisis dans la bande parmi les plus qualifiés, furent placés à la porte de sa demeure pour servir de garde d'honneur, et vingt autres bien équipés et bien armés de casques et de cuirasses, se tinrent prêts à l'accompagner à cheval dans le cas où elle voudrait aller faire quelque excursion dans les environs. La princesse fut l'objet, de la part de la ville, de nombreuses prévenances, et reçut un cadeau de cinquante petits barils de confitures d'Espagne. Comme les échevins redoutaient que la ville ne fût surprise au milieu des fêtes et des assemblées qui eurent lieu à cette occasion, ils renforcèrent la garde des portes et prièrent le gouverneur que le sieur de Larralde se retirât au Château-

Neuf pour le garder avec le nombre d'hommes qu'il jugerait nécessaire (1).

Peu de temps après le départ de Catherine de Navarre, le Corps de ville fit planter derrière l'Évêché et sur le rempart une belle promenade qui garda jusqu'à la fin de l'ancien régime le nom d'*Allées de Madame*.

---

(1) Archives de Bayonne, BB. 13, CC, 167.

**LOUISE-ÉLISABETH D'ORLÉANS, PRINCESSE  
DE MONTPENSIER  
ET MARIE-ANNE-VICTOIRE, INFANTE D'ESPAGNE**

Projets de mariages. — Réparation des chemins. — La princesse d'Orléans fait son entrée à Bordeaux. — Itinéraire dans les Landes. — Préparatifs de la ville de Bayonne. — La baraque de l'île de la Conférence. — Passage des troupes se rendant sur la Bidassoa. — Cérémonial. — Réception de la princesse à la porte de Saint-Esprit. — Entrée à Bayonne et logement au Palais Épiscopal. — Les présents de la ville. — Jambons et cuisses d'oie. — L'infante d'Espagne arrive à Oyarzun. — L'échange des princesses. — Une fiancée de trois ans. — De Bayonne à Bordeaux.

Le 17 février 1720 était enfin conclue la paix entre la France et l'Espagne, et le roi Philippe V songeait à se rapprocher du régent, qui pouvait être pour ses jeunes fils un puissant protecteur. Il s'agissait de marier le roi Louis XV, alors âgé de onze ans, avec l'ainée des filles du roi d'Espagne, l'infante Marie-Anne-Victoire, âgée seulement de trois ans. En même temps on négociait une autre union, celle du prince des Asturies, l'infant Don Louis, né en 1707, fils aîné de Philippe V et de Gabrielle de Savoie, sa première femme, avec l'une des plus jeunes filles du Régent, Mademoiselle de Montpensier, Louise-Élisabeth, alors âgée de quatorze ans. Comme l'échange des princesses devait se faire sans retard, des ordres furent donnés pour les mesures à prendre en Guyenne pour leur passage.

L'état des chemins avait d'abord attiré la sollicitude du gouvernement. La correspondance échangée à ce sujet donne une triste idée de l'état de la grande route de Paris à Madrid : on pouvait compter sur un passage au moins de six à sept cents chevaux. Un détachement des gardes du Corps avait été au devant de l'infante, et afin de donner

aux Espagnols une idée avantageuse de la cavalerie française, il avait été décidé, en outre, que les deux régiments de Chartres et de La Tour seraient dirigés sur la Bidassoa.

Cependant, la princesse d'Orléans se rapprochait tous les jours de Bordeaux. Le 13 décembre elle avait quitté Mirambeau se dirigeant sur Blaye, et le lendemain 15, elle s'embarquait à dix heures du matin sur la Maison navale, qui se mit en marche remorquée par quatre chaloupes armées de vingt-quatre rameurs habillés de bleu et au bruit de plus de cent coups de canon, et arrivait à midi à l'île de Cazeaux, où un repas lui était offert par les jurats. Bientôt signalée à Lormont par une salve d'artillerie, elle passait entre deux lignes de vaisseaux au nombre de plus de deux cents, tous tirant des salves, et débarquait à la porte des Salinières. Elle y fut haranguée et conduite à l'Hôtel de Ville entre deux haies de milice bourgeoise s'élevant à plus de quatre mille hommes.

Le 19 décembre elle se remettait en route au bruit du canon et allait le même jour coucher à Castres, dans une chambre qu'avaient occupée autrefois Louis XIII et Louis XIV à leur passage dans cette ville (1).

Le lendemain elle couchait à Langon ; le 21, à Bazas, où la fatigue qu'elle éprouvait la dispensa des harangues ; le 22 elle arrivait à Captieux et gagnait Roquefort le lende-

(1) La route de Langon était alors, comme depuis, la seule praticable. On trouve cependant au dossier des observations sur la route de Bordeaux à Bayonne, par Gradignan, dite des *Grandes Landes*, qui feraient supposer qu'on aurait un instant pensé, comme on l'a fait souvent par la suite, à prendre cette direction ; mais si de Bordeaux à Gradignan le chemin était presque tout pavé, et le pavé bon, plus loin, après un morceau de chemin neuf qu'on était en train de *graviller*, on rencontrait des trous, des fossés, des flaques d'eau. Il fallait traverser certaines propriétés particulières. Il y avait cependant sur cette ligne des maîtres de poste qui se prétaient très obligeamment à préparer les passages.



main avec le projet de séjourner à Mont-de-Marsan le jour de la fête de Noël.

La ville de Bayonne avait fait, elle aussi, les plus grands préparatifs. Déjà, le 8 décembre 1721, le premier échevin informe le Corps de ville du prochain passage des princesses. Mais comme les revenus sont épuisés « par les charges courantes », il exhorta les autres échevins à ouvrir leurs bourses et à faire les avances nécessaires à ces dépenses. Mais l'échevin Dulivier proposa de faire seul les avances des sommes qui lui seraient remboursées avec les premières rentrées, ce qui, on le pense bien, fut aussitôt accepté (1).

En même temps M. Dadoncourt, lieutenant de roi, avertit les membres du Corps de ville qu'il avait reçu des ordres pour fournir des meubles nécessaires les baraques de l'île de la Conférence, dans lesquelles devaient avoir lieu l'échange des princesses. Il lui fut répondu que la ville ne contenait pas les meubles nécessaires, et le jurat Léon Dulivier fut encore chargé de ce soin. La ville le défrayerait du tout.

Le 5 décembre, le Corps de ville fut informé des honneurs qu'il devait rendre aux princesses. Le Régent voulait qu'on rendit les mêmes devoirs à l'infante que lorsque le roi d'Espagne se rendit dans ses états, c'est-à-dire une garde de 150 hommes, deux capitaines en pied, et les officiers avec un drapeau. Quant à Mademoiselle, il suffisait de lui donner une compagnie de garde avec un drapeau. Mais à leur entrée et à leur sortie il fallait faire tirer tout le canon de la place. Les troupes qui devaient se rendre sur les bords de la Bidassoa commençaient à

(1) Archives de Bayonne, BB. 42.

passer. Le 24 décembre ce furent deux compagnies du second bataillon des régiments de Touraine et de Richelieu, et le 25, les deux régiments de cavalerie de Chartres et de La Tour, chacun de huit compagnies de 25 cavaliers, et il fallut faire préparer pour tout ce monde les gîtes d'étape et les fourrages.

Cependant la princesse de Montpensier fut retardée quelques jours à Mont-de-Marsan par les eaux débordées. Le 1<sup>er</sup> janvier 1722, les députés de la ville partirent pour Saint-Vincent pour la saluer. Ils continuèrent leur route jusqu'au delà de La Cabane, où ils rencontrèrent M. Desgranges, maître des cérémonies, à qui ils firent part du sujet de leur voyage. Il en parut très surpris et conseilla aux députés de se retirer, leur disant qu'ils avaient fait un déplacement bien inutile, et quoiqu'ils lui eussent représenté que c'était là l'un des anciens usages de la ville, il insista si fort que ceux-ci revinrent sur leurs pas et se retirèrent à Ondres.

Bientôt ils furent de retour à Bayonne, où M. Desgranges arriva aussitôt après et fut consulté par le Corps de ville sur le cérémonial qu'il fallait observer. On lui dit que le prince de Rohan était arrivé trois jours auparavant et que le Corps de ville était allé lui rendre visite en robe rouge, mais qu'on avait différé de lui envoyer les présents jusqu'à l'arrivée ; mais le maître des cérémonies n'ayant pas approuvé cette dernière circonstance, le Corps s'empressa de les envoyer sous la conduite du capitaine du guet, et ils furent acceptés avec politesse et toutes sortes de marques de satisfaction.

Cependant on savait que la princesse de Montpensier devait arriver le vendredi 2 janvier 1722 ; les magistrats se rendirent en robe rouge à la porte de Saint-Esprit, où

ils furent présentés par M. Desgranges. Le premier échevin fut admis à l'honneur de haranguer la princesse : « elle parut très sensible aux démonstrations de joye et de respect que la ville lui donna et répondit avec une bonté infinie ». Elle fit son entrée à Bayonne au bruit du canon et traversa la ville dont les rues étaient tapissées et bordées par les troupes de la garnison et les compagnies bourgeoises sous les armes.

Elle descendit au Palais Épiscopal, où son appartement avait été préparé, et les magistrats y firent transporter aussitôt les présents de la ville. Ils consistaient en douze grandes corbeilles remplies de vins de toute espèce, de jambons, de barils de cuisses d'oie et de boîtes de confitures. Ce beau présent fut reçu avec satisfaction. Le Corps de ville passa ensuite dans l'appartement de la duchesse de Ventadour, à laquelle il présenta ses respects et offrit aussi ses présents. La princesse partit le 5 pour St-Jean-de-Luz et fut saluée par les magistrats à sa sortie de la ville.

Cependant l'infante d'Espagne était arrivée à Oyarzun et tout était prêt pour la cérémonie de l'échange. Nous avons vu que la ville de Bayonne avait été chargée des frais de l'ameublement des pavillons construits dans l'île de la Conférence. Les salles de l'entrevue avaient été tapissées de velours cramoisi, ainsi que les cabinets de dames, le tout bordé de crépines d'or. Il s'y trouvait un lit de repos, 48 tabourets, 2 fauteuils et 12 chaises. Le tout s'élevait à la somme de 5,048 livres (1).

L'échange des princesses se fit le 9 janvier 1722 (2), et

(1) Archives de Bayonne, CC. 320.

(2) Il existe aux Archives départementales de la Gironde, C. 3635, une relation imprimée où sont racontées avec détail toutes les péripéties des journées du 4 au 9 janvier 1722.

l'infante d'Espagne, après un repos assez prolongé que son jeune âge réclamait, elle avait trois ans, fit son entrée à Bayonne le 9 du même mois. Elle y fut reçue avec le même cérémonial que la princesse, avec cette différence que le jour de son arrivée on alluma un feu de joie sur la place publique et qu'on donna ordre à chaque habitant d'allumer le sien devant sa porte à neuf heures du soir. L'illumination générale dura toute la nuit.

Le prince de Rohan fut visiter le premier échevin et le remercier du zèle que la ville avait déployé dans cette circonstance. Mais un fait bien autrement important pour l'amour-propre du Corps se produisit pendant le séjour de l'infante. La relation officielle s'exprime sur ce sujet de la manière suivante :

« La confiance qu'on devait à M. Desgranges empêcha que les députés allassent à Saint-Jean-de-Luz présenter à l'infante les respects et les hommages de la ville, ainsi qu'on se l'était proposé ; mais on fut surpris d'apprendre dans la suite et pendant le séjour que l'infante fit icy, que la démarche que M. Desgranges fit à La Cabane fut généralement condamnée par Madame de Ventadour, qui jugea qu'il avait renvoyé les députés pour qu'on ne le trouvât pas en défaut, car il devait être à Saint-Vincent pour les présenter à la princesse. Les magistrats eurent du moins dans cette occasion le plaisir de se justifier et d'être applaudis ».

L'infante n'arrivait que le 19 janvier à Roquefort, qu'elle quittait le lendemain pour aller coucher à Captieux. Le 21 elle faisait son entrée à Bazas et allait loger au Palais Épiscopal sous la garde des bourgeois en armes ; le 23, elle se rendait à Langon ; le 24, à Castres, et le 25, un dimanche, elle entra à Bordeaux. Des fêtes magni-

riques furent données, auxquelles elle assista peu, et le 3 février elle se rendait à Blaye toujours dans la fameuse maison navale, pour se rendre de là sur Mirambeau.

Il devait s'écouler peu de temps sans qu'on vit repasser de nouveau les deux princesses, que l'inexorable politique renvoyait chacune dans leur pays.

---

## LA PRINCESSE DE BEAUJOLAIS

Nouveau projet de mariage. — La princesse Philippine-Élisabeth. — Itinéraire de la princesse jusqu'à Bayonne. — Députés de la ville. — Le chevalier d'Orléans. — Le duc de Duras. — Préparatifs de réception. — La princesse est harangée par le maire. — Présent d'oranges de la Chine. — Vin d'Espagne. — Un intendant désintéressé. — Départ de la princesse.

Ce passage était à peine terminé qu'un autre se préparait, celui d'une autre fille du régent, Mademoiselle de Beaujolais, car la jeune reine d'Espagne que nous avons vu passer sous le nom de princesse de Montpensier, avait arrangé le mariage de sa sœur cadette avec l'infant Don Carlos. Le 21 novembre 1722, le directeur des ponts et chaussées, le marquis de Beringhem, informait l'intendant de Guyenne des ordres donnés par le régent pour le voyage de sa fille, la princesse Philippine-Élisabeth, qui venait à peine d'atteindre sa septième année. Le 24 novembre on connaissait l'itinéraire de la princesse, dont le départ était définitivement fixé au 1<sup>er</sup> décembre (1). Elle devait être traitée comme fille de France et recevoir les hommages dus à son rang. Le maître des cérémonies, Desgranges, était encore chargé de régler, d'après les ordres qu'il avait reçus du Roi, tout ce qui devait être observé ou retranché dans le cérémonial. On devait en tout cas accomplir ce qui avait été fait pour Mademoiselle de Montpensier. Le 30 décembre 1722, la princesse débar-

(1) L'état des étapes et des séjours que devait faire le cortège, était le suivant : de Paris à Bayonne par Chartres, Orléans, Loches, Poitiers, Lusignan, Chinon, Saint-Jean-d'Angély, Saintes, Mirambeau, etc., 31 jours de marche et 10 jours de séjour : à Orléans, 1 jour ; à Loches, 1 jour ; à Poitiers, 3 jours ; à Saintes, 3 jours ; à Bordeaux, 3 jours ; à Mont-de-Marsan, 1 jour. Au total, 181 lieues et demie, en 41 jours au moins.

quait de la maison navale et se rendait à l'archevêché de Bordeaux entre deux haies de troupes. Pendant la même nuit, une des plus furieuses tempêtes qu'on eût vu depuis longtemps éclatait sur la Gironde. Sur plus de cent barques qui avaient été rassemblées pour le passage des équipages, quatre seulement avaient pu être sauvées, et parmi celles qui périssaient au milieu de la tourmente se trouvait celle qui contenait le mobilier de la chambre de la princesse. En même temps, une indisposition de la duchesse de Duras, qui l'accompagnait, retardait son départ, et des inondations presque générales empêchaient les passages.

Le 14 janvier 1723, la princesse allait coucher à Captieux, qu'elle quittait le vendredi 15 pour se rendre à Roquefort. Le voyage s'achevait, du reste, sans accident, et bien qu'on eût trouvé un peu d'eau entre Bordeaux et Castres, on n'avait cependant couru aucun danger, elle s'approchait de Bayonne qui était depuis longtemps prête à la recevoir.

Le premier échevin prévint le Corps de ville du prochain passage de la princesse de Beaujolais, et celui-ci délégua le jurat Dantès pour les acquisitions et les dépenses relatives à la réception. Le lendemain, sur un nouvel avis, le Corps rassemblé décida qu'il serait donné des ordres aux bourgeois et habitants d'avoir à tapisser la façade de leurs maisons par toutes les rues par lesquelles elle devait passer ; la nuit, les fenêtres devaient être illuminées, et il fut enjoint à tous ceux qui appartenaient à la milice de se rendre en armes devant les maisons de leurs officiers, où ils recevraient des ordres, sous peine, en cas de désobéissance, de 20 livres d'amende et de prison.

Quatre députés furent nommés pour se porter au devant de la princesse et de la duchesse de Duras. C'étaient :

Charles Darretche et Joseph Dantès, appartenant au Corps de ville, Léon Rol et Roland Dolhonde, anciens notables. De plus, il fut décidé que, tant pour la princesse que pour le duc de Duras, gouverneur de la province, qui venait avec elle, les troupes bourgeoises seraient mises sous les armes et la ville illuminée pendant toute la durée de son séjour.

Le chevalier d'Orléans, grand prieur de France et général des galères, qui la précédait, arriva à Bayonne le 10 janvier. Le Corps de ville pensant que ce seigneur n'était point employé dans le passage de la princesse, hésita un moment s'il irait le visiter en robe où s'il suffisait d'y aller simplement en corps. Mais ayant pris conseil des plus anciens notables de la ville et particulièrement de M. d'Adoncourt, lieutenant de roi, il fut décidé que la robe de cérémonie était de rigueur, et ils furent parfaitement accueillis par ce grand personnage, qui parut prendre beaucoup de plaisir à leur visite. Et comme en même temps le duc de Duras fit savoir qu'il ne voulait point aucune espèce de réception particulière, il fut décidé, pour obéir à son ordre, qu'on se contenterait d'aller le visiter chez lui.

Le duc arriva en effet et descendit chez le lieutenant de roi, où il reçut le Corps de ville de Bayonne, entouré de tous les officiers de la garnison. Là, il lui fut présenté le présent ordinaire composé de huit paniers garnis de fleurs et de branches de laurier. Il y avait deux paniers de ces savoureux jambons d'Orthez, deux paniers de cuisses d'oies et quatre paniers de vins choisis d'Espagne et de Capbreton.

L'arrivée de la princesse était attendue pour le 21 janvier. Les députés partirent le 20 au matin pour se trouver



de bonne heure à Saint-Vincent, où elle devait coucher et où ils eurent l'honneur de la complimenter de la part de la ville. Le lendemain 21, les tambours de la ville ayant arboré leur cocarde, battirent la générale à trois reprises différentes pour avertir les habitants de se mettre sous les armes. Les troupes furent mises en haie bordant les rues conduisant à l'Évêché, où la princesse devait descendre. En même temps les magistrats, suivis des notables et précédés par les massiers, les capitaines et les soldats du guet se rendirent, vers trois heures de l'après-midi, à l'avancée du pont Saint-Esprit, pour y attendre et recevoir la princesse.

Vers quatre heures M. Desgranges, maître des cérémonies, qui avait été au devant de Mademoiselle de Beaujolais avec le duc de Duras, ses gardes et ses pages superbement vêtus et accompagnés par cinquante gentilshommes admirablement montés, revint seul et mit pied à terre à l'entrée du pont Saint-Esprit pour présenter les magistrats à la princesse.

Bientôt le canon de la citadelle commença à tirer des salves et le carrosse de Son Altesse Royale parut précédé par les trompettes et par la maréchaussée et suivi par les gardes du corps. Parvenue à l'extrémité du pont, la voiture s'arrêta et les magistrats furent présentés à la princesse par le maître des cérémonies. Le maire la harangua selon l'habitude « et luy représenta que depuis son départ elle n'étoit point entrée dans aucune ville dont la séparation dût être plus intéressante que celle de Bayonne comme ville frontière, et comme la dernière du royaume de luy faire entrevoir les agrémens d'aller rejoindre sa sœur la princesse des Asturies, et l'utilité que ceste ville pourroit se promettre de l'union des deux communes et de la double alliance ».

La princesse continua sa route toujours saluée par des salves incessantes d'artillerie. Elle était suivie par le Corps de ville, ses officiers et les notables qui l'accompagnèrent jusqu'au Palais Épiscopal, où elle devait descendre. En même temps, les présents destinés à la princesse de Beaujolais, à la duchesse de Duras et à Madame de Saint-Germain, sa gouvernante, étant arrivés, ils lui furent présentés avec le cérémonial prescrit.

Le cadeau de la ville était bien choisi et savoureux. Il se composait de 3 paniers contenant 21 jambons, 3 paniers contenant 9 barils de cuisses d'oie, 2 paniers avec 48 bouteilles de vin de Capbreton, et un panier de 24 bouteilles de vin d'Espagne. Deux paniers remplis d'oranges de la Chine et enfin un panier contenant des boîtes de confitures sèches. Le tout orné de fleurs et de branches de laurier galamment entrelacés. La princesse remercia les magistrats et fit quelques libéralités aux gardes de la ville qui avaient transporté le présent.

De là, les magistrats passèrent dans l'appartement de la duchesse de Duras, à laquelle ils présentèrent également les présents de la ville consistant en deux paniers de jambons, deux de cuisses d'oie, deux paniers de vin de Capbreton, un panier de vin d'Espagne et un d'oranges. Madame de Saint-Germain reçut deux paniers de jambons, deux paniers de cuisses d'oie et deux paniers de vin de Capbreton. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à M. Desgranges, maître des cérémonies, à qui on envoya deux paniers de jambons, deux paniers de cuisses d'oie et deux paniers de vins de Capbreton et d'Espagne (1).

L'intendant montra un désintéressement plus rare en

(1) Archives de Bayonne, CC. 320.

refusant de recevoir un présent de la ville, disant qu'il ne lui était pas dû, aussi le Corps résolut-il de lui envoyer le vin de Capbreton qui restait, et qu'il voulut bien accepter.

Le 24 la princesse quitta la ville, saluée à son passage par les échevins qui s'étaient transportés en corps à la porte de Saint-Léon. Elle arriva à Saint-Jean-de-Luz vers quatre heures de l'après-midi, au bruit du canon et des tambourins des Basques qui vinrent la recevoir en dansant leurs danses nationales.

Elle séjourna dans cette dernière ville jusqu'au 26, et arrivée à la frontière elle fut remise entre les mains du duc d'Osuna, qui, arrivé depuis quelque temps à Vittoria, s'était arrêté avec la maison que la cour d'Espagne avait formée pour Mademoiselle de Beaujolais, de crainte que les fourrages ne vinssent à manquer.

Mais les événements, plus forts que toutes les combinaisons de la diplomatie, ne devaient pas tarder de déjouer tous ces plans d'union des deux couronnes. Deux années ne seront pas écoulées que les infantes qu'on vient de voir fêtées et acclamées, devront reprendre tristement le chemin de leurs patries respectives : l'infante et Mademoiselle de Beaujolais honteusement renvoyées ; Mademoiselle de Montpensier déjà veuve de l'infant Don Louis, décédé le 31 août 1723.

---

## RETOUR DE L'INFANTE ET DES PRINCESSES D'ORLÉANS

Changement de politique. — Conduite scandaleuse de la princesse de Montpensier. — On décide le renvoi des princesses. — La suite et l'escorte de l'infante. — La ville de Bayonne se décide à recevoir les princesses. — Le guet est habillé à neuf. — Nouveaux présents offerts par la ville. — Réception. — Entrée de l'infante. — Son départ pour St-Jean-Pied-de-Port et l'Espagne. — Le maire prend le commandement militaire de la ville. — Avis de l'arrivée des princesses. — Les habitants de Saint-Jean-de-Luz invités à dîner par la ville. — Échange de politesses et de compliments. — Départ des princesses d'Orléans.

Le roi Philippe V d'Espagne avait abdiqué en faveur de son fils aîné Don Louis, l'époux de la princesse de Montpensier. Retiré, à l'exemple de Charles-Quint, dans le château de Saint-Ildephonse, il n'était pas cependant si étranger à ce qui se passait autour de lui, qu'il ne regretât parfois d'avoir abandonné son autorité à un jeune homme timide et pusillanime, tombé sous le joug d'une junte puissante. Il y avait, en outre, à la cour d'Espagne, de bien grands scandales qui transparaient au dehors avec une cruelle insistance. La jeune reine qui, dès son arrivée à Madrid, avait montré une humeur triste et revêche jusqu'à refuser les fêtes qu'on lui offrait, ne s'était pas amendée depuis son avènement au trône. Peut-être en était-elle à regretter la cour brillante de Versailles, qu'elle avait laissé pour la sombre demeure de l'Escorial ? Son attitude n'avait pas tardé à être mal interprétée, et les désordres notoires de sa sœur aînée, la duchesse de Berry, n'encourageaient que trop les soupçons les plus odieux (1). Le

(1) Des bruits propagés avec insistance, même dans la plus haute société des Pays-Bas Autrichiens, allèrent jusqu'à affirmer qu'un certain marquis des Eaux, un Flamand, avait été assassiné à Madrid, pour avoir été trouvé de nuit chez la jeune reine d'Espagne.

jeune roi, circonvenu par les rumeurs les plus scandaleuses, faisait alors conduire sa femme au château du Buen-Retiro. Elle n'y restait cependant pas longtemps, car bientôt avait lieu la réconciliation des époux ; mais le roi, atteint de la petite vérole, mourait cinq jours après, le 31 août 1724.

Philippe V n'avait pas trouvé à Saint-Ildephonse le calme qu'il désirait. Il avait eu à essuyer les plaintes de sa femme, l'ambitieuse Elisabeth Farnèse, et de son entourage qui ne pouvait se consoler du pouvoir perdu. Après la mort de son fils, il devint plus facile de lui faire entendre que lui seul pourrait relever l'autorité royale. Cependant il hésitait encore lorsque, le nonce du pape ayant levé tous ses scrupules, il déclara, le 5 septembre 1724, qu'il reprenait la couronne.

Le régent de France était mort depuis quelques mois (2 décembre 1723), et le jeune roi Louis XV régnait sans partage avec le duc de Bourbon pour premier ministre (1). Désormais il n'y aura plus de ménagement pour Philippe V, et on ne reculera pas devant le sanglant outrage qu'on va lui faire en renvoyant l'infante, arrivée à Paris depuis 1722. On conçoit combien l'irritation du roi catholique fut grande, et, poussé par la reine, il ne parlait plus que de vengeance. Sur le champ, comme pour représailles, il décidait le renvoi de Mademoiselle de Beaujolais, qui venait d'être fiancée à l'infant Don Carlos.

Il n'y avait qu'à exécuter au plus tôt ce nouvel échange de princesses. Tout devait se passer comme la première fois, sauf les démonstrations d'allégresse, feux d'artifice

(1) Ennemi, à ce qu'on disait, de la maison d'Orléans, il n'aurait renvoyé l'infante que pour provoquer le renvoi en France de Mademoiselle de Beaujolais.

et illuminations qui ne pouvaient convenir dans la circonstance. Les harangues devaient être évitées.

En même temps on apprenait que la veuve du roi Louis, la jeune reine douairière d'Espagne, allait rentrer en France en même temps que la princesse de Beaujolais. Philippe V, de plus en plus irrité, avait aussi ordonné son renvoi. Leur mère, la duchesse d'Orléans, faisait aussitôt partir en poste un maître des cérémonies qui devait, de concert avec le lieutenant de roi de Bayonne, pourvoir, dans un cas si précipité, à la réception des princesses. La duchesse d'Orléans envoyait également au devant de ses filles des dames de sa cour, quelques femmes de chambre avec une personne de confiance qui devait s'entendre avec l'intendant afin de parer aux éventualités.

En même temps une lettre de Versailles lui apprenait que l'infante devait partir le 3 avril et arriver le 30 à Bordeaux, où elle passerait trois jours (1). Le service de la table devait être fait par les officiers du roi, et la princesse et sa suite devaient être voiturées dans les équipages de Sa Majesté. La suite était très nombreuse. Elle se composait principalement de Mme la duchesse de Tallara, gouvernante, de deux sous-gouverneurs, de six femmes de chambre, de sept officiers de la chambre, de quatre chapelains, de quatre médecins et apothicaires, etc., etc. Le détachement des gardes du corps qui l'accompagnait se composait de : un lieutenant, deux exempts, deux brigadiers, deux sous-brigadiers et cinquante gardes, plus un clerc du guet des gardes ; les cent suisses, un fourrier et

(1) Cet itinéraire comptait 31 journées de marche (181 lieues  $1/2$ ) et six séjours. — (A Orléans, à Amboise, à Poitiers, à Saintes, à Bordeaux, à Mont-de-Marsan). — L'infante devait être le 20 avril à Blaye, les 30 avril, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 mai à Bordeaux, le 4 mai à Castres, le 5 à Langon et le 17 à Bayonne.

douze suisses, les gardes de la porte, quatre gardes ; la prévôté de l'hôtel, un lieutenant, un exempt et quatre gardes. Enfin, elle allait être accompagnée de l'ambassadeur d'Espagne, M. Loulès, et le ministre de Sa Majesté catholique, le marquis de Monteleon, avec leurs suites et leurs équipages. Cependant, il fallait bien se garder de confondre ce qui était honneurs dus au rang, avec fêtes, réjouissances, etc., ce qui rendait la situation fort délicate. Il fallait sept cents chevaux pour voiturier tout ce monde.

On voulait éviter la rencontre de l'infante avec les princesses revenant d'Espagne, et tout, au contraire, paraissait indiquer qu'elle aurait lieu entre Bazas et Bayonne ; mais tout le monde était fort en retard ; on eut un moment l'idée que le roi catholique n'autoriserait le passage des princesses qu'après que l'infante aurait traversé la frontière ; cela eût, en effet, simplifié les choses, mais au contraire les Espagnols agirent avec précipitation, car la maison envoyée par Philippe V au devant de sa fille était passée à Bayonne, surprenant les autorités. Elle était dirigée par le marquis de Santa Cruz, les dames de la maison de l'infante et leur cortège, composé de cinq à six cents chevaux. Elle était rejointe à Castres le 3 mai, où le marquis de Santa Cruz venait la saluer et se mettait en marche sur Bayonne, où nous allons voir quels furent les préparatifs faits pour la recevoir.

Déjà, le 13 avril 1725, le Corps de ville avait député les échevins Dolhonde et Dulivier vers M. Desgranges, maître des cérémonies et introducteur des ambassadeurs, afin de savoir de lui quel serait le cérémonial qui devait être suivi pour la réception des princesses. Le 7 mai, autre délibération pour la nomination de députés pour aller les saluer à leur arrivée, soit à La Cabane, soit à Saint-Jean-

de-Luz « à cause, y est-il dit, de la situation de cette ville et de son commerce ». Mais auparavant, le 7 avril, dans une séance spéciale du conseil, tous les arrangements avaient été pris pour la double réception. L'échevin Dulivier et le jurat Hontabat furent désignés d'un commun accord pour présider aux dépenses extraordinaires et aux cadeaux de la ville qui devaient se renouveler, comme pour le premier passage. Il fut délibéré en même temps qu'il serait distribué aux soldats du guet des chapeaux neufs, bordés d'argent, des bas et des souliers.

Le lendemain, nouvelle séance au cours de laquelle les députés vers M. Desgranges rapportèrent que le maître des cérémonies leur avait fait entendre qu'il n'était pas nécessaire que la ville envoyât des députés au devant des princesses, et que les harangues ordinaires devaient être supprimées. Aussi le Corps décida-t-il qu'il ne se rendrait point à l'entrée de la ville pour l'arrivée de l'infante, mais qu'il se contenterait de se transporter au logement qui lui était destiné pour la saluer et lui offrir son présent. Cependant ils firent une distinction en faveur des princesses, sans doute parce qu'elles étaient françaises, en délibérant que le Corps en robe se trouverait à l'avancée de St-Léon pour la recevoir, et que les sergents de quartier se tiendraient prêts à faire mettre la milice bourgeoise sous les armes.

Le 22 avril, le Corps de ville de Bayonne reçut l'avis que le duc de Duras devait arriver le 26 au soir, ainsi que M. de Loulès, ambassadeur, le marquis de Monteleon, ministre plénipotentiaire au congrès de Cambrai, qui précéderaient l'infante, accompagnés du marquis de Santa Cruz et de la marquise de Niébas, qui avaient été envoyés au devant d'elle par le roi catholique. « La ville, considé-



rant l'utilité de la bonne correspondance pour le commerce entre les deux frontières, auroit fait proposer audit sieur Desgranges, par les mêmes commissaires, s'il ne conviendrait point d'accueillir lesdits seigneurs espagnols et les dames qui seroient à la suite des princesses, de quelques petits présents ». Le maître des cérémonies ayant déclaré que cela ne pouvait qu'être très utile pour la ville, il fut aussitôt décidé que les cadeaux qui devaient être présentés seraient composés de la manière suivante :

E. DUCÉRÉ.

*(A continuer).*

# INTRODUCTION DU MAÏS

Dans les Basses-Pyrénées et les Landes

---

On ignore encore à quelle époque on a commencé à cultiver le maïs dans cette contrée.

« La culture du maïs est moderne, disait Dorgan, en 1846 (1) et ne remonte pas à plus de soixante ans ».

Dorgan est dans une grande erreur ; le maïs était connu longtemps avant.

Je lis dans la *Nouvelle Chronique de la ville de Bayonne*, par Baylac, p. 82, ces mots : « On doit remarquer que jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, où Henri d'Albret fit venir des paysans de la Saintonge pour établir dans le Béarn la culture du maïs, connu en Europe dès l'année 1204, les habitants de la campagne, dans les Landes et les Basses-Pyrénées, se nourrissaient principalement de millet ; et ils nomment encore le maïs *milloc*, gros mil ».

L'auteur de la *Chronique de Bayonne* est également dans l'erreur. Le maïs n'était pas connu en Europe en 1204.

Anciennement, et du temps des Romains, on ne cultivait dans les Landes que le seigle, le millet et le panis.

Strabon nous dit que « dans la partie de l'Aquitaine que baigne l'Océan, le terrain est presque partout maigre et sablonneux ; il produit du millet, mais il est peu fertile en autres grains ».

Pline, quelque temps après, écrivait : « Une partie de la Gaule et spécialement l'Aquitaine, se nourrit de panis ».

(1) *Histoire des Landes*, 1846, p. 314.

Il est à peu près certain que le maïs est originaire d'Amérique. Il a reçu aussi les noms de *Blé de Turquie*, de *Blé d'Inde* et de *Blé d'Espagne*.

Le fameux agronome Parmentier, qui a combattu avec tant d'énergie les vieux préjugés qui s'attachaient à la pomme de terre, a écrit à propos du maïs (1) : « Les voyageurs les plus célèbres assurent, en effet, que quand les Européens abordèrent à Saint-Domingue, un des premiers alimens que leur offrirent les naturels du pays fut le maïs : que pendant le cours de leur navigation, ils le retrouvèrent aux Antilles, dans le Mexique et au Pérou, formant partout la base de la nourriture des peuples de ces contrées ; que cette plante, dont le port est si imposant et si majestueux, faisoit chez les Incas l'ornement des jardins de leurs palais ; que c'étoit avec son fruit que la main des vierges choisies préparoit le pain des sacrifices, et que l'on composoit une boisson vineuse, pour les jours consacrés à l'allégresse publique ; qu'il servoit de monnoie dans le commerce, pour se procurer les autres besoins de la vie ; qu'enfin, la reconnaissance, ce sentiment si délicieux pour les cœurs bien nés, avoit déterminé les peuples, même les plus sauvages des isles et du continent de ce nouvel hémisphère, à instituer des fêtes annuelles à l'occasion de la récolte du maïs..... »

..... « Le maïs est donc un des plus beaux présents que le nouveau monde ait fait à l'ancien ; car indépendamment de la nourriture salubre que les habitans des campagnes de plusieurs de nos provinces retirent de cette plante, il n'y a rien que les animaux de toute espèce aiment autant, et qui leur profite davantage..... »

(1) *Dictionnaire Universel d'Agriculture*, par l'abbé Rozier, t. vi<sup>e</sup>, 1786.

Enfin Bonafous, qui a publié en 1836 son *Histoire naturelle, agricole et économique du maïs*, s'exprime dans le premier chapitre de son ouvrage en ces termes :

« S'il est certain, comme les historiens l'attestent, que le maïs était cultivé en Amérique lorsque les Européens y arrivèrent à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, il paraît également vrai que cette céréale était en pleine culture dans l'Inde à une époque antérieure. Le *Traité d'histoire naturelle* de Li-tchi-tchin, écrit vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, fixe l'existence du maïs chez les Chinois à une époque si rapprochée de celle de la découverte de l'Amérique que l'on ne doit pas rapporter à cet événement l'introduction de cette plante en Asie. Enfin, le maïs trouvé à Thèbes dans le cercueil d'une momie (par M. Rifaud, en 1819) après 30 ou 40 siècles, serait une relique précieuse, mais unique, qui prouverait qu'il existe en Afrique dès les temps les plus reculés. Ces différents points admis, c'en est assez pour conclure que le maïs était connu dans l'ancien monde avant la découverte du nouveau ; qu'il n'est pas improbable que les Arabes ou les croisés l'aient introduit les premiers en Europe, et que, plus tard, la découverte de l'Amérique ait donné lieu à une nouvelle introduction et à une culture plus étendue de cette céréale, renfermée jusqu'alors dans d'étroites limites ».

Ce qu'il y a de certain, c'est que le maïs est le fondement de la nourriture du pauvre et du laboureur. « Cette plante, dit Thore (1), un des plus précieux présens que nous ait fait le nouveau monde, est universellement répandue dans tout le département, et forme seule l'unique nourriture de l'immense majorité des habitants des

(1) *Essai d'une Chloris du département des Landes*, 1803, p. 369.

campagnes. C'est pareillement celle dont la récolte est la plus assurée.

« Il serait de l'honneur du premier magistrat du département ou de la Société d'Agriculture, de tâcher de découvrir quel est le premier qui a introduit le maïs parmi nous, afin de lui ériger un monument qui immortalisât son nom et consacraît notre reconnaissance ».

Dans une description du Béarn, faite par Léon Godefroy, dans le mois de février 1646, je lis ce qui suit, p. 45 (1) :

« J'ay veu entre autres de gros millet d'Espagne ou de Bayonne, haut de dix ou douze pieds, dont l'on tire ces utilités de servir au bestail tant pour le pasturage que litière, du grain pour faire du pain de millet et milliaasses, la tige pour les eschalats ».

Les archives de Bayonne (CC. 462) mentionnent une ordonnance du 24 octobre 1644 qui prescrit de ne pas jeter les tiges de maïs dans la rivière, mais de « brusler la paille de milloc d'Inde » sur place. Dans les paroisses de Larressore, Cambo, Jatsou et Villefranque, on avait pris pour habitude de jeter les tiges de maïs dans la Nive.

Les mêmes archives (AA. 18) relatent un arrêt du Conseil d'Etat du dernier jour d'octobre 1671, défendant aux habitants du pays de Labourt, pour la sûreté des ponts de Bayonne, de jeter les tiges de maïs dans la rivière la Nive, « lesquelles estant d'une grosseur et longueur considérables et estant entraînées avec beaucoup de violence par le débordement des eaux, causent des dommages ».

On voit donc que vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, on cultivait le maïs dans les environs de Bayonne.

(1) *Voyages de Léon Godefroy en Gascogne, Bigorre et Béarn, 1644-1646*, publiés et annotés par Louis Batcave, 1899.

Je remarque qu'à cette époque, et même postérieurement, on ne cultivait pas encore le maïs dans les Landes et la Chalosse.

L'*Armorial des Landes*, par le baron de Cauna, renferme à la fin du tome III, *la relation véritable des choses passées en Basse Guienne*, par de Laborde-Péboué, de Doazit. Celui-ci raconte ce qui s'est passé en Chalosse depuis l'année 1638 jusqu'à celle de 1670. Il donne les prix du froment, du blé (seigle), du millet et du vin. Il ne parle pas du maïs.

C'est ainsi qu'en 1667, la barrique de vin se vendait 9 livres, la mesure de froment 23 sous, la mesure de millet 11 sous.

En août 1669, la mesure de froment était cotée 36 sous, la mesure de blé 25 sous.

En février 1670, le vin se vendait 13 livres la barrique, la mesure de froment 40 sous, la mesure de blé 26 sous, la mesure de millet 19 sous.

Un siècle plus tard, il n'était pas encore question du maïs dans le Marencin. Je trouve dans un acte authentique les mercuriales du marché de Tartas. Voici les prix des autres céréales :

- |                                                                   |   |
|-------------------------------------------------------------------|---|
| 11 février 1763. — seigle, 39 et 40 sols la mesure ;              |   |
| millet, 28 et 32 sols                                             | — |
| panis, 24 et 25 sols                                              | — |
| 10 février 1766. — seigle, 47 et 50 sols la mesure ;              |   |
| millet, 30 et 32 sols                                             | — |
| panis, 25 et 27 sols                                              | — |
| 1 <sup>er</sup> février 1768. — seigle, 36 et 37 sols la mesure ; |   |
| millet, 26 et 27 sols                                             | — |
| panis, 20 et 22 sols                                              | — |
| 6 février 1769. — seigle, 52 et 54 sols la mesure ;               |   |
| millet, 32 et 34 sols                                             | — |
| panis, 27 et 28 sols                                              | — |

Dès le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, le maïs ou blé d'Inde était cultivé dans la paroisse de Saint-Martin-de-Seignanx et dans celles environnantes.

En fouillant dans un tas de vieux papiers, j'ai découvert un acte authentique portant la date du 23 mai 1734, d'après lequel les propriétaires des biens de cette paroisse établirent un règlement avec les métayers pour le partage du maïs.

Il paraît que jusqu'à cette époque les métayers s'appropriaient tout le maïs qu'ils récoltaient et ne donnaient aucune part aux propriétaires.

Ceux-ci se réunirent au bourg de la paroisse de St-Martin-de-Seignanx, sur la place publique et se liguerent pour la défense de leurs intérêts, reconnaissant que, d'après l'usage, la part du colon était trop belle. La coutume, probablement, abandonnait au colon seul tous les produits du maïs ; aussi avait-il la tendance d'augmenter l'étendue de cette récolte puisqu'elle était à son profit exclusif.

D'après ce règlement, qui a été homologué par le Parlement de Bordeaux, et que je vais reproduire textuellement, les colons furent obligés de faire des concessions.

Actuellement, dans le canton de St-Martin-de-Seignanx, le froment se partage par moitié, excepté à St-Barthélemy et à la barthe de St-Martin, où le propriétaire perçoit la dîme, et à Biarrotte, où le propriétaire ne prend que deux gerbes sur cinq. On partage par moitié le maïs, excepté à la barthe de St-Martin, où le dixième échoit hors part au propriétaire, et à Biarrotte, où le maître prend deux piles sur cinq.

Partout, le métayer a la jouissance personnelle d'un jardin d'une contenance de demi-hectare environ.

Dans les Landès, la quote-part est fixée par la convention. Si le partage des récoltes se fait par moitié, il faut que le propriétaire fasse faire à ses frais le labourage et qu'il contribue pour sa moitié aux frais de dépiquage.

Dans plusieurs localités, le maltre n'a qu'un tiers et le métayer les deux tiers ; dans ce cas, le métayer doit fournir la semence.

Dans d'autres communes, le propriétaire n'a que le quart des récoltes, mais le métayer paie une partie de l'impôt foncier.

Tels sont les usages locaux encore en vigueur. Voici maintenant le règlement entre les propriétaires des biens de St-Martin-de-Seignanx avec les métayers :

#### EXTRAIT DES REGISTRES DE PARLEMENT

Veu par la Cour la requette à elle présentée par Jean Barret, sieur du Courau, comme syndic des propriétaires des métairies et héritages de la par<sup>se</sup> de St-Martin-de-Seignans, contenant que lesd. propriétaires ayant pris une délibération le 25<sup>e</sup> may dernier concernant la culture de leurs domaines et héritages dans lad. paroisse, avec leurs colons et fesanduriers, ils ont nommé le sup<sup>t</sup> pour leur syndic, aux fins d'en requérir l'homologation en la cour ; à ces causes, le sup<sup>t</sup> requiert qu'il plut à la cour homologuer lad. délibération, en conséquence ordonner qu'elle sera exécutée de point en point selon sa forme et teneur, ladite requette signée : Lartigue, procureur du sup<sup>t</sup>.

Répondue de l'ord<sup>e</sup> de la cour, soit montrée au procur<sup>général</sup> du Roy, du huit Juin présent mois, signée : Duvigier, veu aussy lad. délibération, signée : Lavielle, No<sup>e</sup> Royal, énoncée, dattée et attachée à lad. requette, ouy le rapport du sieur de Vincens, Doyen de la Cour, dit a été que la Cour : ayant égard à lad. requette du consentement du procureur



genneral du Roy, a homologué et homologue lad. délibération dud. jour vingt-cinquième may dernier ; en conséquence ordonne qu'elle sera exécutée de point en point selon sa forme et teneur, et expédiée par le greffier de la Cour, avec le présent arrest dit aux parties à Bordeaux en Parlement, le onzième Juin mil sept cens trente quatre, receu quatre livres seize sols, pour les trois sols pour livres des epices.

A Bordeaux, ce 13 Juillet mil sept quarante huit, signé : Pechené, a cotté est écrit Messieurs de Gascq, président ; de Vincens, rapporteur, epices dix ecus ; suit la teneur de la commission prize sur led. arrest, Louis, par la grace de Dieu, Roy de France et de Navarre, au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, à la supplication et requette de Jean Barret, sieur du Courau, au nom et comme syndiq des propriétaires des métairies et héritages de la par<sup>se</sup> de St-Martin-de-Seignans, demandons signifier l'arrest de notre Cour de parlem<sup>t</sup> de Bordeaux, en date du onzième Juin mil sept cens trente quatre, dont l'extrait cy attaché sous le contre scel de notre chancelerie, dénommés en icelluy, et autres qu'il appartiendra et dont sera requis aux fins qu'ils ne lignorent et ayant ay obéir et cy conformer, pour raison de quoy et de l'exécution de la délibération homologuée par le susd. arrest, fais tous exploits, significations, commandemens et autres actes à ce requis et nécessaires. Donné à Bordeaux, en notre parlement, le dix huit du mois de Juillet, lan de grace mil sept cens quarante huit, et de notre regne le XXXIII<sup>e</sup>, collationné, scellé par la Chambre, signé : Morel, et controllé.

Suit la teneur de la délibération homologuée par le susd. arrest :

« Le vingt cinq du mois de may mil sept cent trente quatre, avant midy, en la parroisse de St-Martin-de-Seignans, et au bourg et place d'icelle, ou les assemblées de la communauté de lad. par<sup>se</sup> ont accoutumé d'être, devant moy no<sup>r</sup>e royal, soussigné présens les témoins bas nommés, ont comparu

M<sup>re</sup> Jean Louis d'Oro, chevalier, marquis de Pontoux, seigneur de Saint-Martin, Baron de Rion, Laharie et autres places ; M<sup>re</sup> Bernard de Lalande, chevalier, Baron d'Olce ; M<sup>re</sup> Jean de Lacroix, cons<sup>t</sup> secretaire du Roy, maison et couronne de France et de ses finances, Seigneur de Saint Laurent, M<sup>r</sup> M<sup>re</sup> Jean de Laborde, conseiller du Roy, lieutenant genneral en l'admirauté de la ville de Bayonne ; M<sup>r</sup> Leon Bretthous, gentilhomme de la venerie de France ; sieur Charles Daretche, Leon Maisonnave, citoyens de la ville de Bayonne ; Jean Dupruclh, sieur de Labez ; Jean Barret, sieur du Courau ; Jean Sentuary, sieur Daliot ; Pierre Sallenave d'Yriou ; Jean Sallenave, Juge de la Caverie de St-Martin ; Etienne Lacabanne, Greffier de lad. Caverie ; Joseph Honton, m<sup>e</sup> chirurgien ; Jean Lasserre, aussy m<sup>e</sup> chirurgien ; Bernard de Labadie, m<sup>d</sup> orphevre ; Jean Sartho, marchand droguiste ; Arnaud Tartas Duchene, Courrier de Bordeaux à Bayonne ; Jean Lamothe, maitre boutonniere ; Anthoine Niorte, sieur de la maison de ce nom ; Jean Belbeder : Dominique Belbeder, dit Lassus ; Jean Novion, dit Portarrieu ; autre Jean Novion, dit Lannes ; Pierre Novion, dit Deze ; Pierre Villenave Daravigue ; Jean Souspesse ; Pierre de Ville, dit Lavignole ; Anthoine Lahourcade, dit le Mignon ; Jean Hargues, dit Bitille ; Pierre Peyresaubes ; Jean Camposet, dit Menjoye ; et Joseph Lesbouiries, les tous propriétaires des biens de lad. paroisse de St-Martin-de-Seignans, composant la majeure partie desd. propriétaires, et faisant tant pour eux que pour les autres propriétaires absens, capitulairement assemblés à la manière accoutumée, lesquels sur les representations que led. seigneur de St-Martin leur a faite et par leur facheuse experience ont muement reflechy sur la loy injuste et dans des conjontures des tems que les colons et faisanduriers desd. biens ont fait aux propriétaires pour le partage des fruits qui ce recoilent annuellement, en ce que les colons en ne donnant aux propriétaires que la moitié du froment, retirent par entier tout le blé d'Inde qu'ils recoilent dans les terres hautes sans en donner

aucune part auxd. propriétaires, quoyque lesd. collons et faisanduriers ensemencent chaque année autant de terre et plus en blé d'Inde qu'ils en ensemencent en froment, ce qui occasionne meme plusieurs fraudes, meme de la part desd. collons, en laissant des terres qui doivent être ensemencées de froment pour les semer en blé d'Inde, fumant bien les ensemencements du blé d'Inde, et négligent celui de l'ensemencement du froment qui se réduit pour le plus fort héritage à quarante mesures, dans le temps que le collon en a autres quarante, et pour le moins deux cens mesures de blé d'Inde, et ainsy des autres biens à proportion de la grande ou petite contenance des héritages, dans les temps que les susd. propriétaires supportent les charges des reparations des maisons occupées par lesd. collons, la marne qu'ils portent et dispercent sur les terres labourables donnent un capital pour des bœufs arretoires et d'autres bestiaux pour lengrais et bonifications des terres qui ne leur produit, le plus souvent, que de la perte, quoyque tenus par les collons à croit et decroit, pour raison de quoy la part du froment desd. propriétaires suffit à peyne, ce qui est d'autant plus insupportable que quoyque les terres de lad. paroisse de St-Martin-de-Seignans sont assez bonnes, et autant pour le moins que celles des quatre paroisses de Tarnos, Biaudos, St-Martin-de-Hins et Saubrigues, paroisses limitrophes, néanmoins le sort des propriétaires desd. quatre paroisses y est plus avantageux que dans celle de St-Martin-de-Seignans, en ce que les collons de Tarnos et Biaudos donnent egallement la moitié du froment et le tiers du blé d'Inde des terres hautes, le quart des cochons et des oyes s'ils en nourrissent, sy le propriétaire ne leur en fournit pas, et s'ils en fournissent lesd. collons donnent aux propriétaires le tiers du froment et le tiers du blé d'Inde desd. terres hautes, et les cochons, les oysons comme à Tarnos et à Biaudos, et comme il n'est pas juste que lesd. propriétaires de la presente paroisse de St-Martin-de-Seignans restent plus longtemps à une loy aussy injuste de la part de leurs collons, et à un par-

tage aussy inegal des fruits de leurs heritages, maitres de leurs biens, sans entendre forcer les collons qui y sont dy rester qu'autant quils le voudront, ils sont en droit de les faire travailler aux conditions quils trouveront à propos, et qui seront acceptées par les collons, et ne voulant que des choses justes, et leur intention etant de faire aux collons qui y sont, s'ils veulent y rester, ou d'autres quils appelleront et y resteront, des conditions de bien plus avantageuses que celles quont les collons desd. parroisses de Tarnos et Biaudos, et les memes quont les collons desdites parroisses de St-Martin-de-Hins et Saubrigues, ils ont unanimement délibéré de ne laisser la collonie de leurs biens aux collons qui les travaillent s'ils veulent continuer lesd. collonies ou a d'autres collons, quaux conditions suivantes, que les fruits qui ce recolteront à l'avenir dans les terres hautes de lad. par<sup>se</sup> de St-Martin-de-Seignans seront partagés entre les propriétaires et les collons, sçavoir : le tiers du froment et le tiers du blé d'Inde pour les propriétaires. et les deux tiers pour les collons et faisanduriers, lesquels collons seront en outre tenus de donner aux propriétaires les presens accoutumés qui sont : une paire de chapons à la fete de Noël, deux paires de poulets et deux douzaines d'œuf, à la fete de Paques de chacune année, et le quart des cochons et des oyes quils nourriront cy lesdits propriétaires ne leur en donnent pas, et s'ils fournissent des cochons de vie pour nourrir et etre tuez l'année suivante et des oyes, le tout sera partagé par moitié, et cy en aucun desd. heritages qui ce trouvent propres à y tenir des truyes pour faire nourrir de petits cochons, cy le propriétaire fournit la truie au collon celuy cy sera tenu de luy donner la moitié de chaque ventrée de petits, lorsqu'il sera tenu de les sortir et de les vendre, de même que des oisons; voulant néanmoins lesd. propriétaires que le collon qui prendra truie du propriétaire pourra nourrir un cochon de ceux qui luy viendront en partage pour etre tué l'année suivante pour son sallé sans en faire aucune part au propriétaire, bien entendu que moyen-

nant ce lesd. collons, chacun en droit soy, seront tenus de payer et acquitter les tailles et autres charges ordinaires et extraordinaires dont lesd. heritages seront chargés, et a légard des metairies nobles desd. terres hautes, le propriétaire aura la moitié du froment et le tiers du blé d'Inde attendu quelles ne payent pas de taille n'y d'autres charges, et le reste des conditions comme celles des heritages roturiers cy dessus, et d'autant que l'union desdits propriétaires et leur uniformité dans les conditions desd. collons est necessaire pour le maintien de la presente deliberation, il a été convenu que celluy ou ceux desdits propriétaires de leurs successeurs qui contreviendront à la presente deliberation payeront par forme de peine chacun des contrevenants la somme de deux cens livres qui sera aplicable, scavoir : la moitié aux pauvres de lad. paroisse de St-Martin-de-Seignans, et l'autre moitié à la reparation de l'église suivant la distribution de l'aplication quen feront les marguilliers de la paroisse, il a aussy été deliberé pour une plus grande seureté de l'exécution de la presente deliberation et pour entretenir l'union et la bonne intelligence entre lesd. propriétaires que sous pareille peine contre le contrevenant et contrevenants l'un propriétaire ne pourra prendre le collon d'un autre propriétaire sans son congé et liscence, laquelle presente deliberation a été prise sous le bon plaisir de la Cour, laquelle sera tres humblement suppliée de vouloir l'autoriser et homologuer pour quelle ait la plaine et entiere execution, et auxd. fins lesd. deliberans ont nommé pour syndics lesd. sieurs Sentyary et Barret du Courau, conjointement ou separement à defaut l'un de l'autre, et ce pour dessus entretenir lesd. sieurs deliberans ont obligé et hypothéqué tous leurs biens presens et à venir quils ont soumis a toutes rigueurs de justice, en presence de sieur Pierre Dupuy, me chirurgien, et Jacques Castaings, tailleur d'habits, habitans de cette paroisse, témoins à ce appeler led. sieur Dupuy a signé à l'original avec lesd. sieurs deliberans ce que na fait led. Castaings, autre témoin qui a déclaré ne

sçavoir sommé de ce faire par moy, signé : Lavielle, n<sup>o</sup> Royal, contrôlé à Seignans à l'original par Lavielle qui a reçu douze sols, collationné, signé : Roger, greffier en chef et conll<sup>r</sup> par Pecheur ».

Extrait des registres de la Cour ordinaire de Seignans :

« Du mardy quinzième avril mil sept cens quarante neuf, par devant et tenant audience Monsieur Lavielle, Juge, a comparu M. Allexandre Cazaumajour, procureur de sieur Allexandre Barret, sieur du Courau, qui a dit que par acte du vingt quatre may mil sept cens trente quatre retenu par Lavielle, n<sup>o</sup> Royal, il auroit été nommé sindicq par les habitants et propriétaires de la paroisse de St-Martin-de-Seignans, aux fins de l'exécution dud. acte portant statuts sur le partage des grains qui ce recolteront dans les metairies desdits propriétaires conformément à l'usage pratiqué dans les paroisses circonvoisines aux peines portées par le meme acte homologué par arret de la Cour de parlement de Bordeaux rendu sur les conclusions du procureur general du Roy et la requette présentée par led. sieur Barret, le onzieme juin mil sept cens trente quatre, et attendu que l'exécution dud. arrest et les clauses apposées aud. acte est necessaire au publicq afin de le rendre notoire, led. Cazaumajour requiert que publication en soit tout presentement faite les plaids tenant tant dud. acte que de l'arrest d'homologation pour estre executé selon sa forme et teneur, ce fait le tout enregistré sur le registre de la Cour de ceans, et sur ce oüy M<sup>r</sup> Bernard de Sallenave, procureur juridictionnel, qui a dit avoir eu communication dud. arrest de parlement et deliberation qui est à suite d'eecluy, et nempcher, au contraire consentir, que le tout soit tout presentement enregistré ez registres de la Cour de ceans pour estre notoire et exerce selon sa forme et teneur, et après que de l'ordonnance dud. sieur Lavielle, juge, led arrest et acte de deliberation ont été lus et publiés en audience les plaids tenants, a été appointé acte du dit et requisition de Cazaumajour pour led. Barret du consentement du procureur juri-

dictionnel, ordonne que le susd. arrest et susd. deliberation seront enregistrez ez registres de la Cour de ceans pour estre exécuté suivant leur forme et teneur, et expéditions delivrées par le greffier de la Cour de ceans aux parties interessées, ainsy signés : Lavielle, juge, et à cotté : de Sallenave, procureur juridictionnel ».

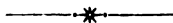
SENTUARY, greffier en chef.

P. CUZACQ.

---

**ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS**  
**DES**  
**ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES**  
**DANS LA VILLE DE BAYONNE**

(1130-1899)



**DEUXIÈME PARTIE**



**CHAPITRE I<sup>er</sup>**



**PRINCESSES ET INFANTES**



**RETOUR DE L'INFANTE ET DES PRINCESSES**  
**D'ORLÉANS**

*(Suite)*

Il devait être offert à l'infante 2 paniers de confitures entourés d'oranges de la Chine, 2 paniers de barils de cuisses d'oie, 4 paniers contenant chacun six jambons, 4 paniers de vins des meilleurs crus du pays, moitié blanc et moitié rouge, tous ornés de fleurs et de branches de laurier et de myrthe. Pour Madame de Talar, gouvernante de l'infante, 2 paniers de cuisses d'oie, 2 de jambons et 2 de vin. Pour M. Loulès, les autres seigneurs espagnols et Madame de Niebas, 6 paniers pour chacun, composés de cuisses d'oie, jambons et vin. Pour la reine douairière, les mêmes présents que pour l'infante, les paniers entourés de fleurs blanches, et comme on ne trouvait point des oranges de la Chine, on dut se contenter d'entourer de



citrons les paniers de confitures. Pour Mademoiselle de Beaujolais, 8 paniers ornés de fleurs de diverses couleurs, deux avec des boîtes de confitures, et les 6 autres comme les précédentes. Pour le prince de Rohan, grand écuyer de la reine, un panier de vin et un panier de jambons ; pour la princesse de Bergue, gouvernante de la reine, un panier de cuisses d'oie et un panier de jambons ; de même pour Madame de Conflans, gouvernante de Mademoiselle de Beaujolais, et deux paniers de vin, un de jambons et l'autre de cuisses d'oie, pour M. Desgranges.

Le 25 avril, les députés partirent pour La Cabane, au devant du duc de Duras, qui était attendu ce même jour à Bayonne. Les troupes bourgeoises et celles de la garnison prirent les armes, tandis que vers quatre heures de l'après-midi, les magistrats en robes se rendirent à l'avancée de Saint-Esprit. Mais les députés qui revinrent aussitôt leur apportèrent l'avis qu'on n'avait aucune nouvelle du personnage qu'on attendait, ce qui fit congédier les troupes jusqu'à nouvel ordre. En effet, le duc de Duras était revenu sur ses pas pour rejoindre l'infante, et ce ne fut que le 5 mai, vers l'entrée de la nuit, que le duc arriva à Bayonne dans la chaloupe du directeur des Fermes de Dax. Son arrivée surprit tout le monde, au point que le Corps de ville décida qu'il ne se présenterait que le lendemain matin, sachant que ce seigneur était fatigué, et qu'il ne donnait point audience. Le 6, la visite officielle eut lieu, et le 7, le premier échevin, vint lui présenter le présent que la ville faisait à chaque commandant de la province lors de sa première arrivée à Bayonne, et consistant en 4,000 livres en louis d'or enfermées dans une bourse. Le duc de Duras accepta ce beau présent avec force remerciements et promesses de services.

Mais ce n'était pas tout, les magistrats firent encore distribuer 600 livres aux domestiques du duc, 500 livres à un secrétaire, et un mandat de 600 livres, « pour deux années de députation dont la ville a été dispensée envers le dit seigneur, ainsi qu'elle l'avait été auparavant, aux mêmes conditions, pendant le commandement de M. le Maréchal de Bernick ».

Le 13 mai, l'infante arriva vers deux heures de l'après-midi ; les troupes bourgeoises et celles de la garnison étaient rangées en haie sur son passage, son cortège était composé d'un grand nombre de voitures et d'un détachement nombreux de la garde royale. L'infante et les dames qui l'accompagnaient descendirent au palais épiscopal, tandis que le reste de la suite descendait dans les maisons environnantes. Le lendemain 14, les magistrats se présentèrent au palais, vers 10 heures du matin, où ils offrirent leurs présents à l'infante, puis à Mme de Tallard ; ils se rendirent ensuite au palais de la reine Marie-Anne de Neubourg, où ils furent admis à saluer la marquise de Wieber, les seigneurs de Laulès, de Monteléon et Santa-Cruz, qui logeaient dans ce même palais, et leur offrirent les présents qui avaient été préparés pour eux, et dont nous avons parlé plus haut : « Ces seigneurs firent même tant de cas des présents, qu'on remarqua, lors de leur départ, qu'ils les firent transporter avec eux, avec les même ornemens de lauriers dont la ville les avoit entourés ».

Le 15, l'infante partit pour la frontière, avec le même cortège qui l'avait accompagné jusqu'à Bayonne ; le corps de ville ne fit pas d'autre mouvement que de faire placer les troupes bourgeoises en haie sur son passage. Elle fut remise officiellement au marquis de Santa-Cruz. Pour

cette enfant, ce qui venait de se passer n'avait été qu'un rêve bien fugitif. Elle devait beaucoup plus tard retrouver un trône, en devenant reine de Portugal.

Aussitôt la remise opérée à Saint-Jean-Pied-de-Port, de l'infante, entre les mains du marquis de Santa-Cruz, le duc de Duras revint à Bayonne le 19 et en repartit le 21 pour Montauban ; en même temps la duchesse de Tallart repartait en toute hâte avec la maison du Roi, ne voulant pas se remontrer avec les princesses d'Orléans, sans doute afin d'éviter l'encombrement des équipages.

C'était M. Dadoncourt, lieutenant du roi à Bayonne, qui avait été chargé d'aller à la frontière recevoir les princesses. Il avait invité la jeunesse la plus notable de la ville et les officiers des troupes réglées à l'accompagner, et il avait désigné le 21 comme devant être le jour de son départ. Aussitôt que le corps de ville connut cette décision, il ne fut pas long à délibérer qu'en vertu de ses anciens privilèges cela serait à lui d'exercer le pouvoir militaire en l'absence du lieutenant de roi. Les officiers des deux régiments d'Auvergne et de Richelieu, ainsi que l'état-major, furent aussitôt porter leurs doléances au duc de Duras, qui décida aussitôt qu'il n'y avait aucune difficulté, qu'aussitôt après le départ de M. Dadoncourt, le commandement militaire n'appartint immédiatement au maire ou au premier magistrat, qu'il fallait porter chez lui les clés de la ville.

Aussi ce même jour 21, M. Dadoncourt se rendait de sa personne chez le premier échevin, pour lui annoncer son départ pour la frontière, et qu'il avait donné des ordres au major de la place et à l'aide-major de lui porter les clés, pour que pendant son absence il pût commander dans la place, ainsi que le portaient les privilèges accor-

dés par le roi. A deux heures eut lieu le départ du lieutenant de roi, brillamment accompagné, et aussitôt après le premier échevin prit le commandement militaire de la ville. Une sentinelle fut placée à sa porte, et pendant trois jours, c'est-à-dire jusqu'au retour de M. Dadoncourt, le premier échevin donna le mot d'ordre, et les étrangers qui traversaient la ville furent conduits à son hôtel, y compris un courrier de Rome, qui allait en Espagne, et auquel il délivra des passeports.

Le 24 mai, le Corps de ville reçut l'avis de l'arrivée de la jeune reine; ils se rendirent avec leurs robes de cérémonie et leur cortège ordinaire à la porte de Saint-Léon. La générale fut battue, les troupes de la garnison et la milice bourgeoise prirent les armes, et vers six heures du soir la reine et sa sœur, la princesse de Beaujolais, arrivèrent dans un même carrosse, suivies des dames de leur cour et de M. Dadoncourt qui était allé à leur rencontre. Elles étaient escortées par la jeunesse bayonnaise, au nombre de cent cavaliers, bien montés, vêtus et équipés, et marchant deux à deux l'épée à la main. Arrivés à la porte Saint-Léon, les magistrats s'approchèrent du carrosse des princesses, leur présentèrent les respects de la ville au bruit des salves d'artillerie de la citadelle et des châteaux.

Pendant que la jeune reine et Madame de Beaujolais descendaient au palais épiscopal, le premier échevin se hâtait de renvoyer les clés de la ville au lieutenant de roi et se démit de son éphémère commandement. Le lendemain, le corps de ville se présenta à dix heures du matin chez la princesse et fut introduit par le maître des cérémonies; le présent ordinaire leur fut offert, ainsi qu'à la princesse de Bergue, Madame de Conflans et le prince de Rebec.

« Et Messieurs les magistrats s'étant retirés à l'hôtel de Ville, pour y quitter leurs robes, M. de Rol aurait rapporté au Corps des magistrats, qu'ayant eu l'honneur d'accompagner M. Dadoncourt sur la frontière, il ne peut s'empêcher de leur faire part des attentions et des bontés particulières dont Messieurs les magistrats et bourgeois de Saint-Jean-de-Luz ont usé, tant à son égard qu'envers toute la jeunesse de cette ville. Que dès leur arrivée à Saint-Jean-de-Luz, Messieurs les magistrats du lieu eurent le soin de les loger par billet dans les meilleures et plus commodés maisons, et qu'il peut rendre témoignage, par tous les rapports que la jeunesse luy a fait, que chaque bourgeois de Saint-Jean-de-Luz s'étoit porté à prévenir tout ce qui pourroit faire plaisir à la jeunesse de la ville, chacun le régaland à l'envie l'un de l'autre, et qu'il n'y en a pas un de la suite de M. Dadoncourt qui n'ait lieu de se sentir redevable de toutes les marques de distinction et d'amitié qu'on leur a faite. Qu'ainsy, pour cimenter la bonne correspondance de la ville à Saint-Jean-de-Luz, le Corps auroit occasion de reconaltre pour toute la ville, en la personne de quelques Messieurs de Saint-Jean-de-Luz qui sont en ville, et qui étoit à la suite des princesses une partie de la reconnaissance générale et particulière » (1).

Aussitôt il fut décidé que les habitants de Saint-Jean-de-Luz qui se trouvaient à Bayonne seraient invités le lendemain chez le premier échevin, ainsi que le bailli de Labourt. Le 26, les convives se rendirent à la gracieuse invitation qui leur fut faite et, dirent les relations du temps : « le repas fut délicat et bien servy, on y donna ce qu'il y a de meilleur dans la saison, de diverses sortes de

(1) Archives de Bayonne, BB. 45. — Le repas coûta 172 livres.

vins et de liqueurs tout exquis, et la satisfaction parut égale, et de la part de la ville, et de celle de MM. de Saint-Jean-de-Luz, qui eurent l'attention d'en remercier la ville ».

Le 27 eut lieu le départ des princesses. Les magistrats prévenus se rendirent au palais épiscopal pour les saluer, et ils furent remerciés de l'attention qu'ils avaient eue pour elles et de l'escorte galante que leur avaient faite les jeunes gens de Bayonne depuis la frontière. Elles passèrent encore une fois au milieu des troupes rangées en haie et se dirigèrent sur Bordeaux. Un mot encore sur le sort de ces enfants dont la vie commençait sous de si tristes auspices. La plus jeune, M<sup>lle</sup> de Beaujolais, mourait à Paris neuf ans après, en 1734, à l'âge de dix-neuf ans. Quant à la reine douairière, elle ne tarda pas à tomber dans une position voisine de la détresse, quand la Cour de Madrid eut cessé de lui payer la pension qu'elle lui avait faite jusque-là. Elle alla alors occuper au couvent des Carmélites la chambre que sa sœur aînée, la trop célèbre duchesse de Berry, avait fait préparer pour elle-même dans un accès de pénitence qui suivait parfois les plus affligeants désordres.

---

## MARIE-LOUISE-ÉLISABETH DE FRANCE

La fille aînée de Louis XV. — Projet de mariage avec un *infant* d'Espagne. — Itinéraire de la princesse. — Honneurs à rendre. — Préparatifs de réception. — Elle est accompagnée d'une *suite* nombreuse et de 1,200 chevaux. — Entrée à Bayonne. — La *princesse* est logée au Palais Épiscopal. — Les jambons de Bayonne. — Harangue du maire. — Feu de joie et feu d'artifice. — La messe à l'église cathédrale. — La carte à payer.

A partir de 1727, Philippe V semblait avoir oublié toute son animosité contre la France, et de nouveaux services rendus, notamment pour la médiation qui amenait, le 14 janvier 1739, la conclusion de la convention du *Pardo* entre l'Espagne et l'Angleterre, resserraient encore plus étroitement l'union des deux couronnes. Aussi cette année fut-elle choisie pour négocier le mariage de la fille aînée de Louis XV, Louise-Élisabeth, *Madame de France*, ainsi qu'elle était appelée, née le 14 août 1727, avec le plus jeune des fils de Philippe V, Don Philippe, né en 1720, et qui devint quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1748, duc de Parme.

Déjà des avis avaient été envoyés aux intendants pour la réparation des chemins et l'approvisionnement ordinaire des fourrages pour six ou sept cents chevaux. L'itinéraire était déjà connu. Partant de Versailles, il se continuait par Etampes et Orléans où on devait séjourner un jour ; puis par Blois et Amboise, avec séjour de vingt-quatre heures ; par Loches, Châtellerault et Poitiers, avec séjour de vingt-quatre heures ; par Lusignan, Saint Jean d'Angély et Saintes, avec séjour de vingt-quatre heures ; par Pons, Blaye et Bordeaux, avec deux jours de séjour ; par Castres, Langon, Bazas, Captieux, Roquefort et Mont-de-Marsan, avec séjour de vingt-quatre heures ; enfin par

Tartas, Dax et Bayonne, d'où, après un séjour de vingt-quatre heures, la princesse devait se rendre à Mendionde et Saint-Jean-Pied-de-Port. Chaque journée de voyage devait comprendre de dix-huit à vingt lieues en moyenne.

Quant aux honneurs à rendre, c'était évidemment ceux dus à une fille de France, mais pour les fêtes et les réjouissances, le roi voulait qu'il ne fût fait aucune pression. Parmi les personnages de la suite on distingue en premier lieu les duchesses d'Ansin et de Tallard, la marquise de Tessier et la marquise de Muy, sous-gouvernantes. Puis des femmes de chambre, des chapelains, un médecin, un chirurgien, un apothicaire, un maître d'hôtel, un vague-mestre, des officiers de bouche en grand nombre, les femmes des premières femmes de chambre, les gardes du corps, les cent suisses, etc.

La princesse quitta Versailles le 31 août 1739, elle devait séjourner jeudi et vendredi, 3 et 4 septembre, à Orléans ; samedi et dimanche, 12 et 13 septembre, à Poitiers ; vendredi et samedi, 18 et 19 septembre, à Saintes. Elle devait arriver le mardi 22 septembre à Blaye, où elle n'arriva que le 23, par suite d'un séjour prolongé à Saintes. Elle arrivait à Bordeaux le 24, au bruit du canon.

Pendant ce temps la ville de Bayonne achevait ses préparatifs pour recevoir la princesse. Le 10 août le Corps de ville décide quels seront les présents qui lui seront offerts (1). Le 15 septembre, deux députés sont nommés pour se rendre au-devant d'elle, et le 26 du même mois il est publié une ordonnance enjoignant aux habitants de tapisser les façades de leurs maisons, de les illuminer à l'entrée de la nuit, de fermer les boutiques et de répan-

(1) Archives de Bayonne, BB. 52



dre de la verdure dans les rues « si le tems est beau et sec ». Les troupes bourgeoises durent prendre les armes « dans l'équipage le plus leste », et défense de tirer des coups de fusil ou de pistolet, fusées et pétards (1).

Une lettre de M. l'intendant annonçait qu'il fallait avoir et préparer des emplacements pour environ 1,200 chevaux, et on fut obligé de recourir aux chais de St-Esprit, ceux de Bayonne ne se trouvant pas suffisants. Les boulangers durent préparer le pain nécessaire, et tous les habitants durent ouvrir leurs maisons, chais et boutiques, afin que les fourriers du roi pussent marquer « ce qui convenait au service ».

Enfin Madame de France arriva à Bayonne le 8 octobre, à quatre heures du soir, « par le plus beau tems du monde ». Elle avait couché à Saint-Vincent, où quatre députés de la ville furent la saluer. En arrivant à Bayonne, la princesse s'arrêta à l'extrémité du pont Saint-Esprit, où M. de Roll-Montpellier, à la tête du Corps en robes de cérémonie, fut admis à l'honneur de la haranguer. Ils étaient escortés des soldats du guet, brillamment habillés de neuf. Madame répondit gracieusement au compliment de bienvenue, et la harangue terminée, elle continua sa route. Le premier bataillon du régiment d'Eu bordait la haie sur le pont, puis, à partir du Réduit, venaient les deux bataillons de la milice bourgeoise de sept cents hommes chacun, avec leurs drapeaux. Sur la place de l'église Notre-Dame, sept compagnies du second bataillon d'Eu continuaient jusqu'au Palais Épiscopal, où les appartements avaient été préparés.

Toutes les rues étaient jonchées de laurier et de myr-

(1) Archives de Bayonne, BB. 53.

the, les façades des maisons tapissées ; le canon des remparts, des châteaux, de la citadelle et des vaisseaux tonnait sans interruption. L'artillerie de Bayonne, qui était disposée sur la place de l'Hôtel de Ville, fit la dernière salve. Puis les magistrats furent présenter à Madame les présents qui avaient été préparés et qui parurent lui plaire. Ils étaient ainsi composés : 4 paniers contenant 24 jambons ; 2 paniers avec 48 bouteilles de vin rouge et blanc de La Roque ; 2 autres paniers avec 48 bouteilles de Rancio et de Xerez ; 2 paniers contenant 8 boîtes de confitures de Tours, et deux paniers de fruits rares. A Madame de Tallard, 8 paniers assortis ; à M. de Tallard, 8 paniers ; 6 à M. Desgranges, et le même nombre à la marquise de Tessé, à la marquise de Muy et à Madame de St-Contest. Le baron Descayal, lieutenant des gardes du corps et commandant le détachement, reçut 12 jambons et 48 bouteilles de vin, dont 24 blanc, de La Roque, 12 de Xerez et 12 de Rancio. Enfin, au maréchal-des-logis et aux fourriers du vin ; aux cent suisses, gardes de la prévôté, gardes de la porte et valets de pied du roi, 12 louis d'or.

Les paniers offerts à Madame avaient été galamment ornés avec des écussons de France et d'Espagne, des rubans, des fleurs, du laurier et du myrthe ; « ils furent accompagnés des trompettes et tambours de la ville, battant une marche singulière et extrêmement gaie », le Maire eut encore l'honneur de parler à la princesse en cette nouvelle occasion.

Voici quelle fut sa harangue à son entrée dans la ville, les registres du temps nous l'ont conservée :

« Madame. Si nous sommes des derniers à vous présenter nos hommages et nos vœux, ils n'en sont pas moins respectueux ny moins ardents.

« Parmi les acclamations et les transports de joie que les deux plus nobles états de l'univers font éclater, avec la plus vive émulation de zèle et d'amour pour le plus auguste sang du monde, la ville de Bayonne, prosternée à vos pieds, Madame, oseroit-elle se flatter d'en être distinguée, autant qu'elle l'a toujours été par sa fidélité inviolable pour la personne sacrée de ses Roys et par son ardeur pour le service.

« Les destinées vous promettent, Madame, tout ce que la gloire a de plus flatteur, formée par la grandeur et par la vertu, un Prince dans lequel brille tout ce qui peut faire votre bonheur, vous attend ; le même sang répond de cet accord et de cette union aussy aimable et aussy nécessaire sur le trône des Roys que dans la famille de leurs sujets.

« Nous sacrifions avec générosité nos regrets ! Nous allons vous perdre, Madame, mais la gloire et l'avantage de deux nations le veut ; il nous restera, du moins, la satisfaction d'être, de tous les Français, les plus à portée de votre personne sacrée, et les premiers informés de tout ce qui l'intéressera. Fasse le ciel que cette auguste alliance soit le sceau d'une paix éternelle, le gage assuré de l'accomplissement de celle que nous attendons. Que nos frontières, à jamais sans alarmes, ne laissant voir aux deux fières nations que du mouvement de zèle et de concorde, surtout dans les occasions où leur union se renouvellera par celle de leurs maîtres » (1).

De retour du palais de la Princesse, le Corps de Ville alluma le feu de joie, au bruit d'une salve de son artillerie. A l'entrée de la nuit, toutes les maisons furent illuminées,

(1) Archives de Bayonne, BB. 53.

et parmi les édifices qui furent le mieux et attirèrent le plus l'attention, on remarqua l'Hôtel de Ville, la maison de la place de Gramont, l'hôtel du Gouverneur et celui du Maire.

Un instant après le canon de la ville fit une troisième décharge, auquel répondirent un grand nombre de belles fusées qui partirent de points différents. Des ordres supérieurs avaient arrêté les fêtes magnifiques que la ville avait eu l'intention de donner, mais pendant tout le séjour de la princesse, les boutiques demeurèrent fermées, et toutes les rues de la ville brillamment illuminées se transformèrent en autant de salles de bal.

Le 9, Madame de France fut entendre la messe à l'église cathédrale ; l'Evêque, à la tête de son clergé, eut l'honneur de la haranguer, et la princesse fit des aumônes abondantes. Elle dina à son grand couvert, « sans que l'affluence extrême des personnes de la ville et des étrangers parut la fatiguer » (1). A cinq heures, elle se rendit au théâtre, où sa loge avait été magnifiquement ornée et décorée. Puis elle soupa à son grand couvert, et partit le 10 pour Ssint-Jean-Pied-de-Port avec le même cérémonial que pour son entrée. Le 13, elle arriva à la frontière où elle fut reçue avec magnificence.

Les fêtes sont finies, il n'y a plus que la carte à payer. Pour ne citer que quelques-unes des dépenses, nous trouvons, 42 coffrets de confitures de Tours, 1138 livres ; le port de ces confitures, 180 livres ; les jambons, 736 livres, le repas fait à St-Vincent, 110 livres ; les fruits, vins et rubans, 1454 livres, le tout se montant à la jolie somme de 6036 livres.

(1) Archives de Bayonne, CC. 325.

Nous avons laissé Madame de France entrant en Espagne pour y rejoindre son époux, l'infant don Philippe. Nous la reverrons bientôt repassant la frontière et rentrant dans son ancienne patrie où la mort ne devait pas tarder à l'atteindre.

---

## **L'INFANTE MARIE-THÉRÈSE-ANTOINETTE- RAPHAËLE (LA DAUPHINE)**

La fiancée du Dauphin. — La suite de l'Infante. — La garde d'honneur bayonnaise. — Précautions prises à Bayonne. — Recherche des logements. — Les gardes du corps. — La duchesse de Brancas. La duchesse fait une promenade à la Barre. — Départ du cortège pour Saint-Jean-de-Luz. — Les rues sont tapissées. — La galerie de Mignon. — Décoration. — Arrivée de la Dauphine. — Les demoiselles de Bayonne. — De la porte Mignon au Palais Episcopal. — Illuminations. — Les présents de la ville. — La promenade à la Barre est manquée. — Un placet de la ville. — Départ de la Dauphine.

Louis XV était décidé à marier le Dauphin. En lui donnant une infante espagnole, on réparait en quelque sorte l'injure faite à Philippe V, en 1725, par le renvoi de l'infante Marie-Anne-Victoire. Une des plus jeunes sœurs de cette princesse, l'infante Marie-Thérèse-Antoinette, avait particulièrement attiré l'attention de la Cour de Versailles. Déjà signalée par l'élévation de ses sentiments et l'aménité de son caractère, elle devait, elle aussi, après les trop courts instants d'une union des plus heureuses, emporter les regrets de la nation qui l'avait adoptée.

Dès le mois d'octobre 1744, toutes les villes situées sur le passage recevaient l'annonce du prochain départ pour la frontière d'Espagne des équipages qui allaient à la rencontre de l'Infante. On remarquait au nombre des personnes de la suite une dame d'honneur, une dame d'atours, quatre dames de compagnie, une première et cinq autres femmes de chambre, un chevalier d'honneur, un premier écuyer, un secrétaire, etc. Puis, des gardes du corps, des cent suisses, des gardes de la prévôté. Le tout, formant environ 150 officiers, tant de la chambre et des

offices, que gens de l'écurie ; ce qui représentait, avec les domestiques des personnes de la suite et les conducteurs des équipages, environ quatre cents personnes et neuf cents chevaux.

L'escorte partait de Versailles dans la matinée du 28 novembre, sous la direction de la duchesse de Brancas, dont le fils, le duc de Lauragais, venait d'être désigné pour recevoir la future dauphine à la frontière d'Espagne. La duchesse était arrivée à Bordeaux le 20 décembre au soir, et se mettait en marche sur Bayonne où de grands préparatifs avaient été faits pour recevoir la princesse.

Ce fut le lundi 2 novembre que les échevins commencèrent à donner leurs ordres. Le 13, on écrivit au duc de Gramont pour le prier de vouloir accepter les troupes bourgeoises comme garde de la Dauphine à son passage à Bayonne. M. de Gramont répondit que la milice serait préférée aux troupes réglées si ceux qui devaient composer cette garde étaient bien choisis, « vêtus et coëffés d'une façon uniforme ». Le Corps de ville délibéra aussitôt que cent hommes seraient pris qui voudraient faire la dépense d'un uniforme « d'une peluche rouge, un bouton d'or, un chapeau brodé d'or et des bas blancs ». Les principales corporations furent aussitôt rassemblées et il fut facile de trouver les cent hommes de bonne volonté.

Le duc de Lauragais et le marquis de La Fau arrivèrent à Bayonne le 25 décembre et reçurent la visite du Corps de ville, et repartirent bientôt pour la frontière. Cependant la Dauphine approchait, et nos archives nous ont conservé les détails les plus précis sur son entrée solennelle.

On avait déjà eu connaissance, par les avertissements de l'Intendant, de l'arrivée prochaine et du nombre des per-

sonnes composant le cortège qui se rendait au devant de la princesse. Aussi le Corps de ville prit toutes les mesures pour se procurer en abondance les vivres et denrées nécessaires à son alimentation : des logements furent préparés pour les personnes, ainsi que des écuries pour les chevaux et les équipages.

Pour le premier de ces cas, et afin d'éviter le surenchérissement des denrées, la ville passa des marchés avec des entrepreneurs qui s'engagèrent à fournir tout ce qui serait nécessaire aux pourvoyeurs de la maison du Roy, sans augmentation de prix. Ensuite, comme on devait s'attendre à une grande affluence d'étrangers, on résolut de faire éclairer les rues, pendant toute la durée du séjour, en obligeant chaque habitant à placer une chandelle devant la façade de leurs maisons ; on préposa à chacun des sept quartiers des personnes qui se chargèrent de faire exécuter les ordonnances et aider les magistrats à empêcher les désordres qui pourraient se produire dans les cabarets, et en même temps, indiquer aux personnes de la suite les logements, les écuries et les points différents où serait distribué le fourrage.

On s'entendit aussi avec de Lamberval, lieutenant de roi, pour qu'il y eût des patrouilles de troupes bourgeoises ou de la garnison pendant toute la nuit, et on n'oublia aucune précaution pour que la tranquillité publique ne fût aucunement troublée. L'annonce de l'arrivée prochaine de 13 ou 1400 chevaux n'émut pas les magistrats, qui firent faire la recherche des chais pour suppléer au petit nombre d'écuries disponibles ; les chais furent munis de piquets, on y pratiqua des abreuvoirs et on les éclaira avec des lanternes pour prévenir les incendies. Tous les propriétaires d'écurie reçurent l'ordre d'envoyer leurs



chevaux hors de la ville, et de tenir libre et en bon état ces écuries qui étaient destinées à placer les chevaux du Roi, « et ceux qu'on appelle les préférez ».

Dès que les magistrats avaient été assurés que les troupes bourgeoises auraient l'honneur de former une garde de 100 hommes d'élite, la plupart des corps de métiers s'engagèrent à en fournir quelques-uns. Nous avons déjà vu quel était l'uniforme de cette garde. Les officiers devaient avoir un habit écarlate galonné d'or avec un chapeau en point d'Espagne en or. Le porche de l'église cathédrale, du côté de l'Evêché, devait servir de corps de garde, car il n'y avait pas de lieu plus à portée. Le magasin du rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville devait leur servir de salle à manger.

Quelques jours avant l'arrivée du cortège destiné à la dauphine, les magistrats, aidés des personnes qui avaient été proposées dans chaque quartier, firent une recherche exacte des chambres où l'on pourrait faire des logements, et dressèrent des états en distinguant celles qui pourraient convenir aux principaux officiers et celles de maître et de valet.

Le duc de Lauragais, qui devait aller recevoir la dauphine à l'île de la Conférence, arriva le 1<sup>er</sup> janvier 1743 avec une suite nombreuse. Des logements convenables lui furent donnés, mais le canon ne tira point à son arrivée, les magistrats ne furent point lui rendre de visite de cérémonie, car, disent-ils, les honneurs étaient réservés pour Madame de Villars-Branças, sa mère.

Le 2 janvier, les sous-brigadiers des gardes vinrent annoncer leur troupe, qui devait arriver dans l'après-midi, et demandèrent des logements. On les plaça dans le quartier des Augustins et la rue des Basques ; on choisit

le nombre de chambres qui leur était nécessaire, ainsi que les chais pour leurs chevaux, qui se montaient à 120 environ.

Les fourriers n'arrivèrent que le 3 janvier, mais ils ne parcoururent que quelques rues, car ils trouvèrent que le nombre de logements préparés par les magistrats serait suffisant. Mais ils leur firent connaître, en même temps, que les gardes du corps avaient usé de surprise en prévenant l'arrivée des fourriers, qui avaient l'habitude de les loger dans les quartiers les plus reculés et de conserver les plus commodes et les plus voisins du palais de la princesse pour les autres officiers. D'ailleurs, ils ajoutèrent que s'ils ne trouvaient pas à bien loger le reste du cortège, ils prendraient peut-être le parti d'envoyer un certain nombre de gardes du corps dans le faubourg. On n'eut cependant pas besoin de recourir à cette extrémité. Le retard qu'avaient éprouvé les fourriers les fit agir avec précipitation, et le Corps se livra à ce sujet à quelques réflexions qui ne sont pas sans intérêt : « Il faut observer icy à ce sujet que comme les fourriers, en distribuant les logements, commencèrent par placer les principaux officiers et ceux qui devoient être les mieux logez ; lorsque tous les logements qui méritoient quelque attention furent arrangez, ils firent la distribution de ceux qui restoient aux bas officiers de la maison fort à la hâte et au hasard, sans entrer dans l'examen des chambres qu'ils leur donnoient. Il arriva par là que quelques-uns des officiers du plus bas étage eurent des appartements très propres, tandis que d'autres officiers à qui ces logements auroient bien mieux convenu, n'en avoient que de bien médiocres. Les fourriers furent même obligés, les jours suivans, de placer ailleurs quelques-uns de ces bas officiers sur les

représentations que leur firent des bourgeois qui avoient préparé des appartements fort propres, et à qui le hasard avoit donné des hôtes pour qui des chambres de domestiques auroient pu suffire ».

Les fourgons et une partie du cortège arrivèrent le 4 janvier après-midi, et le 5 ce fut le tour de la duchesse de Brancas avec les quatre dames de compagnie, le marquis de La Fare, les principaux officiers et le reste du cortège. A son arrivée la duchesse fut saluée de salves d'artillerie. La plus grande partie des fourgons fut placée dans le Château-Neuf, suivant ce qui en avait été convenu avec le major et M. Villères, et afin d'éviter l'encombrement des rues. Il en demeura seulement quelques-uns, ainsi qu'une partie des carrosses, auprès de l'Évêché. On mit les chevaux du roi et les « préférez » dans les écuries de la ville, les autres furent placés dans les chais, piquetés, en ayant soin, autant que possible, de les mettre auprès des personnes auxquelles ils appartenaient.

Les magistrats, en robe de cérémonie, furent saluer la duchesse de Brancas le lendemain de son arrivée. Le maire lui fit son compliment, auquel elle répondit de la manière la plus obligeante « et exorta en même tems la ville à donner des marques de ses sentiments pour S. M. qui témoignoit être plus sensible à l'amour de ses sujets qu'à leur respect. Elle ajouta que Sa Majesté seroit exactement informée de tout ce que la ville auroit fait à l'occasion de l'arrivée de Madame la Dauphine ».

Le lendemain de l'arrivée du cortège, le lieutenant de la prévôté de l'hôtel se transporta à l'Hôtel de Ville pour régler, avec les magistrats, la taxe des vivres, ce qui fut fait à l'aide des états déjà dressés par ces derniers.

La duchesse de Brancas ayant désiré faire une prome-

nade à la Barre, le maire s'empessa de faire demander le canot de la ville aux officiers de marine et fit préparer en même temps plusieurs autres embarcations pour les personnes de sa suite. Mais la duchesse, ayant été indisposée, ne put y aller ; cependant la marquise de Pons, la comtesse du Rouse et Mme de Rubempré montèrent dans le canot de la ville avec le duc de Lauragais, le marquis de la Fare, ainsi que le Maire. Les autres personnes de la suite se partagèrent dans les embarcations qui avaient été préparées, et la petite flottille se mit en marche au bruit de l'artillerie des vaisseaux. Et comme il y avait aussi des canons au Boucau, ils furent mis en batterie pour saluer ces dames et ces seigneurs à leur arrivée. On aborda devant la maison de la digue, et les dames étant montées dans leurs chaises à porteurs, qui avaient été transportées dans un bateau, elles furent jusqu'à l'extrémité des ouvrages, où une partie de la digue se trouvait achevée. On y avait fait préparer un escalier de bois afin qu'elles pussent y monter commodément, et elles prirent plaisir à contempler la mer de cette hauteur. De retour à Bayonne, elles firent part à la duchesse de Brancas des agréments de cette promenade ; celle-ci fit savoir au maire qu'elle regrettait beaucoup de n'avoir pu s'y rendre, mais qu'elle comptait engager la dauphine à y aller durant le séjour qu'elle devait faire dans la ville, à moins toutefois que le temps ne s'y opposât absolument. Elle recommanda, en même temps, de faire dresser une baraque sur le haut de la digue, afin que la princesse pût jouir du spectacle de la mer sans être incommodée par les embruns.

Ce désir était un ordre pour les galants échevins, et ils s'empressèrent de faire élever au lieu indiqué une chambre en charpente percée de fenêtres donnant sur la

mer ; enfin, les rameurs qui devaient conduire le canot de la Dauphine « furent habillés d'un costume uniforme fort leste ».

Le 9 eut lieu le départ du cortège pour Saint-Jean-de-Luz et pour la frontière, sans cependant qu'on sut d'une manière positive quel serait le jour précis de l'arrivée de la princesse, et pendant le séjour qu'on fit à Saint-Jean-de-Luz, l'Intendant écrivit au maire de Bayonne pour lui recommander encore de se souvenir de la fête du Boucau.

Le jour du départ du cortège pour la frontière, le prévôt de l'hôtel vint se plaindre à l'Hôtel-de-Ville, qu'on n'avait pas fourni le nombre de chevaux suffisants, qu'il en fallait 150 et 30 paires de bœufs. Il lui fut répondu que tout ce qui était à la disposition de la ville était épuisé, mais que l'intendant avait donné des ordres pour faire venir des pays voisins des chevaux et des bœufs, et ces derniers étaient en effet répartis le long du chemin de distance en distance, tandis que 150 arrivaient le même jour de la Basse-Navarre.

La duchesse de Brancas ayant recommandé que les rues fussent tapissées aussi convenablement que possible, les magistrats s'empressèrent de faire faire la visite des tapisseries que les habitants de la rue Mayou pouvaient fournir. Il s'en trouva plusieurs qui n'en avaient point d'assez convenables et qui n'étaient pas davantage en état de s'en procurer par eux-mêmes. De plus, il convenait de tapisser la place Notre-Dame, le long de l'église cathédrale, jusqu'au porche, afin de dissimuler les échoppes construites contre le chevet et qui présentaient un aspect peu agréable, ainsi que quelques maisons démolies qui se trouvaient sur le chemin que devait suivre la princesse. Pour parer à ces éventualités, les magistrats empruntèrent

aux habitants les tapisseries les plus belles que l'on put trouver dans le reste de la ville, ainsi que celles qui étaient conservées dans les quatre couvents. On en ramassa ainsi un grand nombre, dont une partie servit à tapisser la place Notre-Dame, la façade et les tours de Mignon, l'arcade qui les séparait et tout ce qui n'était pas entièrement couvert par l'arc de triomphe. Le reste de ces tapisseries fut prêté aux particuliers de la rue Mayou qui n'avaient pu s'en procurer.

On avait fait construire sur la place qui est entre le corps de garde des troupes bourgeoises et les tours de Mignon, et de chaque côté, deux galeries en charpente, divisées en petites loges séparées les unes des autres par des pilastres. Ces pilastres et leurs cintres avaient été recouverts de branches de laurier artistement placées, formant autant de berceaux de verdure, de l'aspect le plus riant et le plus gracieux. La première galerie de chaque côté, qui n'était qu'à cinq pieds de terre, était destinée aux jeunes demoiselles de la ville qui, habillées d'une manière uniforme, devaient être placées avec un tambourin dans chaque loge. Les galeries situées au-dessus avaient été destinée aux dames et aux cavaliers que la curiosité devait attirer à l'entrée de la Dauphine.

Sur la façade de Mignon on avait placé un grand tableau représentant les armes de France et d'Espagne, avec deux dauphins au-dessous. Le cintre de ce tableau était orné d'une large bordure de petit laurier taillé et rangé avec beaucoup de goût, « qui servoit de cadre et faisoit un effet dont la plus belle peinture n'auroit pu approcher ». Ce tableau était accompagné de festons de fleurs, de guirlandes et de vases sculptés, et le tout portait sur quatre grandes colonnes exhaussées sur des piédes-

taux. Ces colonnes étaient revêtues de laurier d'Espagne, appliqué sur la toile, et ajusté avec tant d'art « que les spectateurs se trouvoient dans l'agréable embarras de discerner ce que c'était ». Les colonnes étaient entourées de festons de myrthe où l'on avait adroitement entremêlé des fleurs artificielles. Cette décoration si simple faisait cependant le meilleur effet.

L'arrivée de la Dauphine avait été fixée au jeudi 24, mais on apprit bientôt qu'elle passerait ce jour-là à Saint-Jean-de-Luz, pour y recevoir les derniers hommages de la Cour d'Espagne qui l'avait accompagnée ; elle ne devait donc quitter cette dernière ville que le vendredi entre dix et onze heures du matin, ce qui abrégait son séjour à Bayonne.

L'après-midi de ce jour, les magistrats, revêtus de leur robe de cérémonie, et accompagnés des notables, furent, vers les trois heures, attendre la Dauphine au dehors de la dernière barrière de Saint-Léon. Le maître des cérémonies, M. Desgranges, qui était arrivé d'avance, ainsi que M. de Lamberval, lieutenant de Roy, s'y trouvait aussi avec son état-major. La Dauphine arriva à trois heures et demie ; le temps, qui s'était mis au beau, paraissait avoir exaucé les vœux des habitants.

Le carrosse de la princesse s'arrêta, et M. Desgranges présenta d'abord M. de Lamberval ; puis le maire de Bayonne, à la tête du Corps de ville, fit sa harangue accoutumée. « Elle parut l'écouter avec beaucoup de bonté et d'affabilité, et répondit en peu de mots, mais de l'air le plus gracieux ».

Les jeunes demoiselles bayonnaises, toutes habillées élégamment et d'une manière uniforme, étaient rangées dans les vingt-deux loges qui avaient été préparées, ayant

chacune un tambourin avec elles. Elles tenaient en main un tambour de basque, sur lequel elles frappaient en cadence, et accompagnaient les airs que jouaient les tambourins. « Ce spectacle, qui assortissait parfaitement celui que formoit la décoration des loges et de l'arc de triomphe, présentoit un coup d'œil des plus rians et qui exprimait naturellement les sentimens des habitants et la joie que repandoit l'arrivée de Madame la Dauphine ». Cette princesse parut y être sensible. Elle fit arrêter son carrosse à trois différentes reprises en traversant cette place pour promener ses regards sur les loges avec un air de bonté mêlé de satisfaction, dont on eut tout lieu d'être flatté.

La voiture de la Dauphine traversa toute la rue Mayou, entièrement tendue de tapisseries de haute lisse, ainsi que le pourtour de l'église jusqu'à la porte située en face de l'Évêché. Les rues étaient bordées par les troupes bourgeoises et celles de la garnison. En arrivant au Palais Épiscopal, où elle devait descendre, et dans lequel ses appartements avaient été préparés, elle trouva sa garde d'honneur composée de cent jeunes gens de Bayonne et d'un pareil nombre de troupes gramontaises, formant deux haies qui s'étendaient de la cour de l'Évêché jusqu'à la place située à côté de l'église. La garde d'honneur bayonnaise se faisait surtout remarquer par ses riches uniformes et sa bonne mine. Le maire, aussitôt qu'il avait eu débité sa harangue, s'était hâté de prendre par les remparts de Lachepaillet pour couper au plus court et, quittant sa robe, mais revêtu de son habit d'uniforme, était venu se mettre à la tête de cette garde. Pendant tout le temps que dura le passage de la princesse, l'artillerie de la citadelle et des châteaux tira ses salves accoutumées,



auxquelles répondirent les vaisseaux à l'ancre dans le port et couverts de flammes et de pavois.

A l'entrée de la nuit, toutes les maisons furent illuminées, et parmi les édifices les plus remarquables on s'extasia surtout sur le goût qui avait présidé à l'ornementation de la façade de l'Hôtel de Ville. Les lettres et les figures que formaient plus de 3,000 lampions étaient accompagnées de branches de laurier sous lesquelles les murailles disparaissaient presque complètement.

Aussitôt son arrivée à l'Évêché, la Dauphine voulut bien faire savoir qu'elle était très satisfaite de la réception qui venait de lui être faite. Elle voulut qu'on lui amenât les demoiselles de Bayonne encore revêtues de leurs uniformes, et les ayant reçues avec la plus grande bonté, elle voulut les voir danser en sa présence dans la grande salle du Palais Épiscopal. Étant ensuite passée dans une autre salle, elle voulut que ces demoiselles assistassent à son souper, qui eut lieu ce jour-là à son petit couvert. Cependant, ayant appris qu'il y avait dans les autres salles une foule considérable qui était venue dans l'espoir d'assister à son souper, elle voulut lui accorder cette satisfaction, et prescrivit qu'on entrât dans la salle où elle mangeait.

Le lendemain, le retour de la messe ayant été indiqué pour l'heure à laquelle la Dauphine recevrait les présents accoutumés, le Corps, en robes de cérémonie, se rendit à l'Évêché pendant que la princesse était encore à l'église. Derrière eux marchaient les présents, se composant de douze douzaines de jambons, d'un même nombre de barils de cuisses d'oie et de paniers de vins de liqueur et de vin blanc de Capbreton. « On n'en mit pas de rouge, parce qu'on avait été prévenu par diverses personnes du cortège que ce vin n'étoit pas goûté d'une certaine façon et qu'il

valloit mieux n'en donner que du blanc » (1). Les magistrats attendirent la Dauphine dans la salle d'audience et ils y firent placer les paniers. A une heure après-midi, la princesse, revenant de l'église, s'arrêta dans cette salle, où les magistrats, présentés par M. Desgranges, eurent l'honneur de lui offrir leurs paniers, sur lesquels elle voulut bien jeter les yeux.

Pendant que le Corps de ville attendait la Dauphine dans la salle d'audience, on avait fait transporter des jambons, des barils de cuisses d'oie et des paniers de vin chez la duchesse de Brancas, aux quatre dames de compagnie, au duc de Lauragais, au marquis de La Fare, chevalier d'honneur, à M. de Rubempré, écuyer de la princesse, à M. Desgranges et à quelques autres personnes de la suite.

On pensait que la Dauphine exécuterait, l'après-midi, l'excursion projetée à la Barre. Elle-même en avait témoigné la volonté et avait souhaité que les demoiselles de Bayonne assistassent à cette fête. On avait terminé tous les préparatifs, les rameurs avaient revêtu leurs uniformes, la chambre construite sur la digue était achevée, le temps était froid, mais très beau, et n'aurait porté aucun obstacle à cette promenade s'il eût été possible de partir de bonne heure. Mais, comme la princesse revint très tard de l'église, et qu'à son retour elle devait encore donner des audiences, on craignit que le froid, qui était très vif, ne vint à l'incommoder si la nuit s'approchait, et la fête projetée n'eut pas lieu. « Mais la Dauphine eut la bonté de faire connaître au maire qu'elle avait été instruite de tous les soins qu'on s'étoit donné pour les préparatifs et

(1) Archives de Bayonne, BB. 55.

qu'elle y étoit sensible ; elle remarqua même, le lendemain, en passant sur le pont à son départ. le canot qui luy avoit été destiné, et qui étoit sur la rivière tout équipé, avec tous ses ornemens, et l'équipage avec son uniforme » (1).

On eût voulu renouveler l'illumination, mais la chose ne fut pas possible, car le temps manquait pour replacer l'innombrable quantité de lampions qui la composait. Mais ce qui plut davantage à la multitude, ce furent des fontaines de vin qui coulèrent abondamment, soit devant l'Hôtel de Ville, soit devant l'Hôtel de l'Intendance. La cour parut très satisfaite de la garde d'honneur choisie parmi les meilleurs sujets de la garde bourgeoise. M. de La Fare témoigna que s'il avait cru que cette compagnie dût être aussi leste, il l'aurait faite aller à la frontière pour grossir le cortège de la princesse ».

Le maire eut l'honneur de recevoir tous les jours les ordres de la Dauphine en personne, et le dimanche matin, en les lui donnant pour la dernière fois, elle lui remit une médaille d'or représentant, sur l'une de ses faces, le buste du roi, et sur l'autre la naissance du dauphin. Cette médaille fut déposée à l'Hôtel de Ville.

Comme le départ de la princesse avait été fixé au dimanche matin, on eut soin de faire couvrir de fumier le pont Saint-Esprit, à cause de la gelée. Les fourgons avaient commencé à défilér dans la nuit du samedi. La Dauphine partit à six heures du matin et fut saluée par les salves d'artillerie et par les magistrats à sa sortie de la ville. Mais le Corps n'avait pas fait sans cause de si fortes dépenses, et il va lui-même nous en donner la raison.

(1) Archives de Bayonne, BB. 57.

« On s'étoit proposé de présenter un placet à Madame la Dauphine durant son séjour en cette ville, pour implorer sa protection pour la révocation de l'arrêt rendu contre la ville à l'occasion de l'arrêt de la saisie des Indiennes, faite dans la maison de Bacqueville. On n'avoit jamais perdu de vue cet objet, et on cherchoit le moment où il conviendrait de s'adresser à la princesse ; on avoit prévenu tous les seigneurs et dames du cortège pour les intéresser en faveur de la ville ; ils paroissoient tous portés à luy rendre service, mais ils furent d'avis qu'il ne convenoit pas de présenter icy ce placet, d'autant plus que la brièveté du séjour ne permettoit pas de prendre un temps propre pour le faire avec succès. Diverses raisons firent songer qu'il valoit mieux attendre que Madame la Dauphine fût à la cour. Cependant on ne négligea rien pour préparer les voyes à la remise de cette affaire, et engager les personnes de la suite et principaux officiers de la maison à agir fortement quand il en seroit temps. Ils donnèrent les assurances les plus fortes d'appuyer la demande de la ville de tout leur crédit ».

Cette raison engagea le Corps de ville à augmenter ses présents, et même à en faire à diverses personnes qui n'y avoient aucun droit, car il n'y avoit que la Dauphine, la duchesse de Brancas et M. Desgranges qui y eussent absolument droit. Les douze louis d'or qui avoient été donnés en 1738 aux gardes du corps de la maison du roi, leur furent encore distribués à cette occasion.

Le 23 janvier 1745, la Dauphine couchait à Captieux, le lendemain à Bazas, et le 25 à Langon. Le 27, elle faisoit son entrée solennelle à Bordeaux : la splendeur de la réception fut extraordinaire, et il est difficile de faire le compte des décorations, arcs de triomphe et des divertis-

séments qui lui furent offerts. Représentation théâtrale, bal, lancement de vaisseau, rien ne fut oublié de ce qui pouvait contribuer à sa distraction. Le lundi 1<sup>er</sup> février elle quittait Bordeaux, et le 17 du même mois avait lieu son mariage avec le Dauphin Louis, dans la chapelle de Versailles. Elle eut peu de temps pour jouir des splendeurs de la Cour de France, et la jeune princesse mourait en couches le 22 juillet 1746. Bordeaux avait dépensé pour son passage 120,000 livres environ ; Bayonne, près de 20,000 livres (1).

---

(1) Voir pour les détails du passage à Bordeaux de la Dauphine et des princesses qui la précédaient, l'excellent travail de M. Brives-Cazes, ayant pour titre : *Passage des Princesses royales françaises et espagnoles en Guyenne*, (1721-1748).

## **LES PRINCESSES FEMME ET FILLE DE L'INFANT DON PHILIPPE (1748)**

La duchesse de Parme. — La fille de Louis XV. — Le cortège des princesses. — Difficulté du passage des Landes. — La table princière. — Les menus des repas. — Le désert d'une halte. — Départ d'Irun et réception à Béhobie. — Arrivée à Bayonne. — La réception. — Départ. — La dépense du passage. — Mort de la princesse à Versailles.

A la suite du traité d'Aix-la-Chapelle, le roi avait obtenu pour son fils, l'infant don Philippe, la souveraineté des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, il avait pris possession de la capitale de ses nouveaux Etats, et quelques mois après, sa femme, la princesse Louise, fille de Louis XV, que nous avons vue précédemment à Bayonne, se rendant en Espagne pour son mariage, et sa fille doña Isabelle, se disposait à la rejoindre. Comme la princesse avait manifesté le désir de venir à la Cour de France avant de passer en Italie, le Roi, qui l'avait toujours tendrement aimée, s'était empressé d'acquiescer à ce désir, et il ne tardait pas à charger le comte de Noailles d'aller recevoir l'infante sur la frontière espagnole.

L'Intendant de la province avait reçu des instructions détaillées. On y avait joint trois états des personnes de la suite de la princesse : l'un concernant uniquement l'infante mère, un autre concernait la jeune infante, le troisième était la récapitulation des deux premiers. En tête était la marquise de Leyde, grande-maitresse, doña Catharina Bassecourt, et Grevi, gouvernante de l'infante Isabelle, le duc de Montellano, majordome-major, soit en tout dix huit personnes, y compris le médecin, le chirurgien et l'apothicaire, plus quelques domestiques. Le Roi, de son côté, envoyait au-devant des princesses, outre le

comte de Noailles, deux détachements de six gardes du corps avec leurs brigadiers et leurs exempts, et environ dix autres personnes pour les services de la bouche et autres. Le Roi ayant décidé, d'après les désirs de sa fille, qu'il n'y eût aucun cérémonial, aucun maître de cérémonies n'était joint au cortège. C'était au comte de Noailles qu'était remis le soin de tout régler à cet égard. La princesse voulait, du reste, garder l'incognito. Cependant il fallait un grand nombre de voitures : 4 berlines de poste, 3 chaises de poste à deux places, une voiture à quatre places et 2 « purtout ». Plus 4 berlines pour l'infante Isabelle.

C'étaient les localités qu'elles devaient traverser qui devaient nourrir les princesses et leur suite ; ces dépenses en seraient remboursées par les intendants. Aussi, tous ces hauts fonctionnaires dans chacune de leurs généralités, prenaient leurs précautions pour n'être pas pris au dépourvu. Et l'intendant d'Auch demande à celui de Bordeaux de lui faire envoyer à Bayonne cinquante ou cent bouteilles de vin de Bourgogne. Les couchées de Bayonne à Bordeaux avaient été déterminées au nombre de cinq : la première à Saint-Vincent, la deuxième à Lespéron, la troisième à Labouheyre, la quatrième à Belin et la cinquième à Bordeaux. La traversée des Grandes Landes était extrêmement difficile, et le comte de Noailles écrivait à l'Intendant Tourny, de Bayonne, et en date du 2 juillet : « J'ay esté obligé, lui disait-il, de faire mettre des bœufs à ma chaise, qui n'avoit que moy pour toute charge, et quatre paires de bœufs, indépendamment de six à huit chevaux, à ma berline, qui, avec ces secours, n'en mettoit pas moins trois et quatre heures à faire une poste. D'ailleurs, point de maison pour loger la suite de

Mesdames dans la plupart des gîtes qui avoient été assignés, et par conséquent, point d'endroit à y préparer à manger, à moins qu'on n'eût fait la cuisine à côté de la chambre de Madame. J'ay examiné avec soin tous les lieux en y passant, et j'ay vu par cet examen qu'il n'auroit pas esté possible d'y faire le service ». Aussi l'itinéraire fut-il changé, et les relais furent aussitôt transportés des Grandes Landes dans les Petites.

Nous avons déjà vu que les princesses et leur suite devaient être nourries, pour la dépense payée par l'intendant en être remboursée par le roi. Voici qu'elle devait être la distribution des tables : la princesse mère devait manger seule et être servie par Héliot, maître d'hôtel du roi. A la première table, servie par les gens de l'intendant, la marquise de Leyde, le duc de Montellano, un exempt des gardes du corps, l'intendant, plus quelques personnes de condition de la province. A la deuxième table le confesseur, le médecin et le secrétaire de divers ordres, en tout douze personnes à servir. A une table supplémentaire, la dame d'atours et les trois caméristes, leur desserte revenant aux femmes de garde-robe. A la troisième table, des gardes du corps, plus deux ou trois personnes, en tout huit à servir. A une table à part, les valets de chambre. A la quatrième table, des femmes de la suite. Héliot et les officiers de la bouche devaient se nourrir en faisant la cuisine de la princesse. Les domestiques de la suite, ainsi que les gens de l'Intendant, devaient avoir la desserte des tables.

Nos archives n'ont point gardé de traces des menus des repas servis à ces différentes tables, et cela s'explique en ce sens que, fournis par l'Intendant, ce fut lui qui les paya et qui en conserva les documents. Aussi, pour combler



cette regrettable lacune, et afin de savoir quelle pouvait être au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle la nourriture de princesses royales en voyage, nous donnons le menu qui fut servi à Bazas dans les différentes tables :

Table de la princesse mère, qui devait manger seule ; le maître d'hôtel Héliot se proposait de la servir ainsi : premier service, une soupe avec quatre hors-d'œuvre et des huîtres ; deuxième service, une pièce de boucherie avec quatre entrées ; troisième service, trois plats de rôti et deux salades ; quatrième service, cinq plats d'entremets ; cinquième service, le dessert composé de trois pièces de glace montées et de six compotier ou assiettes, avec cette observation que tout ce qui sera nécessaire pour cette table devra être fourni par les gens de l'intendant, y compris les plats, le linge, les glaces et les porcelaines. La table de la marquise de Leyde (six à dix couverts) devait avoir également cinq services composés de la même façon, avec beaucoup d'assiettes d'huîtres. La table de la dame d'atours (quatre couverts) n'aura que trois services composés comme ceux qui précèdent. La quatrième table, table de la chapelle (dix à quinze couverts), trois services également, mais les pièces devront être *grosses*, et il y aura du café en sus. La cinquième table, table des gardes du corps (six couverts), une soupe relevée par une pièce de rôti, deux fortes entrées, deux forts plats de rôti, deux entremets ; le tout sera servi ensemble ; cinq plats de dessert. Sixième table, table des femmes de chambre (neuf à dix couverts), une soupe, une grosse pièce de boucherie, deux fortes entrées, deux forts plats de rôti, deux entremets et cinq desserts. Septième table, de M. Héliot (neuf à dix couverts). avec cette observation : « Il la servira comme il le trouvera à propos et ce sera appa-

remment à peu près comme celle cy-devant ». Les domestiques inférieurs auront la desserte de la table de leurs maîtres.

La jeune infante Isabelle avait aussi son maître d'hôtel particulier qui se proposait de la servir ainsi : quatre services composés à peu près comme ceux de la table de sa mère, mais sans huitres. Les gens de l'intendant devaient fournir le nécessaire à cette table. La table de sa gouvernante (cinq à six couverts), devait avoir aussi quatre services ; au deuxième on remarque une jatte d'olives et une de bigarrades. La table des caméristes (cinq à six couverts), trois services. Pour la table des gardes du corps de la suite de l'infante, pour celle du maître d'hôtel et pour les domestiques, tout devait être disposé comme on l'a vu ci-dessus.

Un état préparé pour une halte au Puch donne idée de la façon dont on pourvoyait à la nourriture du nombreux personnel de la suite. C'est d'abord une table de quinze à dix-huit couverts ; une forte longe de veau au milieu, un pâté d'un côté, un jambon de l'autre, deux grosses langues de bœuf à chaque bout, deux soupes aux deux flancs ; puis, quatre plats au côté (poulets, dindons, perdreaux, bécasses), quatre hors-d'œuvre (fricassée de poulets, chapons au gros sel, pigeons, côtelettes), deux tourtes et des huitres ; plus une trentaine de tasses de café. En outre on devait, en cas de besoin, tenir en réserve de grosses pièces froides.

Enfin arrivait la nouvelle qu'on attendait les infantes dans la journée du mercredi 11 décembre à Bayonne, d'où elles devaient repartir le vendredi 13, pour se rendre le 18 à Bordeaux. Elles étaient parties de Madrid le 26 du mois de novembre, étaient arrivées le 10 à Irun, vers cinq

heures du soir, où M. de Noailles se présenta à elles et revint ensuite à Saint-Jean de-Luz.

Elles quittèrent Irun le 11 au matin, et aussitôt qu'elles furent sur le pont qui avait été construit sur la Bidassoa pour leur passage, elles furent saluées par plusieurs décharges d'artillerie de Hendaye et de Fontarabie. Le sieur de Beaufort, prévôt général de la province, se trouvait à l'entrée du pont avec sa compagnie pour les escorter. A Saint-Jean-de-Luz elles furent reçues par le comte de Noailles, qui leur présenta le marquis d'Amou, commandant de Bayonne, l'intendant de La Bove et les magistrats de cette ville.

Après le dîner, pendant lequel les troupes bourgeoises montèrent la garde devant la maison qui avait été préparée pour les infantes, ces princesses remontèrent en carrosse et arrivèrent à Bayonne au bruit du canon des remparts et de la citadelle, et de celui des vaisseaux qui étaient dans le port. Le marquis d'Amou et les magistrats les reçurent aux portes de la ville, où elles entrèrent aux acclamations du peuple. Les rues par lesquelles elles passèrent étaient bordées de troupes. Les gardes du corps du roi d'Espagne ayant accompagné les princesses jusqu'à la porte du Palais Épiscopal, où elles logèrent, se retirèrent, et alors ceux du roi de France prirent leur service. Il y eut, le soir, une belle illumination devant les fenêtres de l'infante, et cette princesse soupa en public, à la grande satisfaction d'une foule considérable.

Le 12, les Espagnols qui n'étaient pas destinés à suivre l'infante, prirent congé d'elle ; ce même jour elle eut à son dîner et à son souper le même concours de noblesse et de bourgeoisie, et les illuminations de la veille furent répétées. Lorsqu'elles partirent, le 13, elles reçurent les

mêmes honneurs qu'à leur arrivée. Elles étaient le même jour à Dax, le 14 à Mont-de-Marsan, le 15 à Roquefort. le 16 à Bazas, le 17 à Castres, et le 18 à midi elles arrivaient à Bordeaux, où nous les abandonnerons (1).

On le voit, il y a loin de là aux entrées solennelles dont nous avons plus haut donné le détail. Et cependant la dépense monta encore à 2,618 livres déboursées par la ville, mais qui devait être payée par le roi, nourriture non comprise. Il est vrai que l'on y remarque 666 livres pour l'illumination, 1,030 livres à Cabanne, pour la fourniture du suif et de la bougie pour l'illumination de l'évêché. Au tapissier, pour les meubles placés à l'évêché, 207 livres, 72 livres pour fourniture de glace, etc.

La princesse mourait de la petite vérole à Versailles, le 6 décembre 1759, entourée des regrets les plus vifs de son père, dont elle était la confidente. Son mari ne tardait pas à la suivre, car atteint de la même maladie, il mourait en 1763, laissant son fils Ferdinand pour lui succéder.

---

(1) *Mercur de France*. Cette relation manque dans les registres des délibérations.

## LA DUCHESSE D'ANGOULÊME (1828)

Préparatifs de réception de la duchesse d'Angoulême. — Demande de danseurs basques. — La garde d'honneur. — Projet de construction de deux arcs de triomphe. — Formation d'une *pamperuque*. — Des dames sont choisies pour offrir des bouquets à la princesse. — Mlle de Bigu. — Costume des demoiselles. — Les dames de la Halle et leur costume. — Proclamation du Maire. — Arrivée de la duchesse. — Aspect de la ville. — Calèche préparée par la ville. — Réception et invitation à dîner. — Illumination. — Les danseurs basques dans la cour de l'Evêché. — Distribution de vin. — Visite de la duchesse à l'Arsenal de la Marine. — Lancement de navires de l'Etat. — Promenade sur les rivières. — Départ de la princesse pour Saint-Jean-de-Luz. — Retour à Bayonne et départ pour Pau.

Deux princesses vont clore la longue série des Altesses Royales qui honorèrent Bayonne de leur présence, et pour laquelle des réceptions solennelles furent préparées. Elles sont d'autant plus intéressantes que leur souvenir est resté dans beaucoup de mémoires bayonnaises, et que les registres de la municipalité qui en contenaient la relation détaillée ont péri dans l'incendie de 1889. Par bonheur, les copies que nous en avons déjà fait nous ont permis de la restituer complètement.

La duchesse d'Angoulême était attendue à Bayonne, et par une délibération du 4 juin 1823, le Corps municipal avait nommé une commission chargée de préparer le programme de la réception. On devait entr'autres choses demander à quelques maires des communes environnantes de vouloir envoyer des danseurs, vêtus uniformément pour égayer les fêtes pendant le séjour de la princesse. Les dames de la ville devaient être priées de se réunir et de se concerter entr'elles. Les gardes d'honneur à cheval et à pied devaient être portés au plus grand nombre possible.

Comme la princesse devait arriver dans la soirée, le maire devait prendre ses dispositions pour engager les habitants à illuminer leurs maisons et faire éclairer les édifices publics. Le jour de l'arrivée de Madame, ou bien le lendemain, une bouteille de vin serait délivrée à chaque soldat ou matelot. Il serait aussi distribué un pain de deux livres et cinquante centimes à chaque pauvre ou nécessiteux. Les curés des deux paroisses devaient prendre la direction de ces secours. Les prisonniers devaient être compris dans ces largesses.

Le 11 juin, nouvelle réunion de la commission, à laquelle plusieurs dames de la ville s'étaient rendues sur l'invitation qui leur en avait été faite, et à la suite de cette conférence, il fut décidé qu'il serait érigé deux arcs de triomphe, le premier placé sur le pont Saint-Esprit, l'autre sur la place d'Armes. L'architecte de la ville en fut chargé, et les dames voulurent bien s'occuper de la décoration de celui de la place d'Armes ; on ne devait y employer que les couleurs blanche et verte.

Les dames manifestèrent ensuite le désir de former une *pamperrique*, et le maire y ayant consenti, une nouvelle commission fut chargée d'arranger la composition des danseurs et des danseuses, et de se concerter avec eux sur le costume à adopter pour cet amusement. Mais cette danse ne put avoir lieu, par suite des difficultés qui se rencontrèrent dans le projet d'exécution.

En même temps, sur une proposition faite par les dames, il fut trouvé à propos que toutes les demoiselles de la ville fussent convoquées pour se rendre, le jour de l'arrivée de la princesse, sur des gradins qui seront placés de chaque côté de l'arc de triomphe de la place d'Armes pour y recevoir la duchesse, la complimenter et lui offrir un

bouquet. Mlle de Bigu fut désignée pour faire le compliment. Et il fut décidé que lorsque la princesse arriverait près de l'arc de triomphe, et que Mlle de Bigu s'approcherait de Madame, elle serait accompagnée de vingt-quatre demoiselles, désignées par le sort, et dont le costume uniforme serait ainsi composé : souliers noirs, robe de percale blanche, ceinture bleu de ciel à boucle, écharpe bleu de ciel en crêpon, coiffure en cheveux, sans rubans ni plumes. Le peigne pouvait être à volonté.

De plus, il fut arrêté que les dames « appelées dans les grandes villes les dames de la halle », seraient convoquées par les soins de Mme Casenave, marchande à Pannecau, et par les demoiselles Sansac, marchandes de fruits et comestibles, rue du Port-Neuf. Celles qui accepteraient l'invitation qui leur serait faite devaient se réunir sur la place du Réduit le jour de l'arrivée de la princesse, et l'une d'elles lui présenterait un bouquet en la complimentant, si elle le jugeait à propos. Cela fait, ces dames devaient escorter la voiture à droite et à gauche jusqu'à l'arc de triomphe de la place d'Armes. En outre, quelques-unes d'entr'elles devaient avoir à la main une petite corbeille de fleurs et en jeter de temps à autre sur le passage de la princesse. Arrivées là, elles devaient attendre que les demoiselles qui y étaient réunies eussent fait leur compliment, et se joignant à elles « dans une aimable confusion » accompagner la princesse au palais de l'Évêché.

Le costume des dames de la halle devait être ainsi composé : déshabillé blanc, souliers noirs, fichu blanc à la tête, « *cu bien* une coiffure de leur usage et analogue à leur état ».

Douze des principales dames de la ville devaient être

désignées pour attendre la princesse dans son appartement et lui en faire les honneurs. Elles ne devaient se retirer qu'après avoir pris ses ordres.

Le 13 juin, nouvelle réunion de la commission à l'Hôtel de Ville, sous la présidence du maire. On y examina la liste des jeunes demoiselles de la ville désignées pour occuper des places sur les gradins de l'arc de triomphe de la place d'Armes et accompagner celle d'entr'elles qui devait complimenter la princesse et lui présenter un bouquet. Cette liste se composait d'environ cent cinquante noms de demoiselles, prises soit dans les principales familles de la ville, soit dans la classe des artisans, des marchands, des habitants et des propriétaires les plus estimables. Mais, comme il fut reconnu que plusieurs personnes en avaient été omises par oubli, leur nombre s'éleva ainsi à plus de deux cents. En même temps, des lettres d'invitation furent adressées par le maire aux familles de ces demoiselles. On dressa ensuite la liste des douze dames qui devaient attendre la princesse dans ses appartements (1).

Tout était à peu près terminé, et la princesse était annoncée comme devant arriver à Bayonne le 24, le maire crut devoir en prévenir les habitants en faisant afficher et publier la proclamation suivante :

Le Maire de la ville de Bayonne aux habitants,

Nos désirs les plus ardents vont être satisfaits. S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême arrivera dans nos murs le 24 de ce mois, dans l'après-midi.

(1) C'étaient : Mesdames Darcangues, vicomtesse de Saint-Hilaire, Dhiriart, née Daguerre-Dospital, de Laperrière, Laborde, née Miramon, Nogué, née Lasserre, Bertrand, née Puyas, Laborde, née Dartigues, veuve Lasserre, née Nogué, Labat, née Yturbide, Thonnellier, née Faure, et Mlle Dubroca.



Le Maire s'abstiendra, dans cette heureuse circonstance, de rien prescrire à ses concitoyens, il se repose sur cet amour et ce dévouement pour les Bourbons dont ils ont donné tant de preuves. Qu'ils donnent un libre essor à l'élan de leur cœur, à la joie pure et aux douces émotions que fait naître d'avance la certitude de jouir bientôt de la vue de la princesse, et que son auguste présence ne peut qu'exalter encore.

Que le drapeau blanc orne les façades de nos habitations ; qu'une illumination générale prolonge des journées si vivement désirées et si impatientement attendues ! Tels sont les seuls desirs que le maire croit devoir exprimer, et dont il attend avec confiance l'accomplissement de la population entière de la ville sans tache.

Vive le Roi ! Vive Madame ! Vivent les Bourbons !

Ainsi que cela avait été annoncé officiellement, Madame la duchesse d'Angoulême arriva en effet à Bayonne le mardi 24 juin 1823, à quatre heures de l'après-midi. Elle avait fait prévenir qu'elle voulait que la réception eut lieu avec le moins d'éclat possible. La garde d'honneur à chevaux s'était portée à sa rencontre sur la route de Bordeaux, à une distance de deux lieues. La garde nationale et la troupe de ligne étaient sous les armes depuis le matin. Les ponts et les rues par lesquels devait passer la princesse avaient été sablés et couverts de verdure. Le drapeau blanc flottait aux croisées de toutes les habitations et sur tous les édifices. Les vaisseaux du roi et ceux du commerce qui étaient dans le port avaient déployé leurs flammes et leurs pavois, et donnaient un beau coup d'œil à ce paysage enchanteur de l'Adour. Les deux arcs de triomphe étaient achevés, l'un était situé à l'extrémité du pont Saint Esprit, l'autre sur la place d'Armes ; le premier construit en feuillage, le second élégamment orné de draperies blan-

ches et vertes, une magnifique couronne de fleurs suspendue à son cintre. Des gradins avaient été élevés de chaque côté, destinés aux jeunes demoiselles qui, vêtues de blanc, avec ceinture et écharpe bleue, devaient recevoir la princesse, la complimenter et lui offrir un bouquet. Toute la population de la ville, augmentée de celle des campagnes voisines, venait d'accourir dans l'attente de ce jour si impatiemment attendu.

Vers quatre heures, le canon de la citadelle annonça l'approche de la princesse. Elle avait quitté sa voiture de voyage à Saint-Esprit et était montée dans une calèche découverte que M. le Maire de Bayonne avait fait préparer. Celui-ci, suivi de ses deux adjoints et du Conseil municipal, s'était porté à l'extrémité du pont Saint-Esprit. Mais il avait été réglé le matin, d'après de nouvelles instructions données par un des seigneurs de la suite de la princesse, que Madame recevrait les autorités dans son palais. La garde nationale et les troupes de la garnison bordaient la haie sur tous les points par où la princesse devait passer.

Son Altesse Royale arriva un quart d'heure après. La garde d'honneur de Bayonne, celle du département des Landes et la gendarmerie escortaient, précédaient et suivaient la voiture de la princesse. Le maire la reçut au passage de l'arc de triomphe, aux cris de : Vive le Roi ! Vive Madame ! Vive les Bourbons ! En passant sur la place de Gramont, les dames de la Halle se présentèrent pour la saluer ; elles firent agréer leur bouquet, mais la réception devait avoir lieu à l'Evêché. S. A. R. fut également saluée sous l'arc de triomphe de la place d'Armes. La demoiselle qui devait la complimenter lui présenta son bouquet, la princesse le reçut avec bonté et continua sa marche vers l'Evêché.

Aussitôt arrivée dans ses appartements, elle reçut toutes les autorités, les demoiselles de la ville et les dames de la Halle. La garde du palais fut composée de la garde nationale et de la troupe de ligne. Le service en fut partagé par la garde d'honneur à cheval.

Plusieurs personnages furent admis le soir même à la table de la princesse. Après son dîner elle monta en calèche et alla promener aux Allées Marines et aux Glacis. A l'entrée de la nuit, la ville fut brillamment illuminée.

Le 25 au matin, de bonne heure, on vit arriver des campagnes environnantes une multitude considérable avec des troupes de jeunes danseurs qui se présentèrent au palais de la princesse. Ils exécutèrent leurs danses dans la cour de l'Évêché et Madame, ayant voulu y assister, « daigna leur sourire ». Puis ils se répandirent dans les rues et sur les places, où ils dansèrent au son de leurs instruments.

Vers dix heures du matin, Son Altesse Royale se rendit dans l'église cathédrale où elle entendit la messe célébrée par l'évêque. « L'église était remplie d'un très grand nombre de fidèles ; tous les yeux étaient portés sur l'auguste princesse qui, par son recueillement, donnait l'exemple de la manière de se tenir et de prier devant le Dieu qui donne et qui soutient les couronnes ».

La ville avait fait mettre à la disposition du lieutenant de Roi et du commissaire en chef de la marine du vin pour les troupes de la garnison et pour les marins de l'État : la distribution en fut faite dans la matinée de ce jour à 3,800 hommes, à raison d'une bouteille de vin chacun. Il fut de même distribué, par les soins des curés des deux paroisses, douze cents pains d'une livre et cinquante centimes par individu.

A deux heures, la duchesse d'Angoulême sortit en calèche et fut visiter la citadelle au bruit des salves d'artillerie. A quatre heures, elle se rendit à l'Arsenal de la Marine. Un élégant pavillon y avait été élevé et orné de feuillage, de guirlandes et de fleurs par les soins du commissaire en chef. La princesse s'y plaça, et avec elle les dames et les seigneurs de sa suite, le préfet, le sous-préfet, l'évêque et plusieurs autres personnages. Aussitôt, deux bâtiments du Roi furent lancés au son de la musique et aux acclamations du peuple qui garnissait, en foule innombrable, la rive opposée. Son Altesse Royale s'embarqua ensuite sur une péniche légère, montée par un équipage de marins jeunes et vigoureux, vêtus de blanc, avec des ceintures vertes, et commandés par des officiers de marine. La musique de la garde nationale, placée dans une chaloupe, suivait la péniche. La princesse, après avoir promené sur l'Adour et la Nive rentra en ville et descendit à la place de Gramont. Elle remonta dans sa calèche qui l'attendait, et précédée des danseurs basques, elle revint à l'évêché. « S. A. R. a daigné, dans toutes ces circonstances, annoncer, par des marques de satisfaction, combien ces expressions d'amour lui étaient agréables ».

Le soir, Madame reçut les dames de la ville, et à la tombée de la nuit, la ville fut encore illuminée d'une manière aussi brillante que la veille.

Le 26, la duchesse d'Angoulême partit à six heures du matin pour Saint-Jean-de-Luz et fut visiter le pont de Béhobie au point où était passée l'armée française entrée en Espagne sous le commandement du duc d'Angoulême. Au moment où la princesse sortait de Bayonne, elle fut accompagnée par la garde d'honneur à cheval, mais comme la duchesse voyageait avec une grande rapidité,

elle ne voulut pas être suivie et la fit rétrograder depuis la porte d'Espagne. Elle était de retour à quatre heures de l'après-midi, et la municipalité de Saint-Esprit fut admise à lui offrir ses hommages et à lui présenter les jeunes demoiselles qui, le jour de son arrivée, l'avaient saluée à son entrée dans la cité. Ce jour-là, le maire de Bayonne fut invité à la table de la princesse. Le soir, l'illumination fut encore plus belle, et l'on remarqua principalement les édifices publics, les maisons des principaux fonctionnaires et surtout celles de la place de Gramont.

Le 27 juin avait été fixé pour le départ de la duchesse. A six heures du matin toutes les autorités s'étaient rendues à l'extrémité du pont pour saluer son départ. Le même cérémonial avait été soigneusement observé et les dames et les demoiselles de la ville étaient à leur poste ; tandis que les troupes bordaient la haie, le canon tirait et les cloches des églises sonnaient à toute volée. Avant son départ, elle témoigna d'une manière officielle toute sa satisfaction et laissa 500 fr. pour les pauvres. Elle se dirigeait sur le Béarn et la ville de Pau.

---

## LA DUCHESSE DE BERRY (1828)

La garde d'honneur va à la rencontre de la duchesse. — Les danseurs basques et leurs costumes. — Arrivée de la princesse. — Réception à la porte de France. — Sa suite. — Réception au palais. — La princesse invite à dîner le maire de Bayonne. — Réception des dames. — La princesse visite le château de Marrac et se rend à Béhobie. — Une loterie de comestibles. — Retour de la princesse. — Elle visite la Chambre-d'Amour. — Un pavillon sur les glacis. — Revue des troupes. — Courses à pied. — Générosité de la princesse. — Son départ. — Sur l'Adour. — Un déjeuner à l'île de Berens.

On ne savait pas d'une manière positive si la duchesse de Berry viendrait à Bayonne en quittant Pau. Une députation lui fut envoyée par le maire, et elle rapporta que la princesse avait bien voulu agréer les vœux des habitants en arrivant le 23 juin dans l'après-midi, qu'elle irait vers la Bidassoa le 24, et repartirait le 25 au matin. Dès cet instant, la ville put s'occuper des préparatifs des fêtes à donner à la princesse, en employant les deux jours qui restaient, et le maire et la commission nommée par le conseil municipal s'y livrèrent avec la plus grande activité et en suivant les projets déjà adoptés.

En effet, le mardi 23 la garde d'honneur à cheval, commandée par M. Maze, sortit de la ville vers trois heures de l'après-midi pour aller à la rencontre de la duchesse sur la route de Toulouse, en avant de l'église de Saint-Étienne, précédée du général baron Janin, du colonel Montdoie et des officiers de leur état-major. Un peu après cinq heures le canon de la citadelle annonçait l'arrivée de S. A. R.

Comme pour la duchesse d'Angoulême, le maire et le sous-préfet avaient demandé aux communes voisines de leur envoyer des troupes de danseurs basques. « Ces danses, connues sous le nom de *cascarols*, danse parti-

culière au pays, très-gaie et très-divertissante, à laquelle les Basques ne se livrent que dans la plus grande allégresse. Ces hommes, au nombre d'une centaine, avaient été choisis parmi les mieux faits et les plus sveltes. Leur costume de danse est simplement un berret en forme de bonnet de couleur, ou blanche, ou bleue, ou rose, garnis de rubans arrangés avec goût, parsemés de paillettes brillantes et surmontés de panaches de plumes. Un mouchoir de soie de couleur également variée et négligemment placé autour du col ; le buste en chemise très blanche et très fine, les manches relevées sur plusieurs points par des rubans ; une multitude de rubans, aussi de diverses couleurs, pendant des épaules ; une ceinture en soie rouge ou ponceau ; culotte courte, en nankin, entrelacée de petits rubans rouges ; rosette de même couleur sur le côté du genou ; bas blancs en fil ou en soie ; des petits grelots placés aux pieds, aux genoux, aux bras et dans d'autres parties du corps. Tous ces danseurs étaient arrivés de leurs communes respectives le matin, chacun par paroisse, conduits par leur maire, ayant un tambour à leur tête, avec un tambourin qui jouait en même temps de la flûte. Ils formaient, à leur entrée en ville, un cortège de diverses bandes qui se confondirent bientôt ensemble, mais les tambours restèrent toujours avec les tambourins, divisés, et à côté des danseurs de leur commune. Les instruments, tambours et flûtes, faisaient entendre le même air sur tous les points. Dans la confusion de la danse, les danseurs se dessinaient avec une grâce admirable, s'élevaient ensemble au son du tambour et retombaient ensemble dans une sorte de désordre, mais qui n'en était pas et qui, au contraire, faisait le beau de la danse ».

La plus grande partie de la population qui s'était ren

due à la porte du Réduit, s'ébranla aussitôt en entendant le canon de la citadelle et se dirigea vers le pont St Esprit « dans une confusion mêlée de la joie la plus vive ».

« S. A. R. avait quitté sa voiture de voyage pour se mettre en calèche découverte, qui avait été envoyée de la ville dans le cas où elle aurait bien voulu se prêter aux désirs du peuple de contempler ses traits augustes ». La garde d'honneur à cheval escortait la princesse. Le général Jauin et le colonel de Mondoie étaient aux portières, et des piquets de gendarmerie précédaient et suivaient la voiture. Son Altesse Royale était accompagnée de deux dames d'honneur et du comte de Mesnard, son premier écuyer.

Aussitôt que la duchesse parut, les cris éclatèrent de toutes parts. « S. A. R. entrant en ville par la porte de France, les Basques se présentèrent, et, s'étant courbés devant la princesse, ils s'élancèrent au devant de la voiture et se livrèrent à leurs danses avec des accens de joie qu'ils ne font entendre que lorsqu'ils sont heureux et contents. Les habitants, de leur côté, manifestaient aussi toute leur allégresse. Les drapeaux blancs flottaient à toutes les croisées de leurs maisons, entourés de guirlandes de lauriers et de fleurs. Les vaisseaux du roi, mouillés dans la rade, avaient arboré leurs pavillons, déployé leurs pavois et saluaient la princesse de leur artillerie. Les navires de commerce répandus sur la belle rivière de l'Adour présentaient aussi le pavillon blanc au bout de leurs mâts ».

La foule était si considérable que la voiture de la princesse ne pouvait s'avancer qu'au pas et avait toutes les peines du monde à s'ouvrir un passage. Elle traversa la place de Gramont et arriva à l'Évêché, où la princesse fut



reçue par le baron d'Ohalt, sous-préfet, et le maire de Bayonne. A peine descendue de voiture, elle voulut bien se montrer au peuple qui l'acclamait, parut au balcon, et montra beaucoup de satisfaction pour les danses que les Basques répétèrent encore dans la cour.

Avant son entrée en ville, la duchesse de Berry était allée visiter la citadelle, où elle avait été reçue par le comte d'Alissac, lieutenant de Roi, et son état-major ; elle la parcourut accompagnée par le colonel Vainsot, du génie, et fut saluée par la garnison rangée en bataille. La princesse avait à sa suite la maréchale duchesse de Reggio, dame d'honneur, la marquise de Podenas, dame pour accompagner, le comte de Mesnard, premier écuyer, et le marquis de Verdalle. Le maire de Bayonne avait choisi plusieurs dames de la ville pour la recevoir à son arrivée à l'évêché et lui en faire les honneurs (1). Elle les accueillit avec grâce, causa avec plusieurs d'entr'elles, et après les avoir remerciées, elle entra dans son appartement pour s'y reposer.

E. DUCÈRE.

*(A continuer).*

(1) C'étaient : Mesdames de Laborde-Nogues, de Laperrière, Dubrocq, Darripe, Darcaugues, Cassou-Daleman, Bardenich, Daguerre-Dospital, Tonnelier et Palengat.

**PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ DES SCIENCES & ARTS**  
DE  
**BAYONNE**

---

Séance du Mardi 7 Janvier 1902

*Présidence de M. SERVAL*

Présents : MM. Serval, Monod, Lambert, Cuzacq, Salane, Ducéré, Delvaille, Hiriart.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sont reçus après vote comme membres titulaires :

M. A. Descande, à Rouen ;

M. Laxague, avocat, à Bayonne ;

M. Soulez-Lacaze, rentier, à Bayonne, présenté par MM. Legrand et Ducéré ;

M. Perret, avocat, à Bayonne, présenté par MM. Serval et Ducéré.

La séance est levée à 6 heures.

---

Séance du Mardi 4 Février 1902

*Présidence de M. CUZACQ*

Présents : MM. Legrand, rabbin E. Lévy, le Proviseur du Lycée, Lambert, Perret, Cavaillé, Hiriart, Cuzacq, Delvaille, Ducéré, Serval, A. Salzedo, Monod, Yturbide, Salane.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sont reçus après vote comme membres titulaires :

MM. Cathala, receveur des finances et Chudeau, professeur au Lycée, présentés par MM. Legrand et Ducéré.

M. le Dr Delvaille lit à la Société la première partie d'une étude ayant pour titre *l'Hygiène à l'Ecole d'après la Bible et le Talmud* ; le travail sera publié dans le Bulletin.

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 4 Mars 1902

*Présidence de M. SERVAL*

Présents : MM. Serval, Hiriart, Cathala, Ducéré.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sont reçus après vote comme membres titulaires :

M. Lacombe, conseiller municipal ;

M. Goalart, pilote-major, présentés par MM. Legrand et Ducéré.

Au nom de la Société, M. le Président félicite M. Cuzacq de la décoration des palmes académiques qu'il a obtenu récemment.

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 8 Avril 1902

*Présidence de M. SERVAL*

Présents : MM. Serval, Cuzacq, Le Beuf, Cathala, Hiriart, Ducéré, Lacombe, Lambert, Léon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sont reçus après vote comme membres titulaires :

M. Begbeder-Camp, juge de paix, à Bayonne ;

M. l'abbé Garay, aumônier de la villa *Pia*, à Bayonne, présentés par MM. Legrand et Ducéré.

M. Ducéré lit à la Société un chapitre d'un ouvrage en préparation, ayant pour titre : *Napoléon et les Bourbons d'Espagne. — Arrivée à Bayonne de l'Impératrice Joséphine.*

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 6 Mai 1902

*Présidence de M. SERVAL*

Présents : MM. Serval, Cuzacq, Le Beuf, Cathala, Hiriart, Ducéré, Lacombe, Lambert, Léon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Lambert, professeur au Lycée, lit à la Société une étude ayant pour titre : *Quelques Idiotismes à Bayonne.*

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 3 Juin 1902

*Présidence de M. CUZACQ*

Présents : MM. Cuzacq, Le Beuf, Salane, Cathala, Beigbeder, Hiriart, Lambert, Lévy, Yturbide, Ducéré.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sont reçus après vote comme membres titulaires :

MM. A. Rodrigues et Combes, à Bayonne, présentés par MM. Serval et Ducéré.

M. Ducéré lit à la Société une étude ayant pour titre : *les Revues de l'Empereur*.

M. Cuzacq présente un travail intitulé : *L'Introduction du maïs dans les Landes*.

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du Mardi 7 Octobre 1902

*Présidence de M. SERVAT*

Présents : MM. Serval, Hiriart, Salane, Ducéré.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Les membres présents n'ayant aucune communication à faire, la séance est levée à 5 heures et demie.

---

# SOCIÉTÉ DES SCIENCES & ARTS DE BAYONNE

FONDÉE EN 1873

## LISTE DES MEMBRES AU 31 DÉCEMBRE 1902

### BUREAU

|                              |                         |
|------------------------------|-------------------------|
| <i>Président</i> .....       | MM. J. LEGRAND, député. |
| <i>Vice-Présidents</i> ..... | CUZACQ.                 |
|                              | SERVAL.                 |
| <i>Secrétaire</i> .....      | DUCÉRÉ.                 |
| <i>Trésorier</i> .....       | H. SALANE.              |

### MEMBRES TITULAIRES

MM. AMYOT, avoué-licencié, à Bayonne.  
BERNADOU (Félix), à Bayonne.  
BOCHER, au château *Caradoc*, à St-Étienne, Bayonne.  
BONNAT (L.), membre de l'Institut, à Paris.  
BONNECARRÈRE (J.), propre, à St-Étienne, Bayonne.  
BEIGBEDER-CAMP, juge de paix, à Bayonne.  
CAMPAN, pharmacien, à Bayonne.  
CANTÉRO, à Bayonne.  
CANTIN, à Sordes.  
CARO-DELVAILLE (M<sup>me</sup>), à Bayonne.  
CASTENCAU (A.), négociant, à Bayonne.  
CAVAILLÈS (H.), professeur au Lycée, à Bayonne.  
CATHALA, receveur des finances, à Bayonne.  
CAZAC, proviseur du Lycée, à Bayonne.  
CHAGÉ (l'abbé), curé à St-Étienne.  
CHAMBRE DE COMMERCE DE BAYONNE.

- MM. CHUDEAU**, professeur au Lycée, à Bayonne.  
**COMBES**, rue Thiers, à Bayonne.  
**CORRÈGES** (Ferdinand), à Bayonne.  
**CROSTE** (Th.), à Bayonne.  
**CUZACQ**, géomètre, à Tarnos.  
**DAGUERRE-DOSPITAL** (A.), à Séville.  
**DAGRANT** (G.-P.), à Bordeaux.  
**DAGUENET**, notaire, à Bayonne.  
**DELVAILLE** (le docteur C.), à Bayonne.  
**DEMOLON**, pharmacien, à Bayonne.  
**DESCANDE**, à Rouen.  
**DÉTROUYAT** (Arnaud), à Bayonne.  
**DIRIART** (P.), proprié<sup>re</sup>, château de *Saubès*, à Tarnos.  
**DOLHATS**, à Bayonne.  
**DOURS** (L.), à Bayonne.  
**DUBARAT** (l'abbé), aumônier du Lycée, à Pau.  
**DU SÉRECH DE SAINT-AVIT**, directeur des douanes, à Bayonne.  
**DURRUTY** (le docteur), à Bayonne.  
**DUCAZAU**, ingénieur de la ville de Bayonne.  
**DUCÉRÉ** (Edouard), bibliothécaire archiviste adjoint, à Bayonne.  
**DUMONTEL**, maire, à Boucau.  
**DUVERDIER**, receveur des finances, à Bayonne.  
**FOY** (Edmond), Président de la Chambre de Commerce, à Bayonne.  
**GABARRA** (l'abbé), curé de Capbreton.  
**GARAT**, avocat, à Bayonne.  
**GARAY** (l'abbé), aumônier, villa *Pia*.  
**GENTINNE** (Jules), à Bayonne.  
**GOALART**, pilote-major.  
**GOMMÈS** (Armand), banquier, à Bayonne.

**MM. GONTAUT-BIRON** (le vicomte DE), député des Basses-Pyrénées, à Pau.

**GUICHENNÉ** (L.), avocat, à Bayonne.

**HAULON** (S.), sénateur des Basses-Pyrénées, à Bayonne.

**HÉRELLE**, professeur au Lycée, à Bayonne.

**HERVÉ** (le général), à Bayonne.

**HIRIART** (Léon), bibliothécaire archiviste de la ville de Bayonne.

**HOURQUET** (E.), libraire, à Bayonne.

**IRIBARNÉGARAY** (B.), à Bayonne.

**ITHURBIDE** (Charles D'), négociant, à Bayonne.

**JAUFFRET** (Mgr), évêque de Bayonne.

**JOLYET**, directeur de l'École de Dessin et de Peinture, à Bayonne.

**JOSEPH** (H.), supérieur du Grand-Séminaire, à Bayonne.

**LABAT** (J.), à Biarritz.

**LABAT** (L.), à Bayonne.

**LABILLE**, avocat, à Saint-Jean-de-Luz.

**LABORDE-NOGUEZ** (Amédée DE), à Ustaritz.

**LACOMBE** (A.), à Bayonne.

**LAFONT** (le docteur P.), à St-Martin-de-Seignanx.

**LAFORE**, receveur de l'enregistrement, à Bayonne.

**LAMAINÈRE** (Alfred), rédacteur en chef du *Courrier de Bayonne*.

**LAMBERT**, professeur au Lycée, à Bayonne.

**LARRALDE-DIUSTÉGUY** (DE), à Urrugne.

**LARRALDE** (M.), à Bayonne.

**LARRÉGUY**, pharmacien à Bayonne.

**LARRIBIÈRE** (N.), à Bayonne.

**LASCOUX**, à Bayonne.

**LASSERRE** (le docteur), à Bayonne.



- MM.** LAUDUMIEY, pharmacien, à Bayonne.  
LAXAGUE, avocat, à Bayonne.  
LAZARD (M<sup>me</sup>), à Paris.  
LE BARILLIER, maire, à Anglet.  
LEBAS (A.), ingénieur, à Bayonne.  
LE DEUF (Lucien), pharmacien, à Bayonne.  
LÉGLISE (F.), député des Landes.  
LEGRAND (J.), député des Basses-Pyrénées, à Bayonne.  
LÉON (Henry), à Biarritz.  
LÉVY (E.), grand-rabbin, à Bayonne.  
LÉVY D'ABARTIAGUE, à Ossès.  
LOUIS (Pierre), architecte, à Biarritz.  
MANECY, contrôleur des douanes, à Bayonne.  
MALAPERT, à Bayonne.  
MARMISSOLLE, à Bayonne.  
MASSOT, horloger, à Bayonne.  
MIALLET, à Bayonne.  
MONOD, pasteur de l'Eglise réformée, à Bayonne.  
MOUREU, pharmacien, à Bayonne.  
MOUROT (R. P.), directeur de l'Institution Saint-Louis-de-Gonzague, à Bayonne.  
NOGUÉS, vétérinaire, à Bayonne.  
OLHAGARAY, propriétaire, à Villefranque.  
PELLOT (Ch.), propriétaire, à Biarritz.  
PÉRRET, avocat, à Bayonne.  
PICHÉ, ancien conseiller de préfecture, à Pau.  
POURQUÉ, rue Lormand, à Bayonne.  
RAGON (Émile), à Bayonne.  
RIBETON (le Dr), à Bayonne.  
RODRIGUES (A.), à Bayonne.  
SALANE (H.), relieur, à Bayonne.  
SALZÉDO (A.), à Bayonne.

- MM. SALZÉDO (A.), banquier, à Bayonne.  
SAUTET, professeur au Lycée, à Bayonne.  
SERVAL, ancien inspecteur divisionnaire des douanes, à Bayonne.  
SODES (E.), à Bayonne.  
SOULICE, bibliothécaire de la ville de Pau.  
SOULEZ-LACAZE, à Bayonne.  
VERMIS-DURIEUX, à Bayonne.  
VIGUERIE, sous-préfet, à Bayonne.  
VINSON (J.), à Paris.  
WEILLER, avoué, à Bayonne.  
WENTWORTH WEBSTER, à Sare.  
YTURBIDE (P.), à Bayonne.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

*Société Académique Hispano-Portugaise*, de Toulouse

*Société des Sciences, Lettres et Arts*, de Pau.

*Société d'Histoire naturelle*, de Toulouse.

*Société Borda*, de Dax.

*Académie Nationale des Sciences, Lettres et Arts*, de Bordeaux.

*Société de Géographie Commerciale*, de Bordeaux.

*Société d'Étude des Sciences Naturelles*, de Béziers.

*Société d'Agriculture, Sciences et Arts*, d'Angers.

*Société Archéologique et d'Histoire*, d'Angoulême.

*Archives Historiques de la Saintonge et de l'Aunis*.

*Société des Sciences Naturelles de la Charente-Inférieure*, à La Rochelle.

*Musée Guimet*, de Lyon.

*Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn*, d'Albi.

*Société d'Émulation du Doubs*, de Besançon.

*Société des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres*, d'Aix.

*Société Archéologique, Scientifique et Littéraire*, de Béziers.

*Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres*, de Caen.

*Société des Études Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot*, de Cahors.

*Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes*, de Nice.

*Société des Antiquaires de Picardie*, d'Amiens.

*Société Académique des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube*, de Troyes.

*Biarritz-Association*.



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                                                                                                                        | PAGES |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Dr C. DELVAILLE. — <i>L'Enfant et l'École d'après la Bible et le Talmud</i> .....                                                                                                                      | 5     |
| E. DUCÉRÉ. — <i>Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de Bayonne. — Les Reines. — Entrée solennelle dans la ville de Bayonne (Suite)</i> ..... | 29    |
| <i>Anne d'Autriche et Elisabeth de Bourbon</i> .....                                                                                                                                                   | 32    |
| <i>Voyage de Madame Elisabeth</i> .....                                                                                                                                                                | 36    |
| <i>L'échange des princesses</i> .....                                                                                                                                                                  | 41    |
| <i>Entrée de la reine à Bayonne</i> .....                                                                                                                                                              | 57    |
| <i>Marie-Louise d'Orléans. — Catherine de Portugal</i> .....                                                                                                                                           | 62    |
| E. DUCÉRÉ. — <i>Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de Bayonne. — Marie-Louise d'Orléans. — Catherine de Portugal (Suite)</i> .....          | 65    |
| <i>Passage de Reines</i> .....                                                                                                                                                                         | 69    |
| CHAPITRE IV. — <i>Princes et Infants. — Du moyen-âge au comte d'Artois</i> .....                                                                                                                       | 77    |
| <i>Le duc de Bourbon</i> .....                                                                                                                                                                         | 98    |
| <i>Le duc d'Angoulême</i> .....                                                                                                                                                                        | 105   |
| <i>Les princes d'Orléans. — Le duc et la duchesse d'Orléans</i> .....                                                                                                                                  | 115   |
| <i>Le duc et la duchesse de Nemours. — Le duc d'Aumale</i> .....                                                                                                                                       | 119   |
| J. LAMBERT. — <i>Quelques notes sur le français parlé à Bayonne</i> .....                                                                                                                              | 129   |
| E. DUCÉRÉ. — <i>Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de</i>                                                                                   |       |

|                                                                            | PAGES |
|----------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Bayonne. — Le duc et la duchesse de Nemours. — Le duc d'Aumale.....</i> | 145   |
| <i>Le duc et la duchesse de Montpensier... ..</i>                          | 156   |
| <i>Séjour à Bayonne d'infants d'Espagne.....</i>                           | 167   |

## DEUXIÈME PARTIE

|                                                                                                                                                                                              |            |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>CHAPITRE I<sup>er</sup>. — Princesses et infantes. — Catherine de Navarre.....</b>                                                                                                        | <b>171</b> |
| <i>Louise-Élisabeth d'Orléans, princesse de Montpensier, et Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne.....</i>                                                                                  | <i>174</i> |
| <i>La princesse de Beaujolais.....</i>                                                                                                                                                       | <i>181</i> |
| <i>Retour de l'infante et des princesses d'Orléans..</i>                                                                                                                                     | <i>187</i> |
| <b>P. CUZACQ. — Introduction du maïs dans les Basses-Pyrénées et les Landes.....</b>                                                                                                         | <b>193</b> |
| <b>E. DUCÉRÉ. — Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de Bayonne. — Retour de l'infante et des princesses d'Orléans (Suite).....</b> | <b>207</b> |
| <i>Marie-Louise-Elisabeth de France.....</i>                                                                                                                                                 | <i>214</i> |
| <i>L'infante Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaële (la Dauphine).....</i>                                                                                                                        | <i>221</i> |
| <i>Les princesses femme et fille de l'infant Don Philippe (1748).....</i>                                                                                                                    | <i>237</i> |
| <i>La duchesse d'Angoulême (1823).....</i>                                                                                                                                                   | <i>244</i> |
| <i>La duchesse de Berry (1828).....</i>                                                                                                                                                      | <i>253</i> |
| <b>Procès-verbaux.</b>                                                                                                                                                                       |            |

**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DE BAYONNE**



**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS**  
DE  
**BAYONNE**  
~~~~~  
ANNÉE 1903



BAYONNE
IMPRIMERIE A. LAMAINÈRE, RUE JACQUES LAFFITTE, 9
—
1903

ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS
DES
ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES
DANS LA VILLE DE BAYONNE
(1130-1899)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 1^{er}

PRINCESSES ET INFANTES

LA DUCHESSE DE BERRY (1828)

(Suite)

L'heure des réceptions étant arrivée, Son Altesse Royale revint dans le grand salon et reçut successivement : le clergé, ayant l'évêque à sa tête ; le général Janin, commandant la division ; le sous-préfet ; le colonel de Moudon, commandant la subdivision ; les membres du tribunal civil ; le maire et le corps municipal ; le baron de Mories, lieutenant de Roi, avec son état-major ; les officiers supérieurs de l'artillerie et du génie ; les colonels et les officiers des deux régiments en garnison ; le receveur particulier, les autres administrations. Après la réception elle revint au balcon, regarda encore les danses des Basques, et donna des ordres pour que des rafraîchissements leur fussent offerts.

La princesse d'Ina à huit heures et daigna admettre un certain nombre de personnes à sa table. « Toute la ville fut spontanément illuminée : des inscriptions d'amour et de fidélité au roi et à la famille royale se faisaient remarquer en transparent dans une foule d'endroits, notamment à la porte de la citadelle, du côté de la ville qui domine sur la rivière de l'Adour, à la porte de la caserne du Château-Neuf, à l'hôtel du Gouvernement, à ceux de la Mairie, de la Marine et de la Monnoye ; dans les maisons d'habitation de M. le maire, de MM. les présidents des tribunaux, de MM. les colonels des deux régiments en garnison à Bayonne, et de plusieurs autres personnes notables et particulières ».

Après le dîner, la duchesse de Berry voulut bien recevoir les dames de Bayonne, au nombre de plus de quatre-vingts, et dix-huit demoiselles vêtues de blanc. Mlle Giron lui présenta une corbeille de fleurs élégamment ornée et lui adressa un petit compliment que la princesse rendit sous forme d'un bracelet de prix, et à neuf heures elle se rendit au bal que la ville lui offrait au salon Baroilhet. Elle fit le tour de l'assemblée et revint se placer dans un fauteuil qui avait été préparé. Elle daigna ouvrir le bal avec M. Dubrocq et dansa successivement trois quadrilles avec le colonel Bouton et M. Michel Darcangues. A dix heures, la duchesse parcourut encore une fois la salle, et se retira accompagnée par le maire, le général Janin, le sous-préfet, et plusieurs autres personnes notables.

Le lendemain 24, la princesse, après avoir entendu la messe, monta en voiture et partit à huit heures du matin pour se rendre à Béhobie. Tout d'abord, elle alla visiter le château de Marrac, incendié trois ans auparavant, et

se dirigea sur Saint-Jean-de-Luz, escortée par la garde d'honneur à cheval, qui la suivit jusqu'à Bidart. Là, elle voulut qu'elle l'abandonnât, car sa voiture, attelée de chevaux de poste, ferait éprouver de trop grandes fatigues aux montures de ceux qui l'escortaient. La garde d'honneur obéit, mais elle resta dans les environs pour attendre le retour de la princesse. Sur tout son parcours, elle fut successivement saluée par tous les maires des communes qu'elle traversait et par la foule des habitants qui bordaient les deux côtés de la route.

« Dans la matinée de ce jour, une grande loterie de comestibles a été tirée dans un amphithéâtre élevé à la place de Gramont, où les individus de la classe indigente y prirent part. Cet amusement a captivé une masse considérable d'habitants ; il y avait environ trois cents billets gagnants ; chaque billet donnait une livre de pain, avec ou une volaille, ou de la viande de boucherie, ou du jambon, ou de la morue, ou du fromage, ou enfin plusieurs autres sortes de comestibles, et tous ceux qui participèrent à cette loterie se retirèrent contents. Des danses publiques eurent lieu dans l'après-midi sur la place de Gramont et aux Allées-Marines.

« Sur les cinq heures, la grande masse des habitants se porta à la rencontre de S. A. R. sur la grande route d'Espagne, cette route était couverte de personnes jusques vers l'église d'Anglet. Le temps était très beau et jamais on ne vit un concours aussi prodigieux. Ce ne fut qu'entre dix et onze heures du soir que la princesse rentra en ville par les Allées-Marines. La garde d'honneur à cheval l'accompagnait. L'illumination était brillante dans la ville. La princesse fut descendre à son palais de l'Évêché, où toutes les autorités l'attendaient pour la complimenter sur

son heureux voyage. On sut ensuite que S. A. R. avait fait le passage de la Bidassoa pour mettre le pied sur le territoire espagnol, où elle reçut les hommages de l'officier supérieur de la province et des alcaldes du lieu ; qu'elle fut visiter la ville de Fontarabie, sur les bords de la mer, qu'elle s'arrêta quelques heures à Saint-Jean-de-Luz, et qu'elle voulut voir en passant la grotte de la Chambre-d'Amour, puis la mer, dans la commune d'Anglet, où elle se rendit en cacolet avec les dames de sa suite, M. de Mesnard, son premier écuyer, et la garde d'honneur de la ville, qui l'avait attendue et rejointe un peu en deçà de Bidart. Toutes ces marches, exécutées avec rapidité, auraient fatigué la personne la plus robuste, et cependant la princesse ne parut pas l'être du tout ».

Le lendemain, 23 juillet, était le jour fixé pour le départ de la princesse. A six heures du matin elle entendit, dans la cathédrale, la messe célébrée par l'évêque. Puis, revenue dans son palais, elle reçut les autorités et les remercia vivement de l'accueil qui lui avait été fait. A sept heures, elle se rendit sur les glacis, où elle passa en revue les troupes de la garnison.

« Pendant la nuit qui venait de se passer, Messieurs les officiers du génie militaire avaient fait travailler à l'élévation d'un pavillon, ouvrage simple, d'un dessin élégant, orné de fleurs et de feuillages et décoré de faisceaux d'armes et de drapeaux. Une table était au milieu, sur une légère élévation où l'on montait par degrés. Un déjeuner délicat y fut servi sous une tente par douze dames de la ville et offert à S. A. R., qui daigna l'accepter. La princesse voulut bien, de là, se montrer à un peuple immense, qui avait accouru de toutes parts sur les glacis pour contempler de nouveau ses traits

aimables, et qui, dans sa joie, fit éclater avec le plus vif enthousiasme, les cris de : Vive le Roi ! Vive Madame ! L'auguste princesse parut extrêmement sensible à ces démonstrations d'allégresse, en témoigna sa satisfaction par des signes pleins de grâce et qui déclarent le contentement de son âme.

« Pendant le déjeuner, la musique du régiment exécuta des morceaux de symphonie qui ajouta infiniment à la joie générale. Des soldats pris dans les divers corps qui étaient sur les glacis se livrèrent, sous les yeux de la princesse, à des courses avec armes et bagages ; les deux vainqueurs reçurent des mains de la princesse les prix qui leur étaient destinés et qui consistaient, pour chacun, en une montre en argent. Un troisième chasseur, qui serait le premier arrivé au but s'il n'avait fait une chute, fut appelé auprès de la princesse qui lui donna quelques pièces d'or. S. A. R. voulut bien aussi passer en revue la garde d'honneur à cheval, et, s'adressant à M. Maze, son commandant, la remercia du zèle et de la bonne volonté qu'elle avait remarqué dans son service et en témoigna de sa satisfaction ; elle remit à M. Maze une boîte en or, ornée de son chiffre, et annonça que chacun des gardes d'honneur recevrait une médaille à son effigie. M. Maze, pénétré de gratitude de l'extrême bonté de la princesse, supplia S. A. R. d'agréer ses remerciements et l'assurance de son dévouement particulier et de celui de tous les individus de sa compagnie pour le roi et la famille royale qui seront toujours sans bornes ».

Les troupes défilèrent devant la duchesse de Berry au bruit des tambours et des fanfares. Une pluie légère survint en cet instant, mais toutes les dispositions avaient été prises pour le départ de la princesse. L'administration

maritime avait fait préparer et équiper une très jolie chaloupe, montée par douze marins d'élite, uniformément vêtus et commandés par M. de Champgobert, lieutenant de vaisseau. Huit ou dix autres chaloupes étaient aussi disposées pour les autorités principales de la ville : MM. le général Janin, le sous-préfet, le maire, et pour des officiers supérieurs, des magistrats, des administrateurs et beaucoup de dames : une chaloupe, en particulier, était destinée pour la garde d'honneur ; une autre pour un corps de musiciens. L'auguste princesse prenait la route de Peyrehorade, par la rivière de l'Adour, pour de là se rendre aux eaux, dans les montagnes des Pyrénées.

La princesse étant arrivée en voiture sur la place de Gramont, mit pied à terre près de la cale de la Nive, où l'attendait sa chaloupe élégamment pavoisée. Les dames d'honneur, M. de Mesnard et le marquis de Verdale y prirent place. Son Altesse Royale voulut aussi que le commandant de la garde d'honneur fut mis à côté d'elle. Toutes les autres personnes qui devaient la suivre prirent place dans les autres chaloupes.

La duchesse de Berry avait bien voulu accepter un second déjeuner que M. et Mme de Laperrière lui avait prié d'agréer dans leur château de l'île de Berens, sur l'Adour. La petite flottille quitta les bords de la Nive vers dix heures, et la princesse fut saluée par l'artillerie de la citadelle et les cris de la foule.

« C'est ainsi, dit la relation officielle et inédite, que S. A. R. Madame la duchesse de Berry, pendant le peu de jours qu'elle a passé à Bayonne, y a porté la joie et l'allégresse, et a laissé dans tous les cœurs le souvenir le plus agréable. Le maire consacre ici les détails de cette mémorable époque ».

On nous pardonnera de nous être tant étendu sur ce sujet, mais deux raisons nous y ont encore contraint. La duchesse de Berry est la dernière personne de la famille des Bourbon qui soit venue à Bayonne d'une manière officielle, enfin la curieuse relation inédite de son séjour et des fêtes qui lui furent données a péri dans l'incendie des archives, en 1889, et il n'en reste plus qu'une copie faite par nous.

LE DUC D'ANGOULÊME (1814)

Après Napoléon, un Bourbon. — Oubli des Bayonnais. — Arrivée du duc d'Angoulême. — Harangue du maire. — Le duc d'Angoulême à Biaisos. — Logement du prince à l'Hôtel Dubrocq. — Le mobilier. — *Te Deum*. — Excursion à Saint-Jean-de-Luz. — Revue des troupes. — Bal offert par la ville. — Départ du prince.

Après l'extraordinaire épopée impériale, le premier passage d'un prince de la maison de Bourbon fut celui du duc d'Angoulême, le 26 décembre 1814. La ville entière se préparait à fêter son arrivée, et cependant neuf mois s'étaient à peine écoulés depuis la chute de celui qu'elle avait reçu en 1808 comme un triomphateur. Sans doute le souvenir récent de l'invasion et du blocus de 1814 était peut-être pour quelque chose dans cet oubli si rapide, mais les Bayonnais eussent peut-être dû se souvenir que, quoique les logements militaires durant la guerre d'Espagne les eussent quelquefois excédés, il n'en était pas moins vrai que pendant de longues années la ville avait été le dépôt de plus de 50 régiments et avait réalisé des bénéfices immenses, sans parler de la vente des fameuses laines d'Espagne saisies par ordre de Napoléon et dont le marché principal se trouva à Bayonne. Mais enfin les sentiments monarchiques d'une grande partie des habitants reprenaient le dessus, et on se disposa à bien recevoir le fils du comte d'Artois.

Le prince était annoncé comme devant arriver le samedi 23 décembre, vers cinq heures du soir, parce qu'on avait eu avis qu'il ne partirait de Pau le même jour qu'après sept heures du matin, mais déjà tout était disposé pour le recevoir. A trois heures de l'après-midi, la garde nationale à cheval allait à sa rencontre, la garde

nationale à pied se réunissait sur la place d'Armes, le maire et le conseil municipal se rendaient à l'Hôtel de Ville, lorsque le canon de la citadelle annonçait son arrivée. Aussitôt tout le monde se porta au devant de lui. Il fut reçu à la porte du Réduit par le maire, qui lui adressa le discours suivant :

« Monseigneur,

« Il me serait impossible d'exprimer à Votre Altesse Royale les sentiments de respect, d'amour et de reconnaissance des habitants de Bayonne qui, en voyant leur prince, reconnaissent leur libérateur. Je dois me borner ici à supplier Votre Altesse Royale d'agréer le dévouement d'une ville où l'amour pour le roi et leur fidélité sont aussi héréditaires que la valeur et les vertus dans l'auguste famille des Bourbons ».

Le prince répondit :

« Il me tardait d'arriver à Bayonne, dont le bon esprit des habitants m'est connu. J'éprouve bien du plaisir à me trouver parmi vous, et j'ai une satisfaction particulière en vous voyant maire de cette ville ».

En arrivant à Biaudos, le duc d'Angoulême y avait trouvé dix chevaux de main, que le maire y avait envoyé. Ils étaient gardés par un piquet de cavalerie de la garde nationale, et lui furent présentés par l'officier qui le commandait. Le prince monta le cheval qui lui était destiné, les autres furent pris par les personnes de sa suite ; à trois heures et demie il entra à Bayonne, au bruit des salves de la citadelle et des sonneries des cloches. Il se rendit aussitôt dans le logement qui lui avait été préparé à l'hôtel Dubrocq, rue Place d'Armes (1). Pour s'y rendre

(1) Pour l'ameublement de l'appartement du prince, les meubles suivants furent prêtés par des personnes de la ville : Fauteuils en taffetas cramoisi. — Des

il traversa le pont Mayou, la rue Ouesque et la place d'Armes. Toutes ces voies étaient jonchées de verdure, le drapeau blanc était à toutes les fenêtres, et les façades étaient tapissées de blanc.

Arrivé dans son hôtel, le prince reçut les autorités ; la musique de la garde nationale, introduite dans la cour intérieure, « jouait les airs chéris des Français ». La garde nationale à pied et à cheval fut seule chargée du service du palais. Le soir, toute la ville fut illuminée. S. A. R. eut la bonté de dire au maire que s'il avait fait autant de diligence pour se rendre à Bayonne, c'était pour avoir plutôt le plaisir de voir une seconde fois cette *excellente ville* (c'est l'expression dont elle a bien voulu se servir).

Le prince dina à six heures et admit à sa table toutes les notabilités bayonnaises. Le lendemain, à neuf heures et demie, accompagné d'un cortège, il se rendit à la cathédrale, où il fut reçu par l'évêque à la tête de son chapitre qui lui présenta l'eau bénite. « Le prince fut ensuite conduit au chœur, sous un dais. Après la messe on entonna le *Domine salvum fac Regem*, qui fut répété par le peuple avec ferveur et enthousiasme ».

A onze heures il partit pour Saint-Jean-de-Luz accompagné de sa suite, du préfet, du commandant supérieur, et escorté d'un détachement de la garde nationale à cheval et d'une partie de la garde d'élite des communes basques. Il revint à Bayonne vers quatre heures de l'après-midi et retint à sa table plusieurs personnes notables.

A huit heures, le duc d'Angoulême reçut les dames et les demoiselles des principaux habitants de la ville qui lui

garnitures aux croisées. — Un tapis de pied. — Une table garnie en vermeil. — Une pendule. — Des flambeaux en argent. — De la cire. — Des lustres. — Du linge. — De l'argenterie et divers ornements.

furent présentées individuellement par le maire. Le lundi 23 décembre, jour de la fête de Noël, le prince reçut les autorités dans la matinée, et à midi il monta à cheval et fut passer en revue les troupes de la place en bataille sur les glacis. Il était accompagné des seigneurs de sa suite, du préfet, du comte de Chauvigny de Blot et du baron de Castets.

La garde nationale se composait d'un bataillon de grenadiers et d'un bataillon de voltigeurs, d'une compagnie de canonniers avec leurs pièces, d'une compagnie de sapeurs-pompiers, d'une compagnie à cheval et d'un corps de musique militaire avec les sapeurs en tête, le tout très-bien équipé et dans la plus belle tenue. Venait ensuite le corps militaire de la légion de Marie-Thérèse, puis des compagnies des préposés des douanes faisant le service à la citadelle. Le prince passa les troupes en revue, et ordonna diverses manœuvres qui furent parfaitement exécutées. Puis eut lieu le défilé aux cris unanimes de : Vive le roi ! Vivent les Bourbons !

A trois heures, le prince se rendit aux vêpres à l'église cathédrale, où l'affluence était prodigieuse. Le dîner réunit encore un grand nombre de notabilités bayonnaises. Puis les dames de la ville ayant fait offrir un bal à Son Altesse Royale, le duc voulut bien l'accepter. Ce bal eut lieu au salon Baroilhet, et diverses inscriptions flattèrent agréablement les regards du prince. Une, entr'autres, rapprochait l'arrivée dans cette ville du comte d'Artois, père du duc d'Angoulême, et celle de ce dernier. Elle portait :

12 juillet 1782
23 décembre 1815 } *jours également heureux aux Bayonnais.*

Le prince se retira après neuf heures, devant repartir le lendemain matin avant le jour. A cinq heures et demie du matin, le maire se rendit à son hôtel. Son Altesse Royale était déjà levée et entendait la messe dans sa chapelle. Bientôt après il entra dans son salon et y reçut les compliments et les vœux qui lui furent adressés pour son heureux voyage. Il félicita le maire sur la réception qui lui avait été faite, et, montant en voiture, il partit pour Bordeaux à six heures, accompagné par la garde nationale à cheval. Salué par l'artillerie de la citadelle et de la ville et par les sonneries des cloches, et quoiqu'il ne fit pas encore jour, beaucoup de monde s'était déjà porté autour de son palais.

« C'est ainsi, dit l'annaliste bayonnais, que se sont trop rapidement écoulés les jours d'allégresse dont Mgr le duc d'Angoulême a fait jouir par son auguste présence les habitants de Bayonne ; les souvenirs de cette mémorable époque resteront à jamais gravés dans leurs cœurs. *Vive le roi !* » (1).

(1) Registres des délibérations. — Brûlés dans l'incendie de 1889.

CHAPITRE II

GRANDS PERSONNAGES

MINISTRES ET CONVENTIONNELS

Le marquis de Seignelay. — Banquet au Boucau. — Menu d'un repas bayonnais. — Le marquis de Boufflers. — Le marquis de Paulmy. — Réception de la ville. — Visite des fortifications. — Promenade au Boucau. — Le pavillon de réception. — Arrivée d'un vaisseau. — Menu du banquet. — La frégate du roi la *Perdrix*.

Quoique un certain nombre de ministres soient venus à Bayonne à diverses époques, nous ne nous occuperons ici que de ceux auxquels il a été fait une réception officielle ayant laissé quelques traces dans nos archives. Mazarin y passa à plusieurs reprises ; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, ses divers séjours appartiennent à l'histoire du mariage de Louis XIV, qui est déjà en cours de publication. Il nous faut donc arriver à la fin du XVII^e siècle pour assister à l'arrivée à Bayonne du marquis de Seignelay, fils du grand Colbert. Il entra en ville le 27 avril 1680, à onze heures du soir, arrivant de Bordeaux en poste. Le Corps de ville fut le recevoir, en robes rouges, à l'extrémité du pont Saint-Esprit ; à la même heure l'intendant arriva aussi en sa compagnie « dans une chaize roulante » et il fut logé au Château-Vieux. Après quoi le canon tira. Mais le Corps de ville ne devait pas s'en tenir là, car le lundi suivant le marquis de Seignelay et l'intendant furent visiter l'embouchure de l'Adour et ses digues, où un repas leur fut offert et accepté (1). Le banquet eut lieu au Bou-

(1) Archives de Bayonne, BB. 30.

cau, et, comme tous ceux de cette époque, paraît avoir été des plus substantiels. Ce sont douze paires de pigeons pour deux potages et des poulets, un potage de chapon à la santé, des pigeons en compote, deux gros coqs d'Inde à la dogue, deux entrées de poulets à la marinade, deux pâtés de lièvre, deux pâtés de sanglier, des dindons, des oisons, des poulets rôtis, des levrauts, un sanglier entier, des gélinottes, des cailles, un grand agneau gras et deux petits, la moitié d'un veau de lait, quatorze paires de ramiers, deux bassins de gelée, deux de blanc manger, des ortolans, deux jambons, un plat de tortues, un plat de champignons, des pois verts, des fèves, des asperges, des langues de mouton, des riz d'agneau, etc. On trouve les liquides représentés par du vin blanc, du vin de Péralte, du vin de Larroque, des fruits, des oranges de Chine ; le total de la dépense monte à 885 livres 12 sols (1).

Maintenant, qu'était venu faire à Bayonne le marquis de Seignelay ? C'est ce que nos registres, d'ordinaire si explicatifs, ne jugent pas à propos de nous dire.

Peu d'années s'écoulaient avant que la ville ne voie arriver le marquis de Boufflers, mais elle semble encore avoir fait moins de frais que pour son prédécesseur. A peine est-il fait mention de son séjour à Bayonne, le 24 octobre 1685 (2), par le vin acheté pour lui, la nourriture des chevaux de sa suite et les dépenses de son chirurgien Le Roux (3). Cependant il faut croire qu'il rendit quelque service à Bayonne, car le Corps de ville voulut donner son nom à la nouvelle promenade qu'on venait de créer sur le bord de l'Adour, et qui existe encore aujourd'hui.

(1) Archives de Bayonne, CC. 316.

(2) Archives de Bayonne, BB. 31.

(3) Archives de Bayonne, CC. 500.

Enfin, le dernier ministre de l'ancien régime venu à Bayonne et duquel on retrouve les traces, est le marquis de Paulmy, ministre de la guerre, sur lequel nous avons des détails un peu plus circonstanciés. Le vendredi 27 juillet 1753, le maire ayant reçu l'avis de l'arrivée du marquis de Paulmy à Bayonne, fit donner des ordres pour enlever aussitôt les matériaux qui encombraient la place de Gramont, et le Corps de ville décida que deux députés seraient choisis pour se transporter en robe jusqu'à Saint-Pierre d'Irube, pour le recevoir et le haranguer au nom de la ville. Le 6 août il fut décidé, en outre, que comme le cérémonial ne prescrivait rien de particulier en ce qui était relatif à la réception d'un ministre de la guerre, on se conformerait à ce qui serait fait par les militaires, et on le prierait de vouloir accepter une fête au Boucau, le jour où il irait visiter l'embouchure du fleuve.

En effet, le marquis de Paulmy, secrétaire d'Etat au département de la guerre, arriva à Bayonne le 7 août 1753, venant de Saint-Jean-Pied-de-Port. Les deux députés de la ville furent l'attendre à Luda, borne de la juridiction, où ils le complimentèrent. Arrivé à la porte de Mousserolles, il fut reçu par le maire à la tête du Corps, et ayant mis pied à terre, il fut harangué. Il traversa la ville à pied, toutes les rues étaient bordées par les troupes bourgeoises et celles de la garnison en grand uniforme, et, salué par l'artillerie de la place, il se rendit à l'hôtel du gouverneur, où son logement avait été préparé. « Ce qui a attiré le plus l'attention dans cette entrée, c'est d'un côté la joye extrême qu'ont fait éclater les habitants de Bayonne en voyant M. le marquis de Paulmy, et de l'autre la bonté qu'a témoigné ce seigneur par ses répon-

ses aux complimens des députés et du Corps et par son attention continuelle à témoigner au peuple des regards pleins de douceur et d'affabilité, sa reconnaissance à leurs démonstrations ».

Les deux jours suivans, le marquis de Paulmy visita les fortifications de la ville et ce qui lui parut le plus digne de son attention. Le premier jour il dîna chez le marquis d'Amou, commandant de la place, et le second jour chez l'évêque. Comme le ministre avait annoncé qu'il devait aller visiter les travaux de la Barre, le Corps de ville, qui avait décidé de lui donner une fête, et qui s'était occupé de tout ce qui pourrait contribuer à la rendre plus agréable, la lui offrit pour le jour où il irait au Boucau, ce qu'il voulut bien accepter. Mais comme il devait partir le lendemain pour aller visiter la frontière et qu'il devait demeurer deux jours à cette visite, il fixa sa promenade à la Barre immédiatement après son retour. La ville profita de ce répit pour faire ses préparatifs « mais son rôle, borné par sa triste situation, ne lui permettant de donner à cette fête l'éclat et la magnificence dignes d'un si auguste convive, elle songea, du moins, à rassembler tout ce que le goût et l'invention étoient capables d'inspirer pour lui démontrer l'envie extrême qu'elle avoit de lui plaire ; elle invita en même temps soixante personnes choisies dans ce que le clergé, les divers corps militaires, ceux de justice et les notables avoient de plus distingué ».

Le marquis de Paulmy étant de retour de sa visite de la frontière, la fête eut lieu le lendemain même. Il s'embarqua dans le canot du roi qui lui avait été offert par M. de Moisset, commandant de la marine, qui voulut gouverner lui-même. Les invités, à l'exception de ceux qui avaient pris place dans le canot, montèrent dans d'autres embar-

cations que la ville avait fait préparer. Au moment où le ministre partait, deux vaisseaux qui avaient été placés vis-à-vis le lieu de l'embarquement, et qui étaient les seuls qui portaient de l'artillerie, firent des salves, accompagnées des cris de : *Vive le Roi !* poussé par les équipages distribués sur les vergues. « Circonstance qui renouvela les regrets de la ville à la vue de son port presque entièrement désert et qui, autrefois si florissant, pouvoit fournir en de pareilles occasions de quoi seconder son zèle ».

Durant la courte navigation de l'Adour, le marquis de Paulmy fut salué, en passant devant l'abbaye St-Bernard, par une salve de plusieurs pièces d'artillerie que la ville y avait fait transporter. Elle en avait fait mettre également vis-à-vis le point de débarquement, et elles tirèrent au moment où le ministre aborda. Aussitôt son arrivée, il fut conduit au point où la fête devait avoir lieu, et où se trouvait un bâtiment qu'on avait fait construire pour le recevoir. Sa situation en était des mieux choisies, car il donnait d'un côté sur la mer, qui n'était éloignée que de cinquante pas, et l'immense rivage de sable, et de l'autre sur l'Adour, qu'on découvrait à une grande distance. « La campagne et les coteaux voisins, remplis de verdure, qui sont des deux côtés de la rivière en regardant la ville, concourent avec les autres objets à former un spectacle d'autant plus satisfaisant qu'il rassemble sous les yeux les diverses beautés des deux principaux élémens ».

L'édifice qui avait été élevé par les soins de la ville était en bois et couvert de toile, mais le goût qui avait présidé à sa construction lui donnait un aspect des plus élégants. C'était un pavillon dont la partie supérieure « construite dans le goût d'une mansarde régulière, présentait au milieu de quatre flancs, placés dans les angles

saillans, un nombre de pavillons de toutes les nations de l'Europe ; la variété de leurs couleurs et l'agitation perpétuelle du vent qui les faisoit flotter, augmentoit la beauté du coup d'œil. Immédiatement au-dessous régnoit sur le contour une bordure de pavois, parsemée de fleurs de lis couleur d'or ; l'intérieur, qui formait un carré long, offrait une salle de soixante pieds dans sa longueur sur vingt-six de large et quatorze de hauteur. Elle étoit ouverte par six arceaux formez dans leur plein cintre, distribuez avec régularité et placez de façon qu'on pouvoit de presque tous les endroits de la salle jouir de la beauté de la situation. L'un des arceaux regardoit la mer et la Barre, et les autres la rivière et le païs qui l'environne ; une toile blanche et parfaitement tendue au-dessus de toute la salle représentoit un des plus beaux plafonds, le sol, couvert d'un plancher, ne laissait voir qu'une jonchée mêlée de laurier qu'on y avait répandu et qui paroissoit préférable aux parquets et aux tapis les plus beaux. Du reste, on y trouvait tous les ornemens d'une salle bâtie dans les règles, comme des trumeaux avec leurs plintes et leurs couronnemens, des corniches, des plafonds et autres pareils, à quoy on avoit ajouté quatre buffets dont on avoit ménagé l'espace, et dans les angles et sur le milieu un cintre posé sur deux pilastres isolés qui marquoit la séparation des deux tables, mais qui laissoit voir la salle d'un bout à l'autre. Tous ces ornemens, ainsi que les arceaux, étoient formés avec de la tapisserie et du laurier. L'art avec lequel ces matériaux étoient mis en œuvre rendoit cette décoration d'autant plus surprenante que le fonds en étoit simple ».

Le marquis de Paulmy fit l'éloge de cette construction, et un moment après qu'il fut arrivé, on aperçut en mer

un vaisseau qui se présentait pour entrer dans le port. « Cet événement fit un plaisir d'autant plus grand que la ville n'avoit cessé de le désirer depuis le projet de la fête, sans oser l'espérer, et qu'il sembloit que le hasard eut voulu se prêter au désir qu'elle avoit de donner ce spectacle à ce seigneur ». En effet, le ministre fut enchanté de cette circonstance, et se rendit aussitôt sur le point le plus commode pour lui voir franchir la Barre. Le vent était très favorable, et en moins d'une demi-heure le navire entra dans l'Adour. « Les diverses manœuvres que sont obligés de faire les vaisseaux sur la Barre pour éviter les écueils qui y sont cachés et qui leur sont indiqués par les signaux que fait le pilote-major, qui s'y tient dans sa chaloupe durant leur passage, servirent à rendre la satisfaction plus complète ». Le capitaine, averti par le pilote-major que le ministre se trouvait sur le rivage, le fit saluer par son équipage, mais au grand désappointement des magistrats, il ne put exécuter aucune salve, se trouvant totalement dépourvu d'artillerie.

Après avoir parcouru les ouvrages du côté du Sud, le marquis de Paulmy trouva le dîner servi. « Il n'est pas nécessaire, dit la relation officielle, d'en faire la description pour faire juger que ce repas, qui étoit en gras et en maigre, rassembloit tout ce que la mer et le pays avoit pu fournir de plus exquis et de plus rare » (1). Durant le

(1) Nous croyons, au contraire, que le menu de ce repas, qui s'éleva à la somme de 1,100 livres, est intéressant à consulter pour ceux qui désirent savoir de quelle manière était composé un banquet offert par Bayonne à un ministre.

Première table. — 4 potages de santé, garni d'un chapon, avec une julienne. — Une purée verte garnie d'un jarret de jambon, une bisque d'écrevisse garnie de pigeons, un potage au riz garni d'un chapon.

Un grand bouilly garni de brissolles. — Melons et figues.

Entrée relevée. — Un pâté de vingt bécassines. — Une terrine de perdrix aux choux. — Une tête de veau en ballon. — Un écheveau. — Deux plats de petits

repas, des instruments de musique firent entendre leurs airs les plus gais ; un peuple innombrable était répandu autour du pavillon où on fêtait le ministre, qui, à son tour, heureux de cet empressement, fit entrer quelques personnes des plus apparentes et les invita à prendre part au banquet. Il fit l'honneur au Corps de ville de boire à sa santé, et aussitôt la sienne fut célébrée par les magistrats, ce qui fut aussitôt suivi d'une décharge d'artillerie et des cris de : *Vive le Roi !*

A la fin du repas on vint annoncer l'arrivée d'une petite frégate du roi, la *Perdrix*, qui transportait des bois de construction. Le marquis de Paulmy quitta la table pour avoir le plaisir de la voir entrer en rivière et se tint devant

pâtés. — Deux plats de côtelettes. — Deux poulardes à l'anglaise. — Deux plats d'oreilles de veau au basilic. — Une noix de fricandeau glacé. — Une paire de poulardes à la Dauphine. — Un pillet. — Deux poulardes en popinte. — Deux paires de pigeons en surprise. — Un dindon en tortue. — Un gigot à l'eau. — Quatre sarcelles au coulis d'écrevisses. — Dix queues de mouton à la purée. — Deux canards en galantine. — Six poulets en canette. — Douze langues de mouton au gratin. — Une solle. — Un plat d'ailerons de dindons à l'italienne.

Rôti, entremets froids. — Un pâté de douze perdrix. — Un jambon glacé. — Un gâteau de lièvre. — Un bonnet de turcq. — Une omelette à la Noailles. — Un saumon. — Huit paires de perdreaux. — Deux levrauts. — Un marcassin. — Deux dindons. — Deux paires de poulardes. — Quatre paires de pigeons. — Trois paires de poulets bardés. — Seize bécassines. — Quatre paires de poulets de grain piqués. — Seize cailles. — Deux tourterelles. — Huit salades.

Entremets. — Deux crèmes veloutées. — Deux plats de beignets de pêche. — Deux plats de pucelages. — Deux plats de friture d'artichauts. — Deux plats d'écrevisses. — Deux plats d'oranges. — Deux plats de cardes. — Deux plats d'épinards. — un ragoût de palais de bœuf. — Deux ragoûts de pois verts. — Deux plats de culs d'artichauts au jus. — Un plat de riz de veau au jus clair. — Une tourte d'abricots. — Une étoile. — Deux plats d'haricots verts. — Deux plats de concombres farcis. — Un plat de croûte à la Montmorency. — Un plat de croûte aux mousserons. — Un plat d'œufs pochés. — Chancre et langoustes de mer.

A peu de choses près la deuxième table fut servie comme la première. — (Arch. de Bayonne, CC. 330).

le pavillon. Le capitaine, qui sut qui il était, mais qui n'avait pas de canon à bord, le fit saluer par sept cris de : *Vive le Roi !* auquel le ministre répondit, répété par tous ceux qui bordaient les deux rives.

Le repas terminé, le marquis de Paulmy s'embarqua pour traverser l'Adour et aller visiter les ouvrages du côté du Nord. Le soir il rentrait à Bayonne, et le lendemain matin il se rendit à la citadelle, où il dîna chez le commandant. Il devait partir le jour suivant ; toute la garnison et les troupes bourgeoises furent rangées en haie sur son passage depuis l'hôtel du gouverneur jusqu'à la porte de France. Il partit au bruit du canon et trouva à la sortie de la ville les magistrats qui l'attendaient pour le saluer et leur fit ses remerciements sur la brillante réception qui lui avait été faite, et leur assura qu'il saurait s'en souvenir à l'occasion (1).

(1) Archives de Bayonne, BB. 58.

LE GRAND CARNOT A BAYONNE ET LA COMMISSION DE LA CONVENTION

Les Commissaires de la Convention. — Arrivée à Bayonne. — La réception. — Le club des Amis de la Constitution. — Les commissaires descendent à l'hôtel Saint-Étienne. — Formation de nouveaux bataillons. — Destruction des armoiries d'Espagne. — Visite de la place de Bayonne. — Enthousiasme des Bayonnais en faveur de l'armée. — Changements de noms. — Le 80^e régiment, ancien Cambrésis. — Anecdote. — L'Hôpital Militaire. — Sur les bords de la Bidassoa. — Une fête civique. — Cérémonie du serment. — Départ des commissaires.

Nous ne devons pas confondre ici les commissaires de la Convention, envoyés en mission extraordinaire à Bayonne, en prévision de la guerre avec l'Espagne, et les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées Occidentales. Ces derniers ont été très nombreux et il ne leur a pas été fait de réception officielle. Il n'en est pas de même des trois conventionnels, membres du comité de Salut Public, desquels nous allons nous occuper ici.

Ceux qui arrivaient ainsi à Bayonne et devaient parcourir la frontière des Pyrénées pour la mettre en état de défense, étaient les citoyens Garrau (1), Lamarque (2) et

(1) Pierre-Anselme Garrau, né à Sainte-Foi (Gironde), le 19 février 1702, avocat à Libourne, président du district de cette ville, député suppléant de la Gironde à la Législative, admis à siéger le 7 avril 1792, député du même département à la Convention et au Conseil des Cinq Cents (25 germinal an VI), commissaire à l'armée d'Italie en 1795, inspecteur aux revues en 1805, député de Libourne le 15 mai 1815, proscrit en 1816, rentré en France en 1819, mort à Saint-André et Appelles (Gironde), le 15 octobre 1819.

(2) François Lamarque, né à Montpont (Dordogne), le 2 novembre 1753, avocat au Parlement de Paris en 1785, au Tribunal de Périgueux en 1790, député de la Dordogne à l'Assemblée législative et à la Convention, livré aux Autrichiens par Dumouriez, le 3 avril 1793, échangé contre la fille de Louis XVI, le 25 décembre 1793, député au Conseil des Cinq-Cents, préfet du Tarn, avril 1800, juge à la Cour de Cassation, le 10 août 1804, exilé en janvier 1815 comme régicide, rentré en France en 1819, mort à Montpont, le 13 mai 1819.

Carnot. Ils se mirent en route pour Bordeaux, où ils arrivèrent le mardi 25 octobre 1792. Une grande fête civique leur fut donnée et où, au son d'un orchestre et des chœurs, la *Marseillaise* fut, pour la première fois, exécutée à Bordeaux.

Ils étaient attendus à Bayonne depuis plusieurs jours, et dans la ville tout était en mouvement pour les recevoir. Le conseil général de la commune donna les ordres nécessaires pour faire illuminer les rues. En conséquence, le conseil, suivi d'un détachement de la garde nationale et de la troupe de ligne, précédés de leurs musiques, se rendit à l'embarcadère du Réduit pour y recevoir les commissaires qui furent introduits dans la ville « au son des airs patriotiques, des cris de joie et de l'hymne *Marseillaise*, qui étaient chantés par tous les citoyens et citoyennes qui accompagnaient le cortège ». Ils se rendirent à la maison commune, où les commissaires ayant annoncé quel était le but de leur mission, ils furent encore salués par les acclamations des citoyens présents.

Le même jour, 12 octobre, ils furent reçus par le club des Amis de la Constitution. Il y eut quelque tumulte et même des dénonciations, mais tout finit assez bien, et les commissaires de la Convention furent admis au nombre des membres du Club. Ils se retirèrent ensuite à l'hôtel Saint-Etienne où des logements leur avaient été préparés.

Cependant les mesures prises par les commissaires pour assurer la défense du territoire commençaient à porter leurs fruits ; en huit jours, le département de la Gironde avait formé un nouveau bataillon de volontaires, armé et équipé, et qui se trouvait en ce moment à Libourne. « Dans le département du Lot-et-Garonne, au lieu d'un bataillon, l'on nous en a offert trois. Dans le Gers, les

Hautes et Basses-Pyrénées, de même que dans les départements de la Haute-Vienne et de la Dordogne, tout est aussi dans la plus heureuse activité, et il ne nous reste qu'à compléter l'armement et l'habillement ».

Pendant qu'ils s'occupaient de ces soins, une affaire de quelque gravité vint réclamer d'eux toute leur sagesse et la plus grande prudence. Le lendemain de leur arrivée à Bayonne, ils furent instruits que des volontaires nationaux s'étaient livrés à des désordres. A l'issue d'un banquet qui leur avait été offert par leurs frères d'armes, ils formèrent une farandole en témoignage de réjouissance, et un peu animés par le repas, ils détruisirent le tableau qui portait les armoiries d'Espagne et se trouvait placé au-dessus de la porte du consulat. croyant, ainsi qu'ils le déclarèrent eux-mêmes, que c'était la maison et les armoiries d'un émigré. Une plainte fut portée aux commissaires de la Convention par le consul, et l'erreur fut aussitôt réparée, car les volontaires replacèrent eux-mêmes l'écusson qu'ils avaient enlevé.

Mais en même temps ils prohibaient l'entrée des bestiaux et des viandes salées pour l'Espagne et faisaient délivrer un passeport aux religieuses qui voulaient émigrer de l'autre côté des Pyrénées, tout en donnant des ordres pour que leurs pensions ne fussent plus payées. Ils trouvèrent tout d'abord les routes en mauvais état, et l'adjudant-général Lacée, qui les accompagnait, écrivit une lettre alarmante à ce sujet au ministre de la guerre, le 15 octobre 1792, dans laquelle il lui dit de faire mettre à la disposition du ministre de l'intérieur au moins cinq millions, « pour faire mettre en état les routes de Bordeaux « à Bayonne, de Bordeaux à Toulouse, de Toulouse à « Bayonne, d'Agen à Auch, de Bayonne à Hendaye, de

« Mont-de-Marsan à Bayonne, ainsi que toutes les communications et ramifications importantes qui communiquent à toutes nos places frontières. Plus sages que nous, les Espagnols ont entretenu leurs chemins, et nous nous apercevons qu'ils ont, eux, deviné qu'il y aurait encore des Pyrénées ».

A première vue, les commissaires trouvèrent la place de Bayonne en bon état et pouvant se défendre parfaitement contre un siège, d'ailleurs peu probable, mais n'ayant pas d'abri en cas de bombardement. Ils ordonnèrent quelques travaux pour parer à cette éventualité, ainsi que quelques ouvrages extérieurs. Puis, ils ajoutèrent : « La citadelle est excellente, la troupe de ligne, les bataillons de volontaires qui forment la garnison et la garde nationale de cette ville, ainsi que celle de la petite ville de Saint-Espirit, qui n'est séparée de Bayonne que par la largeur de l'Adour, sont remplis d'ardeur ; toute cette troupe manœuvre habilement et attend avec impatience le moment de se mesurer avec l'ennemi, partout où il se présentera. Puis, comme on manquait de canons de bataille, du cuivre était acheté à Cabarrus, négociant à Bayonne, et un marché était passé avec un fondeur de La Rochelle ».

La présence des représentants du peuple animait tout le monde d'un beau zèle. Pendant que la levée des bataillons s'exécutait rapidement, on s'occupait sans relâche à rassembler des armes, à réunir les choses nécessaires pour l'habillement et l'équipement des troupes et à se procurer des effets de campement. On avait besoin de cinq cents lits pour le casernement des bataillons, les négociants bayonnais fournirent, au prix de facture, les uns la toile, les autres la laine, les autres des couvertures. Un dernier

fit don de dix bois de lit et s'offrit lui-même ses outils et ses ouvriers pour confectionner le reste ; en même temps, les femmes se chargèrent de tailler et de coudre les draps, les paillasses et les matelas. Ces lits qui, dans une entreprise ordinaire, auraient exigé trois mois, furent ainsi livrés en quinze jours. Mais les représentants s'amuserent aussi à quelques puérités, il est vrai qu'elles étaient dans le goût du temps. « Nous ne faisons grâce à aucun emblème de la féodalité ; les pièces de la fortification s'appelaient : celle-ci *Contre-garde du Roi*, une autre *Bastion de la Reine*, celle-là *Cavalier Dauphin* ; nous avons substitué à ces dénominations des noms plus analogues à la liberté et à l'égalité ».

Le patriotisme du 80^e régiment, ancien Cambrésis, était à la hauteur de la meilleure garde nationale, quoique ce régiment eût été très éprouvé par l'émigration, tous les officiers qui avaient « la décoration militaire », n'hésitèrent pas à la remettre entre les mains des représentants, pour à leur retour être déposée sur l'autel de la patrie.

« Nous ne pouvons nous dispenser, disent les représentants en mission à la Convention nationale, du fait particulier qu'on va lire. A l'inspection que nous fîmes du 80^e régiment, dont nous venons de parler, un jeune homme, vêtu de l'uniforme, nous fut présenté ; sa figure était intéressante, mais il était trop jeune pour être admis comme soldat ; on nous demandait cependant de le recevoir comme tel ; les commandants, les soldats, tous paraissaient s'y intéresser vivement ; un de ces derniers, nommé Berthin, les larmes aux yeux, tenait le jeune homme par la main ; il nous dit qu'il était son père adoptif, que l'ayant trouvé à Metz exposé sur les remparts, la pitié l'avait engagé à le faire nourrir et à l'élever sur ses épargnes et qu'il l'offrait à la patrie, comme un enfant digne de la

servir et au-dessus de son âge, que la vérité de ses assertions était parfaitement connue de tous ses camarades et constatée par le registre des délibérations des administrateurs de l'hôpital de Metz, dont il nous a remis l'extrait. Cette scène était trop touchante pour que nous résistassions à la prière de ce brave soldat ; nous reçûmes celui qu'il nous présentait parmi les défenseurs de la patrie, aux acclamations des nombreux spectateurs dont nous étions entourés. Si chez un peuple libre l'expression du sentiment est le précurseur des lois, sans doute l'adoption sera bientôt comprise dans le code de la République » (1).

En même temps, les commissaires fondèrent un hôpital militaire, car celui qui existait en ce moment était véritablement indigne de ce nom. Leur projet fut de le placer dans un des anciens couvents de la ville, ce qui fut exécuté peu de temps après.

Le 22 octobre, ils ordonnaient la formation d'un corps de miquelets, qui devait être composé de deux compagnies. Les hommes ne pouvaient être pris que parmi les étrangers, déserteurs espagnols, ou les habitants des Pyrénées.

« Lorsque les commissaires arrivèrent sur les bords de la Bidassoa, nos soldats plantèrent l'arbre de la liberté avec leur gaieté ordinaire ; les Espagnols, qui gardaient la rive gauche, s'étaient rassemblés par curiosité, et cette cérémonie ne paraissait point du tout leur déplaire, à l'exception de l'officier qui paraissait un peu effarouché ».

Les commissaires de la Convention ne pouvaient faire un si long séjour à Bayonne sans qu'une fête civique ne leur fût offerte par la municipalité. Elle eut lieu avec toute la solennité désirable et souleva un enthousiasme général. Elle est assez curieuse pour être reproduite ici :

(1) Charavay. — *Correspondance de Carnot*, t. 1.

LES GOUVERNEURS DE LA PROVINCE AU XVI^e SIÈCLE

Les gouverneurs de Guyenne. — Odet de Foix. — Présent à M^{me} de Burye. — Le comte du Ludde. — Un repas à Capbreton. — Le maréchal de Montluc. — Honneurs militaires. — Le maréchal de Matignon et les arquebusiers bayonnais. — Le maréchal d'Ornano. — Réception. — Départ pour Saint-Jean-de-Luz. — Dépenses et présents. — Armoiries royales.

Les entrées du gouverneur de la province donnaient lieu à des cérémonies analogues à celle des rois et des princes, mais proportionnées au rang. Tentures de tapisseries, haies de miliciens, quelquefois remise des clés, dais et arcs de triomphe étaient offerts à ces hôtes qu'on voulait honorer. Le gouvernement de Guyenne vit passer les plus grands noms de France, et on doit comprendre qu'aussitôt en possession de leur titre, ils se hâtaient de venir faire leur entrée dans la plus importante ville de leur gouvernement. Mais nous ne nous occuperons que de ceux qui ont laissé des traces dans nos archives par la solennité de leur réception et les dépenses qui furent faites par la ville pour leur entrée. Le sujet est curieux et le cérémonial varie pour ainsi dire avec chaque siècle. De plus, la plupart des documents qui nous ont servi sont encore complètement inédits (1).

Le premier que nous puissions signaler est Odet de Foix, sire de Lautrec, gouverneur de Guyenne. Il fit son entrée à

(1) Voir sur les entrées de gouverneur : Les diverses entrées de Henry et Louis de Bourbon et du duc d'Epéron à Dijon. -- Invent., Arch. Dijon, B. 294. — Curetel, II, 275. — Ménard, v. 339. VI, 197, 215. — Invent. Boulogne n° 72. — Chassant. *Des joyeuses coutumes..... observées aux entrées et réceptions de baillis, gouverneurs..... dans la ville d'Evreux.* (Rec. de trav. de la Soc. libre de l'Eure, 2^e série, III, 1843, 267, 298).

Bayonne le 3 mars 1522, et prêta le serment accoutumé à la commune (1). D'ailleurs, il n'existe pas de relation faite sur son entrée dans la ville. Après vient M. de Burye, lieutenant-général en Guyenne, il était à Bayonne, en 1542, et quoique nous ayons peu de détails sur la manière avec laquelle il fut reçu, nous voyons toutefois que plusieurs pièces d'artillerie furent placées au Port-Neuf, pour tirer des salves lors de son arrivée, et des barriques de vin lui furent offertes en présent par la ville, ainsi qu'une barrique de vin de Navarre, et une autre de vin blanc. Madame de Burye reçut aussi un présent de deux barriques de vin (2).

Puis arrive le comte du Ludde, le glorieux défenseur de Fontarabie, lieutenant-général de Guyenne en l'absence du roi de Navarre, qui en était gouverneur titulaire. Il arriva le dernier jour de juin 1552, et fut à Capbreton visiter le point où l'on croyait pouvoir faire le Boucau de l'Adour. Vingt-deux lots de vin furent bus dans cette circonstance. On y servit une collation composée de pain et de « fruytaige », mais qui paraissait un peu maigre, si on n'y voyait figurer deux pâtés de thon, deux pièces de *creuc* et du congre. On était d'ailleurs allé le chercher à Saubusse avec un grand bateau ; il reçut un présent de six barriques de vin, trois blanc et les trois autres « clarètes » (3).

A mesure que les années s'écoulaient, nous trouvons des détails plus précis et plus abondants sur les réceptions faites aux gouverneurs de Guyenne. Ainsi, en ayant reçu l'avis de l'arrivée prochaine de M. de Montluc, le Corps

(1) Archives de Bayonne, BB. 6.

(2) Archives de Bayonne, CC. 163, p. 690.

(3) Archives de Bayonne, CC. 154, p. 505, 507.

de ville décide qu'il lui sera fait un présent de deux piques dorées et de deux barriques de vin. Il arriva le 2 décembre 1566 et fut logé à la maison Danglade. Il fut transporté avec sa suite dans deux galupes et deux galions que le conseil avait eu la prévenance de lui envoyer. Les échevins, revêtus de leurs robe rouge, furent au devant de lui au bruit des salves d'artillerie. Les honneurs militaires lui furent rendus par cent hommes de la milice armés de corselets, de piques et de hallebardes, laissant à l'arsenal les hacquebutes dont le port était défendu (1). M. de Montluc fut sollicité au sujet de la justice de la ville et conduit en bateau au Boucau avec le trésorier-général Le Venier. Puis, en 1574, c'est le tour du marquis de Villars, qui fit son entrée à Bayonne et auquel un repas est offert par le Corps de ville (2).

Enfin, terminons la longue série du XVI^e siècle en mentionnant l'entrée à Bayonne du maréchal de Matignon, reçu par une garde d'honneur de trois cents arquebusiers au bruit du canon, des fifres et du tambourin. Une bande d'arquebusiers à cheval était allée à sa rencontre et l'escorta jusqu'à Bayonne (3).

Le 12 octobre 1602, le lieutenant de maire annonce au Corps de ville qu'il avait eu avis de l'arrivée prochaine du maréchal d'Ornano, gouverneur de la province, et il croyait qu'il pourrait arriver le lendemain vers trois heures de l'après-midi. Il fallait donc décider s'il convenait d'envoyer au devant de lui ou bien attendre sa venue pour le recevoir. Il fut décidé que deux députés iraient jusqu'à St-Vincent et que deux autres échevins, accompagnés d'un

(1) Archives de Bayonne, CC. 165.

(2) Archives de Bayonne, CC. 165.

(3) Archives de Bayonne, BB. 166, 304.

bon nombre de bourgeois, se transporteraient à deux lieues de la ville pour l'escorter. Ce qui fut exécuté.

Il arriva à Bayonne le dimanche 13 octobre, et le 15, il partit pour Saint-Jean-de-Luz pour aller visiter la frontière, accompagné du lieutenant de maire et de l'échevin Dibarboro. Il revint le lendemain même à Bayonne et y séjourna jusqu'au mardi 22, où il partit pour Capbreton, toujours accompagné des principaux du Corps de ville. Pendant son séjour, il lui fut envoyé du bois et du charbon pour sa cuisine, quatre barriques de vin de Bayonne, valeur 180 livres, quatre barriques de vin blanc de Tursan, 120 livres, et ce qui sans doute fut plus apprécié du maréchal, un beau cheval d'Espagne pour l'achat duquel la ville déboursa la somme de 1200 livres. Le président Lalanne reçut une once d'ambre gris du prix de 103 livres, le secrétaire et serviteurs eurent aussi leur cadeau en paires de gants de peau d'Espagne, le trompette du maréchal eut 12 livres, ses deux suisses, 19 livres, les laquais, 6 livres. Enfin, si nous ajoutons à ces différents des acquisitions de vaisselle d'étain, la peinture des armoiries royales et celles du maréchal, la tenture des tapisseries dans ses appartements, nous trouvons une dépense s'élevant de 1957 livres, chiffre assez élevé et cependant bien inférieur à ceux des entrées qui devaient suivre aux XVII^e et XVIII^e siècles (1).

(1) Arch. de Bayonne, CC. 305, 60.

LE PRINCE DE CONDÉ

Un prince du sang. — La milice bourgeoise. — Mousquets et piques dorées. — Arrivée du prince. — Réception. — Les arcs de triomphe. — La tribune aux harangues. — Le poêle. — Marche du cortège. — Défilé de la milice. — Présent d'un cheval d'Espagne. — Départ du prince pour la frontière. — Mauvais état des fortifications de la ville. — Promenade au Boucau et à la Chambre-d'Amour. — Départ de M. le prince de Condé.

Le premier gouverneur qui se présente ensuite dans l'histoire de notre ville est le prince de Condé. C'était un fort grand personnage dont le caractère jaloux et soupçonneux obligeait le Corps de ville de Bayonne à faire plus pour lui qu'il n'avait été fait pour ses prédécesseurs. Aussi, le 27 juin 1611, ayant appris sa prochaine arrivée, il est ordonné aux claviers des offices de se rassembler au couvent des Cordeliers afin de prendre des mesures pour que ceux de leurs corporations préparent leurs équipages pour la venue du gouverneur. Comme on savait qu'il devait venir en nombreuse compagnie, la ville prit ses précautions pour faire venir de Mont-de-Marsan une quantité d'avoine pour ses équipages. Mais devant la pénurie extrême dans laquelle se trouvait le pays, il fut décidé qu'on la ferait venir de La Rochelle.

En même temps, M. de Gramont offrit de prêter à la ville cent soixante-quinze mousquets avec leurs fourchettes et bandoulières devant servir à l'équipement de la milice bourgeoise, et par la même occasion les capitaines des quartiers firent la visite des hommes et des armes afin de s'assurer de leur nombre et de l'état dans lequel elles se trouvaient. Trois douzaines de piques aux fers dorés furent achetées à Saint-Pée pour être offertes en présent à M. le prince, et un poêle fut préparé pour lui être pré-

sentée à son entrée dans la ville. Enfin deux mille écus furent empruntés pour parer à toutes les dépenses.

Ce fut le dimanche 18 septembre 1611, à deux heures de l'après-midi, que Henri de Bourbon, prince de Condé, fit une entrée solennelle dans la ville de Bayonne. Il arriva par la porte de Saint-Esprit, où avait été dressé un arc de triomphe (1), et à côté se trouvait la tribune aux harangues, contenant une chaise de velours rouge. Depuis l'extrémité du pont Saint-Esprit jusqu'à la porte de Notre-Dame se trouvait rangée la milice bourgeoise, composée de quatre cents mousquetaires et quatre cents arquebusiers et deux cent cinquante piquiers, armés de toutes pièces. Cette troupe était commandée par l'échevin Augier de Sossiondo, capitaine, le lieutenant Pierre de Crutchette, et Louis de Lalande, enseigne.

En arrivant devant la tribune aux harangues, le prince y monta, et s'étant assis sur la chaise qui lui avait été destinée, le lieutenant de maire, Dulivier, à la tête du Corps de ville, tous revêtus de leurs robes rouges, le harangua en lui souhaitant la bienvenue, et après lui Pierre de Sorhaindo, lieutenant général, porta la parole au nom des officiers du roi. Aussitôt après, le prince de Condé monta à cheval, et parvenu à l'entrée de la porte, lui fut présenté le poêle, qui était en velours cramoisi, avec des franges et des clous d'or, porté par Dulivier, lieutenant de maire, le clerc Castelnau et les échevins de Hody et Darretche. Au devant du poêle marchait le comte de Gramont, gouverneur de Bayonne.

Le prince refusa d'entrer dans le poêle, mais se mit en marche derrière lui, et il arriva ainsi devant la maison

(1) Cet arc de triomphe fut décoré d'armoiries peintes. — Arch. de Bayonne, CC. 306.

du Pérou, située au bout du pont Mayou, où avait été élevé un autre arc de triomphe. Il y en avait encore un troisième dressé à l'entrée de la rue Argenterie, qu'il traversa, et il arriva devant le porche de l'église cathédrale, où il fut reçu par l'évêque Bertrand Déchaux, à la tête de son clergé. Il fut harangué et le *Te Deum* fut chanté, et toujours précédé du poêle il se transporta à l'extrémité de la rue du Château-Vieux, en face des maisons du lieutenant-général et de M. de Prat, où se trouvait encore un nouvel arc de triomphe « à tous lesquelz arcz triomphans furent escriptz quelques épigrammes en vers latin, à l'honneur et louange du dict seigneur prince ». Les façades des maisons par lesquelles il passa avaient été tapissées, et il arriva ainsi devant le Château-Vieux où son logement avait été préparé. Puis les troupes de la milice défilèrent devant lui rangées en bataille et en belle ordonnance.

Aussitôt après le Corps de ville fit conduire dans la cour du Château-Vieux un beau cheval d'Espagne, à poil gris, présent de la ville au gouverneur. Le prince l'accepta et fit ses remerciements. Entre cinq et six heures du soir, le prince de Condé, accompagné du comte de Gramont et de force noblesse, alla faire le tour de la ville et visiter les fortifications afin de constater quelles étaient les réparations qu'il convenait à y faire.

Le lendemain 19, le prince partit pour Saint-Jean-de-Luz pour aller visiter la frontière. Il lui fut député le clerc du Corps de ville et le jurat Bertrand de Lalande, afin de savoir s'il désirait visiter le Boucau neuf au retour de son excursion ou bien le lendemain. Ce fut ce dernier jour qui fut choisi par le gouverneur pour cette intéressante excursion.

Le 20, vers neuf heures du matin, le lieutenant général

de Sorhaindo et de Maubec, procureur du roi, se présentèrent devant Monsieur de Condé avec le lieutenant de maire Dulivier, Castelnau, clerc, de Hody et de Vergez, échevins, accompagnés de plusieurs bourgeois. Et le Corps de ville lui représenta le mauvais état dans lequel se trouvait la fortification, que les murailles de la plate-forme du Pied de Mulet et celles de la courtine menaçaient de tomber, ainsi que la tour de Nart. Que ces réparations ne pourraient être faites qu'à l'aide des deniers du roi, car les rentes et revenus de la ville étaient employés aux autres charges ordinaires et extraordinaires. Par conséquent, il pria le prince de vouloir faire ordonner quelque somme annuelle.

Le prince répondit que ces réparations seraient longues et exigeaient une grande dépense, que sa qualité de lieutenant général du roi en Guyenne « l'obligeait à s'occuper de cette ville et de la frontière « comme servant de bastion et de rempart du cousté de l'Espagnol », et qu'il ferait tous ses efforts pour faire ordonner chaque année dix ou douze mille écus jusqu'à ce que ces réparacions fussent terminées ».

En même temps il lui fut remontré que le ressort du siège de cette ville se trouvait être le plus petit de toute la France, car il ne s'étendait, du côté de la rivière, que jusqu'aux portes de la ville, et en ce moment le duché d'Albret était incorporé à la couronne, il était urgent d'étendre la juridiction. Enfin de nombreuses représentations lui furent faites, et à toutes Monsieur de Condé promit d'employer son influence et son pouvoir.

L'après-midi de ce jour, le prince se transporta au Boucau neuf dans une galupe qui avait été préparée par les soins du Corps de ville, couverte de tapisseries, et accom-

pagné du comte de Gramont et de beaucoup de noblesse. Une députation nombreuse de la municipalité y fut avec lui et lui représenta sur les lieux mêmes l'état du havre, son utilité et tout le bien que la ville en retirait, mais que les réparations en étaient fort coûteuses, et il fut supplié de bien vouloir s'en occuper. Puis le Prince de Condé monta à cheval et fut conduit sur le bord de la mer, « à ung endroit appelé la Chambre-d'Amour, situé au quartier d'Anglet, en compagnie dudict sieur comte de Gramont et de toute ladite noblesse. Auquel lieu lesditz sieurs du Corps de ville baillarent une belle collation composée de toute sortes de confitures au seigneur prince et à toute ladict noblesse qui étoit d'environ deux cent cinquante dans une longue allée couverte au-dessus et environnée par les coustéz de feuilles et ramage ». La collation terminée, le prince et sa suite rentrèrent à Bayonne.

Le 21 le Corps de Ville prit congé du prince de Condé qui le remercia fort de la manière avec laquelle il avait été reçu, promettant de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour leur être agréable (1). M. de Condé devait encore revenir à Bayonne et y faire une entrée solennelle, mais alors le cérémonial changea, car il y vint comme général d'armée (2).

(1) Archives de Bayonne, BB. 18.

(2) Si l'on additionne les dépenses de cette entrée, en arcs de triomphes, pavillons, estrade, poêle, armoiries, peintures, tambour, cheval offert au prince, 150 pistoles distribuées aux officiers de sa maison, deux morceaux d'ambre gris donnés aux seigneurs de sa suite, l'habillement de Louis de Lalande, enseigne de sa garde d'honneur, on arrive au total de 8057 livres, somme considérable pour cette époque reculée.

LE DUC DE MAYENNE ET LE DUC D'ÉPERNON

Le cérémonial ne change pas pour les gouverneurs de la province. — Préparatifs de réception du duc de Mayenne. — Députés envoyés à Saint-Vincent. — Chaire de satin blanc. — Haie de mousquetaires et de piquiers. — Départ du duc de Mayenne. — Le duc d'Épernon. — Ses titres. — Avis de son arrivée à Bayonne. — Revue de la milice bourgeoise. — Salves d'artillerie. — Le duc est harangué par le lieutenant de maire. — Il est logé au Château-Vieux. — Les présents de la ville. — Nouvelle visite du gouverneur et nouvelles dépenses.

Avec très peu de différences près dans le cérémonial et dans les dépenses, les entrées solennelles des gouverneurs de la province vont se succéder dans toute l'étendue du XVII^e siècle. C'est le duc de Mayenne que l'on va maintenant se préparer à recevoir. Le 10 décembre 1618, le Corps de ville ayant reçu avis de sa prochaine arrivée, tient une séance afin d'en régler l'ordre et la marche. Aussitôt on se hâta d'assembler les principaux bourgeois, et il fut décidé qu'on enverrait un homme en poste au devant du duc afin de savoir le nombre de personnes qui composaient sa suite, et revenir aussitôt pour en prévenir le Corps de ville. Le lieutenant de maire devait se transporter à Saint-Vincent ou autre endroit dans lequel il devait coucher la nuit qui précéderait son arrivée. Le lieutenant particulier devait le saluer de la part des officiers du roi, le lieutenant de maire au nom de la ville, bien accompagnés d'une demi-douzaine de bourgeois. L'entrée devait être faite en armes, et les rues tapissées. Il devait être reçu un peu en dehors de la porte de Saint-Esprit, où il serait dressé un pavillon ou tribune aux harangues. La porte devait être ornée d'un arc de triomphe, et trois autres seraient dressés, l'un contre la

maison de La Barrière, aux Cinq-Cantons, le second en haut de la rue Argenterie, et le troisième entre la maison de M. de Sorhaindo, autrefois lieutenant-général, et celle de M. du Prat, et on le voit sur les mêmes emplacements que pour l'entrée précédente. La milice bourgeoise devait être commandée par le sieur du Vergés, dit de Joannès, qui était capitaine le jour du Sacre dernier, avec ses lieutenant et enseigne. Ces troupes devaient être composées de piquiers et mousquetaires. Le sieur de Montaut fut prié d'autoriser la ville de mettre sa maison à la disposition du duc de Mayenne, on réunit pour sa suite trois barriques de vin de Bayonne, six du Boucau, et trois autres de vin de Navarre. On devait faire présent au gouverneur d'un cheval d'Espagne, une pièce d'ambre gris, deux douzaines de gants d'Espagne et deux douzaines de piques ferrées et dorées. D'autres présents devaient être faits aux officiers et domestiques du duc, ses gens devaient être logés en ville, et des vers devaient être faits pour être placés sur les arcs de triomphe, ainsi que ses écussons et armoiries. Enfin, il devait être préparé un poêle en satin blanc, garni et chamarré de franges et de clinquant d'or.

Le 21 décembre, les députés de la ville se rendirent à Saint-Vincent pour saluer le prince, et le lendemain, 22 décembre 1618, il fit son entrée à Bayonne. La milice bourgeoise, au nombre d'environ mille hommes, très-bien armée et équipée de piques et de mousquets, était rangée en haie le long du pont Saint-Esprit et jusqu'aux Cinq-Cantons. Le duc arriva à quatre heures de l'après-midi, accompagné de plusieurs seigneurs et gentilshommes. Il mit pied à terre devant la porte Saint-Esprit, et étant monté dans la tribune aux harangues, bien tapissée, et s'étant assis sur une chaise recouverte de satin blanc et

bordée de clinquant d'or, il fut salué en premier lieu par les officiers du roi et le lieutenant particulier qui lui adressa un discours, puis par le Corps de ville, et aussitôt après le duc de Mayenne, pendant que l'artillerie tirait ses salves, et au milieu des cris d'allégresse retentissant de toutes parts, remonta à cheval, et le poêle lui ayant été présenté, il refusa de s'y mettre dessous « ny mesme la teste de son cheval », mais se mit en marche un peu en arrière, le poêle étant porté par quatre membres du Corps de ville. Le duc de Mayenne fit son entrée dans la ville de Bayonne, jusqu'aux Cinq-Cantons, passant au milieu de la haie des piquiers et des mousquetaires, les rues parfaitement tapissées, et alla descendre devant le porche de l'église cathédrale. Le vicaire-général, les chanoines et le clergé le reçurent et le saluèrent en « luy faisant une fort belle harangue ». M. de Mayenne, après avoir fait ses prières devant le grand autel, remonta à cheval et, conduit par le comte de Gramont, alla descendre à la porte du Château-Vieux, tandis que le poêle le précédait toujours. Aussitôt les compagnies de la garde bourgeoise défilèrent devant lui, et il les trouva fort bien armées et équipées, et félicita vivement là-dessus les membres du Corps de ville. Ces derniers lui ayant fait entendre qu'ils espéraient qu'il voudrait bien accepter le logis qu'ils lui avaient fait préparer, ils prirent congé de lui et se retirèrent à l'Hôtel de Ville.

Le 28, le duc partit pour Hendaye, visiter le point qui avait été choisi pour élever un fort. Le 2 janvier 1619, il était de retour à Bayonne et alla prendre son logement dans la maison de Montaut que la ville lui avait fait préparer (1).

(1) Archives de Bayonne, BB. 20.

Quoiqu'il ne fût pas prince de sang, c'était cependant un fort grand seigneur, celui qui s'appelait Bernard de Foix de la Valette, duc d'Epéron de la Valette et de Candale, pair et colonel général de France, prince de Buch, sire de Lesparre, comte de Foix, Astarac, Montfort, l'Amaury, Benauges et autres lieux, gouverneur et lieutenant général en Guienne. aussi la ville crût-elle devoir faire aussi bien et même mieux que pour ses prédécesseurs.

Tout d'abord, le 7 août 1623, le Corps de ville décida que le poêle qui devait être présenté au gouverneur serait de satin blanc doublé de soie cramoisi, le ciel en taffetas blanc, et bordé de fil d'or et de clinquant. Il devait être surmonté de quatre panaches et décoré de deux armoiries du duc d'Epéron brodées en or et en argent (1). Un cheval d'Espagne dut lui être offert en don, et le meilleur vin du pays devait être recherché. Il devait être fait des provisions considérables de fourrages pour ses équipages, des arcs de triomphe et une chaire aux harangues « ou théâtre » furent dressés pour sa réception, deux douzaines de piques lui seraient offertes et son logement serait fait dans la maison de Montaut, ceux de sa suite, dans les maisons environnantes, enfin les compagnies de la milice se tinrent prêtes à prendre les armes.

Six bourgeois choisis parmi les plus notables furent désignés pour aller au devant du gouverneur, « un peu au-delà le Moulin-Neuf, qui est dans la paroisse de Tarnos ».

Le 6 août 1623, le Corps de ville ayant reçu l'avis que le duc d'Epéron était parti de Bordeaux pour se rendre à Bayonne, le capitaine du Sacre fut chargé de faire une revue de tout son monde, et le lendemain, les compagnies

(1) Archives de Bayonne, CC. 308.

se trouvèrent fortes de quatorze cents hommes, c'est-à-dire de mille mousquetaires et de quatre cents piquiers, auxquels il fut ordonné de prendre à l'arsenal des armes complètes, et il fut donné aux gardes de cet établissement l'ordre absolu de ne point refuser des armes à tous ceux qui en demanderaient (1).

Le 9, le lieutenant de maire Detcheverry, de Naguille et de Lalande, députés, partirent pour aller au devant du duc d'Épernon, qui devait coucher le soir même à Saint-Vincent. Le lendemain matin ils étaient de retour et annoncèrent que leur illustre hôte arriverait le même jour dans l'après-midi. Tout fut aussitôt en mouvement pour la réception, et les compagnies de milice furent mises en haie sur son passage dans toutes les rues qu'il devait traverser.

Le duc arriva enfin au bruit du canon et des salves de mousqueterie, à cheval, entouré de ses principaux officiers et suivi de sa compagnie de gardes, commandée par le sire des Roches. C'est cette même compagnie qui devait, plus tard, en 1636, se couvrir de gloire dans la défense du Labourd, envahi par une armée espagnole.

La ville avait fait élever à côté de la porte Saint-Esprit, aujourd'hui porte de France, une sorte de théâtre où se trouvait une chaire doublée de satin blanc et destinée au noble duc : après avoir mis pied à terre, il refusa d'y mon-

(1) L'effectif complet de la milice de Bayonne s'élevait à 27 compagnies de 80 à 90 hommes chacune ; chaque compagnie avait son drapeau aux couleurs de la ville, c'est-à-dire rouge et vert, et se composait à peu de chose près de 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 enseigne, 2 tambours et 2 fifres, 38 à 40 mousquetaires et 50 piquiers. Les mousquetaires portaient le morion ou salade d'acier, l'épée, l'arquebuse plus tard remplacée par des mousquets achetés en Hollande et une baudoulière de cuir dite à la wallonne et contenant les charges de poudre, préparées dans de petits étuis de cuir. Les piquiers portaient le casque, le corselet à l'épreuve de la balle, l'épée et la pique de 15 pieds.

ter et fut harangué successivement par le lieutenant général, par le lieutenant de maire et le Corps de ville en robe rouge et chaperon. M. d'Épernon remonta à cheval et il lui fut présenté le poêle de satin blanc, chamarré de passementerie et de franges d'or, décoré de ses armes et de celles de la ville ; il était porté par le lieutenant de maire et par trois échevins ; il ne voulut pas y entrer et continua son chemin en suivant la rue du Pont-Mayou, dont les maisons étaient tendues de tapisseries de haute lice et le pavé jonché de verdure ; à l'extrémité de la rue avait été élevé un arc de triomphe où se trouvaient, en l'honneur de ce haut personnage, des inscriptions en vers que nos archives ne nous ont pas malheureusement conservées. Il arriva ainsi à l'église cathédrale, à la porte de laquelle il fut accueilli par le grand-vicaire accompagné de tout le clergé ; il fut de nouveau harangué entra encore dans l'église où fut chanté un *Te Deum* ; après avoir prié quelque temps, il fut conduit au Château-Vieux et passa sous un arc de triomphe dressé « au-devant du logis de M. de Sorhaindo, lieutenant-général jadis » (1) ; arrivé à la porte du Château-Vieux, il mit pied à terre et fut reçu par le comte de Gramont qui lui avait fait préparer ses appartements. Il lui fut alors demandé s'il désirait voir défilér la milice bourgeoise devant ses fenêtres ; y ayant consenti, il fut émerveillé de la tenue martiale, de l'ordre et de la discipline qui y régnaient. Avant de se retirer, les magistrats supplièrent leur visiteur de vouloir honorer de sa présence le logement qu'ils avaient fait préparer à grands frais dans la maison du sieur de Montaut. Il leur promit qu'à son retour de Saint-Jean-de-Luz il y passerait

(1) Aujourd'hui maison de Marignan, rue Gambetta.

tout le temps qu'il pourrait de nouveau consacrer à Bayonne.

Le 13 du même mois il partit pour la frontière accompagné de M. de Gramont, du lieutenant de maire et de Detcheverry, il revint le 16, pour repartir le 18, il lui fut alors offert un magnifique cheval d'Espagne, superbement harnaché avec couverture aux armes de la ville, bridon doré, etc., ainsi que vingt-quatre piques aux fers d'or moulu, souvenir encore vivant de l'esporle féodale; ces beaux présents furent reçus avec gratitude, et M. d'Epernon se souvint plus tard et d'une manière toute spéciale de l'aimable et délicate hospitalité bayonnaise (1).

La ville de Bayonne devait encore recevoir la visite du duc d'Epernon à deux reprises différentes. La première fut en 1636, au moment où le péril dans lequel se trouvait le Labourd envahi par les Espagnols le faisait accourir avec ce qu'il avait pu rassembler de force. La seconde fois, il faisait son entrée le 7 octobre 1644, et le canon de la ville tira avec une telle violence, qu'une partie de la muraille du Réduit et quelques embrasures s'écroulèrent (2). Cette fois, la dépense s'éleva encore plus haut que lors de la première entrée. Le cheval d'Espagne, qui fut acheté à un gentilhomme de Pampelune par l'intermédiaire du comte Dechaux, revint à 1,416 livres 16 sols, les arcs de triomphe 425 livres, la tribune aux harangues 150 livres, le peintre qui avait exécuté les tableaux 123 livres, le poêle en satin blanc, 362 livres, le logement au Boucau de M. d'Epernon, 387 livres, 104 pistoles ou 1,040 livres, au capitaine des

(1) Enfin une garde d'honneur, arc de triomphe, poêle, théâtre, piques à fer d'or, gants, ambre gris, cheval d'Espagne, vins, gâteaux, confitures et promenade sur l'eau, la dépense totale monta à 5994 livres, 17 sols 7 deniers.

(2) Archives de Bayonne, BB. 23.

gardes. au secrétaire aux gardes. à l'écuyer. au fourrier. aux trompettes et aux suisses, à neuf peintres qui travaillèrent pendant dix jours, 348 livres, vingt-quatre piques achetées à Saint-Pé 84 livres, le vin 90 livres, le total s'élevant à la somme de 5.225 livres (1).

(1) Archives de Bayonne, CC. 310.

M. DE SAINT-LUC ET LE MARÉCHAL D'ALBRET

Un nouveau gouverneur. — Un abondant repas. — Le maréchal d'Albret. — Il doit loger au palais épiscopal. — La flottille bayonnaise sur l'Adour. — Arrivée du maréchal. — Réception à la porte de Saint-Esprit. — Costume des matelots bayonnais. — Trois gouverneurs de la province. — Le duc de Roquelaure. — La maison de Marrac. — Encore le maréchal d'Albret. — Le comte de Montégu. — M. de Saint-Rhue.

Nous allons assister maintenant aux réceptions de M. de Saint-Luc et du maréchal d'Albret qui devait lui succéder dans le gouvernement de la province. Toutes ces entrées de gouverneur pendant le XVII^e siècle se répètent sans presque aucune différence. Le 27 mars 1665, nous voyons le Corps de ville décidant comme toujours l'envoi de deux députés, accompagnés cette fois par la jeunesse bayonnaise à cheval pour se rendre au devant du gouverneur, mais cette fois ils poussent jusqu'à Dax, où ils lui demandèrent de quelle manière il voulait être reçu ; il répondit qu'à cause de son deuil il ne voulait prétendre à aucune réception, mais qu'il laissait la ville maîtresse de faire ce qu'elle voudrait. Aussi nous retrouvons ici le même cérémonial observé que pour ses prédécesseurs : même offre d'un cheval d'Espagne et même présents. Cependant nous trouvons en outre force poissons que les échevins font venir de tous les points de la côte pour être offerts à M. de Saint-Luc. Ce sont des lamproies, des brochets, des carpes, des coquillages, un saumon, loubine, etc (1). Un

(1) Il n'est pas sans intérêt de le reproduire ici, on pourra ainsi comparer avec les banquets donnés auparavant et ceux qui suivirent.

Deux bisques garnies de huit paires de pigeons. — Deux potages de huit paires de poulets garnis. — Deux potages de douze têtes d'agneaux garnies. — Trois gros coqs d'Inde à la daube. — Dix douzaines de rifsorts. — Neuf paires de gelinottes. — Deux entrées d'agneaux. — Deux plats de langues de bœuf à la

repas succulent lui est offert au Boucan, et le menu nous en a été soigneusement conservé.

C'est en 1673 qu'eut lieu l'entrée du maréchal d'Albret. Le 14 avril, le Corps de ville reçut l'avis de sa prochaine arrivée et commit deux membres, un échevin et un jurat, pour préparer cette réception. Mais pour la première fois on songea au Palais Épiscopal pour le logement du gouverneur, et on en fit la demande à l'évêque, qui voulut bien y consentir. Le 21 août, on reçut l'avis que le maréchal d'Albret refusait les arcs de triomphe et le poêle, afin de diminuer les dépenses, mais que ce à quoi il tenait le plus, c'était à voir tout le monde sous les armes. Aussi s'empressa-t-on de faire une assemblée préparatoire des chefs des compagnies dans le cloître de l'église Notre-Dame. Enfin, comme le gouverneur devait arriver par eau, on expédia à Dax deux galupes peintes et bien ornées de tapisseries et huit embarcations pour sa suite : les rameurs et les équipages furent revêtus de costumes uniformes en toile peinte, et le pontier reçut l'ordre de faire dresser un débarcadère commode à Saint-Espirit. La veille

sauce douce. — Trois douzaines de pâtés à la cardinale. — Six lièvres. — Deux plats de gurretz au court-bouillon. — Une assiette de hachis de blanc de chapon garni de jus de bœuf et jus de mouton. — Dix levrauts. — Dix paires de pigeons rôtis. — Dix paires de petits poulets rôtis. — Huit paires de palombes grasses. — Dix paires d'oisons. — Quatre paires de dindons rôtis. — Huit livres d'olives. — Trois douzaines de pâtés à l'anglaise. — Trois grosses tourtières. — Deux douzaines de gros poulets rôtis. — Deux paires de perdrix. — Quatre livres de capres. — Trois bassines de gelée garnies. — Trois de blanc manger. — Trois plats d'œufs minous à la portugaise. — Une assiette d'œufs à la huguenote. — Dix jambons. — Une bécasse. — Quatre douzaines de langues de mouton. — Une assiette de tortues. — Un espihaus. — Trois bassines de crème. — Seize douzaines de petits choux. — Trois pâtés de jambon. — Riz et rognons d'agneaux. — Douze douzaines de biscuits. — Six douzaines de risolles. — Huit douzaines de cassemusos. — Six boîtes de confitures. — Six douzaines de fleurons. Le repas s'élevant au total de 599 livres. (Archives de Bayonne, CC. 316).

de l'arrivée il fut encore publié une ordonnance portant injonction à tous les habitants de se trouver en armes, avec amende de cent livres pour les officiers et trente livres pour les soldats.

Le vendredi 1^{er} septembre 1673, le Corps de ville se rassembla dans son hôtel et, revêtus de leurs robes rouges, chaperons et bonnets, ils furent avertis que le maréchal d'Albret, qui descendait l'Adour avec la petite flottille que la ville lui avait envoyé à Dax, se trouvait déjà à une demi-lieue de Bayonne, ils se hâtèrent de sortir de l'Hôtel de Ville avec les capitaines et soldats du guet, et précédés de leurs sergents ordinaires portant leurs masses sur l'épaule. A la porte de Saint-Esprit, ils trouvèrent M. de Saint-Pé, lieutenant de roi, qui avait fait ranger ses gardes en deux files jusqu'au petit pont qui avait été construit sur le bord de la rivière. Aussitôt les membres du Corps de ville firent avancer une compagnie de cinquante hommes de milice qui fut rangée sur le devant de la barrière du pont Saint-Esprit, par files de quatre. Toutes les autres compagnies bordèrent la haie, depuis le pont-levis de la porte Saint-Esprit jusqu'au bout de l'escalier de la maison épiscopale, où le logement du gouverneur avait été préparé. Elles étaient placées sous le commandement du jurat Lembeye. Aux deux coins du pont-levis avaient été placées deux sentinelles relevées de quart d'heure en quart d'heure. Deux bataillons avaient été massés en colonnes profondes, l'un sur la place Bourgeoise, devant la porte intérieure de Saint-Esprit, l'autre sur la place publique, devant l'église cathédrale.

Le maréchal d'Albret mit pied à terre devant la porte de Saint-Esprit, et M. de Saint-Pé s'étant avancé lui présenta les clés de la ville sur un plat d'argent. Puis de Lalande,

premier échevin, le complimenta au nom de la ville, le maréchal monta dans son carrosse qui l'attendait avec quelques chevaux tout sellés, il passa en revue la milice bourgeoise au bruit des salves d'artillerie, il arriva bientôt au palais épiscopal. Ici se produisit un incident qu'il est bon de noter, car les membres du Corps de ville ayant appris que les capitaines des châteaux voulaient obtenir l'honneur de le garder, ils furent aussitôt prier le maréchal de vouloir bien permettre que ce fût à la ville à s'acquitter de ce devoir selon qu'il était accoutumé, et que ce fut la milice bourgeoise qui eut à fournir sa garde d'honneur. Il va sans dire que cette autorisation fut obtenue, et afin que tout le monde y participât, deux hommes par compagnie furent choisis avec trois officiers, un fifre et un tambour (1).

On le voit, les dépenses ont beaucoup diminué. Il faut encore compter cependant 293 livres pour les tambours et les fifres, les chaloupes, hauts de chausses et rubans des matelots, coûtent encore une certaine somme, enfin l'entretien des gardes et des chevaux du maréchal sont encore, comme précédemment, à la charge de la ville (2). Mais le total n'est plus que de 2,428 livres.

Le XVII^e siècle va se terminer par la réception de trois gouverneurs de la province. Le duc de Roquelaure, M. de Saint-Rhue et M. de Montégu, qui se succèdent à des intervalles assez rapprochés. Le cérémonial étant presque toujours le même, nous examinerons rapidement ces trois nouvelles réceptions dans leur ensemble, en ne tenant compte, pour ainsi dire, que des particularités qu'elles peuvent offrir.

(1) Archives de Bayonne, BB. 28.

(2) Archives de Bayonne, CC. 315.

Le duc de Roquelaure arriva à Bayonne le 13 juillet 1677, seul dans une chaise de poste, et n'ayant pour toute suite qu'un valet de chambre et un page. Comme il n'était attendu que deux jours plus tard, on fut extrêmement surpris par son arrivée subite. Cependant demi-heure auparavant on en reçut avis de Saint-Vincent, et M. Wescomb monta à cheval avec une partie de la jeunesse bayonnaise pour aller le recevoir, pendant que le tambour battait de toutes parts pour le rassemblement de la milice bourgeoise. Les députés rencontrèrent le gouverneur à la sortie de Saint-Esprit et lui firent les premiers compliments, tandis que M. de Saint-Pé, qui venait d'accourir, lui présentait les clés de la ville. Pendant qu'il était salué par le Corps de ville en robes de cérémonie, et que celui-ci faisait tous ses efforts pour gagner du temps et permettre au maréchal de Gramont, qui dînait ce jour-là chez M. de Sorhaindo « dans sa maison de Marrac, hors la porte Saint-Léon, de se trouver à l'entrée du duc de Roquelaure ». Celui-ci, qui découvrit le motif qui les faisait agir, hâta au contraire son entrée en ville, et passa au milieu des haies de soldats déjà rangés en bon ordre depuis la porte Saint-Esprit jusqu'à la rue du Pont-Mayou. Ce fut à l'extrémité du pont qu'il rencontra le maréchal de Gramont, et après s'être salués, ce dernier, qui ne le cédait à personne dans la connaissance de ses droits et de ses devoirs, et qui d'ailleurs était un aussi grand personnage que le duc de Roquelaure, n'hésita pas à le ramener à la porte de la ville pour l'y recevoir officiellement, et lui présenta les clés. « Ce qu'il fist pour une abondance de civilité, soit pour recognoistre celle que ledict seigneur luy faisoict de le venir visiter en cest estat, quittant pour ainsi dire le caractère de gouverneur de la province, que

parce que ledict seigneur est son oncle, frère de Madame de Gramont, sa mère, et que d'ailleurs ils vivent tous les deux avecq grande amitié l'un pour l'autre ». Puis le maréchal lui présenta le Corps de ville et la bourgeoisie, et pendant que le canon de la ville et des vaisseaux tiraient, ils remontèrent tous deux en carrosse et entrèrent bientôt au Château-Vieux. Un banquet fut offert au duc de Roquelaure, mais il remercia, ayant résolu de partir le surlendemain pour se rendre à Bidache en compagnie du maréchal, et de là à Bordeaux ; la ville se hâta de faire disposer le bateau nécessaire pour remonter le cours de l'Adour (1).

C'est en juin 1679 que M. le comte de Montégu, le nouveau gouverneur de Guienne, fait son entrée à Bayonne, où il est accueilli de la même manière que ses prédécesseurs. Cependant celui-ci accepta une collation au Boucau, où l'on se rendit dans des embarcations, et où elle fut servie avec force crèmes, confitures sèches, liquides et pâtisserie. Les fifres et tambours coûtèrent 60 livres, le repas 637 livres, les officiers de la suite du gouverneur reçurent 1,153 livres, le voyage du Boucau 100 livres, les laquais, domestiques et gardes, 209 livres, ce qui ne laisse pas encore que de former un chiffre assez élevé (2).

M. de Saint-Rhue, qui remplace le comte de Montégu dans le gouvernement de Guyenne, arrive à Bayonne en novembre 1688. Pour celui-ci encore, ce sont presque les mêmes dépenses, mais il n'est pas fait mention d'excursion et de repas donné au Boucau (3).

(1) Archives de Bayonne, BB. 30.

(2) Archives de Bayonne, CC. 174.

(3) Archives de Bayonne, CC. 317.

LES GOUVERNEURS DE LA PROVINCE AU XVIII^e SIÈCLE

Le maréchal de Montrevel. — Séjour à Bayonne. — Le comte d'Hérouville. — Les registres des délibérations. — Un gouverneur exigeant. — Le duc de Tresmes. — Le duc de Richelieu. — Générosité du duc de Richelieu. — Retour du gouverneur. — Sa suite. — La pêche à Saint-Jean-de-Luz. — Le duc de Richelieu citoyen de Bayonne. — Le prince de Beauvau. — Les derniers gouverneurs.

Le XVIII^e siècle nous donne quelques différences dans les réceptions des gouverneurs de la province. Ce sont le maréchal de Montrevel, le comte d'Hérouville, le duc de Tresmes, le duc de Richelieu, le prince de Beauvau, le maréchal de Mouchy et le comte de Fumel. Tous fort grands personnages et que nous allons successivement passer en revue.

Le maréchal de Montrevel fit un assez long séjour à Bayonne, depuis le 17 septembre jusqu'au 22 octobre 1710, et tant « à Son Excellence » qu'aux officiers de sa maison il fut fait un présent de 3,000 livres, une barrique de vin pour les domestiques 120 livres, le fourrage 478 livres, au capitaine et douze gardes 660 livres, en victuailles plus de 1,000 livres, enfin le tout s'élève à 9,331 livres, qui se rapproche sensiblement des frais de réceptions des premiers gouverneurs, tels que le prince de Condé et le duc d'Epemon (1).

Le Corps de ville devait avoir de graves difficultés avec le comte d'Hérouville, qui ne paraît guère avoir apporté dans ses fonctions l'amabilité et la grâce de ses prédécesseurs. Le 21 juillet 1755 il faisait annoncer de Toulouse sa prochaine arrivée « et semble témoigner n'être point satis-

(1) Archives de Bayonne, CC. 318.

fait de la manière dont la ville s'est comportée à son égard, faisant entendre en même temps que, quoi qu'il ne fût point son entrée d'honneur, il ne la dispensoit pas cependant de lui rendre les devoirs qui lui étoient dus comme à un commandant qui a déjà fait sa première entrée ».

Le 25, nouvelle lettre du comte, datée de Dax, enjoignant au Corps de ville de s'assembler le lendemain, jusqu'à ce qu'on lui eût fait savoir les ordres qu'il avait à leur envoyer avec défense expresse d'y manquer à moins d'excuse légitime. On voit que le gouverneur arrivait avec une irritation mal dissimulée. En effet, le 26, le Corps s'assembla dans l'Hôtel-de-Ville, jusqu'au moment où le sieur de Prat, major du château, vint leur annoncer l'arrivée du gouverneur, les autoriser à se séparer et à l'aller visiter le jour suivant à onze heures, « et de lui faire porter le registre des délibérations ».

C'étaient toucher à l'arche sainte. Le Corps de ville se rassembla le 27, et on décida qu'il n'y avait aucune difficulté à ce que les magistrats fussent visiter le gouverneur, mais il se résolut aussi à ne pas lui envoyer le registre des délibérations. On pourrait lui faire les communications qu'il désirerait, mais non le déplacer. On pria le marquis d'Amou de s'occuper de cette affaire et le gouverneur accéda au désir du Corps.

« A l'heure indiquée, le Corps s'est rendu en robe au gouvernement précédé de deux massiers et suivi du guet en armes et avec le cérémonial accoutumé pour faire compliment à M. le comte d'Hérouville, sur son arrivée en qualité de commandant en chef de la province et gouvernement de Guyenne. M. le Maire l'a harangué au nom de la ville et lui a marqué l'empressement qu'elle auroit de

luy présenter ses respects et ses hommages, si elle ne s'étoit crue arrêtée par les ordres du duc de Gramont son gouverneur et dont il a eu l'honneur de remettre une copie. Après que M. le comte d'Hérouville en a fait lecture, il a répondu que le Corps avoit manqué en s'arrêtant à ces ordres, qu'il n'auroit dû y avoir aucun égard, devant être instruit qu'un gouverneur absent n'avoit pas droit d'en donner, et que d'ailleurs les provisions de gouverneur de M. le duc de Gramont, qui devoient être dans les registres de la ville, ainsi que la commission accordée à M. d'Amou en qualité de lieutenant au gouvernement de Bayonne et pais circonvoisins, faisoient le titre de son autorité sur Bayonne »..... « M. le comte d'Hérouville a aussi témoigné son mécontentement du silence que le Corps avoit gardé sur sa nomination, qu'il avoit eu l'attention de leur faire savoir, en ajoutant cependant qu'il ne lui vouloit point de mal, qu'il croyoit bien qu'il n'y avoit point mauvaise volonté de sa part, et qu'il luy rendroit service lorsque l'occasion s'en présenteroit, ne voulant faire usage de l'autorité qui luy étoit confiée que pour le bien public et qu'il exhortoit les magistrats à seconder ses vues » (1). Le Corps de ville le remercia, et dans sa séance du 28 juillet, décida qu'il serait offert au gouverneur une bourse de 100 louis, 30 pistoles à son secrétaire, 5 louis à ses domestiques, et en outre un présent de vin. Quoique l'entrée n'ait pas été officielle, elle n'en monta pas moins à 2,960 livres (2).

Le duc de Tresmes lui succède dans le gouvernement, et son séjour est à peu de chose près celui de son prédécesseur, mais comme lieutenant-général, tandis que le

(1) Archives de Bayonne, BB. 58.

(2) Archives de Bayonne, BB. 182, 671.

duc de Richelieu, qui vint deux fois à Bayonne, en 1758 et 1759, avait été pourvu de cet important commandement par suite de la démission de Louis Charles de Bourbon, comte d'Eu, qui eut lieu le 4 décembre 1755. Depuis ce moment, Louis-François-Armand du Plessis, duc de Richelieu et de Fronsac, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de Sa Majesté, était entré en fonctions.

Il paraît vraisemblable que le premier voyage qu'il exécuta en 1758 fut exécuté par la crainte d'une descente d'une armée anglaise sur les côtes de Gascogne. Tout à coup on apprit subitement l'arrivée du duc de Richelieu, et quatre députés furent délégués par le Corps de ville pour aller le recevoir à Saint-Vincent ; le reste des magistrats se rendit avec les massiers et les capitaines du guet à l'avancée du pont Saint-Esprit ; ils y trouvèrent le comte de Gramont et le marquis d'Amou. Le maréchal fit son entrée dans la ville dans le carrosse du duc de Tresmes, et ayant mis pied à terre, le comte de Gramont lui présenta les magistrats auxquels il répondit très gracieusement. Il se rendit au palais épiscopal où ses appartements avaient été préparés et où il reçut la visite du Corps de ville. Peu après les capitaines du guet y escortèrent les cent bouteilles de vin d'honneur qui lui étaient offertes par la ville.

Là ne devaient pas s'arrêter les générosités de Bayonne : 50 doubles louis d'or de 48 livres furent mis dans une bourse de velours vert brodé d'or et offerte au maréchal, qui l'accepta ; 300 livres étaient données à son secrétaire, suivant la coutume. D'ailleurs, le duc de Richelieu, magnifique en toutes choses, annonça à M. Poydenot, qui s'était rendu auprès de lui pour lui faire sa cour, que sensible

aux attentions de la ville, il voulait faire servir ces 50 doubles louis à battre autant de jetons qui porteraient d'un côté ses armes et de l'autre celles de Bayonne. Cependant la visite du maréchal fut courte, car le 25 du même mois il repartit pour Bordeaux, siège de son gouvernement. Précédé et suivi de cavaliers de la maréchaussée, il alla à pied jusqu'à la place Saint-Esprit où l'attendaient ses équipages, et fut accompagné de tous les magistrats, tandis que la milice bourgeoise, sous les armes, bordait la haie (1).

Il revint à Bayonne au mois d'avril de l'année suivante, mais pour ce voyage nous sommes plus heureux que pour le précédent, car le récit en a été fait par un des gentilshommes de sa suite, C. de Rulhère, sur le compte duquel nous n'éclairerons pas davantage le lecteur. Il lui suffira de recourir à un curieux ouvrage du savant bibliothécaire de Bordeaux, R. Céleste, dans lequel les détails les plus circonstanciés sur cet auteur et sur le commandement du duc de Richelieu à Bordeaux se trouvent relatés (2). Le duc de Richelieu, qui se dirigeait vers Bayonne pour la seconde fois, était accompagné d'une suite nombreuse. Il partit de Bordeaux le 2 avril 1759 et traversa les Landes, dont Rulhère nous offre une description en vers. Il était accompagné du comte d'Estillac, du chevalier de la Tresne et de M. de Marsilly. Le baron de Tuillier le précédait pour faire préparer les relais.

Couché dans sa commodité dormeuse, le maréchal franchit

(1) Archives de Bayonne, BB. 59.

(2) *Voyage du duc de Richelieu de Bordeaux à Bayonne, 1759, Œuvres inédites de C. de Rulhère, publiées avec notes, précédées d'un essai de bibliographie sur les anciens voyageurs à Bordeaux, et des notes biographiques, suivie d'une pièce rare et de lettres inédites du duc de Richelieu*, par R. Céleste, sous-bibliothécaire de la ville. — Bordeaux, Gounouilhou, 1882, in-8° de cl. et 36 p.

la distance qui le séparait de Bayonne. Le Corps de ville, qui avait été informé de son arrivée, avait voulu le recevoir solennellement, mais il avait envoyé en avant M. de Rulhère pour prévenir le comte de Gramont qu'il ne voulait aucune sorte d'entrée. Cependant, comme on ne savait pas à quelle heure il arriverait, les magistrats envoyèrent au Réduit six soldats du guet, porteur chacun d'un flambeau de cire blanche, afin de pouvoir l'éclairer jusqu'à l'évêché, où il devait descendre. Aussitôt arrivé à son logement, il reçut le Corps de ville qui vint faire son compliment « et accompagna les magistrats cinq à six pas quoiqu'il fût environné de MM. de Gramont, d'Amou, et des officiers principaux de la garnison » (1).

Ses occupations furent si multipliées, dit M. de Rulhère, qu'il passa plus de trois jours sans donner un moment aux belles dames du pays. Il visita les fortifications de Bayonne, ses trois châteaux, parcourut les côtes de l'Océan jusqu'à la frontière d'Espagne. Il s'informa avec soin des causes de la décadence du commerce, comment les laines de la Péninsule ne venaient plus à Bayonne, et pourquoi les mauvais succès de la pêche de la baleine avaient à peu près ruiné Saint-Jean-de-Luz. Il rétablit les danses nationales dans le pays basque, danses qui avaient été supprimées par des curés trop scrupuleux, et ordonna qu'à l'avenir un tambourin y serait attaché dans chaque hameau.

De retour à Bayonne, le chevalier de la Tresne y exerça son régiment, qui fut passé en revue par le maréchal. M. d'Estillac acheta beaucoup de vanille pour les dames de Bordeaux et beaucoup de toiles des Indes pour les

(1) Archives de Bayonne, BB. 59.

hommes, pendant que M. de Tuillier marchandait des chevaux d'Espagne.

C'est en reconnaissance du gouvernement paternel du duc de Richelieu que la ville de Bayonne lui offrit un de ses titres les plus rares, celui de citoyen de la cité. Accepté par le maréchal, il lui fut envoyé dans un beau portefeuille de velours vert brodé d'or, à ses armes, et qui ne coûta pas moins de 300 livres (1).

Le duc de Richelieu fut remplacé par le prince de Beauvau. Celui-ci fit connaître sa prochaine arrivée, et le Corps de ville délibéra sur sa réception et sur les cent louis qu'il convenait de lui offrir. Mais ici il y eut une objection de la part du trésorier de la ville qui déclara que la caisse était absolument vide et qu'il lui serait impossible de subvenir aux dépenses de l'entrée. Il fallut donc s'entendre avec le fermier du revenu pour obtenir de ce dernier une avance de 3,000 livres sur les droits des boucheries, boissons, huiles et savons de l'année en cours, ce que ce dernier voulut bien accepter.

Le prince arriva le vendredi 4 octobre 1765, venant de Dax en suivant le cours de l'Adour, la milice et les troupes étaient sous les armes, et le Corps en robe fut le recevoir ; il descendit comme toujours à l'Évêché, et les magistrats lui présentèrent 100 bouteilles de vin blanc et rouge dans des corbeilles ornées de lauriers. Le 11, le prince de Beauvau se rendit au Boucau à cheval, pour y examiner les travaux de l'embouchure, et quoiqu'il y fût allé à cheval, la ville y envoya son canot afin qu'il pût s'en servir si cela lui convenait. Mais quand il s'agit du présent de cent louis, la ville eut une heureuse surprise, car le généreux prince

(1) Voir *Variétés d'histoire bayonnaise*, 2^e série, VII. — *Le duc de Richelieu à Bayonne*, par E. Ducéré. — Archives de Bayonne, BB. 59.

ne voulut pas les recevoir. Le même jour le gouverneur repartait pour Bordeaux avec le cérémonial accoutumé (1).

A mesure que l'ancien régime s'écoule, les réceptions des gouverneurs de province sont toujours moins solennelles, et nous ne pouvons plus signaler, pour l'arrivée du maréchal de Mouchy et du comte de Fumel, que le vin d'honneur, seul vestige des somptueux présents faits par la ville de Bayonne à leurs prédécesseurs du XVII^e siècle (2).

E. DUCÈRE.

(A continuer).

(1) Archives de Bayonne, BB. 61.

(2) Archives de Bayonne, CC. 334, 471. — CC. 184, 766.

LA CRÉATION D'UNE LANGUE INTERNATIONALE

L'ESPERANTO

§ I

Supprimer la diversité des langues est évidemment une chimère. La nature même modifie notre parole de génération en génération, d'une province à une autre. Qu'un idiome se répande dans de vastes régions, à la surface du globe et, bien vite, surgissent des différences sensibles qui le divisent en dialectes, puis en autant de langues différentes. Ainsi, par exemple, sont nées les langues néo-latines. Pendant quelques siècles on put croire que Rome avec son empire allait imposer au monde le latin ; elle l'a répandu en effet, mais à peine s'était-il implanté en occident qu'il devenait le français, l'espagnol, etc. ; et en Italie aussi il cessait d'être lui-même pour se transformer en italien. Voyez si d'autre part, dès maintenant, malgré une apparente unité, ne se révèlent pas à côté du français officiel de France, un français Belge, un français Suisse, un français Canadien ? De ces faits et de beaucoup d'autres nous pouvons déduire, sans hésiter, que jamais l'humanité ne pourra, tout entière, parler un seul langage.

§ II

Mais cette situation, à laquelle nous ne pensons guère parce que les siècles nous y ont habitués, n'est pas sans

offrir des inconvénients graves auxquels il serait urgent de remédier ; il nous suffira d'en signaler quelques-uns.

Aujourd'hui que les déplacements se multiplient, que l'on se rend en partie de plaisir à New-York, à Jérusalem ou au Cap Nord, aujourd'hui que de simples commis-voyageurs embrassent parfois dans leurs tournées des continents entiers, n'y aurait-il pas un avantage très grand à ce que chacun pût se faire comprendre partout où il va ? Ne se sent-on pas comme perdu en pays étranger au milieu de gens qui font des réponses inintelligibles à nos questions qu'ils trouvent saugrenues, et, par dessus le marché, nous jugent grotesques quand nous essayons de jargonner leur idiome ? La moindre démarche devient toute une affaire d'Etat. Encore n'est-ce que demi mal si nous voyageons pour notre plaisir ; on en est quitte pour quelques mésaventures comiques, tel cet artiste dont récemment un barbier berlinois, par suite d'un malentendu, tranchait d'un coup hardi de ciseaux la barbe majestueuse. Mais le commerçant, l'industriel, combien ils sont gênés, embarrassés, que de perte de temps, que d'erreurs préjudiciables ; finalement, que de dépenses, que d'ennuis leur vaut leur ignorance. Ne bougent-ils pas de chez eux ? Mêmes difficultés. Comment correspondre avec l'étranger sans connaître sa langue ? Si tous parlaient la même, que de malentendus évités ! Combien serait-on mieux renseigné sur les besoins de chaque pays et comme il serait plus facile d'y satisfaire !

Les savants ne sont pas moins embarrassés. Quelle que soit leur spécialité, l'étude des langues s'impose à eux et, à moins d'aptitudes particulières, ils perdent leur temps à épeler péniblement des textes qu'ils risquent fort de ne pas toujours bien saisir. S'ils ont le malheur d'être nés

dans un pays dont l'idiome est peu répandu, c'est pis encore. Un savant suédois, par exemple, doit savoir les langues étrangères pour ne pas rester ignorant des progrès de la science moderne, et s'il a l'imprudence de composer quelque travail de valeur, il lui faut se résoudre à n'être pas lu, car hors de chez lui, qui le comprendrait ? Quand les savants sont réunis en Congrès, la chose tourne au comique. On s'écoute poliment, mais on ne se comprend pas. N'a-t-on pas vu, dans une assemblée de ce genre, un allemand obligé de traduire en français le discours anglais d'un confrère scandinave ?

Nos enfants eux-mêmes pâtissent de cet état de choses, et nous mettons là le doigt sur une des causes du fameux surmenage. Il n'est pas d'élève qui n'étudie au lycée deux, trois, quatre langues parfois. Laissons de côté les langues mortes et leur valeur éducative. Mais pour les langues vivantes, que l'on enseigne à un point de vue pratique, combien serait-il plus pratique encore de décharger la mémoire d'études si vastes et pourtant aujourd'hui si indispensables.

Mais tous ces inconvénients ne sont que médiocres à côté du plus grave et, hélas, du plus irrémédiable : de la division et souvent de la haine que créent les différences de langage. La langue, comme la religion, théoriquement faite pour unir l'humanité, est une source de haines violentes. Comment ne nous sentirions pas frères de ceux que nous comprenons, étrangers pour ceux dont la parole, suivant le mot d'un poète grec, n'est pour nous qu'un gazouillement d'oiseau. La question des langues ! mais c'est elle qui a contribué à nous ravir l'Alsace-Lorraine. Périodiquement, avec sa compagne la question religieuse, elle rallume le feu qui couve dans la péninsule Balkani-

que, elle ronge l'Autriche et la menace constamment d'une révolution ; elle surgit en Espagne et elle a failli récemment se réveiller chez nous pour attiser le feu de nos discordes civiles, déjà assez vives sans elles.

§ III

Et pourtant, nous l'avons dit, il est impossible que les hommes en viennent un jour à ne parler qu'un seul idiome. Faut-il donc, à défaut de remèdes, renoncer même à trouver un palliatif ? Il en est un tout au moins auquel les hommes ont recouru d'instinct, malgré des inconvénients auxquels nous avons déjà fait allusion. C'est l'étude des langues étrangères. « L'on ne peut guère, a dit La Bruyère, charger l'enfance de la connaissance de trop de langues ».

C'est évidemment le moyen le plus sûr pour obvier aux inconvénients de leur multiplicité, mais La Bruyère en parle à son aise. Étudier *une* langue et la savoir est un travail de longue haleine. Ceux qui en connaissent deux en dehors de la leur, se comptent : je dis ceux qui les savent et non ceux qui les *baragouinent*. Au-delà, la tâche devient tellement ardue qu'elle ne convient plus qu'aux philologues. Ceux-là seuls, qui ont séjourné longtemps à l'étranger, peuvent rivaliser avec eux.

§ IV

L'étude de plusieurs idiomes est donc très difficile, celle de tous est impossible. Mais pourquoi ne renverserions nous pas les termes du problème et n'enseignerions-nous pas une même langue à l'humanité entière, ou pour être plus modérés au monde civilisé, soyons plus modestes encore, à tous ceux qui désirent ou doivent savoir une

langue étrangère. Un idiome auxiliaire unique résoudrait en effet la difficulté. C'est en cette langue que nous converserions avec tous les étrangers, quelle que fût leur nationalité. Ainsi, au prix d'études bien moindres que dans l'état de choses actuel, nous arriverions à des résultats infiniment plus grands.

Que cette solution soulève elle-même bien des objections, c'est ce que vous apercevez immédiatement ; mais avant de nous y arrêter, il est bon de montrer que c'est dans ce sens que parfois le monde civilisé s'est spontanément orienté.

Au moyen-âge, le latin, que les peuples avaient cessé de parler, est resté la langue commune des gens instruits. Grâce à lui, les savants ont pu s'entendre entre eux et la science n'a point été arrêtée par les frontières linguistiques comme par des murailles de Chine.

Au XVII^e siècle et au XVIII^e, la langue française a été la langue des cours et de la diplomatie. D'un bout de l'Europe à l'autre, son étude est devenue le complément obligatoire de toute éducation mondaine. Il y avait alors une Académie française à Berlin ; et, quand nos armées étaient battues, nos écrivains s'en consolaient en pensant que notre littérature était invincible. Le réveil des nationalités a arrêté notre suprématie linguistique, maintenant, hélas ! presque effacée, sauf sur les cartes postales. Mais les exemples mêmes que nous venons de citer nous montrent aussi le danger de tentatives analogues : l'impossibilité de leur réussite. Une langue morte a contre elle le plus grave des défauts, c'est d'être morte ; elle n'est pas susceptible de s'enrichir normalement, de se plier aux besoins toujours plus grands de la pensée moderne. Le latin, depuis le moyen-âge, a constamment perdu du terrain ; il

ne saurait se moderniser que par des emprunts aux langues néolatines, qu'en prêtant aux mots des sens nouveaux ; bref, en cessant d'être lui-même pour se transformer suivant le caprice de chaque écrivain. Ce latin-là, c'est le latin macaronique : espérer le faire revivre, c'est donner à la fois un démenti au bon sens et à l'histoire.

Si au latin nous prétendons substituer un de nos idiomes modernes, nous nous heurtons à des difficultés d'un autre ordre. Le patriotisme intervient. Les peuples d'Europe ont compris depuis un siècle que la langue est un des plus solides remparts d'une nationalité. Un peuple vaincu qui garde sa langue, a-t-on dit, garde la clef de sa prison. Et cette pensée est profondément juste. Une nationalité a besoin de s'affirmer par un signe extérieur. La race s'oublie. Témoin les Bulgares qui se croient slaves, les Français qui ne savent au juste s'ils sont gaulois, latins ou germanis. La religion est un lien solide, mais les gens civilisés savent maintenant qu'elle relève du domaine de la conscience seulement. La langue, au contraire, qui s'impose à nous, nous impose aussi dans une large mesure nos amitiés et nos relations. Voyez si à l'heure actuelle le Canada nous a oubliés. Grâce à sa langue et malgré un siècle de persécutions, la Pologne atteste son impérissable vitalité. L'Allemagne ne s'y est pas méprise, et c'est là le secret de cette guerre acharnée, inutile espérons-le, qu'elle a faite en Alsace-Lorraine dès les premiers jours de la conquête à tout enseignement du français, bien plus, à tout ce qui pouvait rappeler l'idiome proscrit, même aux enseignes de boutiques.

Aussi, chaque nation veille avec un soin jaloux sur sa langue, la défend contre les empiètements, en favorise de toutes ses forces la propagation. Aucune ne consentira à ce

qu'une autre que la sienne devienne internationale. Ce serait accorder en effet à d'autres, à ses propres dépens, une influence qui se traduirait bien vite par des avantages matériels, ce serait travailler à sa propre déchéance. Quel peuple aurait ce triste courage ?

Un éminent philologue, M. Bréal, a cru pouvoir proposer une solution analogue, mais plus pratique à son avis. Que les Français et les Anglais s'engagent par convention, les Français à enseigner l'anglais, les Anglais à apprendre le français dans toutes leurs écoles, et comme leurs deux langues sont les plus répandues, bon gré mal gré les autres peuples étudieront le français ou l'anglais, et le problème sera résolu.

Remarquez que rien ne sera résolu, car c'est supposer les autres nations bien naïves que d'admettre qu'elles emboîteront le pas si aisément, à leur propre détriment et sans avantages sérieux ; sans compter la bizarrerie du procédé qui consistera à apprendre l'anglais pour se faire comprendre des russes, par exemple ; je ne vois pas bien le gouvernement allemand pris d'un beau zèle désintéressé et imposant aux sujets de l'empereur l'étude de l'anglais et du français par amour de l'humanité.

Du reste, M. Bréal paraît oublier que le choix d'une langue n'est pas tout ; qu'un obstacle sérieux vient de la nature des langues elles-mêmes, dont l'étude, à cause de ses difficultés, ne convient qu'à ceux-là seuls qui en sentent le besoin immédiat. Chaque nation semble s'être fait un malin plaisir de semer des pièges dans les plates-bandes fleuries de sa grammaire, l'anglais a son abominable prononciation ; l'allemand, le labyrinthe de ses constructions ; nous, notre orthographe baroque, nos verbes irréguliers, nos participes, etc. Heureux, trois fois heureux, les étran-

gers qui naviguent au milieu de ces écueils sans faire naufrage, ce sont d'habiles marins ; mais il ne faut pas espérer que l'humanité entière puisse suivre leur exemple. Tant que les langues ne seront pas simplifiées, leur prétention à l'universalité restera vaine.

§ V

Le salut est ailleurs. Il faut créer un système artificiel et simple : artificiel, il ne sera pas, comme les idiomes nationaux, suspect à tous les peuples sauf un, car il n'aura pas la prétention de détrôner les anciennes langues, il ne sera que leur auxiliaire. D'autre part, il devra être simple pour supprimer toutes les difficultés grammaticales. C'est avec intention que j'emploie le mot système ; deux voies, en effet, s'offrent à nous : une écriture universelle ou pasigraphie et un langage international.

Nous avons déjà des écritures universelles, dans des domaines malheureusement trop limités. Songez au merveilleux instrument de communication que nous possédons dans les chiffres arabes et les notations mathématiques. Supposez qu'un étranger entre dans une de nos classes de mathématiques ou d'algèbre. Il pourra, sans comprendre un seul mot de notre langue, suivre la leçon au tableau. Ces chiffres, ces signes que l'élève écrit en français, lui les lit en anglais ou en allemand. Même remarque pour la musique : les morceaux imprimés à Leipzig se vendent couramment en France, et les sons ont beau ne pas porter le même nom, ils s'interprètent exactement de la même façon. Vous parlerai-je de la nomenclature chimique, du code des signaux maritimes ? Autant d'écritures, sinon universelles, du moins largement internationales.

Eh bien ! beaucoup de bons esprits, de très grands même, Leibnitz, par exemple, ont rêvé d'une écriture capable de rendre toutes nos pensées et susceptible d'être lue par tous les peuples.

On a beaucoup médité de cette méthode. On a dit, citant l'exemple de l'écriture chinoise qui constitue précisément un système pasigraphique que cette écriture serait forcément compliquée et d'une étude extrêmement ardue.

Aussi, malgré de nombreux essais, ces tentatives n'ont rencontré qu'une médiocre faveur.

Vous me permettrez, en passant, de protester contre cette condamnation sommaire, et de ne l'accepter qu'avec des réserves expresses.

J'ai toujours été convaincu (je parle au passé, car, à l'heure actuelle, la preuve est faite et il serait trop commode d'enfoncer une porte ouverte) qu'on peut réduire infiniment le nombre des flexions grammaticales, qu'on peut infiniment simplifier aussi le problème de la formation des mots et limiter les radicaux indispensables à un nombre relativement peu élevé. Ces radicaux, d'autre part, on peut les rendre par un petit nombre de signes. Disposez-les, par exemple, sur une table de Pythagore et il vous faudra cent signes pour déterminer dix mille mots. On peut même se tirer d'affaire avec un nombre de signes encore moindre. Or, aucune langue n'a besoin de plus de dix mille radicaux. Il faudrait seulement classer ceux-ci d'une façon méthodique pour diminuer l'effort réclamé par la mémoire et choisir des signes qui contribuent également à alléger cet effort. Les difficultés que soulèveraient dans un pareil système l'ordre des mots, les règles de syntaxe sont graves, je le reconnais, mais je ne les crois point insurmontables. Deux remarques cependant viennent nous arrêter dans cette voie.

D'abord, une écriture universelle ne permettra que des relations écrites, ne résoudra donc le problème qu'à moitié et d'une façon fort incommode, puisqu'il nous faudra toujours avoir le crayon à la main pour nous faire comprendre.

Ensuite, toute simplification trouvée dans le mécanisme de l'écriture universelle peut être, *ipso facto*, appliquée au langage artificiel et par conséquent le jour où cette écriture serait créée, l'invention infiniment plus pratique d'un langage international serait presque réalisée. Inversement, si, comme je vais vous le démontrer tout à l'heure, il existe dans l'*Esperanto* une solution du problème de la langue internationale ; c'est à la faire triompher qu'il faut s'atteler, quitte, plus tard, à revenir à l'écriture si le besoin s'en fait toujours sentir.

§ VI

Nous abordons enfin la question de la langue internationale. Je vous ferai grâce des nombreux systèmes inventés. La plupart n'ont du reste été qu'ébauchés. Leurs auteurs ont indiqué seulement dans quel sens ils comptaient orienter leur langue artificielle ; ce serait donc perdre notre temps que nous y attarder. Je ne vous parlerai pas non plus de la langue bleue, de M. Bolac, que de bons juges s'accordent à condamner, ne fût-ce qu'à cause de son vocabulaire créé de toutes pièces et qui, hélas ! ne mérite guère le nom de langue universelle, puisque son auteur est sans doute à peu près le seul à la parler. Je me contenterai d'attirer votre attention sur deux solutions proposées : l'une consisterait à régulariser le latin, l'autre est le célèbre volapük. Nous les expédierons, si vous le voulez bien, rapidement, car j'ai hâte de vous entretenir

de ce que je considère comme l'essentiel de cette lecture : l'exposition des lois de l'*Esperanto* ; et pourquoi ne le dirai-je pas, de faire son apologie. On a imaginé plusieurs systèmes de nouveau latin, c'est-à-dire de latin régularisé. (Nov. latin du Dr Rosa, néo-latin de Cortonne, latin simplifié de Gaste). Tous ces systèmes sont condamnés d'avance. En effet, le latin est par lui-même si compliqué que par sa régularisation même on n'arrivera jamais à produire un résultat suffisamment simple. D'autre part, quel professeur se sentira le courage d'enseigner à ses élèves une collection de barbarismes dans la langue de Cicéron ? la tentation viendra toujours de remonter au vrai latin, à celui de tant d'écrivains illustres. Qui osera enseigner l'art de ne pas les comprendre ?

Ces systèmes étaient mort-nés. Le volapük a dû son succès momentané à ce qu'il était la première langue universelle complètement achevée. (L'*Esperanto*, tout aussi ancien, n'a été connu que beaucoup plus tard.) L'échec lamentable du volapük tient surtout à la difficulté du vocabulaire. L'auteur, en effet, partant des mots existants, les a complètement défigurés. Ainsi, l'Amérique s'appelle Mèlop, les autres continents se nomment Yulop, Silop, Fikop, Talop. L'énorme effort que des mots de ce genre demandent à la mémoire, rend l'étude du volapük ardue et a été cause de l'insuccès final, qui est devenu une débâcle dès que l'*Esperanto* est entré en ligne.

§ VII

L'*Esperanto* ou plus exactement la *linguo internacia del doktoro Esperanto*, a été inventée par un Russe, le docteur Zamenhof. Frappé dès sa plus tendre enfance de voir réunis dans sa ville natale quatre groupes ethniques diffé-

rents : Russes, Polonais, Allemands et Juifs, l'idée lui vint, tout jeune, de supprimer la diversité des langages ; et, encore sur les bancs du lycée, il inventa une langue universelle qu'il a passé sa vie à améliorer. Il ne l'a fait connaître que quand elle lui a paru assez parfaite pour pouvoir servir réellement aux communications internationales.

La grammaire, dans la langue *esperanto*, est réduite à un minimum vraiment admirable et, pour ma part, je me chargerais d'en apprendre le mécanisme en deux heures à un élève d'intelligence moyenne. En voici les éléments essentiels résumés en un tableau :

I.

ARTICLE : *la*

		NOM.	PLUR.	ACC. SING.	ACC. PLUR.
Noms	terminaison	o	j	—	—
Noms d'êtres femelles.	»	ino		n	jn
Adjectif.....	»	a		—	—
Adverbe.....	»	e			

Ex. : la bono : le bien.

bona : bon.

bone : bien.

la homo : l'homme.

la homon : l'homme (acc.)

la homoj : les hommes.

CONJUGAISON :

	PRÉSENT	PASSÉ	FUTUR
Indic.	as	is	os
Part. act.	anta	inta	onta
Part. pas.	ata	ita	ola
Imper subj.	u		
Conditionnel.	us		
Infinitif.	i		

Le verbe se conjugue à l'aide des pronoms personnels .

Ex. : mi amis,

j'aime.

vi amos

vous aimerez.

Grâce aux six participes, nous avons tous les temps composés nécessaires :

mi estis aminta,	j'ai aimé.
mi estos amata,	je serai aimé.

La grammaire est débarrassée de toutes les complications, telles que les règles d'accord, sans préjudice pour la clarté de la langue.

Le seul principe de syntaxe, c'est de choisir toujours la construction la plus logique.

De même pour l'ordre des mots ; toutefois les erreurs sur l'ordre des mots n'empêchent nullement de comprendre l'*Esperanto*, à la différence du français où ces erreurs ont des conséquences graves.

Mais c'est surtout le vocabulaire de l'*Esperanto* qu'il faut admirer.

Grâce à ses 32 préfixes dont chacun a un sens invariable, l'*Esperanto* dérive d'un seul radical une infinité de mots :

<i>Ex.</i> : lerni,	apprendre
lernigi,	enseigner.
lernigisto,	professeur.
lernisto,	étudiant.
lernejo,	école.
lernema,	studieux.
lernebla,	qui peut être étudié.
lerninda	qui mérite d'être étudié, etc., etc.

Même facilité pour la composition des mots :

<i>Ex.</i> : meineerninto,	autodidacte.
lernolibro,	manuel.
tralerni,	apprendre d'un bout à l'autre.
ellerni,	étudier à fond.
kunlernanto,	condisciple.
mallerni,	désapprendre, etc.

Grâce à ces deux procédés la mémoire est déchargée de l'étude d'une foule de mots qui se comprennent sans étude, se créent sans difficulté ; ainsi sont exprimées des nuances que nos idiomes rendent par des mots spéciaux ou ne rendent pas.

Toutefois, malgré ces simplifications, l'*Esperanto*, comme toute langue, a besoin d'une grande quantité de radicaux ; comment les former sans retomber dans ces mots de pure fantaisie qui ont fait le désespoir des volpükistes ? Le docteur Zamenhof a résolu le problème fort ingénieusement, ce n'est pas nous qui apprendrons le vocabulaire espérantiste ; c'est l'*Esperanto* qui nous emprunte le nôtre.

Le docteur Zamenhof, en effet, n'a eu garde de négliger un avantage que lui offraient nos langues modernes. Elles ont des termes communs sur tout ce qui a trait aux sciences et aux inventions récentes. Des mots comme télégraphe, téléphone, axiome, sont compris dans toute l'Europe. L'*Esperanto* les a adoptés.

De plus, il existe un groupe bien plus important de mots que comprennent la plupart des peuples civilisés. C'est le fond même du vocabulaire néo-latin, l'*Esperanto* ne saurait les rejeter : des termes comme skribi, klanii, legi seront saisis sans difficulté, des Français, des Portugais, des Espagnols, des Italiens, des Roumains, sans compter les colonies de ces peuples, auxquelles il faut ajouter la Belgique, le Canada, une partie de la Suisse, toute l'Amérique du Sud, etc.

Ce fond néo-latin se retrouve du reste presque en entier dans la langue anglaise ; par suite, aux peuples que nous citons, il faut adjoindre les Anglais, leurs colonies et toute l'Amérique du Nord.

Les peuples de race germanique même retrouvent une

partie de leur vocabulaire en *Esperanto* : 1° parce qu'ils ont emprunté beaucoup de mots au latin ; 2° que beaucoup de radicaux néo-latins et par conséquent espérantistes sont germaniques ; 3° que toutes les fois qu'un radical germanique était plus répandu que le radical néo-latin, l'*Esperanto* l'a préféré ; 4° qu'enfin pour éviter des synonymies et des confusions l'*Esperanto* a adopté un certain nombre de radicaux germaniques. Si bien que nous pouvons affirmer que l'idiome nouveau est au trois quarts su par avance des peuples néo-latins et à moitié des peuples germaniques ; quant aux gens instruits, qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre groupe, ils n'ignorent pour ainsi dire aucun radical de l'*Esperanto*, d'autant plus que le docteur Zamenhof entre les différentes formes qu'il pouvait donner à un mot a toujours choisi celle qui rappelait le mieux le son ou l'orthographe de ce mot dans plusieurs langues à la fois.

Ici deux objections se présentent que nous n'aurons pas de peine à réfuter. Vous nous apportez, dira-t-on aux espérantistes, une langue internationale qui convient à beaucoup de nations, mais les autres, pourquoi les négligez-vous ?

Pourquoi ? c'est bien simple. Nous ne prétendons point pour le moment imposer notre idiome aux Chinois ni aux sauvages de l'Afrique centrale. S'ils viennent un jour à la civilisation, ils auront moins de peine à étudier cet idiome qu'à apprendre l'anglais ou le français pour entrer en communication avec les peuples de l'Occident.

Restent les Slaves, les Hongrois, qu'en faisons-nous ? et comment les obliger à adopter une langue si différente de la leur ? C'est fort simple, nous ne les obligerons pas. Ils y viendront d'eux-mêmes. Et croyez-le bien, ce n'est pas

une parole en l'air, mais une réponse très sérieuse, car c'est précisément chez les Slaves que le docteur Zamenhof a trouvé ses premiers adhérents, chez eux que la propagande espérantiste fait le plus de progrès. N'oubliez pas, en effet, que ces peuples sont dans une certaine mesure isolés par leur langue du reste du monde civilisé, et obligés dès qu'ils veulent en quelque sorte prendre contact avec lui d'apprendre une des pôtres, par contre-coup de connaître le vocabulaire espérantiste. Rien d'étonnant donc à ce que les espérantistes soient nombreux dans tous les pays slaves.

La seconde objection eût pu paraître plus grave il y a dix ans. Qu'est-ce qu'une langue internationale, sinon celle que parle tout le monde ? Or, comment obligerez-vous tout le monde à savoir l'*Esperanto*, et si vous n'y obligez personne, comment en constaterez-vous l'utilité, non pas théorique, mais pratique.

La réponse est double. Comme je vous crois l'avoir démontré au début, le besoin d'un idiome international se fait sentir vivement. De graves esprits se sont émus de cette situation. Une Société s'est créée qui doit demander à l'Académie internationale, fondée il y a deux ou trois ans par les Sociétés savantes les plus illustres du globe, de prendre la cause en main. Cette Académie choisirait une langue internationale et l'on peut dire d'avance que ce choix s'imposerait du coup au monde savant tout entier. Si donc c'est l'*Esperanto* qu'elle préconise et à l'heure actuelle on ne voit guère ce qui pourrait lui être préféré, la question se trouverait réglée.

Mais ceci, je vous l'accorde, est hypothétique. L'*Esperanto* peut se passer de ce secours extérieur. Il suffit de connaître son histoire pour s'en convaincre. Les fonda-

teurs de cette langue n'ont pas été pressés. Quoiqu'elle eût pris sa forme définitive dès 1887, ils l'ont éprouvée longuement avant de se livrer à une propagande active; quand l'essai leur a paru concluant, ils ont commencé à agir. Aujourd'hui le succès couronne leurs efforts, petit à petit ils rayonnent sur tous les pays de l'Europe et de l'Amérique. La Russie et la France sont les centres les plus actifs, mais les autres peuples suivent le mouvement, et l'année dernière il s'est fondé des sociétés et des journaux esperantistes au Canada, en Belgique, en Hollande, en Italie, etc. Les esperantistes vont donc se multipliant, et plus leur nombre croîtra, plus grandira l'utilité pratique de l'*Esperanto*.

Mais qui nous garantira, répondront les grincheux, que les esperantistes se comprennent entre eux? Qui? L'expérience. Ils correspondent entre eux de tous les pays du monde et sans aucune difficulté. Là-dessus les preuves abondent. Celle de M. Méray, par exemple, professeur à la Faculté de Dijon, qui pendant neuf mois s'entretint avec 54 correspondants, échangea 133 lettres avec des personnes de toutes les nations de l'Europe et des Etats-Unis, appartenant à toutes les classes de la société. Pour ma part je lis des ouvrages en *Esperanto* écrits par des Russes aussi facilement que ceux qui émanent de Français. Voici quelques cartes postales et quelques lettres; bien hardi serait celui qui dirait, en les entendant lire, de quelle nationalité sont leurs auteurs. Vous même, avec un peu de patience, vous les déchiffreriez, car ceci est encore un des traits ingénieux de l'*Esperanto*, à l'aide du dictionnaire et sans savoir cette langue, on peut toujours la déchiffrer, surtout si l'on a pris soin de séparer par des tirets les différents éléments des mots.

Mais les esperantistes ne s'écrivent pas seulement, quelques-uns ont voyagé, on a vu des Russes venir en France, le lieutenant-colonel Levitskij, par exemple, et se faire comprendre sans peine de tous les esperantistes qu'il a fréquentés, alors qu'il ne savait que fort mal s'exprimer dans notre langue. Cette expérience, mon ami, M. Aymonnier, professeur au Lycée de Grenoble, l'a renouvelée personnellement avec un Sibérien, et elle a admirablement réussi. Elle s'est répétée en bien des pays et toujours avec le même succès.

Qu'en conclure? C'est que l'*Esperanto* est d'une étude extrêmement simple, d'une utilité incontestable, et qu'il y a grand intérêt à en répandre la connaissance. C'est pour ma part ce que je m'efforce de faire, et je serais heureux si cette lecture pouvait vous inspirer le désir de connaître l'*Esperanto* de plus près et de contribuer avec moi à sa diffusion.

J. LAMBERT.

LE PAYS DE LABOURD

AVANT 1789

Le Pays de Labourd forme aujourd'hui la majeure partie de l'arrondissement de Bayonne, et se trouve rattaché à cette ville non-seulement par son voisinage immédiat, mais aussi par les liens de l'organisation judiciaire et administrative. Avant 1789, il était au contraire complètement détaché de Bayonne. Il formait un territoire à part, un *baillage* indépendant, soumis directement à l'autorité royale, possédant une organisation spéciale, ou, comme on dirait aujourd'hui, une autonomie propre.

D'après les Registres conservés aux Archives départementales des Basses-Pyrénées, voici quelles étaient dans cette ancienne organisation les paroisses ou *communautés* qui composaient le ressort du *baillage de Labourd*. C'étaient : Anglet, Ahetse, Ainhua, Arbonne, Arcangues, Ascain (qui comprenait Biriadou), Bassussarry, Biarritz, Bidart, Briscous, Cambo, Ciboure, Espelette, Guéthary, Hasparren, Halsou, Hendaye, Itxassou, Larressore (qui comprenait Jatxou), Louhossoa, Macaye, Mendionde, St-Jean-de-Luz, St-Jean-le-Vieux (aujourd'hui Mouguerre), St-Pée-sur-Nivelle, St-Pierre d'Irube, Sare, Souraïde, Urcuit (qui comprenait Lahouce), Urrugne, Ustaritz et Villefranque.

En 1763, les communautés d'Urt, Guiche et Bardos furent réunies aux précédentes pour les affaires administratives ; pour les affaires judiciaires elles continuèrent à faire partie de la seigneurie de Bidache, dont les ducs de Gramont étaient titulaires. Ces trois paroisses ont eu

presque toujours une existence séparée. Sans doute à l'origine elles dépendaient des anciens vicomtes de Labourd, mais ensuite elles formèrent de petites seigneuries locales qui furent, après diverses péripéties, absorbées par la maison de Gramont.

L'ancienne organisation du Pays de Labourd offrait des différences notables avec le gouvernement des autres parties de la Gascogne. Ce n'était ni un pays d'Etats comme le Béarn et la Navarre, ni un pays d'élection comme les Landes. Les nobles n'y possédaient aucune prérogative politique, et toute l'administration locale reposait sur les *assemblées capitulaires*, formées, dans chaque paroisse, de tous les habitants qui étaient propriétaires. Pour les affaires intéressant le pays tout entier, chaque paroisse envoyait un député à Ustaritz, et la réunion de tous ces députés formait le *Bilçar d'Ustaritz*, qui discutait et délibérait sous la surveillance des officiers du baillage. Le Bilçar nommait un mandataire qui le représentait d'une façon permanente dans l'intervalle des réunions et prenait le titre de *Syndic général du Pays de Labourd*. Le syndic correspondait avec toutes les autorités administratives et remplissait les fonctions de trésorier du pays et de receveur des finances. Au-dessus de cet ensemble se trouvait placé le *Bailli de Labourd*, représentant direct de l'autorité royale et réunissant en principe toutes les attributions, militaires, judiciaires et administratives. Mais dans la pratique il n'exerçait que les fonctions militaires et laissait les autres entre les mains du Lieutenant, du Procureur du roi et du Syndic général.

Il m'a paru intéressant de faire revivre les divers éléments de cette organisation spéciale, aujourd'hui très oubliée, et je me propose d'étudier successivement dans

les pages qui vont suivre : — l'origine et la succession des baillis de Labourd ; — les autres officiers du bailage, notamment le lieutenant général et le procureur du roi ; — les syndics généraux ; — le bilçar d'Ustaritz ; — et enfin le fonctionnement et les attributions des assemblées capitulaires ou paroissiales.

•

PREMIÈRE PARTIE

LES BAILLIS DE LABOURD

§ 1^{er}. — SOUS LA DOMINATION ANGLAISE

La séparation administrative du territoire de Bayonne et du pays qui lui est attenant a été opérée par les rois d'Angleterre et remonte aux premiers temps de leur domination en Gascogne. En 1193, Richard Cœur de Lion acheta des anciens vicomtes de Labourd les droits seigneuriaux qu'ils possédaient sur le pays, et rattacha celui-ci au domaine royal. En 1213, Jean Sans Terre octroyait à Bayonne une charte de commune et des prérogatives qui donnaient aux bourgeois bayonnais une situation tout à fait distincte des habitants du haut pays. Enfin Henri III acheva cette séparation en créant, vers 1243, le premier bailli de Labourd.

D'ailleurs en instituant à côté de Bayonne une justice différente de celle qui fonctionnait déjà sur le territoire de la ville, Henri III ne faisait que reprendre un projet conçu par Richard Cœur de Lion. Dans ses *Etudes Historiques sur la ville de Bayonne* (t. 1, page 254), M. Balasque a fait justement observer que l'origine des *baillis de Labourd* se trouve indiquée dans la *Charte des malfaiteurs* édictée par Richard pour la répression des crimes dans la ville et la vicomté de Bayonne. Cette charte commence par invoquer le *témoignage*, c'est-à-dire l'assentiment, du peuple de Bayonne, des prudhommes de la ville et des preux chevaliers de la contrée (*dous proutz cavers de le terre*). Elle énumère ensuite tous les faits qui seront punissables avec le châtiment que chacun d'eux comporte. Elle finit en disant : « Pour le reste, que par le bailli du Seigneur, qui sera

« *établi hors de la cité de Bayonne, il en soit fait autant pour tout larcin qui sera commis, qu'il en était fait par le Seigneur, suivant l'usage primitif* » (1).

Dans les actes juridiques du Moyen Age, le mot *seigneur*, *senhor*, employé seul, indique le *seigneur souverain*, c'est-à-dire le Roi ; quand on voulait parler d'un seigneur subalterne, soumis lui-même à l'autorité du roi, on ajoutait son titre personnel et on disait, le *seigneur vicomte*, le *seigneur évêque*, le *seigneur maire*. Le texte ci-dessus fait donc voir d'une manière implicite qu'en enlevant le Labourd à la juridiction de ses vicomtes, Richard avait placé ce pays sous le gouvernement direct des rois d'Angleterre. Et comme dans l'intérieur de Bayonne il avait installé déjà un *prévot* royal, il faut bien conclure que l'autorité de ce *bailli*, à établir en dehors de la ville, ne devait s'étendre que sur le reste de la vicomté, c'est-à-dire sur le territoire du Labourd séparé du territoire de Bayonne.

Richard mourut en 1199, au siège de Chalus, en Limousin, d'une façon accidentelle et prématurée, sans avoir eu le temps de créer ce baillage annoncé par la Charte des malfaiteurs. Le règne de Jean sans Terre fut une suite ininterrompue de troubles, de guerres, de désordres politiques de toute espèce. Quand il mourut en 1216, il laissait pour successeur un enfant de 9 ans.

La minorité d'Henri III eut naturellement pour conséquence d'ajourner toutes les réformes, et de retarder indéfiniment toute mesure d'amélioration dans le gouvernement de la Gascogne ; cet état stationnaire se prolongea jusqu'en 1242, époque à laquelle Henri III vint visiter ses provinces françaises, afin de constater par lui-même leur

(1) « D'autre cause, que pou baile dou Seinhor, qui fore le ciutat de Bayone sera establit, autant ne sie fait cum per lo Seinhor, de trastot Jayrois qui sera feyt, assi cum de prumer sole estar ».

situation fort peu satisfaisante, et aviser aux moyens d'y maintenir sa domination.

Durant ce long intervalle, le pays de Labourd resta sous l'administration directe et personnelle des sénéchaux de Gascogne ; c'était en effet une règle du droit féodal que si le seigneur ne pouvait pas administrer par lui-même ses domaines, cette administration était confiée à un sénéchal ; celui-ci avait pour occupation principale de parcourir dans tous les sens le territoire soumis à son autorité ; d'en visiter l'une après l'autre toutes les parties et de s'arrêter dans chaque ville ou localité importante pour y *tenir sa cour*, c'est à-dire pour écouter les plaintes et les doléances des habitants, juger les procès qu'on portait devant lui, et assurer le recouvrement des impôts et redevances établis en faveur du trésor royal.

Plusieurs documents de nos Archives Municipales (1) indiquent Bayonne, comme une des stations ordinaires où s'arrêtait le sénéchal dans ses tournées à travers la province. Son arrivée y donnait toujours lieu à une réception solennelle, mais quand le sénéchal était un nouveau titulaire visitant pour la première fois notre ville, il devait prêter serment de respecter et maintenir les fors, coutumes et privilèges des habitants ; ceux-ci, de leur côté, renouvelaient devant lui le serment de fidélité au roi.

D'autres textes nous font voir que le sénéchal, non seulement s'arrêtait à Bayonne, mais qu'en outre il se rendait aussi à Ustaritz. Ce détail nous est révélé par le cartulaire intitulé *Le Livre d'Or de Bayonne*, conservé aux Archives des Basses-Pyrénées, et récemment publié par les soins de l'abbé Bidache et de M. Dubarat. On trouve dans ce livre (page 38) le compte-rendu d'un différend survenu, en

(1) Voyez notamment *Livre des Etablissements*, pp. 290, 291, 340.

1235, entre Rustan Del Soler, sénéchal de Gascogne et Raymond de Donzac, évêque de Bayonne. Par esprit de conciliation, le sénéchal consent à soumettre ce différend, à Ustaritz, à l'arbitrage des « prudhommes et anciens de la terre de Labourd ». Ceux-ci rendent leur décision « en pleine cour d'Ustaritz » ; ils rejettent d'ailleurs la réclamation du sénéchal.

L'objet et la nature de la réclamation permettent de reconnaître dans cette cour d'Ustaritz, celle que le sénéchal devait tenir lui même, comme un devoir de sa charge, dans les principales localités de sa province et qui, par conséquent, exigeait de sa part des voyages répétés. En effet, le sénéchal, d'après le texte qui nous occupe, prétendait imposer une *albergade* aux habitants de Bassussarry. On appelait albergade un droit féodal, en vertu duquel le seigneur ou son représentant, quand il était en voyage et qu'il s'arrêtait dans un village, devait être hébergé, lui, sa suite et ses chevaux, aux frais des habitants, qui avaient à lui fournir un repas pour les personnes et des rations pour les montures.

Ustaritz est à treize kilomètres de Bayonne, et au moyen-âge, dans un pays où les chemins n'existaient pas encore, cette distance devait représenter une journée entière de voyage. Bassussarry se trouve à moitié route, et c'est pour cela sans doute que le sénéchal tenait à avoir dans ce village une halte et un lieu de repos, où lui, ses gens et ses chevaux auraient pu se réconforter gratuitement. Mais sa réclamation suppose qu'il avait besoin de parcourir souvent cet itinéraire, et qu'après Bayonne, Ustaritz était pour lui un point d'arrêt habituel. Le sénéchal n'avait aucun intérêt à réclamer une albergade dans un endroit écarté de sa route, et qu'il n'avait guère occasion

de traverser. Il avait au contraire un sérieux intérêt à l'exiger dans un village où ses déplacements ordinaires l'obligeaient à revenir dans chacune de ses tournées. L'héberge aux frais des habitants diminuait les dépenses du voyage, et une halte à moitié route le rendait moins fatigant. Aussi les sénéchaux tendaient-ils à multiplier partout les albergades, même d'une façon abusive. Le cas de Basussary n'est nullement un fait isolé. Il se reproduisait sur bien des points de la Gascogne et les plaintes à cet égard furent assez puissantes pour amener quelquefois la destitution du sénéchal.

D'ailleurs, Ustaritz était en état de recevoir la visite périodique du sénéchal, car déjà à cette époque le roi y possédait un château. C'était peut-être le château des anciens vicomtes dépossédés par Richard. En 1242, Henri III, dès son arrivée en Gascogne, dépêche à Ustaritz un de ses gentilhommes, Frank de Brent, « pour y fortifier le château » et lui remet des lettres adressées aux maire et prudhommes de Bayonne, *et aux prudhommes de Labourd*, leur demandant de prêter aide et assistance à son commissaire. L'année suivante il écrit encore à son fidèle auxiliaire, Guillaume Longuespée « de se rendre à Ustaritz pour y fortifier le château du roi ». L'envoi de ses commissaires spéciaux est une preuve qu'à ce moment encore le Labourd ne possédait pas ses baillis. S'il y avait eu un officier royal installé à Ustaritz, Henri III n'aurait pas eu besoin d'y envoyer des seigneurs de son entourage (*Rôles Gascons*, I, Nos 1222 et 1480).

Une autre lettre de Henri III vient encore attester qu'avant la création de son baillage, le Labourd était administré directement par les sénéchaux de Gascogne. Elle se trouve dans le 1^{er} volume des *Rôles Gascons* publié par M. Fran-

cisque Michel (sous le n° 2706). Dans cette lettre écrite quelques années après la création du baillage, le 3 octobre 1253, Henri III recommande à son *bailli de Labourd*, « de
« laisser jouir les prudhommes d'Ustaritz des mêmes
« coutumes et des mêmes libertés qu'à l'époque où
« Nicolas de Molis était sénéchal de Gascogne, et qu'ils ont
« conservées avec les autres sénéchaux qui ont été dans
« ce pays ».

Puisque cette lettre invoque la tolérance des anciens sénéchaux de Gascogne, c'est évidemment parce qu'ils avaient administré, par eux-mêmes, le pays de Labourd, et puisque entre tous les sénéchaux elle rappelle spécialement Nicolas de Molis, c'est sans doute parce qu'il avait été le dernier sénéchal chargé de cette administration directe. Or, Nicolas de Molis était sénéchal en 1243 et 1244. On peut donc conclure de ce rapprochement que le baillage de Labourd a été fondé en 1245.

Ceci, toutefois, n'est qu'une probabilité. Ce qui est certain, c'est que la place était déjà créée en 1247. Le *Livre d'Or de Bayonne* ne laisse aucun doute à cet égard, puisque dans un acte de ladite année, il donne le nom du titulaire c'était Seignaro (de Cleirac) (1). On trouve dans les Rôles Gascons quelques renseignements sur ce personnage. Je vais les résumer ici, et je passerai ensuite en revue toute la série des baillis qu'il a eu pour successeurs.

SEIGNORO DE CLEIRAC était un sergent royal attaché par Henri III au sénéchal de Gascogne. Le 10 septembre 1243 le roi lui fait remettre 48 marcs pour les chevaux qu'il a perdus à son service, et quelques temps après il lui fait encore compter quinze livres sterlings pour ses gages et

(1) *Cleirac* (Lot-et-Garonne), arrondissement de Marmande.

ceux de ses compagnons (1). Un gouvernement aussi étendu que celui de la Gascogne exigeait en effet plusieurs auxiliaires, et le sénéchal avait sous ses ordres un personnel de dix sergents à cheval dont les fonctions consistaient à faire les actes de la procédure féodale : citations devant la cour du Sénéchal, publication de ses ordonnances, signification de ses jugements, exécution de ses sentences, arrestation des malfaiteurs condamnés, saisie et confiscation de leurs biens et de leurs domaines. Avec les habitudes guerrières de cette époque, ces actes de procédure exigeaient constamment l'emploi de la force ; aussi les sergents étaient toujours des chefs de troupes militaires, et souvent ils étaient eux-mêmes des hommes d'armes appréciés.

Soit pour rémunérer leurs services, soit pour assurer davantage l'autorité du Sénéchal, les sergents recevaient souvent une mission locale. Quelquefois ils étaient nommés châtelains, c'est-à-dire préposés à la garde d'un château ou d'une forteresse appartenant au roi. Ce titre de *préposé* (*prepositus*) est devenu, par suite d'altérations successives : *prepost*, *prebost*, *prevost*, et enfin *prévôt*. D'autres fois, le roi concédait aux sergents ou, comme on disait alors, il leur *baillait* les revenus d'un certain territoire. Cette concession de revenus s'appelait une *baillive*, et le concessionnaire était un *bailli*. La concession d'une baillive ou d'une prévôté comportait plusieurs attributions. Le bailli percevait les taxes et les redevances dues par les habitants, il exerçait la police dans l'étendue de son ressort, il jugeait les causes de peu d'importance, le tout sous l'autorité du sénéchal, dont il restait toujours l'agent subalterne.

(1) *Rôles Gascons*, I, nos 1930 et 3132.

Seignoro de Cleirac reçut plusieurs fois des missions de ce genre. Il fut d'abord prévôt de Bazas, et en cette qualité il fut chargé, en 1243, de délivrer à l'évêque de cette ville les biens restitués à son église par le roi d'Angleterre. Plus tard, en 1247, on le retrouve prévôt de Bayonne et bailli de Labourd (1). Enfin, en 1253, il est chargé de tenir garnison au château de Meilhan, et l'année suivante il obtient la concession des revenus de Castelmoron (2). (*Rôles Gascons*, I, nos 1064, 1621, 2686, 4368).

Je pense que Seignoro était le bailli de Labourd auquel fut adressée cette lettre du 3 octobre 1253, que j'ai citée précédemment et dans laquelle Henri III recommandait de laisser aux habitants leurs coutumes et leurs libertés. Le même jour le roi écrivait encore au bailli : « Il nous a « été représenté de la part de Guilhem Arnald de Saut, « que pendant qu'il était à Bordeaux, occupé à notre « service, Pierre Arnald, son frère puîné, s'est emparé de « son château de Saut et refuse de le rendre. Et comme il « n'est pas juste qu'à cause de notre service ledit Guilhem « perde ce qui lui appartient, vous mettrez ce château *en* « *notre main*, si toutefois vous le pouvez sans causer « de trouble dans notre terre. Et vous le garderez jusqu'à « ce que par jugement de notre cour il ait été décidé « entre eux sur le droit dudit château ». (*Rôles Gascons*, I, nos 2703, 2706).

Cette lettre permet d'entrevoir qu'une des plus grandes occupations du bailli de Labourd devait être le maintien de la paix entre les gentilshommes du pays. Ceux-ci paraissent avoir été nombreux à l'origine. Le *Livre d'or de Bayonne* signale à plusieurs reprises les *barons de Labourd*

(1) *Livre d'Or de Bayonne*, page 280.

(2) *Meilhan et Castelmoron* (Lot-et-Garonne), arrondissement de Marmande.

qui formaient la cour des anciens vicomtes et leurs servaient de conseillers. Mais peu à peu les familles nobles s'éteignirent presque toutes, et de celles qui survécurent la famille de Saut fut la plus nombreuse et la plus puissante. Comme j'aurai besoin d'en parler bien souvent dans le courant de cette étude, je crois utile d'en dire ici quelques mots.

Cette famille avait eu pour auteur Arnaud de Saut, qui descendait lui même des vicomtes de Saut, en Chalosse(1), et qui épousa vers 1135 Marie, fille de Bertrand, vicomte de Labourd. Celui-ci l'autorisa à construire sur le territoire d'Hasparren un château qui, de son nom, fut appelé le château de *Saut* (en basque *Zaldúa*). Arnaut eut pour arrière successeur son petit-fils, Per Arnaut de Saut, marié vers 1190, avec Raymonde de Saint-Pé, fille et héritière de Raymond Arnaud, seigneur de Saint-Pé-sur-Nivelle; c'est lui qui fut le père de Guilhem Arnald et de Pierre Arnald de Saut dont les démêlés motivèrent la lettre rapportée ci-dessus. Guilhem Arnald mourut peu de temps après, sans postérité mâle et Pierre Arnald resta paisible possesseur du château d'Hasparren du chef de son père, et du château de Saint-Pé du chef de sa mère. — (Jaurgain, *Vasconie*, II, p. 502).

Quelque temps auparavant, vers l'année 1249, ces querelles privées entre gentilshommes avaient causé de tels désordres que Simon de Leicester, gouverneur de Gascogne, fut obligé d'intervenir. Les seigneurs labourdins, à la tête de routiers, couraient tout le pays et rançonnaient les habitants. Le comte de Leicester envoya Guillaume de Pigorel son lieutenant qui occupa militairement le

(1) Aujourd'hui *Saut-de-Navaïlles* (Basses-Pyrénées) arrondissement d'Orthez.

Labourd ; les seigneurs furent contraints d'accepter des trêves et de fournir des suretés. Simon de Leicester vint lui-même à Ustaritz, siège du baillage, et après avoir pris conseil *des prudhommes qui là étoient*, il procéda à des arrestations nombreuses. On imposa de fortes amendes aux principaux coupables, et les prisonniers furent conduits au château de Bayonne, où ils ne furent relâchés qu'un à un, après des actes formels de soumission. Le comte ordonna en outre que les routiers seraient dispersés, et défendit que nul ne sortit en armes et ne forma des compagnies, sans autorisation spéciale (année 1253). Bientôt après les seigneurs labourdins suivirent à la croisade Thibaut II, roi de Navarre. Après la croisade des troubles sérieux ayant éclaté dans ce royaume, les nobles de Labourd s'y rendirent en armes et firent campagne avec les différents partis navarraïis. Cette diversion assura le calme dans notre contrée (Balasque, III, pp. 102, 116 et 583).

GUILHEM ARNAUD DE TARDETZ, chevalier souletain, fut nommé bailli de Labourd suivant lettres d'Henri III d'Angleterre, du 3 décembre 1254. Mais évidemment il était déjà en fonction avant cette date, car le 25 mai de la même année le roi lui écrivait : « d'imposer une trêve jusqu'à la « prochaine fête de Noël aux familles de Garro et de Saut, « et de contraindre la partie qui ne voudrait pas s'y sou- « mettre par tous les moyens de force et de puissance que « le roi possède ». (*Rôles Gascons*, nos 2584, 4326).

Les Garro étaient l'une de ces anciennes familles de Labourd dont je parlais tout à l'heure. Elle avait alors pour chef Amigot de Garro, chevalier remuant et batailleur, qui s'était gravement compromis dans les troubles de 1249. — Son château était situé à Mendionde, paroisse confrontant avec Hasparren, où se trouvait le

domaine qui avait fini par rester à Pierre Arnald de Saut. C'est donc probablement pour quelque question de voisinage que celui-ci et Amigot de Garro se faisaient en ce moment la guerre. L'intervention du bailli paraît avoir été efficace, car Guilhem Arnaud de Tardetz fut chargé bientôt après de commissions beaucoup plus importantes.

Le pays de Labourd touchait aux domaines d'Arnaud Guilhem de Gramont, seigneur de Gramont, de Bergouey et de Bidache, qui se proclamait hautement le vassal du roi, de Navarre, et s'était fait l'allié de Gaston VII, vicomte de Béarn, adversaire déclaré de la domination anglaise. Déjà une première fois Arnaud Guilhem de Gramont avait refusé de se rendre à une convocation du roi d'Angleterre. Se méfiant d'une attitude aussi suspecte, Henri III fit occuper le château de Gramont (1) par Robert Legrand, l'un de ses sergents et il le fit réparer. Le 30 juillet 1255 il mandait à Guilhem Arnaud de Tardetz et à Jehan Le Parker (celui-ci bailli des Landes), de remettre au clerc du roi tous les deniers qu'ils pourront retirer de leurs baillivés respectives afin de payer les ouvrages faits au château de Gramont. Le 7 octobre suivant, Robert Legrand reçut l'ordre de remettre ce château à Guilhem Arnaud de Tardetz. (*Rôles Gascons*, I, nos 4522, 4573).

Cette remise était motivée par la situation grave que présentait en ce moment la Soule, Henri III poursuivait dans ce pays la même politique que Richard avait, un siècle plus tôt, suivie dans le Labourd. Il voulait le rattacher directement au domaine royal après en avoir dépouillé ses vicomtes héréditaires. Mais il avait trouvé dans le vicomte Auger de Mauléon une résistance opiniâtre qui

(1) Le château d'Egremont ou Gramont se trouve près de Bergouey, arrondissement de Bayonne.

tint pendant longtemps ses projets en échec. Or, Guilhem Arnaud de Tardetz appartenait à une puissante maison de la Soule, et dans cette lutte avec le vicomte il avait pris parti pour le roi d'Angleterre. En lui confiant le château de Gramont, le monarque s'assurait donc le concours d'un serviteur dévoué qui pourrait surveiller de plus près les événements et même s'y mêler personnellement, si c'était nécessaire. C'est ce qui arriva. Le 23 octobre 1255, un mandement royal prescrivait à Guilhem Arnaud de Tardetz « de prendre sous sa garde les habitants de la Soule « et de les défendre de toute injure contre le vicomte de « Soule et tous autres agresseurs ». (*Rôles Gascons*, I, n° 4642).

Ces événements se prolongèrent jusqu'en 1261, et ne prirent fin que sur l'intervention du Pape, qui fit accepter aux deux adversaires un échange. Auger de Mauléon abandonnait la Soule, et le roi lui cédait la seigneurie de Saubusse et de Marensin, dans les Landes. Mais Auger fit faire par d'autres chevaliers le service qu'il devait au roi d'Angleterre pour cette seigneurie, et lui-même se retira auprès du roi de Navarre ; celui-ci le combla de biens et d'honneurs et plus tard lui conféra la plus haute charge du royaume, celle d'*alferez major de Navarre*. Quant à la famille de Tardetz, elle subsista longtemps dans la Soule, et finit par se fondre dans la maison de Luxe. (Jaurgain, *Vasconie*, II, p. 129).

FRATIN DE FARGIS ne nous est connu que par une enquête de l'année 1311, conservée aux archives de Bayonne (sous la cote DD, 20). Dans le texte qu'il a publié de cette enquête, M. Balasque (tome II, page 693) l'appelle *Fargia* ; mais un examen minutieux du manuscrit me fait croire

qu'il faut lire plutôt *Fargis*. D'ailleurs, ce nom de Fargis ou Faurgis était celui d'une famille bayonnaise dont deux membres figurent parmi les Cent Pairs de 1243.

Fratin de Fargis est le premier témoin de l'enquête de 1311, et nous apprend lui-même qu'une première fois il a été bailli de Labourd, « pendant dix ans continus, avant la guerre de Gascogne », et qu'il l'était aussi « quand cette guerre commença ».

P. YTURBIDE.

(A continuer).

ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS
DES
ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES
DANS LA VILLE DE BAYONNE
(1130-1899)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

GRANDS PERSONNAGES
(Suite)

LES AMBASSADEURS

Un ambassadeur d'Angleterre. — Le vicomte de Turenne. — Sa suite et son itinéraire. — La traversée des Landes. — Dax et la fontaine chaude. — Réception à Bayonne. — Une baleine à Biarritz. — En Guipuzcoa. — Les milices. — L'ambassadeur vénitien André Nava-gero. — Description du pays. — La pêche à la baleine. — L'ambre gris. — La population. — Bayonne. — Le comte de la Rochepot. — Dom Pedro de Tolède. — Le duc de Mayenne et le duc de Pastrana. — Réceptions. — Un repas d'ambassadeur. — Le commandeur de Sillery et M. de Fargis. — Le duc de Bassompierre. — Une baleine à Saint-Jean-de-Luz. — L'archevêque d'Embrun et son secrétaire. — Aspect des Landes. — Description de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz. — Les ambassadeurs au XVIII^e siècle. — Sous le Consulat et l'Empire. — Le général et la générale Junot. — Les Bayonnaises.

Les passages et les réceptions faites aux ambassadeurs passant par Bayonne sont si nombreux qu'il deviendrait fastidieux de les énumérer avec tous leurs détails. Cependant, il est quelques-unes de ces relations qui revêtent un tel caractère d'originalité qu'on nous permettra d'en parler quelquefois longuement.

En 1526, l'ambassadeur d'Angleterre se trouvait à Bayonne, en janvier, pour aider à la délivrance du roi François I^{er}, captif en Espagne ; aussi le Corps de ville le comble de prévenances et garnit sa table de vin, de trois perdrix, d'un faisan sauvage et d'un gros saumon (1). Quelques années après, en juin 1528, l'ambassadeur d'Espagne passe à Bayonne et reçoit un présent de 40 lots de vin.

Le premier ambassadeur dont le passage dans le pays nous intéresse à un haut degré, est le vicomte de Turenne, envoyé en Espagne pour représenter le roi auprès de la reine Éléonore, sa fiancée, afin de l'épouser par procuration. François de la Tour, deuxième du nom, vicomte de Turenne, accompagné de Saint-Pierre le Masson, Claude Laguiche, protonotaire du Saint-Siège, partit en décembre 1528 et arriva à Bordeaux le 11 janvier 1529. Sa compagnie était nombreuse et brillante, c'était : le baron de Maumont, M. de Noailles, son frère l'archiprêtre, M. de Gannat, M. de Bordes, M. de Châteauneuf, MM. de Chabannier, de Botheville, de Frausse, de Nançay, de Savoye, de Coussanges, de Montbouis et beaucoup d'autres, bien montés et équipés. M. de Turenne, qui avait sans doute entendu parler de la difficulté de se procurer de la nourriture en Espagne, avait donné des ordres à sa vivandière, et avait même des moutons vivants qui l'accompagnèrent jusqu'à Madrid. Mulets, muletiers et chariots étaient harnachés à neuf, ainsi que six pages et deux laquais habillés de velours à ses couleurs. Il fut bien reçu à Bordeaux et prit aussitôt le chemin de Podensac où il coucha et dina ; le 12, il s'arrêta à Bazas. Là, il eut un accès de fièvre et repartit le 13 pour aller à Roquefort. Le 14, il était à

(1) Archives de Bayonne, CC. 162.

Mont-de-Marsan où il trouva le cardinal de Tournon qui devait l'accompagner dans son voyage et, l'après-midi, il alla coucher à Tartas. Le 15, il était à Dax, où il fut salué par l'artillerie de la ville. « Le dict seigneur alla voir le chasteau et les baings qu'il trouva estranges et beaulx, en la source desquels on yecta un chien que jamays n'en puct sortir et mourut dedans, à cause de l'eau qui estoit si bouillante ». On lui fit un présent de vins du pays et autres vivres.

Le 16, il alla coucher à Sordes et visita Madame de Gramont qui le reçut, et le 17, descendant l'Adour, il allait coucher à Bayonne. Il fut reçu par M. de Saint-Bonnet, gouverneur, et par le corps de ville ; il descendit à Saint-Esprit et, montant sur une mule, il était mené à son logis où il lui fut envoyé sept lots de vin de Navarre et deux saumons. Le lendemain 18, on reçut l'avis que les pêcheurs de Biarritz avaient pris une baleine ; le 19, il s'y rendit avec M. de Saint-Bonnet, « laquelle estoit de longueur de sept aulnes demy et quatre doigts, sa langue pesait seize quintaulx et tant de livres ». Le 20, il alla dîner à St-Jean-de-Luz où il était attendu par M. de Saint-Pé, qui lui fit présent d'un grand sanglier.

L'ambassadeur extraordinaire allait bientôt entrer en Espagne, et nous le suivrons encore pour savoir de quelle manière il fut reçu. L'après-midi du même jour, il alla coucher, dit la relation, à Sainte-Marie-de-Innocence, « qui est le premier villaige du pays et province d'Ypuzcoa appartenant à l'Empereur ». Près du château de Béhobie, il trouva Jean de Lisi, gouverneur de Fontarabie, qui venait le recevoir et qu'il alla visiter à son tour dans la journée du lendemain. Le 22, il arrivait à Hernani ; le 23, à Tolosa « où l'on forge les bonnes épées », et alla coucher, le 24, dans la petite ville de Segura.

« Le lendemain, 25^e du dict mois, après disner, passa le mont Saint-Adrien, qui est hault et grande difficile à passer, parce qu'il faut nécessairement passer par dedans et dessoubz une grande roche percée; à grant peine un grant cheval avec sa selle peult passer sans la luy oster, et s'appelle le porc. Dedans le roc, il y a une petite maison et une petite chapelle de boys, comme ung hermitage, la dicte montaigne est mauvaise à descendre du costé de l'Espagne, et encores qu'il fisse beau temps, si fallut-il avoir force gens pour couper boys et affermir les passaiges, à cause des grans fanges et boües et aussy mauvais chemins qui y estoient ».

M. de Turenne alla coucher à Salvatierra; le lendemain à Vittoria où il fut reçu par 1,200 hommes de pied et 120 chevaux, au bruit des salves d'artillerie; le lendemain, il était à Miranda, et continuant ainsi son voyage, arriva à Madrid, où il fut présenté à la reine Éléonore qui lui donna un logement dans son palais. Il devait revenir en France en compagnie de la nouvelle reine (1).

Une année auparavant, en 1528, l'ambassadeur vénitien André Navagero passait à Bayonne, sans qu'il lui fût fait aucune réception officielle, car il n'en est pas même fait mention dans nos archives. Mais sa relation offre certains détails sur la ville et le pays environnant, qu'il nous paraît intéressant de reproduire ici :

« Saint-Jean-de-Luz est un pays situé sur le bord de la mer, moins remarquable par sa grandeur que par les commodités qu'il offrait au commerce avant que ces guerres éclatassent. C'était le point de passage des marchandises qu'un bon nombre de commerçants transportaient de Lyon en Espagne et d'Espagne à Lyon. Le pays en était

(1) Cimbet et Danjou. — *Ambassade en Espagne de M. de Turenne.*

enrichi. Quelque peu de ce commerce subsiste encore. En entrant dans cette ville, il faut passer en barque un bras de mer. De Saint-Jean-de-Luz à Bayonne, il y a trois lieues. Le 30 mai 1528, nous arrivâmes à Bayonne, ville fortifiée, pourvue d'une bonne et nombreuse artillerie : ses murailles sont bien construites ; sa position dans un enfoncement tant soit peu marécageux la rend plus forte encore. Les navires arrivent jusqu'à la ville, parce que la rivière est accessible à des bâtiments de six cents tonneaux et plus. Là, comme en Biscaye et dans le Guipuzcoa, on fait du cidre en quantité ; le poisson de rivière et de mer y abonde : les saumons de la rivière sont, entr'autres, fort bons et très beaux. La mer donne une grande variété de poissons, différents de ceux que nous connaissons, et même ceux que nous avons chez nous sont beaucoup plus grands dans cette mer-là.

« A Bayonne et à Saint-Jean-de-Luz on pêche tous les ans quelque baleine, ce qui exige une lutte dangereuse et parfois meurtrière. Aussitôt qu'on aperçoit une baleine qui s'approche du rivage (on sait la saison où cela arrive, et l'on est sur ses gardes), plusieurs barques bien munies de marins s'élancent, la serrent de toutes parts, de sorte qu'elle soit toujours refoulée du côté du rivage. La baleine, comme les autres célacés, doit de temps en temps sortir de l'eau pour respirer l'air au dehors : dans ce moment, on lance sur elle des tridents d'une médiocre grandeur, liés à des cordes. La bête, blessée, s'agite en furie, et, frappant de la queue les barques assiégeantes, quelquefois elle les coule et écrase des hommes. Mais les pêcheurs l'évitent rapidement en lâchant la corde du harpon, dont les pointes restent enfoncées dans la baleine. Comme elle revient sur l'eau, on renouvelle l'attaque jusqu'à ce que,

blessée, harassée, on la lie avec des cordes et on la pousse vers la terre ; alors les marins osent s'approcher d'elle et l'achèvent. Ils la traînent joyeusement au rivage et son grand corps laisse dans l'arène un sillon qui y reste plusieurs jours. La tête donne plus d'un tonneau d'huile tant cet animal est gras ; la langue se vend comme un mets exquis ; la chair est dans une telle quantité que la France entière aurait de quoi manger ; on la sale ; on l'envoie partout, ainsi que l'huile, et le produit de chaque baleine se monte à deux cents ducats à peu près. On dit cependant que celles que l'on parvient à pêcher sont les plus jeunes, parce que les vieilles baleines sont trop formidables. On raconte même d'une baleine mère, qui un jour vint à l'aide de sa fille pourchassée, qu'elle fit périr tant de monde qu'on fut forcé de fuir pour se soustraire à une furie si puissante.

« Sur les bords de l'Océan, du côté de Bayonne, on trouve de l'ambracan assez bon quiqu'il ne soit pas aussi fin que celui du Levant. On dit que les renards le cherchent soigneusement aux bords de la mer et qu'ils le mangent ; mais ne pouvant le digérer, ils le rejettent et l'enterrent. L'ambracan ainsi enterré est en quantité plus grande, mais n'est pas aussi estimé que celui que les renards n'ont pas avalé.

« Les hommes et les femmes sont tous fort gais dans ce pays, justement le contraire des Espagnols, dont la gravité est le fond du caractère. Ici, ce ne sont que rires, danses, plaisanteries : de sorte qu'à peu de distance nous trouvâmes une énorme différence. Au devant des maisons est une enceinte carrée où les animaux ne peuvent pas pénétrer, ombragée de treilles, si bien sablée et si sèche, qu'on ne saurait y remarquer la moindre inégalité ; en

somme, arrangée avec un soin extrême. C'est là qu'on joue tous les jours aux boules, aux billes et autres jeux en usage dans le pays. On fabrique à Bayonne d'excellentes arbalètes. Dans tout le pays qui s'étend de Bayonne à Bordeaux, les lieues sont très grandes et ne le sont pas moins qu'en Catalogne, de sorte que chacune d'elles me paraît bien contenir quatre bons milles. Tout ce pays, qu'on appelle les Landes de Bordeaux, est inculte et inhabité : là où il y a des ombrages et des eaux, on voit aussi des villages ; partout ailleurs le dénûment est grand, les routes mauvaises à cause du sable, qui est très haut, de la boue et des marécages. S'il en est ainsi au mois de juin, je pense qu'en hiver on ne doit pas pouvoir y passer. C'est encore beaucoup si l'on ne s'égare pas en chemin, la plaine étant toute encombrée de fougères, de tamarins et d'autres plantes qui font broncher les chevaux et les harassent.

« Comme je l'ai dit, Bayonne est une ville très forte ; toute cette contrée, excepté Bayonne et Dax, appartenait au sire d'Albret ; elle appartient maintenant au roi de Navarre. Outre la stérilité et la difficulté du pays depuis les Pyrénées jusqu'à Bordeaux rendent cette frontière plus forte encore du côté de l'Espagne, car peu de troupes n'y pourraient rien, et beaucoup ne trouveraient pas de quoi vivre, ce pays a un autre avantage : c'est de donner les meilleurs soldats de France (1) ».

Le 28 février 1600, la ville apprend la nouvelle du prochain passage du comte de Rochepot, ambassadeur de France en Espagne. Le lieutenant de maire, qui en informe le Corps, a le soin de le prévenir que l'ancienne coutume est d'offrir un logement à l'ambassadeur, et l'on décide

(1) *Relations des ambassadeurs Vénitiens*. André Navagero. Collection des documents inédits.

que la maison de M. de Sorhaindo sera préparée à cet effet. Son passage se fit fort attendre, car il n'arriva à Bayonne que le 18 mai. Il fut reçu par le corps de ville, mais en robe noire, à la porte de Saint-Esprit, tandis que M. de Sansacq, lieutenant du gouverneur, accompagné de quelques bourgeois notables, se transportait jusqu'à Tarnos pour le complimenter. Le 3 juin, il se mettait en route pour l'Espagne, et fut accompagné jusqu'à Béhobie par une députation des magistrats et par M. de Sansacq (1). Pendant son séjour à Bayonne, on eut pour lui toutes sortes de prévenances. Des meubles supplémentaires lui furent fournis, ainsi que du vin, des viandes de mouton, deux paires de pigeons, des tourterelles, deux pâtés, etc. D'ailleurs, le tout ne se monta qu'à la somme de 77 livres, 10 sols, un denier (2).

Le maréchal d'Ornano écrivit à la ville pour lui recommander de préparer une réception convenable à don Pedro de Tolède, ambassadeur d'Espagne en France, « car, dit le roi, il en fait de l'Estat » (3). Il faut bien faire une réception convenable, lui fournir un logement, etc. Il passa, en effet, à Bayonne à la fin du mois de juin, mais sans qu'il en soit fait autrement mention dans nos archives (4).

Le double mariage de la fille de Henri IV et d'Anne d'Autriche nécessita l'envoi simultané de deux ambassadeurs envoyés par les deux cours. Monsieur le duc de Mayenne alla en Espagne, tandis que le duc de Pastrana se rendait à Paris.

(1) Archives de Bayonne, BB. : 5.

(2) Archives de Bayonne, CC. 305.

(3) Archives de Bayonne, BB. 33.

(4) Archives de Bayonne, BB. 17.

Ces deux seigneurs passèrent par Bayonne où ils furent reçus avec une grande pompe. Le premier qui fit son entrée fut M. de Mayenne qui arriva le dimanche 17 juin 1612. Il fut reçu au bourg de St-Esprit après avoir été accueilli à Ondres par les députés du corps, Augier de Sossiondo et Bertrand de Lalanne, échevin et jurat. Cinquante bourgeois bien montés escortèrent l'ambassadeur et il traversa le pont de St-Esprit au milieu d'une haie de mousquetaires et de piquiers. M. de Gramont, gouverneur de Bayonne, était placé à son côté droit et M. de Lalanne, premier échevin, tenait sa gauche. Une suite de plus de trois cents gentilhommes accompagnait M. de Mayenne. Nous n'avons plus aujourd'hui une idée de ce qu'étaient ces fastueuses réceptions ; l'ambassadeur menait avec lui cent quatre-vingts mulets de bagages, cinquante officiers de sa maison, les pages au nombre de quarante deux et les gentilhommes formant la suite, au nombre de plus de trois cents, et dont deux petites relations, imprimées en 1612, nous ont conservé les noms. Pendant que tout ce monde défilait dans les rues jonchées et tapissées, le canon de la ville et du château tonnait de toute part et semblait souhaiter la bienvenue au noble visiteur. La relation à laquelle nous empruntons ces lignes constate toutefois, non sans une certaine amertume, que le duc de Mayenne logea au Château-Vieux, résidence des gouverneurs et sembla ainsi dédaigner l'appartement plus modeste que la ville lui avait fait préparer à grands frais, mais il ne refusa pas un magnifique présent de jambons (1). Le 22 du même mois, l'ambassadeur se remit en route avec sa suite et fut accompagné jusqu'à Béhobie par le comte de Gramont et quelques notables de la ville.

(1) Archives de Bayonne, AA. 10, CC. 305.

Peu de jours après, le 16 juillet 1612, ce fut le tour du duc de Pastrana qui fit son entrée à Bayonne. Le comte de Gramont avait réuni en conférence une partie du corps de ville et lui dit qu'on ne pouvait traiter plus mal l'ambassadeur d'Espagne qu'on ne l'avait fait de M. de Mayenne. Une députation fut donc nommée et une escorte de cinquante cavaliers envoyée à Bidart. La cérémonie précédente fut répétée à très peu de changements près ; le canon tira, le corps de ville fut l'attendre à l'entrée de la porte St-Léon, et après avoir traversé la ville, le noble duc fut logé dans la maison de Sorhaindo, située dans la rue Orbe et qui était alors une des plus belles et des mieux disposées de la vieille cité. La suite fut placée dans les maisons bourgeoises environnantes, et un souper offert à l'ambassadeur dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville richement décorée. Dans les comptes des repas qui nous ont été précieusement conservés, nous trouvons mentionnés un veau de lait estimé 12 livres, du mouton, du bœuf, une paire de poulets d'Inde, huit paires de pigeon-neaux, dix paires de poulardes, douze paires de poulets, une paire de canards, huit pâtés, quatre pièces de four, six paires de cailles, des épices, des confitures, etc. Une danse et une mascarade accompagnée de violons lui fut donnée comme divertissement (1).

Le lendemain, il partit pour continuer son voyage et fut accompagné jusqu'à Ondres par une escorte nombreuse ; il parut au Louvre le 13 où il demanda la main de Madame, pendant que le 13 juillet précédent le duc de Mayenne demandait l'infante d'Espagne au nom du roi de France. Nous ne donnerons aucun détail des fêtes splendides qui eurent lieu à cette occasion dans les deux capitales. Deux

(1) Archives de Bayonne, CC. 307

pièces imprimées, devenues aujourd'hui des plus rares, nous ont conservé le souvenir exact de ces curieuses cérémonies (1).

L'affaire du mariage devait encore faire passer à Bayonne un ambassadeur. Le 16 février 1613, le corps de ville recevait le commandeur de Sillery, qui allait en Espagne muni des pouvoirs nécessaires pour décider l'époque des épousailles. Il était de retour le 3 avril de la même année (2). Il est suivi de bien près par un ambassadeur de France à Madrid. M. de Fargis, arrive à Bayonne le 28 avril 1620 (3), et les magistrats lui offrent un repas à l'Hôtel-de-Ville et une collation au Boucau, dont l'ensemble revient à la somme de 508 livres.

M. le duc de Bassompierre, qui passe par Bayonne en 1621 en qualité d'ambassadeur de France en Espagne, reçoit une réception identique à celle de ses prédécesseurs. Mais plus heureux avec lui qu'avec les autres ambassadeurs, nous avons ses mémoires qui nous offrent quelques détails précieux sur son passage dans le pays.

Il partit de Paris, le 9 février, avec une suite de quarante gentilshommes et une grande quantité de bagages. Le 17, il arrivait à Bordeaux et le 19 il alla coucher à Belin, puis à Castets, après avoir dîné à la Harie, et arriva à Bayonne le dimanche 21, où, dit-il, « M. le comte de Gramont me « fit durant quatre jours que j'y demeuray, la meilleur

(1) Si une a pour titre : *Relation de ce qui s'est passé sur l'arrivée de Monsieur le duc de Mayenne et d'Aiguillon, ambassadeur extraordinaire en Espagne pour l'accomplissement du mariage de Louis XIII très chrestien roi de France et de Navarre avec l'Infante d'Espagne*, la seconde est intitulée : *Réception faite dans le Louvre à Monsieur le duc de Pastrana, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté catholique pour l'accomplissement des heureuses alliances de France et d'Espagne*.

(2) Archives de Bayonne, BB. 18.

(3) Archives de Bayonne, BB. 20.

« chère du monde, et à tous les gentilshommes qui m'accompagnaient ». Il était arrivé de Peyrehorade sur une galupe que la ville lui avait envoyée, et il lui fut donné une collation au Boucau et un repas à l'Hôtel-de-Ville (1).

Il quitta Bayonne le 25 février accompagné de M. de Gramont, qui le conduisit jusqu'à Saint-Jean-de-Luz ; ils furent visiter le Socoa où le roi avait l'intention, dit-il, de faire construire un port et un fort, puis ils descendirent à Ciboure où le soir les basques vinrent danser un ballet devant lui, « qu'y pour des Basques était aussi beau qu'il pouvait estre (2) ».

Pendant le trajet de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz, il aperçut en mer « plus de cinquante petites barquettes (à une voile) » qui chassaient une baleine. Le baleinau fut pris, car le lendemain il l'alla voir sur la grève où il avait été échoué. Il avait environ cinquante pieds de long, « et ceux du pays ne jugeoient pas qu'il y eut plus de huit « jours qu'il fut né ».

M. de Gramont le quitta sur le bord de la Bidassoa, et le duc de Bassompierre continua son voyage vers Madrid. Il était de retour à Bayonne le 24 juin de la même année, où il y attendit le duc d'Épernon : le 25 « nous allâmes après « disner voir la grotte d'Amour et pêcher. » Le 26 il repartait pour Saint-Vincent, et était rendu à Bordeaux le 28 (3).

Toutes ces réceptions sont à peu près les mêmes, et pour la plupart du temps les ambassadeurs sont invités à des dîners de cérémonie offerts par le corps de ville comme à M. de Barrault et au comte d'Orval, allant à

(1) Archives de Bayonne, CC. 168.

(2) Archives de Bayonne, CC. 308.

(3) *Mémoires de Bassompierre*. Ed. Société de l'Histoire de France, t. II.

Madrid (2), au marquis de Rambouillet. Mais quelquefois, comme pour le duc de Bassompierre et l'archevêque d'Embrun, dont nous allons nous occuper ici, des relations particulières viennent donner un peu plus de saveur à l'historique de leur passage.

L'arrivée de l'archevêque d'Embrun à Bayonne n'est pas mentionnée dans nos archives, et il n'y est fait allusion que à son retour et des honneurs qui lui furent rendus. Cependant, ce fut bien par Bayonne qu'il passa pour se rendre en Espagne, car une curieuse relation de ce voyage a été publiée, et nous donne les plus intéressants détails sur notre pays jugé par un étranger, et surtout sur la manière dont on voyageait alors en Espagne. Georges d'Aubusson, archevêque d'Embrun, se trouvait à Madrid, chargé par Louis XIV des négociations relatives au paiement de la dot de Marie-Thérèse. Il y était depuis le 1^{er} août 1661, et ce ne fut qu'en 1666, qu'il fut rejoint par Jean Muret, prêtre, et plus tard aumônier du duc de Vivonne ; il eut sa notoriété comme prédicateur et panégyriste habile. Ses lettres relatives à son voyage ont été publiées tout dernièrement et décrivent vivement les pays qu'il traverse.

Après avoir quitté Bordeaux, où il logea au Chapeau-Rouge, il se mit à traverser les Landes qui produisirent sur son esprit une très fâcheuse impression : « J'ay été obligé d'être quatre jours entiers par ce maudit chemin, où il semble que le ciel n'ayt jamais versé une goutte de ses bénédictions ; car enfin il faut vous figurer que vous ne trouvez dans un si grand espace ni ville ni village, une terre inculte, tantost broussaille, tantost sable, tantost bois de pins, une chaleur insupportable, et pour empêcher

(1) Archives de Bayonne, CC. 309.

le monde de mourir, on a eu la charité de bastir de deux en deux lieux une ou deux cabanes, où vous trouvez de fort méchant vin, du pain fort noir, de l'eau fort puante, et de lits qui ne sont composez que d'une pailleasse. Pour de la viande, vous n'en sçauriez trouver : on peut seulement vous y faire quelque fricassée de poulets, mais, au lieu de burre, ils se servent d'une graisse si vilaine et d'un si mauvais goût, qu'elle me faisoit soulever le cœur ».

L'arrivée à Bayonne le remet quelque peu, car il trouve la ville riante, belle et forte, et la société, agréable. Il alla descendre à la Croix Blanche, et la bonne chère qu'il y fit lui fit bientôt oublier ce qu'il avait souffert. Il arriva à St-Jean-de-Luz, où il eut quelque peine à trouver une hôtellerie, car il n'y en avait que deux et encore ne portaient-elles point d'enseigne. Il trouva enfin à se loger, et s'étant mis à la fenêtre, il fut témoin d'un spectacle qui parait l'avoir fort réjoui. « Là m'étant mis à la fenêtre pour considérer ce quay qui est assurément fort beau, je vis deux choses qui sont fort remarquables : la première, une procession, où il n'i avoit que le curé revêtu d'un surplis, tous les autres prêtres, au nombre de douze, qui le precedoient, avoient leurs manteaux longs et leurs chapeaux sur la teste. Après cella venoit une foule de femmes avec leurs cotes retroussées sur la teste. Cette momerie me fist regarder le ciel pour voir s'il y avoit appréhension de pluye, mais l'ayant trouvé fort serain, je ne peus m'empêcher de rire. Mon hoste, qui survint la dessus, m'ayant demandé d'où venoit un si grand éclat, dont j'avois peine encore à me tenir, et lui en aiant dit le sujet, fust autant surpris de ma risée que je l'avois esté de cet ajustement, et me dit d'un ton fort sérieux que ni femme ni fille n'ozeroit sortir du logis d'une autre manière. Je vous laisse à penser si

Molière peut faire une figure sur le théâtre plus ridicule que ces femmes tenant des deux mains leurs cotes retroussées tout à l'entour du visage, en sorte qu'à peine peut on voir le bout du nez : au contraire, aux pauvres, qui n'ont pas bien des habits et qui sont obligées de mettre le meilleur sur leur teste, j'ozerois vous dire, Monsieur, qu'on leur voit presque le derrière ».

Le lendemain, il partit pour Irun, et ne manque pas de noter la profonde différence de mœurs et de coutumes qui existaient entre les populations qui bordaient les deux rives de la Bidassoa. Le récit de son premier repas fait à l'espagnole dans la ville de Tolosa, est fort amusant, et c'est ainsi que décrivant les pays qu'il traverse, il finit par arriver à Madrid (1).

Le 13 avril 1667, le corps de ville recevait du lieutenant général de la province, l'ordre de rendre à l'archevêque d'Embrun tous les honneurs qui lui étaient dus. Or, le même jour où il arrivait à Bayonne, le marquis de La Fuente, ambassadeur du roi catholique à Paris, arrivait aussi repassant en Espagne, à cause de la guerre qui venait d'être déclarée entre les deux couronnes. Le canon fut tiré à l'arrivée des ambassadeurs, qui furent logés à l'évêché, et que les magistrats vinrent complimenter avec le cérémonial ordinaire (2).

Signalons encore, parmi les passages des ambassadeurs à Bayonne, le marquis de Villars (3), le marquis de Fuentes, qui revint à Paris et M. de La Vanguyon allant à Madrid, le 13 février 1664, M. Amelot, auquel la ville présente un

(1) A. Morel Fatio. — *Lettres écrites de Madrid en 1666 et 1667, par Muret*, attaché à l'ambassade de Georges d'Aubusson, archevêque d'Embrun. — *Cabinet Historique*, 25^e année, 2^e série.

(2) Archives de Bayonne, BB. 27, CC. 314.

(3) Archives de Bayonne, BB. 28.

vin d'honneur, le prince de Cellamare, le 24 mars 1719 (1), et à la fin du xviii^e siècle, le marquis de Grimaldi, ambassadeur d'Espagne à Paris (2).

Pour terminer cette série déjà bien longue d'ambassadeurs, il nous reste encore quelques mots à dire sur les ministres envoyés en Espagne par Bonaparte, premier consul et Empereur. C'est d'abord son frère Lucien, qui, envoyé à Madrid, fit cette prodigieuse fortune que l'on sait et perdit même dans son voyage un sac de diamants bruts qu'il oublia dans quelque hôtellerie. Le général Lannes, ambassadeur de Portugal, et qui profita de son passage à Bayonne pour faire enregistrer son divorce, et enfin le général Junot qui allait le remplacer en Portugal ; il était accompagné de sa femme, la charmante Laure de Permon, et cette dernière nous a laissé sur ce voyage des détails intéressants sur les contrées qu'elle parcourut en se rendant à Lisbonne.

Ils arrivèrent à Bayonne au mois de février 1806, les Landes qu'elle fut obligée de traverser firent sur elle, comme sur tous les voyageurs, une pénible impression. Les Landes, dit-elle, sont divisées en grandes et petites Landes, et sont incommodés à traverser après les grandes pluies d'hiver à cause de nombreuses flaques d'eau qui barrent le chemin. Le général Junot partit pour Madrid avec le colonel Laborde, laissant à Bayonne l'ambassadrice de dix-neuf ans, avec sa fille, et MM. de Rayneval et de Chaval, qui faisaient partie de l'ambassade.

Elle logea chez M. Dubrocq, qui était aussi leur banquier, et resta trois jours à Bayonne, qu'elle eut ainsi le temps de visiter. La ville séparée du faubourg de Saint-Esprit et

(1) Archives de Bayonne, RB. 42.

(2) Archives de Bayonne, AA. 47.

de la citadelle par l'Adour et la Nive avait une physionomie tout à fait espagnole. « On y voit des balcons à presque toutes les maisons et beaucoup d'arcades ; ce qui est le type de la construction espagnole et italienne. La grande Place qui s'est appelée pendant si longtemps Place de la Liberté, est surtout embellie par la promenade qui lui sert d'avenue et qui est charmante : elle est plantée sur les bords de l'Adour ».

Elle fut frappée du mouvement et de l'animation qui régnait dans la ville et dans les environs. Quoiqu'on fut en guerre avec l'Angleterre, on faisait de nombreuses expéditions, et M. Dubrocq qui lui servit de guide pendant son séjour lui affirma qu'elles étaient presque toutes heureuses : le port contenait plusieurs navires et frégates en construction. Arrivée à la Barre, elle fut témoin d'un naufrage, où il n'y eut d'ailleurs aucun accident de personnes. « C'était un bâtiment marchand richement chargé, venant de Madère. On me dit que le capitaine qui le commandait était tellement heureux, que ce voyage était le trente-troisième, sans qu'il eût éprouvé aucun empêchement de retour. Aussi tous les négociants de Bayonne se le disputaient ».

La relation de la générale Junot ne serait pas complète, si elle ne s'était inquiétée des Basques et de leur langue ; le jugement qu'elle porte sur cet idiome et sur son antiquité est de nature à nous intéresser.

« A Bayonne, le peuple parle la langue biscayenne où basque, on m'a affirmé qu'il y avait une fort grande différence entre les deux idiomes basques (français et espagnol), et que cette différence était si grande que les basques espagnols et les basques français ne se comprenaient pas entr'eux. Comme c'est, dit-on, le langage le plus difficile

qui existe, je ne fus pas tentée d'en acquérir la preuve par moi-même ».

Cependant elle ne voulut pas s'en tenir là et ayant fait dire devant elle quelques phrases de cette langue qui l'intéressait si fort, elle la jugea douce, harmonieuse et mélodieuse, manquant de sons gutturaux, ce qui lui donna la preuve que c'était « une langue mère ». Puis M. de Rayneval, qui était présent à cet essai, décida « que la langue basque française, quoique évidemment *mère*, avait reçu quelques expressions du latin, à l'époque où les Romains vinrent en Espagne. Lorsque, plus tard, je revis Garat à Paris, je lui racontai notre séance académique, et je le fis rire en lui disant notre jugement. Cependant il finit par devenir sérieux et convint que nous avions raison ; et ce que je recueillis de plus positif de cette tentative littéraire, ce fut d'entendre Garat me chanter une chanson patoise dans le plus pur idiome basque, une chanson dont il me dit ensuite les paroles en français et dont la musique était de lui ». Puis après avoir fait l'éloge des basques comme soldats, elle passe aux femmes dont les voyageurs sont unanimes à vanter la beauté.

« Les femmes sont charmantes, dit-elle ; leur teint est blanc, leurs yeux sont noirs et expressifs, leur taille svelte et remplie de grâce, leurs traits réguliers et le regard plein de feu. J'ai vu à Biarritz une jeune paysanne qui conduisait un cacolet, et dont la beauté l'aurait emporté sur celle des femmes de la cour de l'Empire, et alors on peut dire avec orgueil pour sa patrie, qu'elle en avait vu bon nombre de belles, de cette beauté qui n'a pas besoin de parure et qui avait triomphé déjà sans cet auxiliaire » (1). Madame Junot fit le voyage de Biarritz et alla visiter la

(1) Duchesse d'Abrantès. — *Souvenir d'une ambassadrice*, 2 vol. in-8°.

grotte de la Chambre d'Amour, dont elle raconte brièvement la légende. Puis ayant fait marché avec un mayoral, elle partit enfin pour l'Espagne, en passant par Saint-Jean-dà-Luz, dont elle admira fort la solitude. Lorsque près de deux années après, elle repassa par Bayonne et Bordeaux, de retour de son ambassade de Portugal, elle fut vivement frappée de la chute du commerce de ces deux villes qu'elle avait vu si florissantes, et qui était due à la guerre.

Le général repassa plus tard à Bayonne, mais il commandait en chef l'armée de Portugal, et nous le retrouvons avec cette qualité dans la partie de ces études que nous consacrerons aux passages de troupes.

GOUVERNEURS DE LA VILLE ET GOUVERNANTES

Les Gramont, gouverneurs héréditaires. — Une escorte militaire. — Présents faits par la ville. — Le maréchal de Gramont. — Préparatifs de réception. — La milice bourgeoise. — De Bidache à Bayonne. — Présent d'un cheval d'Espagne. — Banquets offerts au maréchal. — La duchesse de Gramont. — Une curieuse relation inédite. — Le duc de Choiseul. — Sa suite. — Débarquement aux allées de Boufflers. — Harangue du Maire. — Visite de cérémonie. — Présent de linge de table. — Visite des remparts de Lachepaillet. — Querelle avec le génie militaire. — Aux allées de Boufflers. — Une course d'oie sur la Nive. — *Pamperruque*. — Repas à l'Hôtel de ville. — Une fête au Boucau. — Amabilité de la duchesse. — Danseurs basques. — Bal. — Départ de Madame de Gramont.

Des maires et gouverneurs qui se sont succédés pendant de longs siècles dans le commandement de Bayonne, nous ne tiendrons compte ici que de ceux auxquels des réceptions furent faites et dont des traces sont demeurées dans nos archives. Il serait d'ailleurs fastidieux de répéter cette longue nomenclature, si quelque fait saillant ne venait pas de temps à autre attirer notre attention. Du reste, à partir de la fin du XVI^e siècle, c'est la famille de Gramont qui fournit les gouverneurs héréditaires de Bayonne, et c'est aussi à partir de cette date que nous voyons paraître seulement des faits assez originaux pour mériter d'être mentionnés.

Le 7 septembre 1601, le Corps de ville réuni délibéra sur la réception qui devait être faite au gouverneur comte de Gramont, et sa femme « la gouvernante » et il fut décidé qu'il serait envoyé à Bidache deux galupes tendues de tapisseries et bien accommodées, dans chacune desquelles se trouverait un magistrat. Mais cela n'était pas suffisant pour recevoir le chef direct d'une ville militaire comme Bayonne, et on se disposa à envoyer une escorte formida-

ble pour lui faire honneur. On prépara quatre galions, montés chacun de dix rameurs, huit arquebusiers, un tambour et un trompette, « une enseigne collonel de la ville à chacun », et qui devaient remonter l'Adour jusqu'à Urt pour aller y prendre et accompagner les nobles visiteurs, les saluer d'arquebusades, et faire le possible pour distraire Madame de Gramont et sa compagnie, la gouvernante serait priée de vouloir descendre à la porte de Saint-Esprit, et que le Corps de ville en robes noires s'y trouverait pour la saluer et lui souhaiter la bienvenue, pendant que le canon de la ville tirerait des salves, en même temps que celui du château. En outre il fut arrêté qu'il lui serait fait un présent de vaisselle d'argent jusqu'à concurrence de 250 écus, que le gouverneur recevrait six barriques de vin, M. de Roquelaure recevrait 120 écus, et Madame de Roquelaure et Madame de Gramont, douze paires de gants de senteur (1).

La réception eut lieu telle qu'elle avait été prévue par le Corps de ville, et, en plus, nous pouvons signaler une promenade au Boucau du comte de Gramont, des comtesses, sa mère et sa sœur, du comte de Lauzun et autre noblesse, et pour laquelle il fut équipé deux chaloupes montées par dix-sept hommes et trois trompettes (2).

Le 22 novembre 1614, nous pouvons mentionner des écharpes et des épées dorées données « au petit comte et au baron », fils du comte de Gramont. Les écharpes en taffetas blanc avec des dentelles, le tout montant à la somme de 84 livres, deux barriques de vin et onze paires de gants de senteur en peau d'Espagne, offerts par

(1) Archives de Bayonne, BB. 17.

(2) Archives de Bayonne, CC. 305.

la ville à la comtesse de Guiche et à Madame de Biron à leur arrivée à Bayonne (1).

Parmi les gouverneurs de Bayonne appartenant à l'illustre famille de Gramont, il en est peu qui y soient venus aussi souvent que le maréchal de Gramont. Le 25 février 1645, la ville reçoit la nouvelle de la prochaine arrivée du maréchal de Gramont et de son fils Henri, comte de Toulonjon, nouvellement pourvu de la charge de gouverneur. Et quoique ce dernier eût prévenu qu'il ne voulait pas d'entrée solennelle, il fut décidé que deux députés seraient envoyés à Saint Vincent pour les saluer, et qu'il leur serait fait un présent de deux barriques de bon vin et de deux douzaines de jambons.

L'entrée eut lieu, en effet, le dimanche 27 février. Le 26, à neuf heures du soir, M. d'Artagnan, lieutenant au gouvernement, arriva de Saint-Vincent, où il était allé au devant du maréchal et du comte, et aussitôt son retour, remit au Corps une lettre du roi, lui annonçant qu'il avait pourvu le comte de Toulonjon du gouvernement de Bayonne, et une autre lettre du duc d'Épernon, gouverneur de Guienne, contenant son approbation. M. d'Artagnan disait en même temps que le gouverneur arriverait le lendemain entre deux et trois heures après-midi, et qu'il désirait qu'il lui fût fait la même entrée qu'à son père le comte de Gramont. Aussitôt on fit promptement rassembler trois à quatre cents hommes en armes conduits par le capitaine du Sacre, Pierre Darretche, tous bien armés de piques et de mousquets. Ils furent rangés en haie depuis la porte Saint-Esprit jusqu'à la rue du Pont Mayou. Le Corps de ville avec ses robes rouges, se tenait à la porte vers deux

(1) Archives de Bayonne, CC. 307.

à trois heures après-midi, et le comte de Toulonjon étant arrivé, les clefs de la ville lui furent présentées dans un bassin d'argent par le capitaine Labassie et il fut harangué par M. de Lespès, lieutenant général, puis par le premier échevin, et le canon de la ville tira deux fois. Pendant la réception du gouverneur, le maréchal de Gramont s'embarqua à Saint-Esprit dans une chaloupe, où il demeura, et vint ensuite descendre « au port où abordent les navires, et de là s'en alla au Château Vieux ». Pendant que le gouverneur était reçu dans l'église Notre-Dame, il fut accompagné au château par le Corps de ville qui s'empressa d'aller saluer le maréchal, et s'étant retirés à l'hôtel, ils envoyèrent leurs présents, consistant en quatre barriques de vin et quatre douzaines de jambons. Le vendredi suivant 3 mars, les deux personnages firent une excursion au Boucau, où une collation de confiture leur fut offerte par les soins de la ville (1).

Le maréchal de Gramont devait plusieurs fois revenir à Bayonne, mais cette fois comme gouverneur. Le 6 février 1654, la ville reçoit l'avis de ses députés en cour que le maréchal s'est tout à coup décidé à venir dans le pays. Aussitôt des députés furent nommés pour aller à Saint-Vincent, dans le cas où il arriverait par la voie de terre, et s'il devait venir de Bidache en suivant le cours du fleuve, on irait au devant de lui avec deux galupes à la sortie de la Bidouze, le complimenter, et lui présenter les embarcations de la part de la ville. Enfin, on prévoyait le cas où il se rendrait en son château de Bidache avant de venir à Bayonne, et deux députés furent aussi nommés pour aller le complimenter. Le capitaine du Sacre dut se tenir

(1) Archives de Bayonne, BB. 23.

prêt avec cinq à six cents hommes pour le recevoir. Il serait reçu à la sortie du bateau par les magistrats avec leurs robes rouges, les clés lui seraient présentées sur un plat d'argent, et une harangue lui serait adressée par le lieutenant général et par le premier échevin. Le canon de la ville tirerait deux salves, et il serait accompagné par le Corps de ville à l'église Notre-Dame et de là au Château-Vieux. Enfin il lui serait fait un présent de deux barriques de vin et de deux douzaines de jambons (1).

Le 27 avril, on apprend le départ du maréchal, et M. d'Artagnan prévient le Corps de ville qu'on doit le traiter de Son Excellence. Son entrée eut lieu le 5 mai et il fut envoyé une partie de la jeunesse à cheval pour le recevoir. Il trouva sur sa route quatre cents mousquetaires, qui défilèrent devant lui lorsqu'il fut arrivé au Château et firent des salves en signe de réjouissance. Le 9, le maréchal se présenta à l'Hôtel de Ville, et fut reçu au bas des degrés. Il fut conduit au petit parquet où il lui fut présenté une chaise de satin blanc bordée de galons d'or, tandis que M. d'Artagnan, prenait place auprès de lui. Le maréchal fit à la ville toutes protestations de service et fut encore accompagné à son départ « jusqu'à la sortie de la palissade de la maison de ville. » Le 18 mai, il lui fut offert un cheval d'Espagne, ayant coûté la somme de cinq cents ducats, faisant deux mille livres de France, et l'on conçoit qu'un si beau présent fut accepté par le gouverneur qui en remercia la ville (2).

Nous retrouvons encore plusieurs fois le maréchal de Gramont au siège de son gouvernement où il paraissait beaucoup se plaisir. Il aimait surtout les repas qui lui

(1) Archives de Bayonne, BB. 24.

(2) Archives de Bayonne, BB. 24.

étaient offerts par le Corps de ville, car nous en trouvons de nombreuses traces dans nos archives. Nous nous bornerons à citer deux de ces repas dont le menu substantiel mérite d'être signalé. Le premier de ces banquets, donné le 30 juillet 1674, coûte à la ville 617 livres, et on y remarque, 4 paires de dindons, 13 paires de poulardes, 5 paires de poules, « 2 paires de poulastres » 22 paires de pigeons, dix douzaines d'œufs. « du poutiron », 6 paires de Hallebrans, 4 jambons, 23 paires de poulets, 1 paire d'oisons, des petits oiseaux, 2 cochons de lait, 6 paires d'ortolans, 12 paires de pigeons de Dax, 4 cuisses d'oies, des cailles, 9 tortues, des pieds de cochon, etc., ainsi que 8 grains d'ambre gris (1). Le dernier repas offert par la ville au maréchal de Gramont, lui fut donné dans la maison du premier échevin Fabien de Bruix. Et nous disons le dernier repas, car il mourut peu d'années après au Château Vieux de Bayonne, siège de son gouvernement (2).

Quelque temps auparavant, vers 1650, la duchesse de Gramont étant venue à Bayonne, il lui fut offert, ainsi qu'à Madame d'Artagnan, une collation qui revient à la somme de 394 livres 4 sous 3 deniers. Mais nous passerons rapidement sur toutes ces dépenses et ces entrées, qui sont,

(1) Archives de Bayonne, CC. 315.

(2) Ce repas était ainsi composé. — Un potage de six paires de pigeons, garni de riz de veau, artichauts, en demi bisque. — Un autre potage de 6 paires de poulets farcis et garnis d'andouillettes. — Un autre potage de chapon à la santé. — Un coq d'Inde à la daube. — Une marinade de poulets. — Un pot pourri de poules. — Une grande tourtière de pigeons garnie de truffes. — Artichauts et mouquerons. — Une longe de veau en ragout. — Cinq perdreaux et cinq levrauts — 12 paires de poulets de grains rôtis. — Huit dindons. — 12 paires de cailles. — 12 paires de tourtes. — 12 paires de pigeons gras. — Un bassin de gelee et un autre bassin de blanc manger. — 8 tortues. — Un jambon en carbonade. — 24 paires d'ortolans. — Pois verts, etc. Total, 274 livres. (Archives de Bayonne, CC. 315).

à peu de choses près, les mêmes, ne variant que par les personnages, toujours de la famille de Gramont, et nous terminerons cette étude par le récit du séjour et des fêtes données à la duchesse de Gramont, sœur du duc de Choiseul, en 1770. La ville s'émut beaucoup de la visite prochaine de cette grande dame, car elle espérait obtenir ce qu'elle désirait par sa puissante protection, aussi fut-il résolu de lui faire une réception extraordinaire.

La duchesse venait de faire une station à Barèges, et, de Peyrehorade, se rendit par eau à Bayonne, où elle débarqua aux Allées-Boufflers, le lundi 10 septembre 1770, à six heures du soir. Elle y fut saluée par le Corps de ville en robes de cérémonie. Deux députés étaient allés la recevoir à Peyrehorade, et Bayonne lui avait même envoyé son canot. Mais ce qui importait le plus au Corps de ville était une certaine affaire relative aux anciens murs de la ville et pour laquelle il espérait bien obtenir la protection de la sœur du puissant ministre.

Le Corps de ville, prévenu que la duchesse de Gramont devait partir de Pau le 8 septembre pour aller coucher à Bidache, lui députa les échevins Verdier et Donat et les notables Darguibel et d'Hospital, pour aller à Peyrehorade lui offrir le canot de la ville. La duchesse y arriva le 8 septembre, à quatre heures après-midi, et M. Donat lui ayant présenté les compliments de la ville, lui fit un discours que, par un caprice inexplicable, il refusa plus tard de remettre au Corps qui le lui demanda pour l'insérer dans sa relation officielle. La duchesse lui répondit avec bonté et s'embarqua vers cinq heures en compagnie de l'évêque de Lavaur, de la comtesse de Boisselin, chanoinesse de Nancy, sa sœur, Mademoiselle du Hamel, nièce du duc de Choiseul, le comte et la comtesse de

Brienne, le vicomte de Sarlabous, l'abbé Colbert, grand vicaire de Toulouse, et M. Lefébure. Il y avait trois chaloupes destinées à la suite de la duchesse, une, en particulier, pour la chaise à porteurs que la ville avait envoyée à Bidache, et un bateau couvert pour les bagages. Elle arriva vers huit heures du soir, quoique le temps eut été orageux et la marée contraire. Elle partit de Bidache le lendemain à onze heures et fût diner à Montpellier, où elle s'embarqua vers trois heures et demie pour arriver à Bayonne.

Le débarquement dut avoir lieu aux Allées de Boufflers, car on voulait éviter l'encombrement du pont St-Esprit, qui était embarrassé par les câbles des pontons qui formaient le pont provisoire, l'autre ayant été enlevé peu de jours auparavant par une crue extraordinaire. La ville avait fait préparer le point de débarquement et l'avait orné en y faisant planter une douzaine de jeunes pins entrelacés de lauriers afin de fixer le lieu du débarquement, et former en même temps une sorte de barrière à la foule.

La garde du Réduit était sous les armes à l'entrée des Allées de Boufflers, ainsi que toutes les troupes bourgeoises commandées par M. Dubagon, faisant fonctions de lieutenant-colonel. Les troupes étaient rangées sur deux lignes, depuis le Réduit jusqu'à l'entrée des Allées-Marines, où la duchesse devait aboutir en débarquant. La même troupe avait reçu l'ordre de se former ensuite depuis ce point jusqu'à la maison de M. Nogué où son logement était préparé. Une garde d'honneur de cinquante hommes, avec le drapeau blanc, était commandée par M. Geoffray Lafretté, ancien échevin, et M. Bergeret, en qualité de lieutenant.

Vers cinq heures et demie, les signaux que la ville avait fait placer sur l'Adour, ainsi que le canon de la porte de Mousserolles ayant annoncé que le canot qui conduisait la duchesse était en vue, le comte de l'Hospital se rendit sur la grève de l'allée de Boufflers, suivi de tous les officiers de la garnison. Les magistrats prirent leurs robes dans la maison de M. Bacqueville et, accompagnés de tous les notables qu'ils avaient invités, se rendirent sur le même point. Peu de temps après, la duchesse débarqua au bruit d'une deuxième salve d'artillerie. Le comte de l'Hospital lui offrit la main à la sortie du canot, et lui ayant présenté les magistrats, le maire lui offrit les clés de la ville sur un bassin d'argent recouvert de taffetas jaune, et après lui avoir présenté ses respects et ceux de tout le Corps, il lui dit :

« Madame,

« L'hommage que vous offre la ville de Bayonne est le tribut du devoir et du sentiment. Nous respectons en vous le sang de vos ayeux, la sœur d'un ministre que la France choisit et que l'Europe admire; le nom que vous portés nous est précieux, c'est celui de tous nos gouverneurs depuis Henri IV. C'est même avant cette époque le nom de plusieurs maires de cette ville, qui n'ont pas dédaigné d'être à la tête de notre Corps. Votre protection, Madame, dont nous avons déjà ressenti les effets, est, ainsi que celle de votre famille auguste, un bien héréditaire que nous transmettrons à nos neveux avec les sentiments que nous inspirent notre zèle et notre respect ».

La duchesse parut sensible à l'accueil fait par la ville et répondit de la manière la plus obligeante. Le maire remit les clés à M. Cazelat, capitaine des gardes du gouvernement, qui les porta chez M. Nogué. La duchesse de Gra-

mont monta dans sa chaise à porteurs, ainsi que les dames qui l'accompagnaient, et fut partout saluée par les officiers et drapeaux de la garde bourgeoise. Les magistrats, ayant quitté leurs robes où ils les avaient prises, se hâtèrent de joindre la gouvernante, qui avait mis pied à terre à l'entrée de la place de Gramont, pour se rendre aux Allées Marines, où M. Cazenave fit lancer un navire auquel l'aimable duchesse voulut bien donner son nom. En ce moment le bastion du nord et la citadelle tirèrent une salve, et plusieurs personnes de marque furent présentées à Madame de Gramont, qui se retira chez elle, aussitôt que la navire fut mis à l'eau. Avant d'entrer dans l'appartement, la duchesse voulut faire une visite à l'évêque qu'elle rencontra venant au devant, et qui, la priant de revenir sur ses pas l'accompagna chez elle, suivi de deux députés du chapitre. M. de Nogué lui donna un grand dîner avec concert de musique, et pendant ce temps, la ville faisait aussi tirer des fusées sur la rivière.

Le lendemain à midi, la gouvernante reçut les visites de cérémonie dans l'ordre suivant : M. le Prêtre, major de St-Jean-Pied-de-Port, qui la harangua à la tête de la députation du royaume de Navarre composée des trois corps. Le syndic et les députés du pays de Labourt, le maire de Saint-Jean-de-Luz lui firent leur révérence. Puis vint M. de Hureaux à la tête du sénéchal, des hommes des châteaux et du Réduit. M. de Laborde, lieutenant général de l'Amirauté, fit sa harangue à la tête de son Corps, et, après lui, le principal du collège.

Plusieurs personnes de marque furent présentées à la duchesse, ainsi que quelques dames qui devaient dîner avec elle, à l'Evêché. Au moment où l'on allait se mettre à table, Madame de Gramont dit au comte de l'Hospital

qu'elle voulait juger par elle-même des sujets de plainte que les magistrats avaient contre le génie, et qu'elle serait bien aise que M. de Pinsun, ingénieur en chef, et le maire, vinssent avec elle sur les lieux pour discuter le fait.

Le maire demanda à la duchesse de Gramont la permission de lui offrir le présent d'honneur de la part de la ville, ce qu'elle voulut bien accepter, ajoutant qu'elle en était flattée, et qu'elle recevrait toujours avec plaisir ce qui lui venait d'une ville où on lui faisait un accueil aussi prévenant et aussi agréable. Le présent consistait suivant l'usage, en quatre services magnifiques de linge de table du pays, renfermés dans une caisse de bois d'acajou, ornée des armes de la ville, sculptées et dorées. Le maire lui en présenta lui-même les clés (1).

E. DUCÈRE.

(A continuer).

(1) Ces quatre services de table coûtèrent 803 livres. (Archives de Bayonne, CC. 722).

LE PAYS DE LABOURD

AVANT 1789

PREMIÈRE PARTIE

LES BAILLIS DE LABOURD

(Suite)

FRATIN DE FARGIS est le premier témoin de l'enquête de 1311, et il nous apprend lui-même qu'une première fois il a été bailli de Labourd, « pendant dix ans continus, avant la guerre de Gascogne », et qu'il l'était aussi « quand cette guerre commença ».

La guerre de Gascogne fut provoquée par la confiscation de cette province opérée par Philippe le Bel au préjudice du roi d'Angleterre, en l'année 1294. C'est donc avant cette date qu'il faut placer l'entrée en fonctions de Fratin de Fargis. Mais comme nous verrons tout à l'heure que Brasco de Tardetz était déjà bailli en 1289, on se trouve obligé de donner au premier baillage de Fratin de Fargis les dates approximatives de 1278 à 1289.

C'est pendant cette période que les habitants d'Anglet et de Biarritz obtinrent un privilège, que l'on doit citer comme une curieuse application du droit de pêche tel que le comprenait le droit féodal. Depuis la disparition des anciens vicomtes de Labourd, le roi exerçait dans notre pays tous les droits particuliers qui appartenaient ailleurs à des seigneurs locaux, droit de péage, droit de pacage, droit d'affouage, droit de garenne, de four, de moulin, droit de pêche. En vertu de ce dernier, Edouard I^{er} concéda, le 8 juin 1281, aux habitants d'Anglet et de Biarritz une charte qui leur confirmait la permission dont il jouissait déjà, « de pêcher les baleines, baleinaux, et cachalots, « tant mâles que femelles, à la condition de payer pour

« chacun de ces poissons, au roi et à ses héritiers, 15
« livres morlanes entre les mains du châtelain de
« Bayonne, pour l'œuvre du roi audit Bayonne, et cela
« dans les quinze jours de la capture desdits poissons. Il
« est en outre convenu que lorsque le roi ou ses héritiers
« seront en Gascogne, ils pourront recevoir, au lieu d'ar
« gent, une baleine, dont la valeur sera appréciée par
« quatre prudhommes légitimes, bourgeois de Bayonne.
« En conséquence, injonction est faite à tous les baillis
« royaux de Gascogne de garder et observer inviolable-
« ment ladite convention ». (*Rôles Gascons*, II, n° 479).

BRASCO DE TARDETZ, sergent royal, est nommé pour la première fois, dans un texte du 29 juillet 1289, mais tout porte à croire qu'il était bailli de Labourd dès le commencement de cette année ; on trouve en effet dans les *Rôles Gascons*, pour les premiers mois de 1289, une longue série d'actes royaux qui laissent deviner que les fonctionnaires chargés d'administrer notre province venaient d'être intégralement renouvelés.

Edouard I^{er} touchait au terme de son séjour en France, et travaillait à régler toutes choses avant son départ. D'abord il choisit un de ses proches parents, Maurice de Craon, pour en faire son lieutenant et le gouverneur de ses provinces françaises. Il confirme le chevalier John de Havering dans la charge de Sénéchal de Gascogne ; il nomme Hélié de Caupenne châtelain de la Soule, Pierre d'Assarit châtelain de Bayonne et maire de cette ville.

Edouard se préoccupe aussi d'assurer la police et la sécurité dans le pays qu'il va bientôt quitter. Il décide la création d'un château fort au bord du Gave, en face de Peyrehorade, sur la rive appelée jusque-là *Auria mala*, où des crimes et des attentats se commettaient fréquemment.

L'emplacement en fut donné par les moines Prémontrés de l'abbaye d'Arthous. En échange, le roi leur accorde le droit de pacage sur les terres incultes de la Soule et du Labourd, avec dispense de tout péage. Ce château fut achevé quelques années après, par le sénéchal John de Hastings. Il reçut le nom de ce dernier et fut appelé le château d'Hastingues. (*Rôles Gascons*, II, nos 1418, 1419).

Avant de s'éloigner de la Gascogne, le roi d'Angleterre, en politique avisé ne voulait pas laisser des mécontents derrière lui, et presque chaque jour quelque mesure de faveur est prise par ce prince, soit pour les membres influents de la noblesse ou du clergé, soit pour les gens du menu peuple.

Pour ne citer que les actes intéressant notre région, le 1^{er} juin 1289 il écrit à son bailli de Labourd : « Nous vous défendons de molester Bernard de Garro, écuyer, et d'empêcher qu'il ne possède en paix la terre et la maison de Serburna, tant qu'il restera soumis et obéissant à nous et à notre bailli de Labourd ». (*Rôles Gascons*, II, n° 1593). Bernard de Garro était l'arrière successeur d'Amigot de Garro, dont j'ai parlé plus haut, mais il n'avait pas sa turbulence ; c'était un vassal fidèle et un militaire de valeur qui avait pris part à la croisade.

Le 2 juin, le roi écrit à ses officiers de Gascogne : « Sachez que puisque Garcias Arnald d'Espelette, a construit sans notre autorisation une maison forte à Sare, au lieu dit Arizmendy, nous, par grâce spéciale, lui avons remis cette transgression, et lui permettons de garder la maison ainsi construite, sans aucune contestation ; pourvu qu'à l'avenir, il reste fidèlement sous notre autorité, et nous remette cette maison quand besoin sera, et que nous l'exigerons ». (*Rôles Gascons*, II, n° 1685). Ce Garsias Arnald était probablement un cadet d'Espelette, devenu (par

alliance ou succession) chef de la famille de Lahet, à Sare. Les Lahet et les d'Espelette descendaient de ces anciens barons de Labourd, qui avaient autrefois composé la Cour vicomtale du pays. (Jaurgain, *Généalogie d'Espelette*, pp. 5, 7, 9).

Le 3 juin, le roi mande encore à son *bailli de Labourd* : de ne pas permettre à Guillaume Arnaud de Saut, gentil-homme (*domicellus*), de bâtir une nouvelle maison forte à Hasparren, bien que le roi, précédemment, lui en ait donné l'autorisation, le croyant propriétaire du terrain. « Mais, ajoute la lettre, puisque ce terrain est en litige entre lui et Pierre Arnaud de Saut, son cousin, notre intention n'a jamais été de porter préjudice à quelqu'un par notre autorisation ». (*Rôles Gascons*, II, nos 1348, 1628). On voit que l'esprit d'inimitié était héréditaire dans la famille de Saut. Les deux cousins dont il s'agit ici descendaient de Pierre Arnald de Saut, qui était resté en définitive seigneur de Saut et seigneur de St-Pé. Pierre Arnaud avait hérité du château de St-Pé, mais prétendait avoir des droits sur le domaine de Saut. Guillaume Arnaud, resté à Hasparren, réussit à établir son droit exclusif de propriété et put bâtir quelque temps après la nouvelle maison forte, qui prit le nom de Saut Neuf. Ce château existe encore à Hasparren ; il est situé sur une hauteur, dans le quartier de Celhay. Saut le Vieux, qui se trouvait dans le bas, a disparu depuis longtemps. (Jaurgain, *Vasconie*, II, pp. 512, 513).

Edouard songe aussi au Chapitre de Bayonne : par Lettres patentes du 7 juin 1289, il prend ses membres sous sa protection, et enjoint au sénéchal de Gascogne, au *bailli de Gosse et à celui de Labourd* de défendre énergiquement (*viriliter*) leurs droits et tous les biens qu'ils possèdent. (*Rôles Gascons*, II, n° 1746). Cette mention spéciale du *bailli de Gosse* s'explique par cette circonstance que le Chapitre

de notre ville possédait de nombreuses redevances et des revenus territoriaux non seulement dans le pays de Labourd, mais aussi dans le pays des Landes. On en trouve le détail dans le *Livre d'Or de Bayonne*.

Suivant toute apparence ce témoignage royal de protection accordé à notre Chapitre avait été obtenu par Pierre Arnaud de Vic, chanoine de Bayonne et secrétaire (*clericus*) du roi. Edouard I^{er} avait mis en lui toute sa confiance et l'avait initié à toutes les affaires qui regardaient notre région. Un autre clerc partageait cette faveur du roi ; c'était Arnaut Guilhem de Sensac, du diocèse de Dax. Pour le récompenser des services qu'il en avait reçus, Edouard I^{er}, le 2 mai 1289, lui concède le droit d'avoir une nasse, pachère, ou pêcherie, sur la rivière la Nive, près du lieu appelé port de Bériots (à Ustaritz) à la condition de laisser un passage suffisant pour la navigation et de payer chaque année, le jour de Noël, cinq sous bordelais au prévôt royal de Bayonne. Mandement est donné au sénéchal de Gascogne, *et au bailli de Labourd*, de défendre Arnaut Guilhem de Sensac et ses héritiers contre toute injure ou violence qui serait faite à ses droits, et de punir d'une amende de 60 sols morlans ceux qui pêcheraient dans les decs ou limites de sa concession (*Rôles Gascons*, II, 1440).

En même temps qu'il accordait ces faveurs aux membres de la noblesse et du chapitre, le monarque anglais ne perdait pas de vue les plaintes des pêcheurs de Biarritz et des autres habitants du pays, au sujet du droit de *coutume*. On appelait ainsi un péage prélevé par le prévôt royal de Bayonne sur tous les animaux et toutes les denrées qui entraient ou sortaient par les portes de la ville. En vertu d'un privilège remontant à Guilhem X, ancien duc d'Aqui-

taine, les habitants de Bayonne étaient exempts de ce droit. Les Labourdins prétendaient que puisque Bayonne était situé dans la terre de Labourd, le même privilège devait s'étendre au pays tout entier ; qu'ils étaient, eux, des voisins de Bayonne et non des étrangers soumis au paiement du droit. Voulant savoir ce que ces réclamations pouvaient avoir de fondé, Edouard I^{er} prescrivit une enquête qu'il fit faire à Bayonne par Pierre Arnaud de Vic et deux autres commissaires. Elle aboutit aux conclusions suivantes :

En vertu des usages antérieurement pratiqués les gens de Labourd ne devaient pas la *coutume* pour les poissons qu'ils prenaient dans leurs pinasses et qu'ils venaient vendre à Bayonne. Ils ne la devaient pas non plus pour les bestiaux qu'ils nourrissaient dans leurs demeures ni pour les cuirs en provenant. Au contraire, ils devaient le péage pour toutes les denrées qu'ils vendaient ou achetaient en ville ; ils le devaient aussi pour la traversée des pourceaux qu'ils allaient faire paitre du côté des Landes, dans les terres de Gosse et de Seignaux et qu'ils ramenaient ensuite sans les avoir vendus. Edouard ratifia et confirma ces conclusions le 24 avril 1289. (*Rôles Gascons*, II, n° 1438).

En même temps il enjoignait au bailli de Labourd de ne pas obliger les habitants de Biarritz à comparaitre devant la Cour du baillage, durant le temps de la pêche de la baleine, hors le cas où une plainte formelle lui serait adressée contre eux.

On voit par là que ce prince, sans cesser d'être bienveillant pour ses sujets, entendait maintenir dans leur intégrité tous les droits de la couronne. Le document qui suit en est la preuve. Le 29 juin de la même année, il écrivait d'Abbeville aux habitants d'Ainhoa qui manifestaient sans

doute quelque indépendance : « Vous savez bien que votre village est situé dans notre terre de Labourd, que vous jouissez des fors et coutumes de cette terre, comme vos ancêtres l'ont fait de toute antiquité, et que jusqu'à présent vos seigneurs nous ont toujours reconnus pour Seigneurs souverains, nous et nos prédécesseurs ; c'est pourquoi nous vous requérons instamment, et néanmoins vous mandons d'être, en toutes choses, obéissants et déférents à notre bailli de Labourd et non à aucun autre, comme vous l'avez été à Gonsalvo-Juanhitz, chevalier, votre ancien seigneur, et à ses prédécesseurs. Et sachez que nous avons ordonné à notre dit bailli de vous garder, conserver et maintenir dans les lois, coutumes et libertés de notre terre de Labourd, tant que vous nous serez fidèles ». (*Rôles Gascons*, II, n° 1193).

Le même jour, Edouard écrivait encore : « Nous avons autorisé Brasco de Tardetz, notre sergent, bailli de notre terre de Labourd, à établir dans ladite terre, avec le conseil de notre clerc, Maître Pierre Arnaud de Vic, des forgerons et des ouvriers fabriquant le fer ; en leur concédant en notre nom la faculté de prendre le bois pour leur travail dans nos forêts et nos futaies, et le blé pour leur entretien dans notre ville de Bayonne, dans toute la Gascogne, et ailleurs, moyennant un revenu certain et annuel convenu avec eux à notre profit, et autres conditions qui lui paraîtront convenables. Et nous voulons que tous les pactes et accords passés entre ledit Brasco et lesdits forgerons, s'ils sont revêtus des sceaux de notre clerc surnommé et du bailli, demeurent fermes et stables pendant cinq ans, et même au delà, si notre sénéchal de Gascogne le juge à propos. » (*Rôles Gascons*, II, n° 1215).

L'établissement de ces forges avait évidemment pour

but d'utiliser les vastes étendues de bois qui couvraient alors notre pays. Il n'y a jamais eu de fer dans le Labourd ; mais on en trouve dans les Landes et dans le pays Basque Espagnol. Les forges dont il est parlé ici devaient donc employer des minerais étrangers ; mais, en revanche, elles trouvaient sur place tout le bois nécessaire à leur consommation.

Brasco de Tardetz était encore bailli de Labourd en 1310, et il est mentionné comme tel dans un acte du *Livre d'Or de Bayonne*, qui porte cette date. Il faut en conclure qu'il a été bailli à deux reprises différentes, car nous avons vu précédemment que Fratin de Fargis occupait la charge en 1294.

C'est donc probablement sous l'administration de Brasco de Tardetz que fut passé un acte des plus intéressants pour l'histoire du droit criminel ; c'est un véritable traité d'extradition intervenu, en 1308, entre notre pays et la Navarre. (Archives de Bayonne, AA. 11).

Tous les habitants du Labourd, y est-il dit, ou des autres parties de la Gascogne, accusés de meurtres et réfugiés en Navarre, seront remis, sur sa demande, au sénéchal de Gascogne, ou à l'un de ses baillis. Et les meurtriers navarrais, réfugiés en Gascogne, seront remis aux officiers du roi de Navarre. De même pour les larrons et voleurs de grands chemins. — Les Navarrais, convaincus de crimes commis en Labourd ou en Gascogne, seront punis en Navarre, comme aussi les malfaiteurs gascons seront punis dans leur pays pour les crimes qu'ils auraient commis en Navarre. — Afin d'empêcher la formation des troupes de pillards et de bandits, défense est faite à tout villain et fils de villain d'aller en armes en compagnie des gens de haut parage, sous peine d'arrestation par le bailli

et d'une amende de 65 sous morlans. — Les chevaliers ne pourront amener en voyage que quatre compagnons ; les gentilhommes, trois ; les dames des chevaliers, trois ; celles des gentilhommes, deux ; sous peine d'une amende de 66 sous. — Même peine pour ceux qui exigeraient, sans droit, l'albergade ; et ceux qui, par frayeur, subiraient cette exigence. — Les amendes seront converties en prison pour les récalcitrants, et le bailli comptera un jour de prison pour un sou de morlaas. — Ordre est donné à tous les bannis d'évacuer dans les 30 jours le territoire des deux pays ; passé ce délai, ils seront livrés à leurs magistrats respectifs. — Quiconque cachera sciemment un banni, sera puni lui-même du bannissement. (Balasque, III, p. 509).

Ce traité fut conclu le 12 mars 1308, entre Guy Ferrier, nouveau sénéchal de Gascogne et Johan de Jomulhe, gouverneur de Navarre. Il avait pour but de mettre un terme aux actes continuels de violence et de brigandage qui se commettaient dans les deux pays avec une entière impunité. Les coupables, en effet, échappaient à toute poursuite en passant la frontière. Ceux qui étaient bannis d'un côté venaient se réfugier de l'autre en parfaite assurance. La guerre de Gascogne avait encore augmenté ces désordres, qui avaient souvent pour auteurs les membres de la noblesse, en face desquels les baillis, n'ayant que la basse justice et dépourvus du droit de punir les grands criminels se trouvaient impuissants.

FRATIN DE FARGIS, était encore bailli de Labourd au moment de l'enquête de 1311 ; ce devait être la troisième fois qu'il remplissait cette fonction. Dans cette même enquête, un des témoins déclare que trois ans auparavant

le bailli était Lupus L..., ce personnage serait peut-être Arnaut Loup de la Lanne (en latin *Lupus Lannæ*), notable bayonnais qui se trouva très mêlé aux multiples événements de cette époque.

Cette succession régulière des baillis de Labourd semble indiquer que malgré la guerre de Gascogne et malgré la saisie féodale prononcée par Philippe-le-Bel, l'administration anglaise s'était maintenue dans notre contrée. Cependant le roi de France avait nommé Jean de Burlac son sénéchal de Gascogne, et il avait donné la mairie de Bayonne à un de ses partisans Raymond Bernard de Durfort. Mais les Bayonnais n'acceptèrent pas ce changement de régime et rappelèrent bientôt les officiers du roi d'Angleterre qui firent de notre ville la base de leurs opérations militaires contre Dax et le pays des Landes. (Balasque, II, p. 534).

La permanence des baillis anglais en Labourd permet de croire que l'exemple des Bayonnais fut suivi par les habitants du haut pays, et que l'occupation française de la Gascogne n'avait pas dépassé le cours de l'Adour.

Néanmoins cette occupation et la guerre qui en était résultée avaient jeté la plus grande confusion sur la nature et l'étendue des droits que le roi d'Angleterre possédait en Labourd. Des usurpations avaient été commises ; des plaintes s'étaient élevées contre les concessions accordées autrefois par Edouard I^{er}. Ce prince était mort en 1307 ; Edouard II, son successeur, voulant mettre fin à cette situation incertaine, ordonna l'enquête dont j'ai déjà parlé, et qui eut lieu à Bayonne le vendredi après, le 25 mars 1311. M. Balasque, dans ses *Etudes historiques* (t. II, p. 305, 691) a publié en entier le procès-verbal de cette enquête. Je me contenterai d'en faire ici le résumé, et de

dire en quelques lignes ce qu'elle nous apprend sur l'administration du pays de Labourd, sur les droits du roi, des gentilshommes et des habitants, et sur les attributions du bailli. C'est encore le chanoine Pierre Arnaud de Vic qui fut chargé de procéder à cette enquête avec le concours de Hugo Huguelin, connétable de Bordeaux.

La terre de Labourd, disent les témoins cités, appartient directement au roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine. Tous les possesseurs du sol, soit les nobles, soit les non nobles, sont feudataires du roi. Les eaux, forêts, landes et vacants (appelés dans le pays *herems*) sont la propriété exclusive du roi ; on ne peut y bâtir qu'avec l'autorisation du bailli, son représentant.

Par exception, la paroisse d'Espelette appartient tout entière au seigneur dudit lieu ; la paroisse de Macaye appartient au seigneur de Pagandure ; à Hasparren, un vacant de peu d'importance appartient à Pierre Arnaud de Saut.

Le roi possède en propre le château d'Ustaritz. Il a seul la justice pleine et entière, haute et basse, sur les nobles et les non nobles, sur les seigneurs d'héritages et sur leurs tenanciers.

Les habitants ont un droit d'usage sur les landes et forêts ; ils peuvent y mener paître leurs bestiaux ; ils peuvent y prendre le bois nécessaire à leurs besoins et à l'entretien de leurs maisons. Mais si l'on y mène des animaux étrangers, le bailli peut prendre, pour le roi, la vache la meilleure, ou bien un pourceau sur cinq.

En retour, les habitants doivent au roi le service militaire *d'ost et de chevauchée* par tout le duché d'Aquitaine ; à leurs frais jusqu'au port de Caulas (1) ; mais au delà,

(1) Probablement *Caule*, dans les Landes, commune de *Saint-Julien-en-Born*,

aux frais du roi. La durée du service est de quarante jours. Chaque maison habitée (*hospicium*) doit payer une redevance annuelle, appelée *servicium*. Tous les habitants du pays sont les hommes du roi.

Il y a en Labourd soixante maisons nobles dont les seigneurs (*domicelli*) doivent au roi : — le service de cour (c'est-à-dire l'assistance à la Cour du baillage) ; — le service militaire d'une façon illimitée ; — l'*albergade*, convertie pour eux en une taxe annuelle de deux sous six deniers morlans. Aucun seigneur ne peut bâtir une maison forte sans la permission du roi.

Le bailli jouit du droit d'albergade et du droit d'affouage. En vertu du premier, il peut se faire héberger chez tous les habitants, chaque fois qu'il le juge à propos, avec la suite qui l'accompagne. Les témoins de l'enquête déclarent tous que ce droit est excessif, et qu'il vaudrait mieux le convertir en argent. — En vertu du droit d'affouage, c'est le bailli qui devait allumer le premier feu dans toute maison nouvelle.

Les taxes perçues par le bailli pour le trésor du roi sont les suivantes ; — le *servicium* des maisons occupées par les habitants ; — l'*albergade* due par les gentilshommes ; — le quart des revenus du moulin d'Ustaritz ; — les droits de justice, amendes et condamnations prononcées par le bailli. — Le produit annuel de toutes ces taxes peut donner cent livres morlaas (environ 3,800 fr.)

Les droits de justice, disent encore les témoins, sont annuellement affermés pour 300 livres bordelaises, mais ce chiffre est exagéré de moitié. Avant la guerre de Gascogne il était de 75 livres morlanes, « et alors le pays et

non loin de Mimizan. Il y avait jadis, en cet endroit, un petit port de mer, aujourd'hui envahi par les sables.

les gens étaient bien gouvernés ». Un document rapporté par Planthion (*Privilèges de Labourd*, p. 2), nous apprend que, suivant le vœu formulé par les témoins de l'enquête, l'albergade du bailli fut remplacée par une redevance annuelle de six sous morlans que lui payait chaque maison.

Tels sont les résultats de l'enquête de 1311. Ils établissent dans leur ensemble que le pays de Labourd possédait un régime politique spécial, tout à fait exceptionnel pour l'époque. C'était un pays de franc alleu, où la terre et les hommes étaient libres, affranchis de toute sujétion aux gentilshommes locaux, et placés sous l'autorité directe et immédiate du roi, sans aucun intermédiaire. C'est exclusivement au nom du roi que les impôts étaient perçus et que la justice était administrée ; et si certaines redevances rappelaient, par leur nom ou leur nature, l'esprit de la féodalité, cependant le mécanisme et le gouvernement féodal n'existaient pas sur ce territoire. Les nobles n'y avaient aucune juridiction ni aucuns privilèges politiques ; ils n'étaient en réalité que des propriétaires fonciers un peu plus importants que les autres, mais n'ayant d'autres revenus que le produit de leurs terres. Comme les terres du Labourd n'ont jamais été bien fertiles, et que chaque maison noble avait fort peu d'étendue (il y en avait souvent plusieurs dans une seule paroisse), les revenus de ces gentilshommes devaient être fort restreints et leur position de fortune très modeste.

Je pense qu'il faut attribuer à ce défaut de richesse la disparition, dont j'ai déjà parlé, de presque toutes les familles seigneuriales. Il est regrettable que l'enquête de 1311 n'ait pas énuméré les soixante maisons nobles qui existaient alors dans notre pays. Comme elles s'éteignirent peu à peu dans l'obscurité, peut-être dans la pauvreté,

il serait impossible aujourd'hui d'en rétablir la série exacte et complète. Les familles qui se maintinrent, comme celles de Saut, de Garro, de Haïtce, d'Espelette, d'Urtubie, de Lahet et de Saint-Pé, avaient contracté des alliances avec des maisons de Navarre ou des Landes ; par l'effet de ces alliances, elles avaient pu ajouter à leurs terres de Labourd des domaines plus étendus, et plus productifs, situés dans des pays de régime féodal.

Ce que j'ai dit de ce régime pour le pays de Labourd ne s'appliquait pas aux paroisses d'Espelette et de Macaye. Celle-ci appartenait à la famille de Pagandure, qui ne tarda pas à s'allier et se fondre avec la famille des Belzunce, seigneurs de Méharin en Basse Navarre. Les Belzunce sont toujours restés étrangers aux événements du Labourd, et leur juridiction sur Macaye ne fut jamais bien lourde ni bien prononcée.

Espelette formait une baronnie appartenant à la famille d'Ezpeleta, et le régime féodal y fonctionnait avec toutes ses conséquences. Cette situation locale, unique dans le Labourd, a duré jusqu'en 1695, époque à laquelle la baronne Juliane d'Ezpeleta mourut sans héritiers, après avoir légué son château et ses terres aux habitants de la paroisse.

MARTIN DE HIRIGOYEN, gentilhomme labourdin, était seigneur de la maison noble de Hirigoyen, à Ustaritz. C'est un des principaux témoins de l'enquête de 1311, relatée ci-dessus (1). Il était alors âgé de 70 ans et devait être fils d'Arnaud de Hirigoyen, qui, en 1256, avait engagé au

(1) Dans la copie qu'il a donnée de cette enquête, M. Balasque appelle ce témoin *Martin de Hirigoitya*. L'examen du manuscrit me fait croire que c'est une mauvaise lecture.

Chapitre de Bayonne, toutes les dîmes qui lui étaient dues à Ustaritz (*Livre d'Or de Bayonne*, p. 162).

Martin de Hirigoyen était bailli de Labourd en 1312, et comme tel se trouva impliqué, avec un nombre considérable de gentilshommes gascons, béarnais et basques, dans une poursuite ordonnée contre eux par le roi de France. En sa qualité de seigneur suzerain, Philippe-le-Bel prétendait que tous les appels de la sénéchaussée de Gascogne devaient être portés devant son conseil. Fondée ou non, cette prétention servait à point l'ambition de certains barons, avides d'indépendance, pour tenir en échec les sénéchaux anglais. Tel était le cas d'Amanieu, sire d'Albret. Justement préoccupé de ses menées incessantes et de ses actes de rébellion plus ou moins dissimulés, le sénéchal Johan de Ferrière le cita devant la cour de Gascogne, et, sur son refus de comparaître, il marcha contre lui et occupa militairement ses domaines. Amanieu fit appel au roi de France et lui dénonça comme coupables d'exactions le sénéchal et tous les officiers de Gascogne qui lui étaient soumis. (Balasque, III, p. 87).

Philippe-le-Bel mit cette affaire entre les mains de ses légistes. Au mois d'octobre 1312, une commission composée de Yves de Landunac, docteur en droit, Guillaume Seigner, Johan d'Arpadelle et Hugues de Carolles, jurisconsultes, se rendit à Agen et ouvrit une enquête contre Johan de Ferrière, sénéchal de Gascogne, Odon de Miossens, châtelain de Mauléon, Raymond de Miossens, son lieutenant, Martin de Hirigoyen, bailli de Labourd, Loup Bergoinh de Bordeu, prévôt de Bayonne, Pierre Arnaud, seigneur de Tardetz, Bernard de Béarn, le seigneur d'Aussuruc, Martin de Domezain et plusieurs autres. L'enquête aboutit, le 4 janvier suivant, à une sentence de

défaut qui condamnait au bannissement les principaux seigneurs incriminés dans cette affaire. (Jaurgain, *Châtelains de Mauldon*, § ix).

Cette sentence ne pouvait atteindre Ferrière, qui était mort au cours de son expédition militaire. Les autres condamnés sollicitèrent l'intervention d'Edouard II, qui obtint en leur faveur du roi de France des Lettres de grâce et d'entière rémission. (Balasque, III, p. 89).

Martin de Hirigoyen laissa pour héritière une fille, mariée à Pierre Arnaud de Saut, troisième fils de cet Arnaud Guillaume, qui avait construit le château de Saut Neuf, d'Hasparren. Suivant l'usage constant du Pays Basque, Pierre Arnaud, devenu par son mariage *seigneur adventice* de Hirigoyen, prit le nom de la maison où il était entré, et le transmit à ses descendants. (Jaurgain, *Vasconie*, II, p. 314).

Quelques années auparavant, un autre membre de la famille de Saut était devenu de la même façon seigneur de Haïtce, à Ustaritz, en épousant l'héritière de cette maison noble, dont l'un des fils, Sanz de Haïtce, avait occupé, pendant vingt ans, le siège épiscopal de Bayonne (de 1259 à 1279).

LOUP BERGOINH DE BORDEU, était un bourgeois de Morlaàs serviteur dévoué de Gaston de Moncade, vicomte de Béarn. Celui-ci l'avait préposé à la garde du château d'Orthez et plus tard il en fit un de ses exécuteurs testamentaires. Après la mort de Gaston, le roi d'Angleterre, l'attacha à son service, et lui fit rembourser sur le trésor royal, mille livres morlanes et 2000 livres bordelaises que le vicomte de Béarn lui avait empruntées (1), plein de

(1) *Rôles Gascons* II, n° 1257, 1803.

confiance dans sa fidélité et dans ses qualités d'administrateur, le roi lui donna pour mission de ramener un peu d'ordre et de calme dans notre ville et dans notre contrée. C'est ainsi que Loup Bergoinh devint d'abord châtelain de Bayonne en 1302, puis châtelain et prévôt à vie en 1311, enfin maire de la ville pour trois ans (1315-17). La réunion sur sa tête de toutes ces fonctions locales avait sans doute pour but de lui rendre plus facile le travail d'apaisement et de réorganisation que les derniers événements avaient rendu nécessaire.

Il fut aussi nommé bailli de Labourd par provisions d'Edouard II, du 7 mai 1314. Sans être aussi compromise qu'elle l'était à Bayonne, la situation dans le haut pays laissait beaucoup à désirer. Loup Bergoinh travailla avec zèle au bien-être des populations. Le port de Biarritz fut protégé par un château muni de fossés et de murailles. Deux riches Bayonnais, Dominique de France et Arnaud Sans de Luc furent autorisés à bâtir des maisons fortes dans les domaines qu'ils venaient d'acquérir, le premier à Villefranche sur le bien d'Urmendie, le second à Bériotz sur la Nive (1). Guillaume de Sensac avait autrefois construit des nasses sur ce point, en vertu d'un privilège royal que Sans de Luc avait pris soin de faire renouveler, en sa faveur. Mais les besoins de la navigation, les droits des autres riverains donnaient lieu à des plaintes continues, à des réclamations sans cesse portées devant le bailli. Le sénéchal Amauri de Créon envoya sur les lieux un commissaire spécial probablement sur la demande de Loup Bergoinh. Le commissaire mesura lui-même la passe ménagée pour les bateaux ; il entendit des témoins, con-

(1) Le 20 septembre 1317 (Carte 1, pp. 50 et 60).

sulta des experts et finalement déclara le passage suffisant parce qu'il avait seize aulnes de largeur, et deux de profondeur. (Balasque III, p. 104).

La question des pâturages privés attira aussi l'attention du bailli. Les habitants du Labourd prétendaient que, d'après leur coutume et un usage immémorial, les seigneurs des maisons nobles n'avaient pas le droit de faire paître dans leurs domaines les troupeaux amenés par des étrangers ; que ces pâturages, tout comme les landes communales, devaient être réservés au libre parcours des bestiaux du pays. Mais les gentilshommes trouvaient dans la location de leurs pâtures un moyen avantageux d'augmenter leurs revenus, et ne tenaient pas compte des droits réclamés par les habitants. Il paraît probable que Loup Bergoinh condamna les seigneurs et que la sentence fut confirmée par la cour du Sénéchal. Cela semble résulter d'une lettre d'Edouard III, en date du 6 juin 1320, donnant l'ordre au sénéchal de Gascogne d'exécuter des actes de procédure invoqués par les habitants du Labourd (Balasque, *ibidem*).

GUILLAUME DE CAMPAIGNE, fut nommé bailli de Labourd, par provisions du 20 septembre 1329. Il ne conserva cette charge que jusqu'au 1^{er} mai de l'année suivante (Carte I, p. 72).

LAURENS DE VILLE, bourgeois de Bayonne, fut nommé bailli de Labourd le 1^{er} mai 1330, par provisions d'Edouard III, d'Angleterre. (Carte, I, p. 73).

La nombreuse et puissante famille de Ville, dirigeait alors les destinées de Bayonne. Ses membres et ses alliés en étaient les maîtres si absolus, ils jouissaient si complètement de la faveur et de la confiance royales que, sauf

de rares et courtes interruptions, ils remplirent les fonctions de *Maire* pendant trente-cinq ans. Tour à tour on vit siéger à la maison commune Pascal, Pélegrin, Raymond-Duran, Guilhem-Arnaut, Per-Arnaud, Raymond-Jehan, Bernard, et enfin Laurens de Ville, qui, en 1328, obtenait pour la quatrième fois les honneurs de la mairie bayonnaise.

Cet homme était ambitieux, favorisé par la fortune, il ne pouvait voir sans jalousie la haute situation qu'un étranger tel que Loup Bergoinh de Bordeu avait su acquérir. Il entreprit de le supplanter. Il réussit, en 1325, à obtenir les fonctions de prévôt de Bayonne, en en laissant le titre à Loup Bergoinh qui l'avait reçu pour toute sa vie. Bientôt un conflit aigu se produisit entre eux, à propos d'une querelle avec les Capbretonnais et du poisson qu'ils étaient tenus d'apporter à Bayonne. Le Maire et les Cent Pairs députèrent à Londres leur clerc de ville Pierre Casemajor, qui attaqua avec force le châtelain et l'accusa d'être à Bayonne une cause permanente de divisions. On lui donna raison, et le 6 mars 1329, les Bayonnais recevaient un message royal qui leur disait : « Nous allons rappeler votre châtelain afin qu'il rende compte de sa conduite, et nous voulons que notre sénéchal de Gascogne désigne, d'accord avec vous, un personnage convenable pour tenir la garde du château et les autres emplois de Loup Bergoinh. (Balasque III. pp. 174-186).

Toutefois pour ménager les apparences celui-ci fut invité à se démettre lui-même de ses fonctions. Son frère, Olivier de Bordeu fut nommé châtelain de Bayonne. Un personnage obscur, Guillaume de Compaigne fut nommé bailli de Labourd, mais bientôt cette place était donnée à Laurens de Ville. Il mourut peu après, probablement

en 1331, car c'est durant cette année que fut nommé son successeur.

RAYMOND DURAND, chevalier, reçut la baillive de Labourd le 26 janvier 1331. C'était un seigneur gascon qui avait perdu les domaines qu'il possédait dans l'Agenais, et dont le roi de France s'était emparé. Pour l'en dédommager Edouard II le nomma Sénéchal des Lannes et lui assura une rente annuelle de 100 livres sterlings. Edouard III, en compensation de cette rente, lui concéda tous les revenus du pays de Labourd, sous réserve des droits de justice (qui dans ce pays appartenaient au roi), excepté toutefois pour les paroisses d'Urt, Guiche et Bardos, où Raymond Durand et ses héritiers auraient toute liberté d'exercer la haute et basse justice. (Balasque III, p. 184).

La nomination de Raymond Durand aux fonctions de bailli, indique que les changements survenus à la Cour d'Angleterre avaient mis fin, dans notre contrée, aux intrigues locales et aux compétitions de personnes. Edouard III devenu majeur et affranchi de la tutelle de sa mère, avait pris en mains le pouvoir et l'état de la Gascogne, constamment menacée par les entreprises du roi de France, attira tout d'abord son attention. Il y envoya son frère Jean d'Eltham, comte de Cornouailles, et deux autres commissaires Johan Darcy et Guillaume de Seintz. Suivant l'habitude de la chancellerie anglaise, l'envoi de ces commissaires fut notifié à tous les corps et à tous les notables de la province par une lettre circulaire du 27 avril 1330, que reçurent dans notre région : le maire, les cent pairs, et la communauté de Bayonne ; Guilhem Arnaut de Saut, seigneur de Saut ; Bernard, seigneur de Garro ; Sanche, seigneur de Lahet ; Pierre Arnaud de Tartas, seigneur

d'Urtubie ; Arnaut-Sanz de Luc, seigneur de Bériots ; Jehan et Laurens de Viéle ; Loup Bergoinh de Bordeu ; Raymond Durand et Raymond de Batz, seigneur de Sort, dans les Landes, dont je vais bientôt parler. (Rymer, II, partie 3, p. 44).

Raymond Durand avait contribué, avec Garcie Arnaud, seigneur d'Espelette, au traité de 1308, pour l'extradition des malfaiteurs.

RAYMOND DE BATZ, seigneur de Sort (1) était bailli de Labourd en 1335, d'après un acte contenu dans le *Livre des Etablissements*, que la Commission des Archives municipales de Bayonne a publié en 1892.

Cet acte est un accord intervenu entre la ville de Bayonne et les habitants de Biarritz au sujet de la vente des baleines capturées par ces derniers.

On se rappelle que pour chaque baleine prise, les pêcheurs de Biarritz devaient payer 15 livres morlans applicables aux fortifications de Bayonne. Pour esquiver ce droit, certains pêcheurs se hâtaient de vendre et de dépecer les baleines, sans même les amener au port, laissant les gens de Bayonne dans l'ignorance complète de leurs prises. De là, plaintes et réclamations adressées par Barthélemy de Viéle, maire de Bayonne à Bernard de Monségur, abbé de Biarritz. Un compromis intervint et la difficulté fut soumise à quatre arbitres : Arnaut de Bordeu, Johan de Listo, Saubat du Biélar et Bernard de Lagues, tous bourgeois de Bayonne. Ceux-ci arrêterent le règlement que voici :

Les gens de Biarritz qui auront capturé une baleine, baleinau, ou cachalot, mâle ou femelle, en aviseront par un

(1) *Sort*, dans les Landes, arrondissement de Dax, canton de Montfort.

expres, le maire de Bayonne. — La baleine sera conduite au port et y demeurera l'espace de deux marées montantes. — Elle sera vendue aux enchères publiques, après les annonces ordinaires. La vente sera conclue par le *denier à Dieu*, donné et reçu en public, en présence de l'abbé de Biarritz et d'un messenger du maire de Bayonne, ou tout au moins, en présence de l'un d'eux. — Toutes personnes de Biarritz pourront prendre part aux enchères, excepté celles qui montent les bateaux de pêche. — L'acheteur donnera caution au vendeur de payer son prix avant de retirer la baleine de Biarritz. (*Livre des Etablissements*, p. 247).

La famille de Batz appartenait au pays des Landes. On trouve un Bertrand de Batz prévôt royal de Saint-Sever en 1289, (*Rôles gascons* II, n° 1313). Fortaner de Batz fut nommé châtelain de Mauléon en 1307. (Jaurgain, *Châtelains de Mauléon*, § VII). Cette famille s'est partagée plus tard en plusieurs branches dont la plus connue est celle de Batz d'Aurice.

AUGER DE SAUT, gentilhomme labourdin, fils de Guilhem-Arnaut, seigneur de Saut Neuf, d'Hasparren, fut nommé bailli de Labourd, le 4 janvier 1337, par provisions d'Edouard III, d'Angleterre, *pour exercer la charge, sa vie durant*. (Balasque, *papiers*. Jaurgain, *Urtubie*, p. 135).

Les termes de cette nomination indiquent un changement dans la nature de la charge ; elle commence à devenir viagère, et elle gardera ce caractère pendant toute la domination anglaise. Désormais les baillis de Labourd, sauf les cas exceptionnels, conserveront leurs fonctions jusqu'à leur mort ou leur renonciation volontaire. Leurs provisions porteront qu'ils sont élus pour toute leur vie ; puis, plus tard, quand ce caractère viager sera bien établi,

les formules s'abrègeront et les baillis seront nommés « avec les mêmes droits et prérogatives » que leur prédécesseur.

Par une pente toute naturelle, la charge, en devenant viagère, devint dans une certaine mesure héréditaire. Sans doute, c'est toujours le roi qui choisit le bailli et qui est libre dans son choix ; mais le roi prit bientôt l'habitude de choisir presque toujours le fils ou le gendre du dernier bailli, et de maintenir le titre dans la même famille.

L'entrée de ce titre dans la maison de Saut, fait assez voir à quel degré de puissance et d'autorité cette famille était parvenue. Déjà peu à peu ses alliances l'avaient fait pénétrer dans toutes les maisons principales du Labourd, et maintenant les faveurs royales lui étaient largement dispensées. Pierre Arnaud de Saut, frère d'Auger, était devenu clerc du roi d'Angleterre, c'est-à-dire son secrétaire ; et il obtint, pour les seigneurs de Saut Neuf, l'autorisation de réparer le château, et le maintien des droits de péage qu'ils imposaient à tous les voyageurs, aux marchandises et aux bestiaux qui sortaient de Bayonne par la porte de Mocoron (ou de Mousserolles) et se dirigeaient vers la Navarre. (Carte, I, p. 116).

Un autre frère d'Auger, Bernard de Saut, clerc et chanoine de Bayonne fut nommé greffier de la Cour supérieure de Gascogne, établie à Bordeaux pour juger tous les appels de la province. Il était encore pourvu de cet office en 1358. (Carte, I, pp. 137, 145). Enfin Pierre Arnaud de Saut, seigneur de Hirigoyen, à Ustaritz, obtenait réparation du préjudice que lui avaient causé les habitants de ce lieu, en détournant le cours d'eau qui faisait marcher son moulin. (Balasque, III, p. 285).

En recevant pour l'un des siens le baillage de Labourd

la maison de Saut grandissait encore ; elle arrivait à une réelle suprématie politique, qui lui donnait les moyens de gouverner et de dominer le pays tout entier. Allait-elle monter plus haut encore et chercherait-elle à rétablir à son profit l'ancienne vicomté de Labourd, depuis longtemps disparue ? On aurait pu le croire, car précisément cette ancienne vicomté venait d'être relevée par le roi d'Angleterre. Mais tout d'un coup les événements changèrent de face, et un drame tragique vint arrêter l'essor de cette famille, et empêcher toute innovation dans le gouvernement de notre contrée.

ARNAUD DE DURFORT était un chevalier d'Agenais, qui avait perdu ses domaines en servant le roi d'Angleterre dans ses guerres contre le roi de France. Pour l'en dédommager Edouard III lui fit, en 1338, pour lui et ses héritiers, une concession considérable qui comprenait, avec d'autres « les pays de Born, de Mimizan, de Labouheyre, de Gosse, de Seignanx, et aussi la terre et le baillage de Labourd avec les paroisses d'Urt, Bardos et Guiche ». (Carte 1, p 90). Cette concession imprudente devait être la source des conflits les plus graves. Non seulement elle méconnaissait les droits d'un bailli déjà nommé pour exercer la charge sa vie durant, mais encore elle disposait de la terre même de Labourd et en conférait la seigneurie à un gentilhomme étranger au pays.

Le vieux Durfort ne réclama jamais les bénéfices que cette concession lui donnait sur le Labourd, dont il resta toujours éloigné. Mais à sa mort, son fils nommé aussi Arnaud, prit le titre de vicomte de Labourd, et exigea des nobles labourdins l'hommage attaché à ce titre. Le Labourd prétendait ne relever que du roi seulement et directement.

On a vu dans l'enquête de 1311, avec quelle énergie ses gentilhommes réclamaient cette indépendance de leur terre et de leurs personnes. Ils refusèrent l'hommage au nouveau vicomte. Ils firent plus encore ; ils prirent les armes et tinrent la campagne. Pour la tenir avec plus d'avantage, l'un d'eux, Martin d'Urtubie, sollicita l'autorisation de bâtir une maison forte à Urtubie, sur les marches d'Espagne, avec murailles et fossés, parce qu'il n'en existait pas d'autres à trois lieues de là, et pour protéger cette partie de la frontière contre les attaques de l'étranger. Cette autorisation lui fut donnée le 4 mai 1341, et en même temps il était maintenu dans la possession des pâturages qu'il exploitait à Urrugne et Ascaïn. (Carte, I, p. 107. (Balasque, III, p. 255).

Justement ému de cette résistance le roi d'Angleterre révoqua formellement la donation qu'il avait faite ; il déclara la terre de Labourd rattachée à la couronne et s'engagea à ne plus aliéner à l'avenir les droits seigneuriaux qu'il avait sur cette terre. En même temps il écrivait au sénéchal de Gascogne de défendre au bailli de Labourd d'extorquer des présents ni même d'accepter ceux qui lui étaient offerts. Il lui enjoignait au besoin de le priver de sa charge. (Carte, I, p. 109). Enfin le 22 octobre 1241, ordre était donné au même sénéchal de mettre sans retard, *en la main du roi*, la terre et la juridiction de Labourd, si ce n'était déjà fait. (Rymer, II, IV, p. 115).

Durfort ne tint aucun compte de cette révocation. Il envahit le Labourd avec une armée et y commit tant de pillages et de meurtres que le roi intervint de nouveau et, une seconde fois, révoqua la donation qu'il lui avait faite. Malheureusement Durfort avait trouvé de fougueux auxiliaires dans les Bayonnais, en confirmant en leur faveur

par une charte spéciale, divers droits qu'ils prétendaient avoir sur le Labourd : droit d'exploiter et de parcourir les landes, herms et pâturages du pays ; droit de faire juger par le maire de Bayonne, tous les délits commis dans les héritages appartenant à des Bayonnais ; droit de faire porter sur le marché de la ville tout le poisson pêché à Biarritz ; droit enfin d'exiger la cise pour toutes les marchandises achetées par les Labourdins, même pour leur approvisionnement et même pour le simple transit de ces marchandises (*Livre des Etablissements*, p. 322).

Bayonne en ce moment avait pour maire le célèbre Pès de Puyane, homme de guerre distingué, marin de haute valeur, chez lequel, avec des qualités précieuses, avec un patriotisme réel, on trouvait une de ces énergies indomptables qui, pour arriver au but, brise aveuglément tous les obstacles quels qu'ils soient.

De temps immémorial la juridiction de la ville s'étendait non-seulement sur son territoire, mais aussi sur les *ports* ou embarcadères situés le long des rivières jusqu'au point où remontait le flux de la marée. Du côté de la Nive ce point était marqué par le pont de Proudines, situé entre Villefranque et Ustaritz au pied du château de Miotz et non loin des nasses de Bériotz, qui avaient déjà soulevé tant de contestations. Des gardes furent placés pour percevoir les droits imposés par les Bayonnais sur les marchandises portées en cet endroit. Les Labourdins assaillirent ces gardes et les jetèrent dans la rivière en leur criant ironiquement de vérifier si la marée remontait aussi haut qu'on le prétendait à Bayonne. Cet acte de violence ne pouvait manquer d'appeler des représailles ; elles furent terribles.

Le dimanche qui suivait le 24 août 1343, les principaux

seigneurs labourdins se trouvaient réunis chez l'un d'eux, au château de Miots, à l'occasion de la St-Barthélemy, fête patronale de Villefranque. Pès de Puyanne à la tête d'une bande armée, alla les y surprendre de nuit, massacra leurs gens et garda prisonniers : Guillaume Arnaud de Saut, seigneur de Saut-Neuf, déjà avancé en âge ; son fils Auger de Saut, bailli de Labourd ; Sanche de Lahet et son beau-frère Guillaume Arnaud de Saint-Pé. Il garda aussi Martin, seigneur d'Urtubie. Le lendemain, afin de bien établir que le flot montait aussi loin que le soutenait la commune de Bayonne, il donna ordre d'attacher les cinq prisonniers aux arches du pont à l'heure de la marée basse, et de les laisser disparaître peu à peu sous les eaux de la marée montante. Cet ordre fut exécuté dans toute sa rigueur.

Le récit de ce fait monstrueux se trouve relaté dans le *Manuscrit* de Veillet, chanoine de Bayonne ; *manuscrit* conservé dans nos Archives municipales et dont M. l'abbé Dubarat prépare en ce moment la publication. Veillet écrivait sous le règne de Louis XIV, plus de trois cents ans après les événements, et il y a lieu de constater que son récit ne concorde pas avec les documents contemporains des faits que nous possédons encore. Ces documents sont deux sentences d'arbitrage dont je vais parler tout à l'heure, et qui disent toutes les deux que les cinq gentilhommes de Labourd *sont morts à Bayonne*. Si, dans un but d'apaisement, ces deux sentences ont pu taire le genre de mort infligé aux victimes de Pès de Puyane, il est difficile d'admettre que des actes contemporains aient pu déplacer le lieu de cette mort, et mettre à Bayonne un événement survenu à Villefranque, en dehors du territoire bayonnais. D'ailleurs, Veillet qui est toujours si précis dans ses infor-

fil de Raymond Durand qui l'avait autrefois possédée. Il est probable que ce personnage ne put ou ne voulut pas l'accepter, car le 1^{er} mai 1359, cette baillive fut confirmée à Thomas Hampton. (Carte, I, p. 142 et 146). Comme celui-ci était déjà sénéchal des Lannes, le mot *confirmée* donnerait à entendre que pendant la vacance, ce fonctionnaire pourvoyait déjà, tant bien que mal, à l'administration de notre pays.

ESPAIN dit BOTON DE SAUT, était fils d'Auger de Saut, et, en 1360, il obtint de lui succéder comme bailli de Labourd. (Jaurgain, *Urtubie*, p. 135).

Espain et les autres parents des victimes de Proudines avaient pris les armes pour venger leur mort. Ils immolèrent à leur mémoire tous les Bayonnais qui s'écartaient dans la campagne, et portèrent la terreur jusque sous les murs de la ville. En même temps ils bâtissaient des maisons fortes pour arrêter les convois de marchandises et rançonner les voyageurs.

Le roi écrivit au sénéchal de Gascogne de faire une enquête, de démolir les châteaux que les Garro, les Pagandure, les d'Espelette et autres hommes du Labourd avaient construits sans autorisation pour y machiner des complots, de punir les coupables et d'arrêter les violences ; (22 avril 1344. Balasque, III, 285). Le tableau qu'il fait de la situation est saisissant : « Les Basques du Labourd, dit « le roi, poursuivent à outrance les gens de Bayonne ; ils « les dépouillent de leurs biens, ils les rançonnent, ils « les massacrent ; en sorte que nul n'ose plus sortir de « la ville ; les héritages suburbains restent sans culture et « la ville entière est dans la désolation. C'est pourquoi « nous vous mandons de mettre fin à ces désordres ; im-

« posez des trêves ; proposez des arbitrages ; employez « tous les moyens en votre pouvoir pour rétablir la paix ». (18 septembre 1344. Rymer, II, IV, 168). Tous ces efforts furent impuissants et le 29 août 1349, Edouard III écrivait encore au sénéchal de protéger les gens de Bayonne contre les excès des seigneurs labourdins, de faire comparaître les barons révoltés, d'agir avec la plus grande énergie, pour que justice soit faite (*Arch. de Bayonne*, AA. 13, p. 120).

Enfin un arbitrage fut accepté de part et d'autre et l'arbitre choisi fut Bernadetz, sire d'Albret, et vicomte de Tartas. Il rendit sa sentence, probablement en 1353, car elle fut frappée d'appel en février 1356. Il condamna la commune de Bayonne à fonder dix prébendes presbytérales pour les âmes des seigneurs de Saut, de Saint-Pé, d'Urtubie et de Lahet qui étaient morts à Bayonne, (*los quoas morin à Baione*), et à payer 1,500 écus d'or aux habitants de Labourd pour les dommages qui leur avaient été causés. Il déclara non valables les obligations que les gens de Bayonne avaient fait souscrire aux Labourdins pendant qu'ils étaient en prison, ou autrement par force. Il annula de même tous les statuts établis par les Bayonnais au préjudice de la terre de Labourd, depuis le temps qu'Arnaud de Durfort était venu en ladite terre, et régla comme il suit les droits des Labourdins :

Les hommes du Labourd, soit les nobles, soit les autres, pourront librement acheter à Bayonne les denrées nécessaires à leurs besoins, sans payer cize ni maltôte. Pour éviter les abus, ils devront affirmer par serment que les denrées achetées ne seront ni revendues, ni portées hors du pays. Ce serment sera prêté par l'acheteur s'il s'agit de marchandise portée sur la tête ou sur le dos, mais si la marchandise est enlevée par bêtes ou bateaux, le serment

sera prêté par le chapelain et quatre prud'hommes de la paroisse habitée par l'acheteur. Chaque homme du Labourd pourra librement transiter par Bayonne et son territoire les marchandises achetées ailleurs, tout comme s'il était *voisin* (c'est-à-dire, habitant) de la ville.

Le poisson pêché en Labourd pourra être vendu n'importe où. Pour Biarritz toutefois, la question sera résolue par un expédient. Si dix hommes de Bayonne, choisis par ceux de Biarritz affirment sous serment que même avant Pès de Puyane il était de coutume de porter à Bayonne le poisson de Biarritz, cette coutume sera maintenue. Mais si ce serment ne peut pas être prêté, si en outre 50 hommes de Biarritz, choisis par ceux de Bayonne, jurent qu'ils sont libres de vendre où ils veulent leur poisson, cette liberté leur restera acquise. C'est la première de ces deux alternatives qui se réalisa.

La sentence décide en outre que tous les bannissements prononcés par les Bayonnais contre les gentilshommes et autres gens de Labourd seront effacés du livre de la Ville. Elle impose enfin à toutes les parties une paix réciproque et leur ordonne de la jurer sur l'autel de saint Léon, à Bayonne.

Les parties en cause étaient d'un côté : les maire, jurats et cents pairs de Bayonne, et de l'autre : Bernard de Saut, clerc, frère d'Auger l'ancien bailli de Labourd ; Espain et Gombaud de Saut, fils du même Auger ; Sanche, seigneur de Saint-Pé et Auger, son fils ; Auger, seigneur d'Urtubie et Jean, son fils aîné ; Pierre Martin, seigneur de Lahet et Pierre Arnaud, son frère ; Martin Sanche, seigneur de Sorhouet (*Ustaritz*) ; Pierre Arnaud, seigneur de Hiri-goyen (*Ustaritz*) et Martin, son fils ; Jean Martin, seigneur de Boniort (*Biriatou*) ; Arnaud et Jean d'Orthabure

(*St-Jean-de-Luz*) ; Pierre Arnaud, seigneur de Saint-Jean (*Ustaritz*) ; Pierre Arnaud, seigneur d'Ibarboure (*Ustaritz*) et Pierre Arnaud, seigneur d'Urcuit. (*Livre des Etablissements*, p. 379).

La sentence du sire d'Albret était dure pour les Bayonnais. Ils firent appel au roi d'Angleterre qui les renvoya devant son fils, alors lieutenant de Guyenne, le Prince de Galles, surnommé le *Prince Noir*. Celui-ci rendit une nouvelle sentence le 11 avril 1357 et confirma les décisions de Bernadetz. Il abaissa cependant à 500 écus d'or l'indemnité à payer aux Labourdins, et réduisit à six les prébendes à fonder pour les gentilshommes qui étaient morts à Bayonne (*qui mortui fuerunt Batonæ*). (*Livre des Etablissements*, p. 385).

GUILLAUME ARNAUD DE SAUT, dit GOMBAUD, était un frère naturel d'Espain et lui succéda comme bailli de Labourd en 1361. (Jaurgain, *Urtubie*, p. 135). — Espain était mort, cette même année, sans postérité masculine. Il laissait pour héritière une fille, Catherine de Saut, qui épousa quelque temps après un gentilhomme bas navarrais, Loup de Saint-Julien, sur lequel j'aurai bientôt à revenir. (Jaurgain, *ibidem*).

GARCIE ARNAUD DE GARRO, écuyer, fut nommé bailli de Labourd, *pour toute sa vie*, par lettres patentes d'Edouard III, du 16 octobre 1372 avec une redevance annuelle de 200 livres morlanes. (Jaurgain, *Généalogie d'Ezpeleta*, p. 20. Carte, I, p. 159).

Garcie Arnaud descendait du chevalier Bernard de Garro, qui avait pris part à la croisade et dont j'ai parlé ci-dessus. Le père de Garcie, était Arnaud de Garro, chevalier au ser-

vice du roi de Navarre, châtelain de St-Jean-Pied-de-Port et bailli du pays de Mixe. — Garcie Arnaud était au nombre des seigneurs labourdins qui, en 1363, furent à Bordeaux prêter hommage au roi d'Angleterre et au prince de Galles. Avec lui se trouvaient Sanche, seigneur de Saint-Pé, Garcie Arnaud III, seigneur d'Espelette, Pierre, seigneur de Sorhouet, Jean, seigneur de Saut le Vieux, Auger, seigneur d'Urtubie (Jaurgain, *Urtubie*, p. 739). — En 1376, Garcie Arnaud de Garro et le seigneur d'Espelette servaient dans la compagnie des gens d'armes du comte de Foix.

P. YTURBIDE.

(*A continuer*).

ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS
DES
ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES
DANS LA VILLE DE BAYONNE

(1130-1899)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

GRANDS PERSONNAGES

GOUVERNEURS DE LA VILLE ET GOUVERNANTES

(Suite)

En sortant de l'évêché, la duchesse fut visiter la cathédrale et le Château-Vieux, où le commandant, M. de Dampierre, lui présenta les clés de son gouvernement qu'elle parcourut au bruit du canon. Vers quatre heures de l'après-midi, Madame de Gramont, accompagnée du comte de l'Hospital, du comte de Brienne, M. de Sarlabous, l'abbé Colbert et son capitaine des gardes, traversa les remparts depuis l'Evêché jusqu'à la porte d'Espagne, où, le maire pria la duchesse de s'arrêter devant les maisons de Jacques Duber et Lamothe. M. le maire expliqua que ces personnes, en commençant leur construction, ayant compris que le génie ferait des difficultés pour leur permettre des jours et des issues sur les remparts, ils s'adressèrent à M. d'Eyrignac, directeur des fortifications, qui le leur refusa. Ils se déterminèrent à présenter un placet au duc de Choiseul, qu'ils firent appuyer par le maire et les

échevins, ce qui fut fait, en observant dans la lettre que la ville écrivit au ministre, que toutes les maisons situées sur les remparts, ainsi que les anciennes tours, avaient eu de tout temps des fenêtres et des portes, qu'au moins le tiers des maisons de la ville aboutissent sur les remparts où autres fortifications, qu'il était de la plus grande importance que toutes ces maisons qui étaient étroites et longues par la position des rues, fussent ouvertes dans cette partie.

« Que cependant, M. le duc de Choiseul avoit refusé cette permission à la ville, suivant la lettre dont M. le maire fit lecture : Madame la duchesse l'ayant vue, dit que ce n'étoit pas là la signature de son frère, mais de ce qu'on appelle la griffe, que c'étoit une lettre des bureaux, dont le ministre ignorait souvent la teneur. A quoi, M. Pinsun, répondit que M. d'Eyrignac ne pouvoit pas donner cette permission, que la ville en appuyant la demande de Duber et de Lamothe avoit demandé une permission générale et indéfinie, contraire aux ordonnances et aux lois de la fortification, que c'étoit le véritable motif du refus du ministre.

« M. le maire répliqua à son tour que la ville en sollicitant la cause de ces deux particuliers, avoit fait sentir la nécessité de permettre des jours et des portes à tous ceux qui bâtiroient dans la suite sur les emplacements vuides ou les vieilles maisons ; qu'on n'avoit jamais entendu les dispenser d'une permission particulière, à mesure que chacun bâtiroit, au surplus que si M. d'Eyrignac, ne pouvoit pas permettre des ouvertures par lui-même, on auroit eu lieu d'espérer, que consulté par le ministre pour les maisons dont il s'agit, il donneroit un avis aussi favorable qu'il l'avoit donné pour la maison de la dame veuve Laborde,

qu'on alloit faire remarquer à Madame la duchesse, ainsi que plusieurs autres maisons rebaties depuis peu. Ce que M. le Maire auroit fait observer dans toute l'étendue des remparts jusqu'à l'hôtel St-Etienne, appartenant à M. de Laborde, banquier de la Cour, à qui même la ville s'étoit adressée pour appuyer la demande de ces deux particuliers, mais que M. de Laborde n'avoit pas fait réponse. A quoi, Madame la Duchesse répondit en souriant que c'étoit mal fait à lui, et qu'elle lui en feroit des reproches à son arrivée à Paris.

« Traversant la place de Gramont, M. le Maire cita l'opposition de M. Touros à l'ouverture de la maison de la ville sur les fossés et rappella la permission que M. le marquis de Paulmy en avoit obtenu de Sa Majesté en 1753, mais la situation des finances de la ville n'avoit pas encore permis de profiter de cette faveur.

« Qu'étant à l'allée de Boufflers, M. le maire exposa tout ce qui s'était passé à l'époque du 7 avril dernier, que la ville, après avoir consulté les gens de l'art et nombre de capitaines de navires, et envoyé leur rapport aux différents ministres, M. le duc de Praslin avoit approuvé la plantation des nouveaux piquets, ajoutant qu'il ne doutoit pas que M. le duc de Choiseul n'approuvat notre conduite et nos sages précautions ; que cependant, ce ministre avoit ordonné d'enlever les piquets, défendu de placer des corps morts, et qu'il entendoit qu'on fit sortir les vaisseaux de cette rade, dans la crainte qu'en déradant dans les inondations ils n'emportassent le pont Saint-Esprit. Que la ville avoit toujours joui pour le commerce de tout ce terrain comme chantier, et comme un mouillage plus sûr et plus abrité que celui de l'Allée Marine, que de plus on y avoit toujours caréné et qu'il n'y avoit pas d'autre local.

« M. de Pinsun répondit que M. de Vauban ayant projeté une fausse braye, la ville ne pouvoit plus jouir de ce terrain. M. le comte de Brienne assura qu'il ne paroïssoit pas naturel qu'on employât des fonds à cette nouvelle dépense dès qu'on négligeoit beaucoup d'autres ouvrages commencés ; qu'il n'y avoit aucune apparence que cette fausse braye se fit au moins de 50 ans, qu'il paroïssoit juste que la ville qui a besoin de ce terrain et qui en a toujours joui continuât d'en avoir l'usage, sauf à le rendre quand il le faudroit.

« M. Poydenot, en appuyant l'idée de M. le comte de Brienne, dit à Madame la duchesse, que si le projet de la fausse braye avoit lieu, la ville demandoit qu'il fut placé des organaux et des canons pour l'amarrage des batiments, ou qu'attendant que ce projet s'exécutât, on permit à la ville de construire quatre cayennes en maçonnerie à trente pieds de distance, de quoi Madame la duchesse a demandé que la ville lui donnât un mémoire, ainsi que des remparts et autres points qui intéressent dans ces contestations.

« M. le maire, en remerciant Madame la duchesse de la bonté qu'elle a eu de se transporter sur les lieux la pria d'observer en se retirant, les ouvertures que le génie a déjà fait pour planter des allées d'arbres, ainsi que les piquets aux armes du Roi qu'on avoit déjà planté sur la grève en signe de possession.

« Que le lendemain en allant au Boucault, M. le maire auroit prié Madame la duchesse de vouloir se fixer un moment à l'entrée du quai des Allées Marines, que Messieurs du génie ont empêché d'élever à la hauteur du reste sous le prétexte que les eaux inonderoient le pavé et le pont-levis, que malgré tous les moyens qu'on a proposé pour concilier les intérêts de la fortification avec les

agrémens d'une aussi belle promenade, il n'a pas été possible d'être d'accord.

« Que M. le maire a cru dans ces circonstances devoir intéresser la protection de Madame la duchesse pour un lieu aussi agréable et qui fait l'admiration des étrangers.

« Que Madame la duchesse a eu la bonté de répondre que tous ces incidents n'étoient que tracasserie et inquiétude de la part du génie, mais qu'on y mettroit bon ordre. Qu'elle entendoit qu'à l'avenir la ville s'adressât à elle avec confiance, que M. le duc de Choiseul, son frère, pouvoit cesser d'être ministre, mais qu'elle seroit femme de gouverneur, qu'elle vouloit qu'on la regardât comme Bayonnaise, qu'elle avait assez à cœur les intérêts de la ville pour croire qu'elle en mériterait le titre, à quoi M. le maire répondit tout ce que méritoient ces expressions flatteuses et obligeantes ».

Après avoir fait cette longue promenade, la duchesse de Gramont rentra chez elle pour assister à une course d'oie qui eut lieu sur la Nive. Une foule innombrable encombra les quais et garnissait les fenêtres. La gouvernante témoigna au maire, combien elle était sensible à l'empressement que montraient les Bayonnais pour tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Elle demeura constamment au balcon, et ne cessa de dire au maire les choses les plus obligeantes.

Vers huit heures du soir, une élégante *pamperruque* vint lui rendre ses devoirs. Elle était dirigée par le marquis de Caupenne et le chevalier Dubosq, écuyer de la filleule de la ville Mademoiselle Bayonne d'Amou, et six autres demoiselles et autant de cavaliers mis de la plus galante manière. M. de Caupenne présenta quelques vers et un bouquet à la duchesse de Gramont, et lui demanda la

permission de l'accompagner en *pamperruque* à l'Hôtel de Ville où le comte de l'Hospital lui avait préparé une fête brillante et recherchée.

La duchesse et les dames de sa suite s'y rendirent bientôt ; la façade de l'Hôtel ainsi que la grande salle étaient parfaitement illuminées. De grands cadres ornés de lauriers et de myrthes surmontaient les casques, les cuirasses et les trophées d'armes de la ville, et n'en laissaient apercevoir que ce qu'il fallait pour servir de décoration. Quelques-uns de ces cadres représentaient au milieu de la fête, les armes illuminées de Choiseul et de Gramont ; la salle du repas était également ornée d'emblèmes et de vers relatifs à la fête.

En entrant à l'Hôtel de Ville, la duchesse de Gramont, fut prendre la place du maire d'où, pendant le bal, elle ne cessa de témoigner la plus grande satisfaction. Au milieu du repas, une troupe de grenadiers feignant d'être ivres pour avoir le prétexte de forcer les consignes, se présentèrent à l'Hôtel de Ville, et adressèrent des couplets à la duchesse et à toute l'assemblée.

Le lendemain onze septembre, tout étant prêt pour la fête que la ville voulait donner au Boucau, la duchesse, après un entretien particulier avec le maire sur des affaires particulières qu'elle lui recommanda, alla s'embarquer à l'extrémité des Allées-Marines, à la cale de l'allée de Paulmy dans le canot de la ville, dont le maire lui fit les honneurs. Il s'y plaça lui-même avec les dames et les seigneurs de la suite de Madame de Gramont, le comte de l'Hospital, le vicomte de Morogues, chef d'escadre, et le marquis de Caupenne. Pendant l'embarquement, le bastion du Nord et la citadelle tirèrent des salves et l'on partit. Le canot de la ville était remorqué par les chaloupes

du pilote major et six autres chaloupes. Tout ce qui était de la fête, chefs de corps ou autres personnes invitées, « suivoient dans toute sorte de voitures d'eau lestement équipées ».

La duchesse de Gramont descendit à la cale du Boucau, où elle trouva sous les armes une compagnie de milices du Labourd qui lui fut présentée par le baron de Garro, et Délissalde, syndic. Elle parut enchantée, et de la foule qui accourait de toutes part, et de la beauté de la tente qui avait été préparée pour la fête. Après avoir examiné avec attention les jetées et l'embouchure du fleuve, elle se rendit sous la tente qu'elle parcourut avec gaieté, ainsi que la galerie qui avait été élevée au-dessus, et d'où l'on découvrait la mer et toute l'étendue des côtes. « L'emplacement de la tente étoit de quatre vingt dix pieds de longueur, sur vingt six de largeur. Il y avait à l'entrée un salon de compagnie, tapissé et orné de tableaux et de guirlandes. L'entrée étoit au couchant et présentait la perspective des deux salles où l'on avoit dressé plus de cent couverts sur deux tables » (1).

La duchesse de Gramont, ayant à sa droite le comte de l'Hospital et à sa gauche l'évêque de Lavour, témoigna

(1) Le menu de ce repas n'a pas été conservé dans nos archives ; nous savons seulement qu'il s'éleva à un prix considérable puisque le dessert et les vins montèrent à la somme de 1128 livres. Nous y remarquons dix plateaux garnis, 2 boîtes de confiture riches, 21 citrons confits, 24 massepains à la fleur d'oranger, 118 livres de fruits, pêches, poires, muscats, raisins, soit pour le dessert, soit pour les compotes-glaces à la pêche et aux pommes, un flacon d'abricots à l'eau-de-vie, un flacon de prunes reine claud, un flacon de prunes de Lille, 4 grands pots de gelée de pommes, des pots de prunes au sucre, des fromages glacés, glaces et crèmes. Comme vins, c'est du Malaga, du Pajarete, Rancio, 4 bouteilles de liqueurs d'Amérique, ratafia, noyau, angélique à la vanille, eau-de-vie de Hendaye, du vin de Grave et de Chypre, 3 bouteilles de Chartreuse, du vin de Setuval en Portugal, du vin de Capbreton et du vin d'Anglet. (Archives de Bayonne, CC. 712).

pendant tout le repas la plus grande satisfaction, et voulant se faire voir au peuple, elle pria de ne pas lui faire violence et de le laisser approcher. Elle voulut boire à la santé de la ville, ce qu'elle fit en s'adressant au maire et aux magistrats qui étaient présents. Mademoiselle Bayonne et le maire, en adressant quelques vers à la duchesse, eurent l'honneur de boire à sa santé au bruit de douze coups de canons. Le comte de l'Hospital porta un toast au duc de Choiseul, accompagné d'une salve semblable, puis ce fut le tour des santés du duc de Gramont et du comte de l'Hospital.

La duchesse sensible aux acclamations de joie que témoignait la foule qui augmentait à chaque instant, proposa de boire à la santé du peuple et de tous les assistants, « qui y répondaient avec cet enthousiasme et cette allégresse naturelle qu'inspirent l'affection et le sentiment ». Le repas terminé, Madame de Gramont se promena sur les bords du fleuve « où elle vit louvoyer et pêcher au son des instruments ».

Au moment du départ, qui fut annoncé par une décharge d'artillerie qui avait été placée par les soins de la ville près de la salle du banquet, plus de cent chaloupes et canots escortèrent celui de la gouvernan'e, qui vint débarquer à la cale des Allées-Marines près de l'allée de Paulmy. De là, elle fut promener au château de Marrac et à Saint-Michel, où le chevalier de Picot lui fit servir des rafraîchissements.

A l'entrée de la nuit, une compagnie de Basques, très proprement vêtus de blanc et coiffés de bérêts rouges fut à sa rencontre vers la porte d'Espagne avec des tambourins et la conduisit chez M. de Noguès, d'où elle fut souper chez le marquis d'Amou, escortée de la *pamperruque* qui

était allée l'attendre sous l'arc de triomphe illuminé que l'échevin Verdier avait fait élever sur son passage. Il était situé sur la place d'Armes. A quelque distance et devant la porte de M. Verdier, étaient deux jets d'eau et une jolie illumination surmontée en gros caractères d'un : *Vive le Roi ! Vive Choiseul ! Vive Gramont !*

En même temps le peuple assistait à une fête et un repas que la charmante duchesse voulut bien lui donner aux Allées-Marines, « et où tout se passa dans l'ordre et sans confusion ».

Aussitôt qu'elle fut rendue dans la salle champêtre que les dames et cavaliers de la *pamperruque* lui avaient fait préparer aux Allées-Marines, les Basques ouvrirent le bal par des danses du pays, « et toutes nos dames se disputèrent à l'envie la satisfaction d'embellir cette fête par la variété des danses et par des couplets qu'un aveugle vint chanter au milieu du bal ».

Mais l'heure du départ de la duchesse était arrivée. Elle quitta le bal vers deux heures et demie, et traversant les Allées-Marines dans sa chaise, elle témoigna au maire, combien elle était satisfaite de toutes les politesses qu'elle avait reçues. Elle se proposait de rechercher toutes les occasions d'obliger les habitants. Le maire lui témoigna les regrets de la ville en voyant son départ, et qu'elle n'oublierait jamais l'époque de son séjour. « Madame la duchesse parut s'attendrir et elle s'embarqua pour le Bec du Gave, où elle devait reposer la matinée pour aller coucher à Pau » (1).

Somme toute, tant de frais pour cette réception inouïable que pour les musiciens, illuminations, fusées de

(1) Archives de Bayonne, BB. 61.

Pampelune, tourterelles, glaces, poissons, service de table et gratification de 500 livres à Lefébure, secrétaire de la duchesse, la ville avait dépensé 8,683 livres 19 sous, mais, cette fois du moins, c'était de l'argent bien placé, car par la protection de l'aimable duchesse elle obtenait ce qu'elle désirait si fort, et le génie fut débouté de ses prétentions (1).

(1) Archives de Bayonne, CC. 722.

INTENDANTS ET INTENDANTES

Les Intendants sous l'ancien régime. — M. de Vertamont. — D'Aguesseau. — Monsieur et Madame de Saint-Contest. — Députés envoyés par la ville. — Réception à la porte de Saint-Esprit. — Repas au Boucau. — Course au bœuf. — Le présent de la ville. — L'intendant de Sérilly, Dupré de Saint-Maur, etc.

Si l'on parcourt les inventaires si riches et si variés des archives de Bayonne, on peut mentionner le passage ou le séjour dans notre ville d'un grand nombre d'intendants de la province, lesquels se font quelques fois accompagner de leurs épouses. Ainsi, nous voyons passer successivement, à partir du commencement du XVII^e siècle, les intendants de Vertamont, Pellot, d'Aguesseau, de Sèze, de Bezons, de Courson, de Lesseville, de Pomereul, Monsieur et Madame de Saint-Contest, de Sérilly, d'Aligre, Esmañgart, Dupré de Saint-Maur, et de Neville. Toutefois comme toutes ces réceptions sont à peu de choses près les mêmes et que le cérémonial y est à peine changé, nous nous contenterons de les parcourir rapidement en ne donnant des détails que pour celles qui nous offrent quelques particularités.

Le premier intendant dont la venue à Bayonne est signalée par nos archives est M. de Vertamont, au-devant duquel le Corps de ville envoie des députés pour le recevoir (1). En 1664, la ville s'apprête à recevoir M. Pellot, et on lui choisit un logement. Le 21 novembre, une députation est envoyée au-devant de lui, mais la relation de son arrivée à Bayonne manque dans nos registres (2).

Le cérémonial observé à l'arrivée de l'intendant d'Agues-

(1) Archives de Bayonne, AA. 37.

(2) Archives de Bayonne, BB. 27.

seau est heureusement beaucoup plus complet. Le 7 juillet 1670, on eut avis de sa prochaine arrivée, et on décida non seulement de lui envoyer deux députés à Dax pour le saluer, mais encore on voulut lui offrir une maison en ville, pour son logement et même lui faire faire la promenade obligée du Boucau. L'avocat Michel de Joanès fut prié de prêter sa maison, et des commissaires furent nommés pour s'occuper du souper qu'on voulait lui offrir le jour de sa réception, ainsi que des autres détails de celle-ci. En même temps le Corps de ville décidait qu'il irait le recevoir à la porte de la ville, en manteau et l'accompagnerait jusqu'à son domicile, pendant « que le commissaire des guerres ferait tirer le canon ».

Le 10 du même mois, les deux députés partirent pour Dax pour aller y saluer l'intendant qui les accueillit parfaitement. M. d'Aguesseau arriva le 18 et repartit le 21, salué par le Corps de ville qui se trouva à son passage (1).

En 1673, nous signalerons l'arrivée de l'intendant de Sèze ; peu de temps après, le 27 juin 1686, celle de M. de Bezons (2). Au commencement du XVIII^e siècle, c'est l'intendant de Courson (3). L'intendant Lesseville, qui lui succède a son logement fait dans la maison de Bruix, située sur la place de Gramont (4). En 1731, un repas en « gras et en maigre » est servi au Boucau à l'intendant de Pomereul, mais c'est à l'intendant Saint-Contest que paraît avoir été faite la plus belle réception. Il est vrai que Madame l'Intendante était avec lui et que les Bayonnais étaient trop galants pour ne pas se distinguer dans cette occasion.

(1) Archives de Bayonne, BB. 28.

(2) Archives de Bayonne, BB. 34.

(3) Archives de Bayonne, CC. 177.

(4) Archives de Bayonne, CC. 191, CC. 569.

La ville, prévenue de l'arrivée de l'intendant et de son épouse, nomme comme d'habitude une commission pour aller les saluer à La Cabane, dernier relai de poste avant d'arriver à Bayonne, et leur faire leur compliment. Ils partirent solennellement dans un carrosse attelé de six mules qui avait été mis gracieusement à leur disposition, par le marquis de Pénafonte, majordome major de la reine Marie Anne de Neubourg. Arrivés à La Cabane, ils y trouvèrent un courrier qui leur apprit qu'une indisposition survenue à Madame de Saint-Contest, mettrait quelque retard dans l'arrivée de l'Intendant. Le Corps de ville pria les députés de vouloir bien encore attendre jusqu'au dimanche suivant.

Le lundi, ils furent prévenus que l'intendant était arrivé à Norton et y était descendu pour y dîner : il y passa la journée et y coucha, car son carrosse avait subi quelques dégradations. Le lendemain mardi, ils furent accueillis et complimentés à la Cabane par les députés qui les avaient toujours attendus. A la porte de Saint-Esprit, ils trouvèrent le Corps de ville en robe, qui les attendait pour les saluer, mais comme le pont Mayou était en réparation, ils firent leur entrée en ville dans des chaises à porteur, que les magistrats avaient fait préparer. Ils descendirent dans la maison Dulivier située rue de la Salie, et où les magistrats furent encore les saluer.

Le 19 octobre, le Corps de ville s'étant assemblé convint de donner un repas au Boucau, à Monsieur et Madame de Saint-Contest, car on avait appris qu'ils devaient s'y transporter le lundi pour visiter les travaux faits à la Barre et à l'embouchure de l'Adour mais on revint sur cette décision, et il fut convenu que le repas serait donné à l'Hôtel de Ville au retour du Boucau. L'intendant et

Madame de Saint-Contest partirent, en effet, en compagnie des magistrats, dans des chaloupes qui avaient été préparées par leur ordre et rentrèrent à l'Hôtel de Ville entre midi et une heure. Une grande table en fer à cheval y avait été disposée, et un grand dîner y fut servi (1).

(1) Le menu de ce repas nous a été conservé, et est aussi l'un des plus coûteux qui aient été donnés par la ville dans une occasion de ce genre. Il revint à la somme 1590 livres, sans comprendre le dessert qui fut payé 50: livres. Le détail en est assez curieux pour que nous le reproduisons ici : Une pièce de bœuf tremblante avec sa sauce. — 2 potages, une bisque d'écrevisses et une purée verte. — 1 pâté chaud d'innocens. — 1 timbale de laperaux. — 1 soupeton de cailles. — 1 grenade aux écrevisses garnie d'innocens. — 2 bazilles de pigeon et cœur de mouton. — 2 marinades. — 4 hors-d'œuvres de boudins, saucissons et andouilles.

Pour les deux ailes de la dite table :

8 potages. — 2 bisques d'écrevisses garnies de pigeons. — 2 potages à la reine d'une poule. — 2 de purée verte garni d'un jarret de jambon. — 2 de santé garni d'un jarret de veau. — 8 bouillons. — 2 têtes de veau — 3 de longe de veau et de mouton à la Sainte-Ménéhould. — 3 de pièces tremblantes avec 1 urs sauces. — 8 terrines : 2 d'innocens. — 2 de cailles. — 2 de queues et ailerons au vert. — 2 de poulets aux truffes. — 8 pâtés chauds : 2 de filets de lièvres. — 2 de cailles. 2 de pigeons. — 2 de bécassines. — 44 plats d'entrées et hors-d'œuvres. — 4 de fricandeau à l'ozeille et au jus. — 4 de filets de bœuf à la passe-pierre et à la sauce hachée. — 2 de pigeons au blanc farcis. — 4 éclanches, 2 à l'eau et 2 aux navets. — 2 de poulets de grain farcis au blanc. — 4 de poulardes à la crème. — 2 de poulets en pois. — 2 de pigeons au soleil. — 4 fritures de pigeons au basilic. — 4 fritures de poulets à la Sainte-Ménéhould. — 4 marinades. — 8 d'andouillettes, saucisses et boudins.

Relevé au bout de la table devant M. l'Intendant : 1 terrine de perdrix aux choux. — 1 terrine d'innocens.

Pour la seconde table : 3 potages. — 1 à la reine. — 1 de santé garni. — 1 de purée verte. — 10 entrées et hors-d'œuvre. — 1 fricandeau à l'oseille. — 1 de filets de bœuf à la sauce à l'anchois. — 1 de compote de pigeons. — 1 de poulets aux fines herbes. — 1 de poulardes à la crème. — 1 de marinade. — 4 de boudins, saucisses et andouilles. — Relevé les potages. — 1 pâté chaud de laperau. — 2 terrines, 1 de queues et l'autre de pigeons.

Pour la troisième table : 1 potage de santé. — 6 entrées et hors-d'œuvres. — 1 de queues aux truffes. — 1 de langues aux épinards — 1 de légumes au jambon. — 1 de poulets aux oignons. — 2 hors-d'œuvres, saucisses et boudins.

Pour le rôt des trois tables : 8 levrauts piqués. — 4 marçassins piqués. — 6 dindons. — 6 chapons. — 16 poulardes. — 12 perdrix piquées. — 16 bécasses

« sur des plats et assiettes d'argent ». La grande salle et le parquet avaient été éclairés à l'aide de cent vingt bougies, et on avait fait préparer dans la salle du petit parquet des tables à jouer dans le cas où l'on eût voulu s'en servir. Mais Monsieur et Madame de Saint-Contest, ayant résolu de donner un souper ce même jour, ils se retirèrent vers six heures avec tous les convives.

Avant de partir de Bayonne, la ville donna à Madame de Saint-Contest l'étrange divertissement d'une course au bœuf, sur la place de Gramont, qui coûta la somme de

piquées. — 32 bécassines piquées. — 30 grives. — 40 pigeons. — 48 tourterelles. 6o caillies. — 4 canards sauvages. — 6 sarcelles. — 6 douzaines d'ortolans. — 40 poulets piqués. — 16 salades, 4 d'olives, 4 d'anchois, 8 d'herbes — 20 dormans de fleurs, citrons et oranges.

Pour l'entremets de la grande table : 1 pâté de jambon. — 2 pyramides de gelée et blancs manger. — 1 jambon glacé garni. — 1 daube garnie. — 1 hure garnie. — 1 gâteau de lièvre garni. — 1 croquante. — 1 omelette à la Noailles. — 1 pain épicié. — 1 tourte. — 1 plat de pieds à la Sainte-Ménchould. — 1 plat de langues. — 1 plat de riz de veau. — 1 plat de menu droits. — 1 plat d'artichauts au jambon. — 1 plat de choux-fleurs au jus. — 1 crème aux pistaches. — 1 crème brûlée. — 2 plats de beignets.

Pour la suite des deux ailes de la table : 2 pâtés de palombes. — 2 pâtés de canards et lièvres. — 4 bouts de gelée et blanc manger. — 4 daubes. — 4 jambons. — 4 gâteaux au sang. — 1 hure garnie. — 6 tourtes de crème et pommes. — 4 croquantes. — 4 omelettes. — 3 plats de pieds. — 3 plats de langues. — Turbots, soles et loubines. — 4 plats d'écrevisses. — 4 crèmes aux pistaches. — 4 crèmes brûlées. — 12 plats d'entremets chauds, choux-fleurs, artichauts, riz de veau et menu droits.

13 plats d'entremets pour la seconde table : 1 pyramide de gelée et blanc manger. — 1 tourte de pommes. — 1 pain épissé. — 2 plats de beignets. — 2 crèmes. — 1 plat de choux-fleurs. — 1 plat d'artichauts. — 1 plat de riz de veau. — 1 plat de menu droits. — 2 plats de pieds et langues.

9 plats d'entremets pour la troisième table : 1 plat de beignets. — 2 plats de gelée et blanc manger. — 2 plats de pieds et langues. — 1 croûte aux mousserons. — 1 friture d'artichauts. — 1 plat de choux-fleurs au jus. — 1 plat de céleri au jus. — 72 bouteilles de vin rouge. — Ce repas homérique fut fait par Barthelemy Icar, soutenu d'un renfort de dix cuisiniers et six hommes de peine. (Archives de Bayonne, CC. 322).

73 livres, tant en dragées pour Madame l'intendante, qu'en cocardes pour les tambours et les bouchers, culottes, bas et souliers, masque et perruque d'agneau, laurier, fleurs et aiguillons (1).

L'intendant partit pour Auch, dans une litière, que la ville lui avait fait préparer et qui le conduisit jusqu'à Dax. Madame de Saint-Contest demeura quelques jours à Bayonne pour se reposer. Pendant son séjour l'intendant reçut une pièce de vin blanc, une de vin rouge et dix livres de bougies. M. de Saint-Contest était de retour à Bayonne le 20 novembre et repartit définitivement le 1^{er} décembre 1737 (2).

Le 9 juillet 1740, nous voyons arriver à Bayonne l'intendant de Sérilly, qui est reçu de la même manière que son prédécesseur, moins le repas offert par la ville dont il n'existe pas de traces dans les relations du temps. Toutefois, Bayonne offre à sa femme un présent de deux services de linge de table, et à son secrétaire Malus une gratification de 400 livres (3). Puis, c'est l'intendant d'Aligre que la ville envoie complimenter à Auch par deux députés (4), l'intendant Ermangart à qui il est présenté un vin d'honneur (5), et Dupré de Saint-Maur, intendant de la généralité de Bordeaux, qui arrive à Bayonne avec l'intendante le 15 septembre 1783, vers onze heures et demie du soir. Ils allèrent descendre à l'hôtel Saint-Etienne, et le Corps de ville décida de s'y rendre pour saluer Madame l'intendante qui n'était jamais venue à Bayonne. Puis, comme on ne voulait pas faire moins pour

(1) Archives de Bayonne, CC. 323.

(2) Archives de Bayonne, BB. 57.

(3) Archives de Bayonne, BB. 53, CC. 324, CC. 633.

(4) Archives de Bayonne, BB. 55.

(5) Archives de Bayonne, CC. 190, 741.

ceux-ci que pour leurs prédécesseurs, on convint que, ainsi que cela avait été pratiqué pour Monsieur et Madame d'Aine, le 21 octobre 1770, au lieu d'un repas offert aux intendants lors de leur première visite, il lui serait offert un bal et un ambigu à l'Hôtel de Ville. Bientôt le Corps sans robe fut visiter Monsieur et Madame Dupré de Saint-Maur et offrit la fête qu'il avait l'intention de leur donner à leur retour de Saint-Jean-de-Luz, où ils devaient passer quelques jours. Le bal eut lieu, en effet, à leur retour, et les plus grandes félicitations en furent faites aux galants échevins (1). En 1784, M. de Neuville termine la série des intendants dont les visites ont laissé quelques traces dans notre histoire (2).

(1) Archives de Bayonne, AA. 48. — BB. 62. — CC. 184. — CC. 757,

(2) Archives de Bayonne, BB. 62.

MARÉCHAUX DE FRANCE

Le Maréchal de Gié. — Maréchal de Vauban. — Repas qui lui est offert par la ville. — Arrivée de la première garnison permanente. — Visite des fortifications. — Les maréchaux de Lorge et de Noailles. — Vin d'honneur présenté au maréchal de Mouchy.

Pierre de Rohan, maréchal de Gié, était à Bayonne, le 11 août 1489, où il était venu pour une conciliation entre le Corps de ville et le populaire, et, ce même jour, il assistait à l'élection du Conseil de Ville, faite en sa présence et d'Etienne Makanam, mais nos archives n'ont pas gardé de traces de la réception qui lui fut faite (1). En 1530, c'est le tour du maréchal de Montmorency qui vient à Bayonne pour réunir la rançon payée par François I^{er} à Charles Quint, et dont nous avons parlé plus haut. Il nous faut arriver à la fin du XVII^e siècle pour trouver une réception faite à un maréchal, sur laquelle nous avons recueilli quelques détails.

L'arrivée de M. le maréchal de Vauban, gouverneur de Lille « subdélégué par Sa Majesté pour les fortifications de Bayonne », coïncidait avec l'arrivée des troupes qui devaient former dans la ville, sa première garnison permanente, car tandis que le maréchal se trouvait rendu le 26 avril 1680, les deux bataillons du régiment de la Marine et d'Estopa (Suisse) faisaient leur entrée à Bayonne. Ils campèrent sur la place de Piémont et sur la place Notre-Dame, pendant que le Corps de ville travaillait aux logements qu'il fallait leur distribuer chez les bourgeois (2). Pendant ce temps, le maréchal de Vauban visitait la ville et ses environs afin de voir les travaux de fortification

(1) Archives de Bayonne, BB. 4.

(2) Archives de Bayonne, BB. 30.

qu'il convenait d'y faire. Le lendemain de son arrivée, les magistrats lui offraient un repas (1) au Boucau, et avant son départ, un présent de seize livres de chocolat (2).

En 1687, c'est le maréchal de Lorges qui se rend à Bayonne (3). En 1746, le maréchal de Noailles, se rendant à Madrid (4), et, à son retour, il lui est fait un présent de vin, de liqueur et de jambons (5) et enfin à la fin du XVIII^e siècle, un vin d'honneur est présenté au maréchal de Mouchy.

Presque tous les maréchaux de Napoléon sont passés à Bayonne, se rendant en Espagne et en revenant. Mais comme ils y allaient avec la qualité de chefs d'armée ou de corps, on les retrouvera au chapitre que nous réservons aux passages de troupes.

(1) Il était ainsi composé : 1 potage de six paires de pigeons. — 1 potage de six paires de poulets. — 1 potage de deux chapons et deux têtes d'agneau. — 1 daube de gigots et de poulets à la marinade. — 2 pâtés de lièvre. — 1 grande tourte feuilletée. — 2 paires de dindons en ragout. — 3 jambons. — 4 levrauts et lapereaux. — 1 agneau d'Espagne. — 4 paires de dindons rôtis. — 9 paires de pigeons gras rôtis. — 9 paires de poulets rôtis. — 6 paires de ramiers rôtis. — 4 paires d'oisons rôtis. — 4 paires de gelinottes. — 2 livres d'olives. — 1 plat de pois verts. — 1 d'asperges. — 1 d'artichauts. — 1 plat de pieds et oreilles de cochon. — 1 plat d'œufs à la huguenaute. — 1 plat de boudins blancs. — Le tout montant à la somme de 151 livres. — (Archives de Bayonne, CC. 316).

(2) Archives de Bayonne, CC. 316.

(3) Archives de Bayonne, CC. 317.

(4) Archives de Bayonne, CC. 327.

(5) Archives de Bayonne, CC. 645.

LES ÉVÊQUES

Monsieur de Montaigne. — Réception officielle. — François Fouquet.
— Réception en robe rouge. — La ville présente un cheval à l'évêque. — Le harnais et le poêle. — A l'église cathédrale. — Jean d'Olce. — Dîner de cérémonie offert par la ville à l'évêque de La-Roque-Priélé. — Les évêques au XVIII^e siècle.

Tous les évêques de Bayonne, à leur première entrée en ville, avaient droit à une réception officielle, prévue par le cérémonial ; toutefois nous ne mentionnerons ici que celle dont les relations nous ont été conservées. Le 10 septembre 1604, le Corps de ville décide qu'il ne sera pas fait de réception officielle à l'évêque d'Echaux revenant de la cour. Il est vrai que ce n'était pas la première fois qu'il entrait à Bayonne (1), et que de cette première réception nous n'avons pas trouvé de traces.

L'évêque de Montaigne se trouvait à Urtubie lorsque deux députés s'y transportèrent pour le saluer le 26 septembre 1631. Le prélat les accueillit avec force protestations de bonne affection pour la ville, et leur annonça qu'il ferait son entrée le 27 du même mois. Il fut aussitôt décidé que un échevin, un jurat, accompagnés de dix ou douze bourgeois, iraient au devant de lui à une lieue de la ville, et que le Corps de ville, revêtu de ses robes noires et chapeaux, l'attendrait à la porte de Saint-Léon, où « devait estre mis ung dais avec un tapis dessus pour faire la harangue » (2).

Le 11 juillet 1639, le vicaire général Louis Abelly vint prévenir le Corps de ville de la prochaine arrivée de l'évêque François Fouquet. Si les registres municipaux n'ont pas gardé de traces de la réception officielle qui lui

(1) Archives de Bayonne, BB. 17.

(2) Archives de Bayonne, BB. 21.

fut faite à son entrée, nous sommes fixés avec le chanoine Veillet qui, dans son ouvrage inédit, en a laissé un récit détaillé.

« Etant sorti en carrosse exprès de la ville à trois heures pour y revenir à six, il fut accueilli à la première palissade de l'entrée de la porte de Saint-Esprit en procession par le chapitre en compagnie avec tous les religieux des cinq couvents ; ensuite par le lieutenant-général, qui le harangua, et aux côtés duquel étaient MM. de Haïtze et de Lasserre, avocats en robe et bonnets, précédés des huissiers et sergents, aussi en robe, ayant leurs gaules à la main ; et enfin par tout le Corps de ville, qui le harangua aussi en robe rouge et chaperon. Ceux ci lui présentèrent un cheval dont le harnais couvrait la selle, tout le corps, et même la tête du cheval hors les yeux. Ce harnais était de taffetas blanc bordé d'un frangeon de fil d'or qui descendait jusqu'aux pieds du cheval. Ils firent aussi faire un poêle de satin blanc garni de passements d'or avec la frange de fils d'or. L'évêque monta à cheval et se mit sous le poêle ; ce poêle était porté par quatre magistrats dont les deux de devant étaient jurats et les deux de derrière échevins. L'évêque était sous le poêle avec sa mitre d'or. Son bâton pastoral d'argent était porté par un prêtre qui marchait devant le poêle. La procession marcha en ordre jusqu'au devant des degrés du grand portail de l'église qui est à la place publique : là, il descendit de cheval, et entra dans l'église toujours sous le poêle ; il s'arrêta à l'entrée jusqu'à ce que M. de Laclau, chanoine, vêtu d'une chape blanche, eût achevé de le haranguer.

« Après cela il continua à marcher, toujours sous le poêle, jusqu'à la porte du grand autel. Il alla s'agenouiller au lieu préparé, d'où, après les prières faites, il monta les

degrés et baisa l'autel, où la mitre et la chape lui furent ôtées. De cet autel il fut conduit dans le chœur, et il s'assit à la chaise épiscopale, où tous les chanoines allèrent lui baiser l'anneau de la main. De là, il fut conduit à son palais épiscopal par le clergé, et suivi par les gens du roi, par le Corps de ville et par une infinité de peuple » (1).

Le 9 mai 1645 eut lieu l'entrée de l'évêque Icare d'Olce. Lorsque la ville se disposait à le recevoir, elle apprit qu'il était déjà arrivé à Saint-Esprit la veille au soir. Le Corps de ville se hâta de lui envoyer deux députés pour le saluer et savoir à quelle heure il ferait son entrée. Elle fut fixée pour le même jour à quatre heures, et M. d'Olce s'en étant remis aux magistrats pour le cérémonial à suivre, il fut décidé, qu'il serait employé le même ordre dans la réception que pour ses prédécesseurs (2).

Après les entrées des évêques Fouquet et d'Olce, on peut dire que le cérémonial de ces réceptions est désormais fixé : elles se suivent avec la monotonie la plus régulière. Aussi nous contenterons-nous de signaler l'entrée de l'évêque de Lalanne, le 20 février 1694 (3) ; celle de Revis François de Beauvau, qui eut lieu le 8 janvier 1702, mais dans laquelle il faut remarquer deux particularités, c'est qu'elle se fit aux flambeaux, et que le Corps de ville lui offrit le dais qui avait été préparé pour la réception de Philippe V, roi d'Espagne (4) ; celle de l'évêque André Druillet, le 19 novembre 1708.

On le voit, ces réceptions sont toujours les mêmes, et nous ne pouvons citer qu'un dîner de cérémonie offert par

(1) *Manuscrits de Veillet*. Bibliothèque de Bayonne.

(2) Archives de Bayonne, BB. 23.

(3) Archives de Bayonne, BB. 32.

(4) Archives de Bayonne, BB. 32.

le Corps de ville et l'évêque Gaspard de La-Roque-Priélé, le 15 décembre 1682, c'est-à-dire peu de mois après son arrivée, et dans lequel on peut citer : des biscuits confits, 2 douzaines de pâtés à la cardinale, 2 douzaines de pâtés à l'anglaise, 24 perdrix, 1 gros coq d'Inde, la moitié d'un veau de lait, un levraut, 5 paires de bécasses, 11 paires de pigeons, 1 paire de pigeons gras, 2 paires de dindons, 1 paire de chapons, 7 paires de ramiers, 12 paires de cailles, 4 paires de tourtes, 3 jambons, 1 paire de canards et 1 paire de sarcelles, 3 paires d'ortolans, 4 tortues, 1 bassin de gelée et 1 de blanc manger, 1 plat d'artichauts, 1 plat de champignons et blancs de chapon ; 1 hure de sanglier, etc. et, quoique ce menu fût moins somptueux que ceux que nous avons cités précédemment, il ne s'éleva pas à moins de 555 livres 2 sols (1).

Nous trouvons encore la réception de l'évêque de Beaumont, le 8 avril 1743 (2), celle de Mgr d'Arche, le 15 décembre 1745 (3) enfin de celle de Mgr de Lafferronnays, le 31 janvier 1776 (4). Les temps modernes nous offrent encore quelques entrées d'évêques à Bayonne, mais elles se répètent si exactement avec celles que nous venons de décrire que nous croyons inutile d'en parler plus particulièrement.

(1) Archives de Bayonne, CC. 317.

(2) Archives de Bayonne, BB. 33.

(3) Archives de Bayonne, BB. 36.

(4) Archives de Bayonne, BB. 62.

GRANDS SEIGNEURS ET GRANDES DAMES

Fréquence du passage à Bayonne. — Le baron de Gramont. — Repas offert au duc d'Albe. — Monsieur de Méru. — La comtesse d'Aulnoy. — Sur l'Adour. — Les dames de Bayonne. — Les petits cochons de lait. — Danses Bayonnaises. — La synagogue. — Echange de présents. — Le salut chez les Frères Prêcheurs. — La douane.

Nous trouverons dans cette partie de ces études, que nous avons réservée aux passages et séjours des grands seigneurs et grandes dames, beaucoup plus de variété que dans les chapitres précédents. D'ailleurs, quelques-uns d'entr'eux sont des écrivains, et ont laissé des appréciations sur les pays qu'ils ont traversés et des descriptions de la ville dans laquelle ils ont été reçus.

Nous signalerons tout d'abord le séjour à Bayonne du baron de Gramont au mois d'octobre 1502. On l'envoya chercher par la voie du fleuve au port de Larrebaren, et il fit son entrée aux flambeaux. Il lui fut fait un présent de trois barriques de vin. Un dîner lui fut offert à Capbreton par le Corps de ville. Madame de Gramont reçut un envoi « de chardines fresques » et la même galupe qui était allée le chercher à Larrebaren, le reconduisit dans ce port en remontant l'Adour (1).

Le 10 mars 1539, la ville donne un repas au duc d'Albe, qui avait été logé à Danglade, et qui passait en poste ; ce ne fut pas une somme bien élevée, car tant en poisson que autres comestibles, on ne dépensa que soixante-dix sols tournois (2). En 1564, un tambour et un fifre sont payés pour fêter l'entrée de Madame de Lauzun, sœur de M. de

(1) Archives de Bayonne, CC. 340.

(2) Archives de Bayonne, CC. 363.

Gramont (1). Un peu plus tard, M. de Méru, fils du connétable de Montmorency, arrive à Bayonne et y est fêté à l'aide d'un présent de vins fins (2) et en 1589, une réception est faite par la villé à M. de Roquelaure et à Madame de Gramont sa fille (3). En 1677, le prince d'Elbeuf est fêté par un repas qui lui est offert (4), mais il nous faut arriver au commencement du XVIII^e siècle pour trouver des détails intéressants sur ces passages si fréquents dans notre ville qu'il est impossible de les énumérer tous.

La comtesse d'Aulnoy est trop connue pour que nous jugions ici ses qualités littéraires, mais l'une des plus curieuses relations relatives à la ville de Bayonne se trouve dans cet amusant voyage en Espagne de la spirituelle comtesse, auteur de jolis contes de fées.

Marie Catherine d'Aulnoy, née Le Jumel de Bonneville, passa par Bayonne se rendant à Madrid, en 1699 ; quoiqu'elle n'eût aucun caractère officiel, elle fut reçue avec distinction par la société bayonnaise et elle la peint avec les couleurs les plus vives et de la manière la plus aimable. Quoique ce récit soit pour être un peu long, nous préférons le donner tout entier, persuadé que nous sommes que ces lignes seront vivement appréciées par les amis de notre histoire bayonnaise (5).

« Je vous ai marqué, dit Madame d'Aulnoy, par ma dernière lettre tout ce qui m'est arrivé jusqu'à Bayonne.

(1) Archives de Bayonne, CC. 304.

(2) Archives de Bayonne, CC. 304.

(3) Archives de Bayonne, CC. 167.

(4) Archives de Bayonne, CC. 316.

(5) *La Cour et la ville de Madrid vers la fin du XVII^e Siècle. Relation du voyage d'Espagne par la comtesse d'Aulnoy.* Ed. nouvelle, revue et annotée par Madame B. Carey. — Paris, Plon, 1874, in-8° iv, 568. — Il y a eu un grand nombre d'éditions de cet ouvrage. La première est datée de 1691, on trouve aussi des traductions anglaises, allemandes, hollandaises et espagnoles.

Vous savez que c'est une ville de France, frontière du royaume d'Espagne. Elle est arrosée par les rivières de l'Adour et de la Nive qui se joignent ensemble, et la mer monte jusque-là. J'y vins de Dax par eau, et je remarquai que les bateliers de l'Adour ont la même habitude que ceux de la Garonne, c'est-à-dire qu'en passant les uns à côté des autres, ils se chantent pouille, et ils aimeraient mieux n'être point payés de leur voyage que de manquer à se faire ces sortes de huées, quoiqu'elles étonnent ceux qui n'y sont point accoutumés. Il y a deux châteaux assez forts pour bien défendre la ville, et l'on y trouve en plusieurs endroits des promenades très agréables.

« Lorsque je fus arrivée, je priai le baron de Castelnau, qui m'avait accompagnée depuis Dax, de me donner la connaissance de quelques jolies femmes avec lesquelles je pusse attendre sans impatience les litières qu'on devait m'envoyer de Saint-Sébastien.

Il n'eut pas de peine à me satisfaire ; étant homme de qualité et de mérite, on le considère fort à Bayonne : il ne manqua pas dès le lendemain, de m'amener plusieurs dames me rendre visite : c'est la coutume, en ce pays, d'aller voir les dernières venues lorsqu'on est informé quelles elles sont.

« Elles commencent là de se ressentir des ardeurs du soleil ; leur teint est un peu brun ; elles ont les yeux brillants ; elles sont aimables et caressantes ; leur esprit est vif, et je vous rendrai même raison de leur enjouement si j'eusse entendu ce qu'elles disaient. Ce n'est pas qu'elles ne sachent toutes parler français, mais elles ont tant l'habitude du langage de leur province, qu'elles ne peuvent le quitter, et comme je ne le savais point, elles faisaient entr'elles d'assez longue conversation où je n'entendais rien.

« Quelques-unes qui vinrent me voir avaient un petit cochon de lait sous le bras, comme nous portons nos petits chiens ; il est vrai qu'ils étaient fort dégrasés et qu'il y en avait plusieurs avec des rubans de différentes couleurs ; mais vous conviendrez que c'est une inclination fort bizarre, et je suis persuadée qu'il y en a beaucoup d'entr'elles dont le goût est trop bon pour s'accommoder de cette coutume. Il fallut, lorsqu'elles dansaient laisser aller dans la chambre ces vilains animaux où ils firent plus de bruit que des lutins. Ces dames dansèrent à ma prière, le baron de Castelnau ayant envoyé quérir les flûtes et les tambourins. Pour vous faire entendre ce que c'est, il faut vous dire qu'un homme joue en même temps d'une espèce de fifre et de tambourin, qui est un instrument de bois fait en triangle et fort long, à peu près comme une trompette marine, montée d'une seule corde, qu'on frappe avec un petit bâton : cela rend un son de tambour assez agréable.

« Les hommes qui étaient venus accompagner les dames, prenant chacun celle qu'il avait amenée et le branle commença en rond se tenant tous par la main ; ensuite ils se firent donner des cannes assez longues, ne se tenant plus que deux à deux avec des mouchoirs qui les éloignaient les uns les autres. Leurs airs ont quelque chose de gai et de particulier, et le son aigu des flûtes se mêlant à celui des tambourins, qui est assez guerrier, inspire un certain feu qu'ils ne pouvaient modérer ; il me semblait que c'était ainsi que devait se danser la Pyrrhique, dont parlent les anciens, car ces messieurs et ces dames faisaient tant de tours, de sauts et de cabrioles, leurs cannes se jetaient en l'air et se reprenaient si adroitement, que l'on ne peut décrire leur légèreté et leur souplesse. J'eus aussi beaucoup

de plaisir à les voir, mais cela dura un peu trop longtemps : je commençai à me lasser de ce bal mal ordonné, lorsque le baron de Castelnau, qui s'en aperçut, fit apporter plusieurs bassins de très belles confitures sèches. Ce sont les Juifs qui passent pour des Portugais et qui demeurent à Bayonne, qui les font venir de Gênes ; ils en fournissent tout le pays. On servit quantité de limonades et d'autres eaux glacées, dont ces belles dames burent à longs traits, et la fête finit ainsi.

« On me mena le lendemain voir la synagogue des Juifs, au faubourg de Saint-Esprit, je n'y trouvai rien de remarquable. M. de Saint-Pé, lieutenant du Roi, qui m'était venu voir, quoiqu'il fut fort incommodé de la goutte, me convia de dîner chez lui. J'y fis un repas très délicat et magnifique, car c'est un pays admirable pour la bonne chère : tout y est en abondance et à très bon marché. J'y trouvai des femmes de qualité, extrêmement bien faites, qu'il avait priées pour me tenir compagnie. La rue du château, qui donne sur la rivière, est fort belle ; il y a toujours une bonne garnison.

« Lorsque je fus de retour chez moi, je demeurai surprise d'y trouver plusieurs pièces de toile qu'on m'avait apportées de la part des dames qui m'étaient venues voir, avec des caisses pleines de confitures sèches et de bougies. Ces manières me parurent fort honnêtes pour une dame qu'elles ne connaissaient que depuis trois ou quatre jours ; mais il ne faut pas que j'oublie de vous dire que l'on ne peut voir de plus beau linge que celui que l'on fait en ce pays-là, il y en a d'orné et d'autre qui ne l'ait point. La toile en est faite d'un fil plus fin que les cheveux, et le beau linge y ait si commun, qu'il me souvient qu'en passant dans les Landes de Bordeaux, qui sont des déserts,

où l'on ne rencontre que des chaumières et des paysans qui font compassion par leur extrême pauvreté, je trouvai qu'ils ne laissaient pas d'avoir d'aussi belles serviettes que les gens de qualité en ont à Paris.

« Je ne manquai pas de renvoyer à ces dames de petits présents que je crus qui leur feraient plaisir. Je m'étais aperçu qu'elles aimaient passionnément les rubans, et elles en mettaient quantité sur leur tête et à leurs oreilles ; je leur en envoyai beaucoup ; je joignis à cela plusieurs beaux éventails ; en revanche elles me donnèrent des gants et des bas de fil d'une finesse extrême.

« En me les envoyant elles me cohvièrent d'aller au salut des Frères Prêcheurs qui n'était pas éloigné de ma maison. Elles savaient que j'ai quelque goût pour la musique, et elles voulurent me régaler de ce qu'il y avait de plus excellent dans la ville. Mais encore qu'il y eut de très belles voix, l'on ne pouvait guère avoir du plaisir à les entendre, parce qu'ils n'ont ni la méthode ni la manière du chant. J'ai remarqué dans toute la Guyenne que l'on y a de la voix naturellement et qu'il n'y manque que de bons maîtres ».

Enfin, les litières que la comtesse avait demandées pour entrer en Espagne arrivèrent. Elle se récrie fort sur ce moyen coûteux de voyager. Les deux litières et leurs mules de rechange, ainsi que celles qui devaient servir à ses gens, ne laissent pas de faire un cortège assez imposant et très onéreux, car il fallait aussi payer le retour.

« Sans sortir de Bayonne, je trouvai des Turcs et des Maures, et je crois même quelque chose de pis : ce sont les gens de la douane. J'avais fait plomber mes coffres à Paris tout exprès pour n'avoir rien à démêler avec eux ; mais ils furent plus fins, ou pour mieux dire plus opiniâtres que

moi, et il leur fallut donner tout ce qu'ils demandèrent ». Et si comme ce n'était pas assez, les tambours, les trompettes, les violons, les flûtes et les tambourins l'accompagnèrent en jouant jusqu'à la porte Saint-Léon, qu'elle appelle la porte Saint Antoine, nous ne savons pourquoi, elle avoue n'avoir pu s'en débarrasser qu'en leur donnant quelque argent.

E. DUCÈRÉ.

(A continuer).

LE PAYS DE LABOURD

AVANT 1789

PREMIÈRE PARTIE

LES BAILLIS DE LABOURD

(Suite)

LOUP DE SAINT-JULIEN, gentilhomme navarrais, seigneur de Saut Neuf, par suite de son mariage avec Catherine, fille et héritière d'Espain. -- Par lettres du 12 avril 1377, le roi d'Angleterre lui donna, tant à lui qu'à son fils. Jean de St Julien, héritier de Saut, le baillage de Labourd à vie. Mais quelque temps après, Loup et son fils résignèrent cette charge en faveur de Charles de Beaumont. Le fils de Jean de St-Julien, appelé Sauvat de Saut, épousa vers 1415, l'héritière d'Urtubie. (Jaurgain, *Urtubie*, p. 136. Carte, t. p. 163).

OGER DE GARRO, écuyer, était un fils puîné de Garcie Arnaud de Garro, dont il a été parlé précédemment. Oger épousa, vers 1388, Jeanne d'Echaus, fille de Miguel d'Echaus, seigneur navarrais, et petite-fille de Garcie Arnaud d'Espeleta. Elle hérita de ce dernier en 1385. Oger de Garro devint ainsi, seigneur d'Espelette et ses enfants continuèrent la descendance de cette maison. (Jaurgain, *Vasconie*, II, p. 276).

Dans sa généalogie de la maison d'Espelette, M. de

Jaurgain cite un acte de 1389 qui indique comme bailli de Labourd à cette époque. Noble Oger, fils de Garro, seigneur d'Espelette. Il résulterait de cet acte qu'avant de résigner sa charge en faveur de Charles de Beaumont, Loup de St-Julien avait déjà un lieutenant. Cette hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, car Loup de St-Julien et son fils restèrent toujours attachés au service du roi de Navarre et probablement vécurent éloignés du Labourd.

CHARLES DE BEAUMONT, alferez mayor de Navarre, seigneur de Guiche, capitaine de Mauléon, châtelain de St-Jean-Pied-de-Port, devint bailli de Labourd en 1403 par la résignation en sa faveur de Loup et Jean de Saint-Julien. Henri IV, d'Angleterre, approuva cette concession le 18 juillet 1404, et, plus tard, le 5 février 1416. Henri V rappelle à Jean Tiptot, sénéchal de Gascogne, que le feu roi son père et lui-même ont donné le baillage de Labourd à Charles de Beaumont et à Charlot, son fils, *leur vie durant*. (Carte, 1, p. 189).

Charles de Beaumont était un fils naturel de l'infant Don Louis de Navarre qui lui-même était fils de Philippe d'Evreux, roi de Navarre, et frère de Charles-le-Mauvais. Don Louis fut d'abord comte de Beaumont-le-Roger, localité située dans le comté d'Evreux, et aujourd'hui dans le département de l'Eure. Quand le comté d'Evreux revint à la France sous le règne de Charles-le-Noble, l'infant Don Louis devint duc de Durasso.

Son fils devint lui-même seigneur de Guiche par son mariage avec Anne de Curton, dame de Guiche, fille et héritière d'Arnaud de Curton, chevalier, et de Jeanne d'Albret, dame de Guiche. Celle-ci était la fille et l'héritière de Pès d'Albret resté maître de la seigneurie de Guiche

après les démêlés de 1348. (Jaurgain, *Châtelains de Mauléon*, § XII).

Charles de Beaumont exerça ses différentes charges jusqu'à sa mort qui survint en 1432. Il avait perdu son fils aîné Charlot, mais il en laissait deux autres, Jean et Louis, et une fille Isabelle, mariée à Jean d'Amasquette, seigneur de St-Pé en Labourd.

HUMFROY DE LANCASTRE, duc de Glocester, comte de Pembroke, protecteur et grand chambellan d'Angleterre, oncle d'Henri VI, roi d'Angleterre, fut choisi par lettres du 20 février 1433, pour remplacer Charles de Beaumont, récemment décédé. (Carte, I. p. 213). Il fut nommé châtelain de Mauléon et bailli de Labourd ; mais, en fait, il n'exerça ni l'une ni l'autre de ces fonctions. L'administration du pays de Soule resta entre les mains de Louis, fils de Charles de Beaumont, avec le titre de lieutenant du duc de Glocester. — Jean de Saint-Pé, gendre de Charles de Beaumont, prit le titre de *gouverneur de Labourd*, et remplaça le véritable bailli (Jaurgain, *châtelain de Mauléon*, § XIII).

Humfroy de Lancastre obtint plus tard la seigneurie à vie des îles de Jersey et Guernesey, sans doute après avoir renoncé au baillage de Labourd, car celui-ci fut concédé à un autre en 1441.

AUGEROT D'AMASQUETTE, dit Ogerot de Saint-Pé, écuyer, gentilhomme au service de l'Angleterre, devint bailli de Labourd suivant provisions du 7 janvier 1441. (Carte, I, p. 222). Il était fils de Jean d'Amasquette, dont je viens de parler, et lui avait succédé dans la seigneurie de Saint-Pé.

La famille d'Amasquette, ou plutôt d'Amezqueta, avait

remplacé à Saint-Pé l'ancienne famille de Saut. Celle-ci déclinait partout depuis le massacre de Proudines, et chacune de ses branches allait s'éteignant l'une après l'autre. Déjà, faute de tige masculine, les St-Julien étaient entrés au château d'Hasparren et les Lahet au château de Haïtce. Ce fut pour le même motif que les Amezqueta entrèrent au château de Saint-Pé.

Sanche de Saut, seigneur de Saint-Pé, qui, en 1363, rendait hommage à Bordeaux au roi d'Angleterre et au prince de Galles, était mort en 1370, tué, dit-on, dans une guerre privée survenue entre lui et le seigneur d'Espelette. Jeanne de Saint-Pé, sa fille et son héritière, épousa un chevalier de Guipuzcoa, Pero Lopez de Amezqueta. Il devint seigneur de Saint-Pé après avoir, en combat singulier, vengé la mort de son beau-père. Il eut pour fils et petit-fils Jean et Augerot d'Amasquette. (Jaurgain, *Genéalogie d'Espeleta*, p. 8).

Augerot d'Amasquette fut l'un des plus fermes soutiens de la domination anglaise en Gascogne. Lorsque en 1441 les Anglais eurent repris Tartas, il fut chargé avec le sire de Cauna de garder cette place. L'année suivante, il défendait Saint-Sever, assiégé par les troupes françaises (H. Courteault, *Chronique de Leseur*, t. 1, 33, note). Henri VI, pour lui témoigner sa faveur, lui concéda le droit de prendre 20 marcs chaque année sur les épaves maritimes de la côte de Labourd depuis Fontarabie. Enfin, le 23 octobre 1442, lorsque Dax fut retombé entre les mains des Anglais, la prévôté de cette ville et le baillage de Hastings furent donnés à Jean de Saint-Pé et à son fils Augerot (Carte, t. pp. 222, 225).

En 1446. le roi d'Angleterre, voulant disposer du baillage de Labourd en faveur de Jean de Foix, donna

ordre de mettre Augerot de Saint-Pé en possession effective de la prévôté de Dax. Mais nous verrons tout à l'heure qu'Augerot n'accepta pas cet échange de fonctions. (Carte, 1, p. 213).

JEAN DE FOIX, comte de Candale et de Benauges, captal de Buch, vicomte de Castillon, fut nommé bailli de Labourd et châtelain de Mauléon, par provisions du 18 novembre 1446. (Carte, 1, p. 230).

Jean de Foix reçut, en outre, du roi d'Angleterre la concession des châteaux et revenus de Castillon, Lamarque, Mouton, Saussac, Castelnau de Médoc, Milhan et Budos, de la paroisse de Preignac, et des terres de Cussac, Listrac et Montignac (1). Tous ces domaines avaient fait retour à la Couronne par la mort d'Humfroy, duc de Gloucester (Carte, *Rôles Gascons*, 1, 230). Mais retenu au loin par les événements qui se déroulaient alors en Gascogne, Jean de Foix ne prit jamais possession ni du baillage de Labourd, ni du château de Mauléon.

Henri VI cependant avait mandé à Louis de Beaumont et Ogerot de Saint Pé de remettre au comte de Candale, l'un le château de Mauléon, l'autre le baillage de Labourd. Mais Louis de Beaumont refusa de quitter la forteresse avant d'être défrayé des réparations qu'il y avait faites. Henri VI avait intérêt à ménager le roi de Navarre, qui l'appuyait et le soutenait dans la guerre contre le roi de France, qui tenait aux Beaumont par des liens étroits de famille et qui avait fait de Louis le connétable de Navarre. Le château de Mauléon resta donc entre les mains de ce dernier. (Jaurgain, *Châtel. de Mauléon*, § xv).

(1) Toutes ces localités sont aujourd'hui dans le département de la Gironde, et font partie des arrondissements de Bordeaux, Libourne et La Réole.

Dans le Labourd, un refus analogue avait dû se produire, car la prévôté de Dax, confirmée le 14 juin 1446 à Ogerot de Saint-Pé, fut donnée le 18 juin 1447 à Arnaud de Saint-Cricq ; ce qui fait voir qu'Ogerot n'avait pas pris possession de cette charge. (Carte, *Rôles Gascons*, 1, pp. 213, 231). Et, en effet, nous verrons bientôt le même Ogerot à la tête des Labourdins, organisant et dirigeant la résistance du pays contre le roi de France. Or, le commandement des forces militaires locales était la principale fonction du bailli de Labourd.

La grande et illustre maison de Foix se trouvait à cette époque divisée en deux branches, entre lesquelles s'étaient partagés les titres et les domaines appartenant à cette famille. La branche aînée avait pour chef Gaston IV de Foix, comte de Foix, comte de Bigorre, vicomte de Béarn, marié à la princesse Léonor, fille de Don Juan II, roi de Navarre.

Son cousin, Jean de Foix, fut le chef de la branche cadette. Il avait reçu par héritage les titres de capitaine de Buch, comte de Benauges, vicomte de Castillon (1) ; Henri VI le fit, en outre, comte de Kendale ou Candale (en Angleterre) et chevalier de la Jarrettière. Il avait épousé une nièce de William Pole comte de Suffolk, celui là même qui commandait les Anglais devant Orléans, lorsque les succès de Jeanne d'Arc l'obligèrent à lever le siège.

La guerre de Cent Ans approchait de son terme. Les Anglais, refoulés du centre de la France, reculaient peu à peu vers les frontières et la Guyenne, cet ancien apanage d'Aliénor d'Aquitaine, devint le dernier champ de bataille

(1) *Buch*, pays où se trouve encore *La Teste de Buch*, arrondissement de Bordeaux ; *Benauges*, ancien château dans la commune d'Arbis, arrondissement de La Réole ; *Castillon*, arrondissement de Libourne, chef-lieu de canton.

des armées ennemies. Dans cette lutte suprême, les deux chefs de la Maison de Foix suivirent chacun un parti contraire. Gaston IV se fit le champion infatigable du roi de France et joua le rôle le plus actif dans la conquête des Landes, de la Soule et du pays de Labourd. Pendant ce temps, Jean de Foix restait fermement attaché à la fortune du roi d'Angleterre et prêtait son concours à tous les lieutenants d'Henri VI. En dernier lieu, il accompagnait le vieux Talbot à la bataille de Castillon où le capitaine anglais trouva la mort ainsi que son fils.

Enveloppé dans la déroute, Jean de Foix fut fait prisonnier par les troupes françaises, et quand il put recouvrer sa liberté, il se rendit en Angleterre. Il n'en revint qu'en 1470, et se résigna à faire hommage au roi de France pour les domaines qu'il possédait en Guyenne. Il mourut en 1485, et transmit à ses descendants le nom de Foix-Candale. Ce fut le dernier bailli de Labourd nommé par le roi d'Angleterre ; ceux qui vinrent après lui furent les officiers du roi de France. Mais avant de nous occuper d'eux et de reprendre la série de ces fonctionnaires, il ne sera pas sans intérêt de résumer ici les événements qui firent passer notre Pays sous la domination française.

§ II. — DEPUIS LA CONQUÊTE FRANÇAISE

Charles VII, qui s'était transporté en Gascogne pour y diriger lui-même les opérations militaires, s'empara rapidement de Tartas, Dax et St-Sever, puissamment secondé dans cette campagne par Gaston IV de Foix, vicomte de Béarn. Il reconnut dans ce gentilhomme de 25 ans, non seulement une fidélité à toute épreuve, mais encore une réelle capacité militaire, et il le nomma sans hésiter son

lieutenant pour tous les pays situés entre la Garonne et les Pyrénées.

Malheureusement, après le départ du roi et de l'armée royale, Dax et le pays d'alentour retombèrent entre les mains des Anglais. Gaston de Foix ne pouvait songer, avec ses seules ressources, à récupérer cette place ; il dut se borner à dégager les frontières de ses états de Béarn. (Monlezun. *Histoire de Gascogne*, iv, p. 289).

Son premier soin fut de s'assurer l'amitié de François de Gramont, seigneur de Bidache et de Bergouey. Il réussit à le lier par un traité en règle à la cause du roi de France. Puis, au mois d'août ou septembre 1449, il entra dans la Soule et vint mettre le siège devant Mauléon. Louis de Beaumont commandait la place et le roi de Navarre, bientôt prévenu, se porta sur le champ au secours de son connétable. Mais, voyant que l'armée du comte de Foix était plus nombreuse que la sienne, il n'osa pas combattre et préféra parlementer. Il proposa un traité par lequel les Anglais ne pourraient à l'avenir s'approcher du Béarn qu'à la distance de quatre lieues. Il espérait gagner ainsi Gaston dont il était le beau-père ; mais le comte lui répondit qu'il était là, non point comme souverain de Béarn, mais comme lieutenant du roi de France, qu'il assiégeait la place par son commandement, et qu'il ne la quitterait pas jusqu'à ce qu'elle fut réduite, ou lui-même *desconfit*.

Devant une résolution aussi fermement arrêtée, le roi de Navarre prit le parti de s'en retourner avec ses gens, et les assiégés, privés du secours qu'ils attendaient, capitulèrent. Le connétable obtint pour eux la vie sauve, à la condition de ne pas porter les armes pendant un an. Cette soumission entraîna celle de toute la Soule. (Jaurgain. *Châtelains de Mauléon*, § xv.)

Après ce premier succès, le comte de Foix divisa son armée ; il en confia une partie à son frère le vicomte de Lautrec, qui courut attaquer le château d'Hastingues sur les bords du Gave, et s'en empara promptement. Avec l'autre partie de l'armée, Gaston vint investir le château de Guiche, qui commandait le confluent de l'Adour et de la Bidouze, et défendait l'entrée du pays de Labourd. Cette place appartenait à Louis de Beaumont qui en avait hérité de sa mère ; Henri VI, en 1444, l'avait érigée en baronie au profit du connétable.

La garnison était commandée par un chevalier labourdin, nommé Jean Périz de Sainte-Marie (1). Celui-ci fit partir de nuit des émissaires déguisés, qui furent demander secours aux villes de Dax et de Bayonne et sollicitèrent l'appui d'Ogerot de Saint-Pé, d'Arnaud de Saint-Cricq et du seigneur d'Urtubie. Ces trois capitaines convoquèrent tous les nobles de Chalosse et du pays de Labourd, réunirent une nombreuse armée et convinrent entre eux d'attaquer le vicomte de Béarn de deux côtés à la fois. Une bande composée des gens de Chalosse et des Landes, devait s'avancer par le côté de Dax ; elle avait pour chefs Arnaud de Saint-Cricq, prévôt de Dax, et Georges Soliton (ou plutôt Swillington), chevalier anglais qui servait en Gascogne et commandait à La Réole. L'autre bande, comprenant les Labourdins, les Basques et les Bayonnais, devait venir par le côté de Bayonne sous la conduite d'Ogerot de Saint Pé, du seigneur d'Urtubie et du maire de Bayonne (qui était, cette année-là, John Astley, chevalier, nommé par le roi d'Angleterre).

(1) *Sainte-Marie* (en basque *Donamaria*) ancienne maison noble, à Villefranque, près du château de *Miots*, dont elle semble avoir été une dépendance.

Informé de ce plan par l'un des émissaires de la place qui fut fait prisonnier, Gaston de Foix prit ses dispositions pour le déjouer. Au jour indiqué, il se porte au devant des troupes qui venaient l'attaquer ; il les trouve marchant à la débandade, par groupes séparés qui se suivaient à distance. Il attaque les premiers groupes, les culbute et les rejette sur les groupes suivants qu'ils mettent en plein désordre. Les Béarnais, profitant de la confusion, chargent de tous côtés avec une telle vigueur qu'ils tuèrent trois mille hommes et mirent le reste en complète déroute. Leurs adversaires, surpris à l'improviste, ne pouvant ni se reconnaître, ni se former en bataille, se dispersèrent dans toutes les directions ; douze cents se noyèrent dans l'Adour en essayant de regagner leurs bateaux. Le seigneur d'Urtubie fut au nombre des morts. Soliton et Astley ne purent qu'à grand peine revenir à Bayonne ; Ogerot de Saint-Pé dut se réfugier en Chalosse, Arnaud de Saint-Cricq disparut sans qu'on retrouve sa trace.

De leur côté, les assiégés avaient tenté une sortie pour tendre la main aux troupes de secours ; mais, eux aussi, furent repoussés avec perte, et voyant tout espoir perdu, ils se décidèrent à capituler.

Cette capitulation, qui porte la date du 15 décembre 1449, est conservée aux Archives des Basses-Pyrénées (sous la cote E. 322). Elle spécifie que si Louis de Beaumont, connétable de Navarre, ou ses enfants prêtaient hommage à Charles VII, dans le délai de six mois, la place leur serait rendue, mais que sinon elle resterait au roi de France. A la prière de son frère, le vicomte de Lautrec, et des chevaliers de son armée, Gaston accorda la vie sauve à la garnison et permit à chaque homme de garder tout le bagage qu'il pourrait emporter à pied. Il

assura aux habitants la conservation de leurs usages et privilèges (1).

Il entra dans les plans du comte de Foix d'assurer tout le pays placé au sud de l'Adour, avant de s'aventurer dans les Landes et de s'approcher de la ville de Dax. C'est pour cela qu'après la prise de Guiche, il résolut de faire *une course* dans le pays de Labourd. Cet épisode de la campagne de Guyenne nous est révélé par Guillaume Leseur, dans son *Histoire de Gaston IV, comte de Foix*. Cette chronique a été récemment publiée pour la Société de l'Histoire de France par M. Henri Courteault. C'est à elle que j'ai emprunté le récit qui précède sur la siège de Guiche, et c'est à elle encore que j'emprunte les détails suivants, qui semblent indiquer que le narrateur a pris part lui-même à l'expédition.

« Après ladite place de Guichen prise par nos gens, le susdit prince (*Gaston de Foix*) les fist marcher les uns sur Orthez, en son pays de Béarn, conduysant son artillerie, les prisonniers et la pluspart du bagage. Et l'autre partie, il les voulust mener avecque luy faire une course, au pays de Labourth, pour ce qu'il avoit entendu qu'un des capytaines des Angloys, nommé Augerot de Saint-Pé, eschapé avec les autres fugytifs de la bataille, avoit rallié un grand nombre de gens. Ainsy le prince, pour faire sa dite course, choisit, environ 300 hommes d'armes, bien montés, entre lesquels estoient Monseigneur de Lautrec (2), Messire Bernard de Béarn (3), Monsieur de

(1) Après la conquête de la Guyenne, la terre de Guiche fut réclamée par la maison d'Albret qui l'avait autrefois possédée. En 1489, Jean d'Albret ayant épousé la reine Catherine de Navarre, céda cette terre à Roger de Gramont, seigneur de Bidache, en récompense de ses bons offices pour la conclusion de ce mariage.

(2) Pierre de Foix, vicomte de Lautrec, frère cadet de Gaston de Foix.

(3) Frère naturel de Gaston de Foix et son fidèle lieutenant dans toute la campagne de Guyenne.

Nouailles (*Navailles*), Monsieur d'Andoins, Monsieur de Lescun, le vicomte d'Orthe, et plusieurs autres barons, chevaliers, écuyers et gendarmes ; et des gens de pied environ mille ou 700 arbalétriers, avec quelques grosses couleuvrines de métal. — Avec cette bande, il partit et entra audit pays de Labourth et traversa tout iceluy pays jusques à Saint-Jean-de-Luz, sans qu'il y eust homme qui s'y osât montrer ni trouver sur les chemins, ni mesme sur les villages ; ains estoient tous fugitifs et cachés par les bois. Et avoient nos gens beau prandre de leurs biens et de leurs bestiaux en telle quantité que bon leur sembloit ».

« En faisant ladite course le chemin de nos gens se trouva à passer par un village dudit Ogerot de Saint Pé (1), auquel village ledit de Saint-Pé avoit une mayson un peu forte, close de fossés, et des moulins à eaux. Estoiient en ladite maison vingt ou trente arbalétriers, lesquels furent si fols qu'il leur sembla qu'ils défendroient bien ladite maison. Nos gens, sans barguigner ni marchander, leur donnèrent l'assault de toutes parts et les chargèrent si asprement que en moins d'un quart d'heure leur passèrent nos gens par dessus le ventre ; et fust ladite maison pillée et fourragée, et tôt après le feu mis dedans. Et pareillement furent brulés les moulins dudit Ogerot de Saint-Pé, comme d'un homme traître et rebelle au Roy, son souverain seigneur ».

« Et pour ce que le susdit prince fust adverty par ung des gens de ladite maison que ledit Ogerot de Saint-Pé estoit à la place de Poillan, et que leans (*dedans*) il avoit de

(1) Les indications données ici par le chroniqueur s'appliquent avec une précision étonnante au village de *Saint-Pé-sur-Nivelle*, où se trouvait le manoir d'Ogerot, et où des moulins ont toujours fonctionné sur les eaux de la Nivelle. Le *Bois de Saint-Pé* est toujours aussi désert, et on peut encore le traverser *sans y trouver un homme*.

deux à trois cens hommes, il se délibéra d'y aller, et avecque sa petite armée, il s'en vint embusquer en un bois qui estoit près de la place, et envoya courir dix ou douze bons hommes, qui vinrent jusque devant la porte de ladite place et firent manière d'estre venus pour ravir quelques vaches qui païssoient illec. Les pâtres s'enfuyrent crians qu'il y avoit dix ou douze laquais qui emmenaient leur bétail. Et adonc ceux de ladite place saillirent (*sortirent*) incontinent, et chacèrent nos laquays qui s'enfluyoient pour attirer ceux de la place jusques à notre embusche. Laquelle chose ainsy fût faite. — Or s'estoit mis messire Bernard de Béarn, avec cinquante hommes d'armes, au plus haut du bois. Et quand il vist que ceux qui estoient saillis hors, estoient bien embesoignés avecque ceux de la grosse embusche, qui ne les épargnoient pas, il se vint gagner le pont levis. Touttefoys ceux qui estoient demeurés encore dedans vinrent fort puissans à deffendre ladite partie, et il y eût là de belles et grandes armes faites, car nos gens et ceux de la place combattoient main à main ».

« Monsieur le prince et Monsieur de Lauthrec accoururent à la porte où Messire Bernard et nos gens combattoient : et tellement chargèrent à pointes de lances et grands coups de hâches qu'ils reboutèrent les Angloys et leur firent guerpir et abandonner tout le pont. Et nos gens leur furent si près à leurs épaules que ils entrèrent pesle mesle avec eux ; et par ce pont la place fut prinse de bel assault ».

« Touttefois le capitaine Ogerot de Saint-Pé qui s'estoit retiré des premiers, fit tant qu'il saillit (*sauta*) sans estre vu, du haut du mur au fossé, et du fossé se tira jusques au bois, et par petits chemins et voies ombrageuses se sauva et gagna la ville de Baionne, qui n'estoit qu'à trois lieues

de sa place ; laquelle il perdit avecque ses gens et tous ses biens estans en ladite place ».

« Ainsy donc ladite place prinse, nos gens prirent et ravirent tous les biens qu'ils trouvèrent en icelle, tant dudit Ogerot que aussy de plusieurs du pays ; qui leans (*là dedans*) avoient retiré leurs biens, présumans que là ils estoient en seureté, pour ce que la place estoit forteresse de guerre, en frontière forte et vigillamment gardée ». (*Chronique de Leseur*, I, ch. VI).

M. Henri Courteault, en reproduisant le récit de Guillaume Leseur, recherche dans une note spéciale où était la place de *Poillan*. Il estime, et je pense avec raison, qu'elle n'était autre que *Pouillon*, qui s'appelait autrefois *Poilhon*, et qui se trouve aujourd'hui compris dans l'arrondissement de Dax. Il est vrai, dit-il, que Pouillon n'est pas en Labourd mais en Chalosse, et. que sa distance de Bayonne est bien supérieure à trois lieues. Mais, en fait de distances et de topographie, Leseur paraît sujet à caution, et dans tout le pays on ne trouve pas une autre localité dont le nom se rapproche de *Poillan*.

D'ailleurs, au XV^e siècle, Pouillon était une place forte, plusieurs fois mentionnée, et Leseur a pu dire que cette place était à Ogerot de Saint-Pé, car il avait été investi autrefois de la prévôté de Dax, qui comprenait Pouillon dans son ressort. On peut ajouter que Leseur parle d'une place frontière, et Pouillon l'était, en effet, vis à vis du Béarn.

Le résultat de la *course* en Labourd fut un traité de paix conclu entre Gaston de Foix et les gens du pays, au château de Belsunce, le 18 mai 1430 (1). Ce traité est conservé

(1) Les Belsunce possédaient le château de *Ayherre*, en Basse-Navarre et celui de *Macaye*, en Labourd. Le traité ci-dessus a dû être conclu dans l'une de ces deux localités.

aux Archives des Basses-Pyrénées (cote E. 353). En voici l'analyse : Tous les habitants du Labourd prêteront serment de fidélité au roi de France dans un délai de quinze jours, sauf ceux d'Ustaritz, de Saut et d'Hasparren, pour lesquels le délai est prolongé jusqu'au prochain jour de Pâques, afin qu'ils puissent terminer les affaires qu'ils ont à Bayonne. Ils pourront tirer du Béarn les vivres et denrées qui leur seront nécessaires, à condition de ne pas les vendre aux Anglais. Le roi de Castille sera informé que le Labourd s'est soumis au roi de France, et il sera prié de ne plus inquiéter les habitants de ce pays. Les seigneurs de Luxe et de Gramont seront également priés de ménager les habitants dans la querelle personnelle qu'ils ont tous les deux en ce moment. Enfin les habitants promettent de payer en deux termes (Pentecôte et St-Jean Baptiste) les 2000 écus qu'ils doivent déjà au comte de Foix. Ils lui livrent six otages pour garantir ce paiement.

Il n'est pas possible de dire ce qu'étaient ces deux mille écus que les habitants du pays étaient tenus de payer ; peut-être était-ce quelque impôt de guerre établi par Gaston, en sa qualité de lieutenant de Guyenne, et que le pays de Labourd avait refusé d'accepter en vertu de ses franchises séculaires.

Les clauses de ce traité de paix sont précédées d'un préambule ainsi conçu : « Seguinse los apuntamens feytz entre Moss, lo comte de Foix et de Begorre et las gens de Labort, en lo loc de Belsunce, lo xviii jorn de may, l'an m. iiii^e l. »..

Ce texte fait voir que le traité de paix fut conclu directement entre Gaston de Foix et les habitants du Labourd, représentés évidemment par une délégation. Mais comment était composée cette délégation ? Le traité n'en dit

rien ; il ne fait mention ni des mandataires du pays, ni des procurations qui leur permettaient d'agir ; or, pareille mention se trouve en général dans tous les traités de cette nature. Je crois que l'on peut induire de ce silence que les délégués qui acceptèrent la paix n'étaient autres que *les prudhommes du pays de Labourd*, dont bien des textes jusqu'ici nous ont signalé l'existence et la participation aux affaires du pays.

Ces prudhommes s'étaient sans doute maintenus pendant toute la durée de la domination anglaise, et devaient être regardés comme les représentants ordinaires et légitimes de toutes les paroisses du Labourd.

Le traité ci-dessus est également muet sur les gentilshommes et les familles nobles du pays ; il n'indique ni le délai qu'on leur accordait pour se soumettre, ni le nom de ceux qui prêtèrent l'hommage. Il n'est pas douteux cependant que Gaston de Foix reçut le serment de tout le pays de Labourd, tant des gentilshommes que des gens des communes (1). Lui-même l'affirme d'une façon expresse dans le message qu'il envoya un peu plus tard au roi de Castille, à l'occasion des graves événements dont la Navarre était alors le théâtre. On voit par certaines clauses du traité de paix que le Labourd ressentait le contre-coup de ces événements de Navarre ; aussi est-il nécessaire d'en faire ici un rapide exposé.

Doña Blanca, reine de Navarre, était décédée en laissant après elle son mari Don Juan II, infant d'Aragon, devenu

(1) On lit dans la *Chronique de Bayonne*, de Bâilac (p. 88), qu'après la prise du château de Guiche, *quinze autres petites forteresses eurent le même sort*. Evidemment, il s'agit des maisons fortes que possédaient les seigneurs labourdins et qui se soumirent l'une après l'autre. S'il avait fallu pour chacune d'elles une attaque et un siège en règle, Guillaume Leseur, si abondant et si prolixe dans tous les détails de cette campagne, n'aurait pas manqué de nous le dire.

roi de Navarre par l'effet de son mariage. Trois enfants étaient nés de ce mariage : l'infant Don Carlos, prince de Viane, héritier du trône ; l'infante D^a Blanca, qui fut mariée au roi de Castille, et l'infante D^a Léonor, qui avait épousé Gaston de Foix, vicomte de Béarn. Le prince de Viane (1) voulut exercer immédiatement ses droits à la couronne et prendre en main le gouvernement du royaume. Mais son père s'y opposa, prétendant qu'ayant été au moment de son mariage, reconnu roi par les Cortès de Navarre, il avait le droit de conserver cette royauté pendant toute sa vie. Cette malheureuse rivalité entre le père et le fils amena bientôt la guerre civile et toute la Navarre se partagea en deux camps ennemis : d'un côté, les partisans du roi ; de l'autre, les partisans de l'infant.

Parmi ces derniers figuraient en première ligne les deux frères Louis et Jean de Beaumont ; Louis était connétable de Navarre, comte de Lérin (2), ancien baron de Guiche, ancien châtelain de Mauléon. Jean était chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et grand prieur de cet ordre en Navarre ; il était, en outre, vicomte d'Arberoue et baron de Béhorléguy, en Basse-Navarre. Ces deux frères avaient une sœur, Isabelle de Beaumont, mariée à Jean d'Amasquette, seigneur de Saint-Pé en Labourd, gouverneur du pays sous Humfroy de Lancastre. La fille d'Isabelle, Jeanne de Saint-Pé, avait épousé Gracian de Salazar, seigneur de Luxe, en Basse-Navarre (3), qui embrassa avec ardeur la cause soutenue par les oncles de sa femme. Il devint l'un

(1) *Viana*, en Navarre, district d'Estella, province de Pampelune.

(2) *Lérin*, petite ville de Navarre, district d'Estella. Charles III de Navarre, l'érigea en comté, en 1425, au profit de sa fille naturelle, Jeanne de Navarre, mariée à Louis de Beaumont.

(3) *Luxe-Somberaute* (Basses-Pyrénées), arrondissement de Mauléon, canton de St-Palais.

des chefs des partisans de l'infant, et ceux-ci reçurent bientôt les noms significatifs de *Luxelains* et de *Beaumontais*.

Les partisans du roi avaient à leur tête les seigneurs de Gramont qui, de père en fils, exerçaient les charges de ricombre et de maréchal de Navarre et qui avaient joué toujours dans ce royaume un rôle prépondérant. C'est aussi dans le parti du roi, appelé plus tard le parti des *Agramontais*, que s'était rangé Gaston de Foix, gendre de Don Juan II et beau-frère du prince de Viane.

Celui-ci et ses deux conseillers, les frères de Beaumont, s'étaient réfugiés en Guipuzcoa, se mettant ainsi sous la protection du roi de Castille, l'ennemi juré du roi de Navarre. Gaston de Foix, en faisant la paix avec les gens de Labourd, leur avait promis son intervention auprès du roi de Castille. Il lui envoya donc, au mois d'août 1450, un ambassadeur chargé de lui demander l'expulsion de Louis et Jean de Beaumont pour les motifs suivants :

« Les deux frères étaient les alliés des Anglais et les ennemis du roi de France qu'ils avaient énergiquement combattu. Ils tentaient même, de la frontière de Guipuzcoa, de troubler de nouveau le Labourd et de le soulever contre la domination française. Dans ce but, Jean de Beaumont était resté longtemps à Bayonne. Or, le comte de Foix venait de réduire à l'obéissance les habitants du Labourd. *Il en avoit reçu tant des gentilshommes que des gens de communes les serments de fidélité au roi de France, l'ami et l'allié du roi de Castille. Celui-ci devait agir, par conséquent, d'une façon conforme à cette amitié* ». (H. Courteault, *Chronique de Leseur*, II, p. 320).

Malgré ces raisons, le roi de Castille refusa l'expulsion qu'on lui demandait. Il promit seulement de surveiller les

deux frères Beaumont, de les empêcher d'aller à Bayonne et de rien entreprendre contre le Labourd. Il manderait, ajouta-t-il, aux gens de Fontarabie et des pays frontières de rester étrangers à toute tentative contre le roi de France, contre ses terres ou ses sujets. En dépit de cette promesse, Jean de Beaumont, quelques mois plus tard, se trouvait à Bayonne enfermé dans la place, dirigeait la défense et soutenait le siège contre l'armée française.

Cependant après avoir terminé l'expédition de Soule et de Labourd, Gaston de Foix était rentré à Orthez, sa résidence habituelle. Bientôt il y reçut la visite de Jacques Cœur, l'argentier du roi, qui venait lui porter les instructions du prince. Charles VII avait résolu d'en finir avec les Anglais. Son armée venait d'achever la conquête de la Normandie, et les troupes devenues ainsi disponibles allaient être dirigées sur la Guyenne. Afin de faciliter leur action, le roi mandait au sire d'Albret et au comte de Foix de marcher tous les deux sur Dax.

Gaston fit ses préparatifs de campagne, et au mois de mai 1451, il se mit en route, accompagné de ses deux frères et suivi de tous ses barons de Béarn et de Bigorre. Il arriva bientôt sous les murs de Dax, où le sire d'Albret, venu par le côté de Bordeaux, l'avait déjà précédé. Les deux capitaines combinèrent leurs troupes pour investir complètement la place.

Pendant le même temps, le comte de Dunois marchait sur la Guyenne, à la tête de l'armée royale, s'emparait de Bourg, de Blaye, de Libourne et venait mettre le siège devant Fronsac, qui passait pour être la clef de toute la province. La place essaya d'abord de résister, mais au bout de quelques jours les assiégés demandaient un armistice. Les Bordelais, se voyant directement menacés, accédèrent

à cet armistice et demandèrent à traiter pour la Guyenne entière. Après quelques difficultés, une convention fut signée d'un côté au nom du roi, de l'autre au nom de la ville et du pays. Les habitants promettaient d'être à l'avenir bons et loyaux sujets du roi de France. A leur tour, les commissaires de Charles VII s'engageaient pour lui à maintenir intégralement les privilèges accordés à la province par les rois d'Angleterre, à n'imposer aucune contribution nouvelle, à établir à Bordeaux un parlement et un hôtel des monnaies.

Le 24 juin, Fronsac ouvrait ses portes, et le 30, Dunois entraît solennellement à Bordeaux, la capitale de la Guyenne, se rendait à la cathédrale et recevait le serment du clergé, des jurats, des nobles et des bourgeois. Sans perdre de temps, il descendait vers le midi et venait faire sa jonction avec le comte de Foix et le sire d'Albret. Ce dernier avait auparavant réduit les villes de Bazas et de Saint-Sever. Les autres places de la province, Langon. Cadillac, Saint-Macaire, Blanquefort, Mont-de-Marsan, accédèrent toutes à la convention de Bordeaux. En apprenant ces nouvelles, Dax demanda et obtint de capituler, aux mêmes conditions, avec tout le pays de Lannes. (Montlezun, *Histoire de Guyenne*, iv, 297 ; H. Courteault, *Chronique de Leseur*, i, 202).

Bayonne, au contraire, refusa de se rendre. Dans toute la Guyenne, c'était la seule ville qui restait encore soumise aux Anglais. Il est cependant probable que déjà ceux-ci l'avaient évacuée, car les récits contemporains ne mentionnent plus ni John Astley, ni Georges Soliton, ni Ogerot de Saint-Pé, ni aucun des capitaines qui, peu de temps avant, s'étaient réfugiés dans ses murs. Mais, à leur défaut, Jean de Beaumont, grand prieur de Navarre, s'était jeté

dans la place avec quelques troupes qu'il avait levées. La guerre navarraise avait fait de lui l'adversaire implacable de Gaston de Foix, et il avait à venger son frère, le connétable, auquel le vicomte de Béarn avait enlevé de haute lutte les châteaux de Guiche et de Mauléon. Comptant peut-être sur un secours éventuel du roi d'Angleterre, il détourna les Bayonnais de tout arrangement avec le roi de France et prépara la ville à soutenir un siège (1).

Dunois résolut de l'attaquer sans retard, et l'armée française après quelques jours de repos s'éloigna de Dax, partagée en trois corps. Gaston de Foix commandait l'avant-garde, composée de ses troupes béarnaises et basquaises et d'une partie des troupes royales. Dunois venait ensuite avec les francs archers, les compagnies d'ordonnance, l'artillerie et la garde royale écossaise (2). Le sire d'Albret et ses deux fils marchaient les derniers, à la tête de leurs gens d'armes landais qui formaient l'arrière-garde.

Les différents chroniqueurs, qui ont raconté le siège de Bayonne, varient beaucoup sur les effectifs de ces trois corps d'armée. En combinant les chiffres donnés par chacun d'eux, on peut évaluer les troupes qui assiégèrent notre ville à quinze ou seize mille hommes.

Comme le pays de Labourd avait été pacifié dès l'année précédente, Gaston de Foix put, sans difficulté, traverser l'Adour et la Nive, parcourir de nouveau une partie du pays, et, précédé de ses *coureurs*, que commandait Bernard

(1) Voyez pour les détails du siège de Bayonne : H. Courteault *Chronique de Leseur*, I, 199 ; de Beaucourt, *Chronique de Mathieu d'Escouchy*, I, 361 ; Baylacq, *Chronique de Bayonne*, I, 90 ; Monlezun, *Histoire de Guyenne*, IV, 291 ; Balasque, *Etudes historiques*, III, 497.

(2) Elle était commandée par Robert Pettylow, l'un des plus dévoués serviteurs de Charles VII, surnommé par les Gascons *Robin Petit Loup*, et par Robert Cuninghame, chevalier.

de Béarn, il s'approcha de Bayonne par le côté du sud, de façon à couper tous les chemins qui menaient en Navarre. Le 6 août au matin, ses troupes parurent devant la place et s'établirent au bout du quartier Saint-Léon, sur le plateau où se trouvent aujourd'hui le Lycée et le Séminaire. Le même jour à midi, Dunois venait se poster entre la Nive et l'Adour, dans le quartier de Mousserolles, non loin du domaine actuel de Camp-de-Prats. Six jours après, le sire d'Albret arrivait par la rive droite de l'Adour, occupait le quartier Saint-Esprit et rompit le grand pont de bois qui rattachait ce faubourg à la ville.

Aussitôt que ses lignes furent assises, Gaston de Foix fit attaquer le faubourg Saint-Léon que défendait un large fossé et de fortes palissades. Mais le fossé fut comblé avec des fascines et les palissades rompues par les pièces d'artillerie. Les assiégés se défendirent avec énergie ; mais la position devenant intenable, ils mirent le feu au faubourg et se retirèrent dans la ville, poursuivis de si près que les assiégeants faillirent y entrer pêle-mêle avec eux. Gaston de Foix et ses officiers se logèrent dans le couvent des Augustins, qui se trouvait alors dans ce quartier, et un poste d'observation fut installé dans le clocher de leur chapelle.

Du côté de Mousserolles, Dunois rencontra aussi une vive résistance ; il put cependant après quelques efforts détruire les ouvrages extérieurs, et sans attendre sa grosse artillerie, il poussa ses travaux d'approche jusqu'au pied des remparts.

Le 13 août, la garnison essaya une sortie du côté de Lachepaillet, le seul côté de la place qui était encore libre. Mais Bernard de Béarn accourut aussitôt, et après une très chaude escarmouche obligea la garnison à rentrer

dans les murs. Il fut blessé dans cette rencontre d'un coup de couleuvrine à la jambe. Mais sa blessure put être pansée et guérie sans qu'il cessât de prendre part aux opérations du siège.

Le lendemain, pour empêcher une nouvelle tentative, Gaston de Foix attaqua en force le quartier de Tarride, (aujourd'hui quartier des Capucins) où se trouvait une église (1) que les assiégés avaient crénelée et fortifiée. Après une lutte opiniâtre, elle fut prise d'assaut, et les assiégeants prolongèrent leurs lignes jusqu'aux bords de l'Adour, où se trouvaient déjà douze bateaux biscayens, envoyés par le roi de Castille, pour appuyer et ravitailler l'armée française. La garde du quartier de Tarride fut confiée à Tristan de Luxe, seigneur de Tardets, chevalier souletain rallié à la cause de Charles VII après la prise de Mauléon.

Bayonne était donc bloqué de toutes parts, et, dans la place, les vivres n'étaient pas abondants. Les habitants, se voyant abandonnés par l'Angleterre et sachant que les grosses bombardes allaient bientôt battre leurs remparts, demandèrent à parlementer. Un sauf-conduit fut donné à l'évêque Garcie Arnaud de Lassègue et à quelques bourgeois notables, qui se rendirent au camp français et s'abouchèrent avec les commissaires désignés par Dunois. Celui-ci imposa les conditions suivantes :

« Toute la garnison resterait prisonnière avec Jean de Beaumont qui la commandait. Les habitants prêteraient serment au roi Charles ; moyennant quoi, ils garderaient tous leurs biens, meubles et héritages. Au regard de leurs privilèges, franchises et libertés municipales, ils se sou-

(1) Celle des Carmes, qui avaient à cette époque leur couvent dans le domaine actuel de Lavignotte des Glacis. On y voit encore le vieux puits des religieux.

mettraient au bon plaisir du roi. En punition de sa résistance, la ville paierait une indemnité de guerre de quarante mille écus d'or, dans le délai d'une année. » Après quelques jours d'hésitations et de pourparlers, ces conditions furent acceptées le 19 août.

Le vendredi 20 août, vers sept heures du matin, au milieu d'un ciel pur et serein, on aperçut dans les airs, au-dessus du camp des Français *de vers l'Espagne*, un nuage blanc, en forme de croix, qui resta visible de tous pendant une demi heure (1). Les assiégés regardèrent ce phénomène comme un signe surnaturel : « C'est le plaisir de Dieu, dirent-ils, que nous soyons Français et que nous prenions la croix blanche de France. » Et aussitôt ils abattirent leurs pennons et leurs drapeaux qui portaient la croix rouge d'Angleterre.

Le même jour à dix heures du matin, Pierre de Beauvoir (2), seigneur de Bessières et lieutenant de Dunois, prenait possession de la ville et du château et faisait arborer au sommet des tours les bannières royales.

Le samedi 21 août 1451, Gaston de Foix fit son entrée en grande pompe au milieu d'un magnifique cortège. Un corps de mille archers ouvrait la marche ; puis venait le comte, précédé de ses trompettes et entouré de ses pages en très riches livrées. Il avait une armure blanche et montait un superbe cheval couvert d'une housse en drap d'or

(1) Ce fait est raconté dans la lettre que les comtes de Foix et de Dunois adressèrent le lendemain à Charles VII. Il a été mentionné par tous les auteurs qui ont raconté le siège de Bayonne, et pour en conserver le souvenir, une chapelle, dite de *Sainte-Croix*, fut érigée à l'endroit au-dessus duquel l'apparition s'était montrée. Elle était située sur la route d'Ustaritz, après le château de *Marrac*, en face du domaine appelé *Boudigau*. Fermée pendant la Révolution, elle fut démolie un peu plus tard pour l'établissement du *camp retranché* qui défendait la place.

(2) *Beauvoir*, chef-lieu de canton (Deux-Sèvres), arrondissement de Niort.

garnie d'orfèvrerie. Après lui marchaient tous les seigneurs qui servaient sous sa charge. Derrière ceux-ci, six cents lances à pied terminaient le cortège. A la même heure, le comte de Dunois entra par la porte de Mousserolles avec le même appareil. Gaston et lui se rencontrèrent auprès de la Cathédrale où l'évêque, le chapitre et le clergé les attendaient, revêtus de leurs chapes, et portant les reliques de leur église. Tous les gentilshommes mirent pied à terre, baisèrent les reliques et entrèrent dans l'église *pour faire leur dévotion*. Ils se retirèrent ensuite en leurs logis, et le comte de Foix envoya la couverture de son coursier, estimée 400 écus d'or, à Notre-Dame de Bayonne, pour qu'il en fût fait un parement d'autel.

Le lendemain dimanche, les deux comtes revinrent à la Cathédrale pour entendre la messe, ayant avec eux le sire d'Albret qui était rentré en ville le samedi soir. Après la messe ils reçurent le serment des habitants, du clergé, des nobles du pays, et pourvurent au gouvernement de la ville. Jean Le Boursier, seigneur d'Esternay (1), général des finances de France, fut nommé maire de Bayonne et une compagnie de francs archers, commandée par le capitaine Martin Gracie, fut choisie pour y tenir garnison. Le reste de l'armée s'éloigna dès le jour suivant.

Charles VII était resté à Taillebourg pendant le cours des opérations qui amenèrent la reddition de Bordeaux, Dax et Bayonne. Gaston de Foix fut lui rendre compte des résultats de la campagne. Des députations locales lui furent aussi envoyées. « Et tantost après (*la conquête*) les barons,

(1) *Esternay*, chef-lieu de canton (Marne) arrondissement d'Épernay. Jean le Boursier reçut de Charles VII 2000 livres pour les grandes dépenses qu'il avait faites au siège de Bayonne (H. Courteault, 1, 202). Plus tard, il encourut la disgrâce de Louis XI, qui le fit mettre à mort en 1466.

« chevaliers, nobles, bourgeois et gens de tous états des
« pays Bourdelois, Baionnois et des environs, allèrent à
« Taillebourg devers le roy de France pour confirmer les
« articles et appointements passés par eux » (1). Le roi
ratifia tout ce qu'avait promis son lieutenant. Il confirma
les traités qui maintenaient les privilèges et statuts existants
dans les pays nouvellement soumis, tout spécialement ceux de la ville et prévôté de Dax, et de la Sénéchaussée des Lannes dont le Labourd faisait partie (2).

Par lettres patentes du mois de septembre 1451, il laissa aux Bayonnais leurs franchises municipales et réduisit de moitié l'indemnité de guerre qu'ils avaient à payer. (*Archives de Bayonne*, AA. 7. nos 1 et 2). Jean de Beaumont resté prisonnier de guerre, recouvra sa liberté moyennant une rançon de 3000 écus (3).

Les Bayonnais reconnurent la générosité de Charles VII en élevant sous le porche de la Cathédrale un monument commémoratif de la reddition de la Guyenne. Ce monument occupait le haut du perron qui domine la place Notre-Dame ; il était placé sur la droite, en entrant, contre le mur extérieur de la chapelle St-Jean. Il représentait une femme symbolisant la province qui offrait une couronne à un homme à cheval représentant le roi de France. Ce

(1) *Chronique de Jean Duclercq*, citée par M. Léon Cadier (*Revue de Béarn*, 1885, page 93).

(2) La *Sénéchaussée des Lannes*, créée en 1253 par Henri III d'Angleterre, était une subdivision de la Gascogne, administrée par un sénéchal particulier, qui avait son siège à Saint-Sever mais allait tenir cour à Dax et Bayonne (*Rôles Gascons*, n° 2426). Il était le subordonné du grand Sénéchal de Gascogne.

(3) Cela résulte du testament de Jean Ibañez de Montréal, qui déclare avoir prêté cette somme à Jean de Beaumont. Ce testament a été publié par M. de Jaurgain dans son étude sur les seigneurs d'Urtubie (*Bulletin de la Société des Sciences et Arts*. Bayonne, 1896, p. 209).

monument fut détruit en 1812, parce que, disait-on, il compromettait la solidité du porche.

Rien ne fut donc changé, après la conquête, dans le mécanisme administratif de notre pays. Bayonne conserva son autonomie propre et séparée. Le Labourd conserva son baillage et ses privilèges.

OGER DE SAUT, fils d'URTUBIE, écuyer, fut le premier bailli de Labourd qui suivit la conquête française. Dans sa monographie de la Maison d'Urtubie (p. 15, note 4), M. de Jaurgain l'indique, d'après les papiers d'Oihénart, comme étant déjà bailli en 1449. Cela ferait voir qu'il fut nommé aussitôt après la prise de Guiche par Gaston de Foix, lieutenant du roi de France.

La Maison d'Urtubie continua dans le Labourd le rôle prépondérant qui avait appartenu longtemps à la famille de Saut. Nous la verrons plus tard étroitement mêlée aux affaires et au gouvernement du pays. Aussi est-il indispensable, avant d'aller plus loin, de donner ici quelques détails sur ses origines et son développement. Je puiserai ces détails dans la monographie de M. de Jaurgain que je viens de citer.

Le *Livre d'Or de Bayonne* mentionne les seigneurs d'Urtubie parmi les barons de la Cour vicomtale de Labourd, dès l'année 1120. On y trouve nommés successivement Bonion, Sanche, Bonion II et Alphonse d'Urtubie. Ce domaine passe ensuite à une branche bâtarde de la maison vicomtale de Tartas, par le mariage, contracté vers 1290, de l'héritière d'Urtubie avec Pierre Arnaud de Tartas.

Pierre Arnaud de Tartas, chevalier, seigneur d'Urtubie, servit le roi de France contre les Anglais pendant la guerre de Gascogne de 1294 à 1303. Il passe ensuite en

Navarre et devient alcalde du château d'Irurita, dans la vallée de Bastan. Il laissa deux fils Martin et Auger.

Martin d'Urtubie obtint du roi d'Angleterre, le 4 mai 1341, l'autorisation de construire à Urrugne, sur les marches d'Espagne, un château avec murailles et fossés, parce qu'il n'en existait pas d'autres à trois lieues de là, et qu'il fallait protéger cette partie de la frontière. J'ai déjà raconté de quelle façon Martin périt tragiquement au pont de Proudines en 1343. Son frère Auger lui succéda comme seigneur d'Urtubie et paraît avoir eu pour enfants Jean et Adam, qui, tous les deux, servirent les rois de Navarre.

A la mort de Jean, son frère Adam devint héritier d'Urtubie. Il eut lui-même pour successeurs son fils, Pierre-Arnaud, et son petit-fils, Esteban d'Urtubie, qui fut chambellan de la reine Doña Blanca de Navarre et de son mari Don Juan d'Aragon. Esteban mourut sans postérité et laissa pour héritière une nièce, nommée Domenge d'Urtubie, qui avait épousé noble Sauvat de Saut, seigneur de Saut d'Hasparren. Nous avons déjà vu que celui-ci était le petit-fils de Catherine de Saut et de Loup de Saint-Julien, Saubat de Saut réunit ainsi les deux seigneuries de Saut et d'Urtubie et mourut vers 1444, laissant trois fils issus de son mariage avec Domenge d'Urtubie, Jean, Oger et Martin-Sanche.

Jean, seigneur de Saut et d'Urtubie, resta comme ses ancêtres au service de la Navarre. Il était en 1448 gentilhomme pensionné de l'infant Don Carlos, prince de Viane. La même année, il obtint du roi d'Angleterre l'autorisation de bâtir une maison et une forge dans les paroisses d'Urrugne et d'Ascain. Je pense que cette nouvelle maison fut celle de Fagosse dont le nom s'ajouta plus tard à celui d'Urtubie. Jean avait épousé Teresa de Lazcano, fille d'un

chevalier guipuzcoan. Il en eut une fille, Marie d'Urtubie, dont j'aurais plus tard à raconter le double mariage.

Il est probable que Jean était le seigneur d'Urtubie dont parle Guillaume Leseur dans sa chronique et qui fut tué en 1449 au siège de Guiche. Du moins, depuis cette époque on ne trouve aucun document le concernant, et sa veuve, Teresa de Lazcano, se remaria en 1456 à Jean Ibañez de Monréal, conseiller du roi de Navarre et trésorier général de ce royaume.

Suivant la Coutume du pays de Labourd, sa fille Marie, héritière de Saut et d'Urtubie, qui était encore mineure, dut être placée sous la tutelle de son oncle Oger de Saut. Plus tard elle voulut reconnaître les services de cette tutelle et, le 20 novembre 1460, avec l'assistance de son premier mari, elle fit donation à Oger du domaine de Miots, situé à Villefranque. Cette donation en faveur d'Oger fut confirmée le 10 mars 1471 par Marie d'Urtubie, assistée cette fois de son second mari, de sa mère Thérèse de Lazcano, et de son aïeule, Domenge d'Urtubie.

On retrouve Oger de Saut, bourgeois de Bayonne et morte-payé de la garnison en 1473 et 1476. Il testa en 1484 et sa descendance dut bientôt s'éteindre, car, peu de temps après, le domaine de Miots, qui lui avait été concédé, fit retour à la maison de Saut, d'Hasparren.

OGIER ou OGEROT DE LAHET, écuyer, prit part comme bailli de Labourd, le 28 juin 1457, à une assemblée des députés de la Sénéchaussée des Lannes, tenue à Dax, pour délibérer sur une aide de 40.000 livres demandée par le roi pour la réparation des châteaux de Bayonne, Dax et Saint-Sever (*Archives des Basses-Pyrénées*, E. 70).

Il est mentionné comme bailli de Labourd dès l'année

1454, dans un manuscrit d'Arnaud d'Oihénart, déposé aux Archives des Hautes-Pyrénées, et compulsé par M. de Jaurgain. Il figure encore avec la même qualité dans deux actes de 1460 et 1462, cités par ce dernier dans sa monographie d'Urtubie (pp. 22 et 24).

Nous savons déjà que la famille de Lahet, originaire de Sare, avait acquis au commencement du **xv^e siècle** la seigneurie de Haïtce, à Ustaritz. Dans un acte du 6 décembre 1406, relatif au mariage de Charles de Beaumont avec Anne de Curton, on voit intervenir Auger de Lahet, *seigneur de Haïtce, d'Ustaritz* (1). Peu après, en 1413, le même Auger reçoit du roi d'Angleterre le baillage de Labenne et Capbreton. Après lui, Jean, dit Jehanicot de Lahet, obtient la prévôté de Bazas, en 1424, et la prévôté de Saint-Emilion en 1432. Enfin le 18 mai 1439, le baillage de Labenne et Capbreton revient dans cette famille et il est concédé à Pierre de Lahet, dit de Haïtce, écuyer (*Carte*, I, 197, 208, 213, 220).

Le 13 octobre 1445, Henri VI d'Angleterre confirme cette concession et la déclare faite non seulement à Pierre de Lahet, mais aussi à *son fils* (*Carte*, I, 229). Malheureusement Pierre se compromet dans une querelle entre Bayonne et les Capbretonnais, et, poussant les choses aux dernières extrémités, il se mit à la tête d'une troupe de partisans, et se porta en ennemi sous les murs de Bayonne, pillant et brûlant les environs, blessant et maltraitant les personnes. Il réussit même à entrer dans la ville par escalade, s'empara de l'ancien maire, Jacques de Lesbay, et l'amena prisonnier au mépris de la sauvegarde que le roi lui avait accordée. Déclaré pour ce fait rebelle et malfaiteur notoire,

(1) Jaurgain. *Châtelains de Mauldon*, § XII, note.

Pierre de Lahet fut dépouillé de sa charge le 20 juillet 1447 (Balasque, III, 486).

Je pense qu'Ogier de Lahet était fils de Pierre, et qu'avant de devenir bailli de Labourd, il avait partagé avec son père le baillage de Caphreton. Ogier de Lahet dut vivre fort longtemps, et finalement se retirer à Bayonne, car il figure en 1505 sur le rôle des mortes-payes que les rois de France entretenaient à Bayonne, depuis la réduction de cette ville, pour y former la garnison du Château-Vieux (1). Ces mortes-payes se recrutaient non seulement parmi les bourgeois qualifiés de Bayonne, mais encore parmi les gentilshommes des environs, et c'est ce qui explique que la plupart de ceux-ci vinrent peu à peu s'établir à Bayonne.

Les Lahet avaient une autre raison qui les attirait dans notre ville. On se rappelle qu'un membre de leur famille était une des victimes de l'affaire de Proudines, et qu'en expiation de ce meurtre une prébende de leur nom fut fondée à la cathédrale de Bayonne. Les titulaires de cette prébende furent habituellement des membres de la famille, et la plupart furent des hommes distingués qui se signalèrent par leur valeur personnelle. Le plus célèbre est Bertrand de Lahet, chanoine et vicaire général, qui en 1484, fut député par le Corps de Ville pour aller demander au roi le renouvellement des privilèges et franchises de Bayonne (*Registres Gascons*, I, 232). Il s'acquitta de cette mission avec un plein succès, et, plus tard en 1503, il trancha comme arbitre un différend survenu entre le commandeur de l'hôpital de Bonloc, et plusieurs habitants d'Hasparren (Jaurgain. *Urtubie*, p. 32, note). L'année sui-

(1) *Registres Gascons* de Bayonne, I, 412.

vante, il fut élu par le chapitre évêque de Bayonne, et occupa ce siège avec honneur jusqu'en 1520.

La haute position qu'occupèrent à Bayonne les divers chanoines de Lahet permit sans doute à leurs parents de contracter dans la haute bourgeoisie bayonnaise des alliances avantageuses, et l'on voit, à l'époque où nous sommes, une branche de cette famille se fonder et se développer dans notre ville. L'auteur de cette branche bayonnaise paraît être Compainhet de Lahet, échevin depuis l'année 1474, et lieutenant de maire en 1489-90. Il est qualifié *sieur d'Avesse*, ce qui veut dire propriétaire d'une des principales maisons de la ville, dans laquelle le Corps municipal tint quelquefois ses séances. La famille d'Avesse remontait au moins au xiii^e siècle ; elle est mentionnée à diverses reprises dans le Livre d'Or, de Bayonne.

Comment Compainhet de Lahet était-il entré dans cette maison ? Probablement par son mariage, car on ne peut autrement s'expliquer sa fortune rapide et sa situation élevée dans le Corps de Ville. A partir de Compainhet, l'assemblée communale compte toujours un Lahet parmi ses membres, souvent même plusieurs à la fois. On y voit figurer de 1480 à 1524, Bernadon de Lahet, échevin et *fabriqueur* de la cathédrale ; Laurent et Saubat, échevins ; Martin, prévôt royal et échevin ; enfin noble Auger de Lahet, fils de Bernadon, bourgeois notable, échevin et capitaine de quartier. (*Registres gascons* de Bayonne, *passim*).

J'aurais plus tard à reparler de cette famille à propos des lieutenants du baillage de Labourd.

P. YTURBIDE.

(A continuer).

**ENTRÉES SOLENNELLES, PASSAGES ET SÉJOURS
DES
ROIS, REINES ET GRANDS PERSONNAGES
DANS LA VILLE DE BAYONNE**

(1130-1899)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

GRANDS PERSONNAGES

(Suite)

**LA PRINCESSE DES URSINS,
LE DUC DE ST-SIMON ET LE BARON DE POLLNITZ**

La Camarera-Mayor de Philippe V. — La princesse des Ursins à Bayonne. — Sa suite. — Elle part pour Toulouse, — Elle est rappelée en Espagne. — Nouveau passage à Bayonne. — La princesse va prendre les eaux de Bagnères. — Visite officielle. — Dernier passage de la princesse. — Elle est chassée d'Espagne par la reine Elisabeth Farnèse. — Un triste voyage. — La nourriture. — Arrivée à Saint-Jean-de-Luz. — Le prince de Pectorano. — Le duc de Saint-Simon. — De Versailles à Bordeaux. — Arrivée à Bayonne. — Une visite à la reine Anne de Neubourg. — La duchesse de Linarez. — La bonne chère bayonnaise. — Le baron de Pollnitz. — Un aventurier. — Le lieutenant de roi. — Visite à la reine Anne de Neubourg. — Conversation avec la reine. — Une intrigante. — M. de Pollnitz mis à la citadelle. — Détention arbitraire. — Il est renvoyé de Bayonne.

La princesse des Ursins, la célèbre camarera-mayor de Philippe V, vint plusieurs fois à Bayonne, et fut reçue officiellement par le Corps de ville. Louis XIV l'avait fait nommer à ce poste important à la Cour de son petit-fils,

et elle réussit promptement à prendre une très grande influence sur l'esprit du faible roi. Il a été tant écrit sur la célèbre Anne-Marie de la Trémoille, princesse des Ursins, que nous passerons sa vie entière sous silence, nous contentant seulement de mentionner ses séjours à Bayonne, ville dans laquelle elle sut faire exiler son ennemie la reine Marie-Anne de Neubourg.

Une intrigue de Cour, qui se produisit en 1704, lui fit intimider l'ordre d'avoir à quitter l'Espagne. Louis XIV lui ordonnait même de se retirer en Italie ; cependant elle obtint de rester à Toulouse. Son séjour à Bayonne dura quelque temps, et une lettre d'un sieur de Lavoye à Gabart de Villemont, nous donne quelques détails intéressants là-dessus.

« A Bayonne, ce 28^e de juin 1704. — Pour répondre, Monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, elle « (Madame des Ursins) » est arrivée le 8 de ce mois icy, où elle est encores. Je ne sçay quand elle en partira ny quelle route elle prendra. Elle attendait des nouvelles jeudy dernier ; elle n'en a pas eu, au moins à ce qui m'a paru. Elle est logée au Château-Vieux, logement de M. le duc de Gramont, qu'on luy avoit préparé. On bat aux champs quand elle sort et qu'elle y entre, et partout où elle passe : enfin on luy rend tous les honneurs ordinaires aux dames de sa naissance, lesquels je crois sans conséquence. Son train consiste en M. le chevalier d'Aubigny, avec sa chaise, un secrétaire espagnol, un aumosnier, un petit comte italien qui luy sert d'escuyer, un intendant, un maistre d'hôtel, un page, deux filles, avec elle, dans un méchant carrosse bas, à la flamande, ou à l'espagnole, trainé par six mules : une blanchisseuse, femme de son cocher, une litière avec deux muletiers : six valets de

livrée, compris le cocher et le palefrenier, un cuisinier et trois ou quatre autres domestiques. Voilà tout son train. Quand elle est arrivée, elle avoit environ 30 mulets de l'équipage de la Reyne qui sont retournés en Espagne. Quand elle repartira, ce sera par des voitures de louage. Elle a reçu icy plusieurs courriers de la Reyne d'Espagne qui lui faisait part des progrès du Roy en Portugal » (1).

Le mois suivant, le même correspondant envoyait encore à Paris une autre lettre par laquelle il rendait compte du séjour de la princesse des Ursins à Bayonne, et que nous croyons devoir reproduire intégralement.

« A Bayonne, ce 18^e de juillet 1704. — Dimanche, à mon arrivée de la campagne, j'appris que Madame la princesse avoit reçu ordre, le jeudy 10^e de partir de Bayonne et qu'elle en estoit partie le samedi, 12^e à 7 heures du matin, pour s'en aller directement à Thoulouse, où l'on dit qu'elle doit rester jusque vers le mois de septembre, pour y laisser passer les grandes chaleurs, après quoy elle doit continuer son voyage pour Rome. Elle est allée par eau jusqu'à Perourade, à sept lieues d'icy, avec deux grandes gabarres, deux grands bateaux et une chaloupe pour porter tout son train et son équipage. On a donné ordre icy de plomber toutes les hardes et balots pour en empêcher la visite et l'ouverture. — On dit que mardy ou mercredi dernier, elle reçut un courrier de Madrid, qui lui apporta, de la part du Roy, six mille pistoles pour son voyage, outre deux mille qu'elle a dépensés de Madrid icy, et que le Roy lui auroit marqué qu'il luy accorderoit quarante mille livres de pension ; mais qu'elle ne les auroit pas voulu agréer, qu'elle n'en eut la permission du Roy de

(1) Cette lettre porte l'adresse suivante : « Monsieur de Villemont, ancien gouverneur des isles d'Hyères, rue du faubourg St-Jacques, à Paris ».

France. Depuis qu'elle a esté icy, il est constant qu'elle n'a fait souvent que pleurer et qu'elle eut bien souhaité d'aller à Orléans ; mais cela ne lui a pas esté accordé ».

Après un court exil, la princesse des Ursins fut réintégrée par Louis XIV, dans son emploi de camarera-mayor de la reine d'Espagne, et au mois de juillet 1705, une lettre du même Delavoye nous apprend qu'elle passa à Bayonne le 9, sans mettre pied à terre, et alla coucher à Saint-Jean-de-Luz, « où elle est, et dont elle ne doit quitter que lundy prochain, pour aller coucher à Irun, où on l'attend. Elle avoit quatre chaises de poste et un fourgon » (1).

Dans sa correspondance avec Madame de Maintenon, la princesse des Ursins nous apprend qu'elle n'avait pas voulu s'arrêter à Bayonne, pensant trouver plus de repos à Saint-Jean-de-Luz, pendant qu'on y formait ses équipages, car, ajoute-t-elle « vous savez, Madame, que c'est un pays où il faut porter pour ainsi dire du feu et de l'eau (2). Enfin, une autre lettre de M. Delavoye, en date du 18 juillet, dit que Madame des Ursins partit de Saint-Jean-de-Luz pour Madrid, le 16 de ce mois (3).

En 1712, le 2 novembre, la princesse des Ursins passait par Bayonne pour aller prendre les eaux de Bagnères que réclamait sa santé. La reine Marie Anne de Neubourg habitait la ville depuis la fin de 1706, mais il ne parait pas que la camarera-mayor de la reine d'Espagne fut lui présenter ses hommages. Il est certain qu'Anne la considérait comme sa mortelle ennemie et elle lui attribuait volontiers son exil. La princesse fut logée à l'évêché, et le

(1) Bibl. nationale, *Manuscripts de Dangeau*, pp. 248, 282, du vol. de 1704 et p. 146 v^o du vol. de 1705.

(2) Lettres inédites de Madame de Maintenon et de la princesse des Ursins.

(3) Bibl. nationale, *Manuscripts de Dangeau*.

Corps de ville s'étant assemblé, revêtit ses robes rouges et précédé de ses massiers et suivi de soldats du guet, se rendit au palais épiscopal, où il fut présenté par l'évêque. Le maire portant la parole fit à la princesse, les compliments de la ville « ayant esté fort bien accueillis et remerciés avec beaucoup de témoignage de bonté et d'estime pour tout le Corps et le général de la communauté » (1).

La princesse des Ursins devait revenir encore à Bayonne pour la dernière fois, mais dans des circonstances particulièrement dramatiques. On connaît sa première entrevue avec la nouvelle reine d'Espagne Elisabeth de Farnèse, nièce de Marie-Anne de Neubourg, et on peut en partie attribuer sa chute aux suggestions de la reine douairière et à la haine violente qu'elle lui portait.

Ce fut à Jadraque, où se déroula le drame, qu'eut lieu l'entrevue et dès les premiers instants les paroles de la reine furent agressives et violentes. Elle reprocha à la princesse des Ursins la mort d'un Manuel de Sylva, de Valerio d'Aspeitia, du duc de Medina Cœli, de la duchesse de Najera, en un mot tout ce qui s'était commis en Espagne depuis qu'elle y était. « Puis, dit Saint-Simon, à s'écrier, à appeler, à demander des officiers des gardes, et à commander avec injures à Madame des Ursins de sortir de sa présence. Elle voulut parler et se défendre des reproches qu'elle recevait; la reine, redoublant de furie et de menaces, se mit à crier qu'on *fit sortir cette folle* de sa présence et de son logis, et l'en fit mettre dehors par les épaules. A l'instant, elle appela, non pas d'Amezagua, comme dit Duclos, qui se trompe toujours sur les noms propres, mais Don Antoine Amezagua, lieutenant des gardes du Corps, qui commandait le détachement auprès d'elle, et en même

(1) Archives de Bayonne, BB. 38.

temps l'écuyer qui commandait ses équipages, ordonna au premier d'arrêter Madame des Ursins, et de ne la point quitter qu'il ne l'eût mise dans un carrosse ; au deuxième, de faire sur le champ venir un carrosse à six chevaux et deux ou trois valets de pied, de faire partir sur l'heure la princesse des Ursins vers Burgos et Bayonne, et de ne se point arrêter. Amezagua voulut représenter à la reine qu'il n'y avait que le roi d'Espagne qui eut le pouvoir qu'elle voulait prendre ; elle lui demanda fièrement s'il n'avait pas un ordre du roi d'Espagne de lui obéir en tout, sans réserve et sans représentation. Il était vrai qu'il l'avait, et qui que ce fut n'en savait rien.

« Arrêtée avec cette brusquerie, Madame des Ursins fut mise en un carrosse avec une de ses femmes de chambre, sans avoir le temps de changer d'habit ni de coiffure, de prendre aucune précaution contre le froid, d'emporter ni argent ni aucune autre chose, ni elle, ni sa femme de chambre, et sans aucune sorte de nourriture dans son carrosse, ni chemise, ni quoi que ce soit pour changer ou se coucher, et à l'âge qu'elle avait ! Elle fut embarquée ainsi avec les deux officiers des gardes, qui se trouvèrent prêts dans le moment ainsi que le carrosse, elle, en grand habit et parée comme elle était sortie de chez la reine. Dans ce très court tumulte, elle voulut envoyer à la reine, qui s'emporta de nouveau de ce qu'elle n'avait pas encore obéi, et la fit partir à l'instant. Il était lors près de sept heures du soir, la surveillance de Noël, la terre toute couverte de glace et de neige, et le froid extrême, fort vif et piquant, comme il est toujours en Espagne. Dès que la reine sût la princesse des Ursins hors de Quadraque, elle écrivit au roi d'Espagne par un officier des gardes qu'elle dépêcha à Guadalaxara. La nuit était si obscure qu'on ne voyait qu'à la faveur de la neige.

« Il n'est pas aisé de se représenter l'état de Madame des Ursins dans ce carrosse. L'excès de l'étonnement et de l'étourdissement prévalut d'abord et suspendit tout autre sentiment ; mais bientôt la douleur, le dépit, la rage et le désespoir se firent place. Succédèrent à leur tour les tristes et profondes réflexions sur une démarche aussi violente et aussi inouïe, et d'ailleurs si peu fondée en cause, en raison, en prétextes même les plus légers, enfin en autorité, et sur l'impression qu'elle allait faire à Guadalaxara ; et de ses espérances en la surprise du roi d'Espagne, en sa colère, en son amitié, et en sa confiance pour elle, en ce groupe de serviteurs si attachés à elle dont elle l'avait environné, qui se trouvaient si intéressés à exciter le roi en sa faveur. La longue nuit d'hiver se passa ainsi toute entière, avec un froid terrible, rien pour s'en garantir, et tel que le cocher en perdit une main. La matinée s'avança ; nécessité fut de s'arrêter pour faire repaître les chevaux ; mais, pour les hommes, il n'y avait alors quoi que ce soit dans les hôtelleries d'Espagne, où on vous indiquait seulement où se vendait chaque chose dont on avait besoin. La viande était ordinairement vivante, le vin épais, plat et violent ; le pain se collait à la muraille ; l'eau, souvent, ne valait rien ; de lits, il n'y en avait que pour les muletiers, comme au temps du chevalier de la Manche, et comme c'est encore aujourd'hui en maint endroit, en sorte qu'il fallait tout porter avec soi, et Madame des Ursins, ni ceux qui étaient avec elle, n'avaient chose quelconque. Les œufs, où elle en put trouver, furent leur unique ressource, et encore, à la coque, frais ou non, pendant toute la route.

« Jusqu'à cette repue des chevaux le silence avait été profond et non interrompu. Là, il se rompit. Pendant toute cette longue nuit, la princesse des Ursins avait eu

out le loisir de penser aux propos qu'elle tiendrait et à composer son visage. Elle parla de son extrême surprise et de ce jeu qui s'était passé entre la reine et elle. Réciproquement, les deux officiers des gardes, accoutumés, comme toute l'Espagne, à la respecter et à la craindre plus que leur roi, lui répondirent ce qu'ils purent du fond de cet abîme d'étonnement dont ils n'étaient pas encore révenus. Bientôt il fallut atteler et partir.

« Mais quelle lenteur dans ce rude voyage, et comme la souffrance devait s'accroître d'autant ! Le 10 janvier 1715, on n'était encore qu'à Rozette, situé à moitié chemin à peu près de Quadraque à Saint-Jean-de-Luz. Il y eut là une nouvelle halte, après toutes celles qui avaient dû marquer sa route, depuis la première. Elle trouva enfin de quoi écrire, et elle écrivit, aussitôt à M. de Torcy, à Louis XIV, à Madame de Maintenon. Il faut l'entendre elle-même exprimer ses angoisses, son dépit en pensant aux confusions que lui préparait sa chute dans le grand monde qui l'attendait ; manifester sa surprise, sa stupéfaction du coup qui l'avait frappée, et, au milieu des tourments indicibles de son amour-propre, prononcer même le mot de pitié, pour qu'on lui donnât ou qu'on lui rendit le moyen d'épargner à sa fierté les plus torturantes douleurs. « Philippe V, dit-elle à Madame de Maintenon, « m'avait envoyé à Quadraque pour témoigner à la reine « l'impatience où il était de la voir, et pour lui présenter « une lettre de sa part extrêmement obligeante. J'ai informé « le roi de France, madame, de tout ce qui s'était passé, « et Sa Majesté vous dira tout. Quant à moi, je puis vous « assurer, que je ne sais comment je pourrai résister à un « tel voyage où on m'a fait coucher sur la paille, et jeûner « d'une manière bien opposée aux repas que j'avais coutume de faire. J'ai conté au roi les deux vieux œufs que

« j'ai mangés par jour, afin d'exciter sa pitié sur une fidèle
« sujette, qui ne mérite pas un pareil traitement et un
« pareil mépris. Je vais à Saint-Jean-de-Luz me reposer
« un peu et attendre la volonté du roi. Je fais bien des
« vœux pour qu'on m'envoie quelqu'un de la Cour à qui
« je puisse parler à cœur ouvert de l'Espagne et de la
« France. Je mande aussi cela à Torcy ». Elle espérait que,
avant d'arriver à cet endroit, elle aurait reçu quelques
secours du roi d'Espagne, qui était, disait-elle, trop bon
pour la laisser longtemps dans cet état. « Mais rien ne
parut, dit Saint-Simon, ni repos, ni vivres, ni de quoi se
deshabiller jusqu'à Saint-Jean-de-Luz ».

Ses neveux Lanté et Chalais, avaient obtenu du roi
d'Espagne la permission de l'aller joindre. Ils lui portèrent
une lettre de Philippe V qui acheva de l'accabler, car il y
disait qu'il était très fâché de ce qui venait d'arriver mais
qu'on n'avait pu s'opposer à la volonté de la reine. « Sa
disgrâce n'était donc que trop réelle. Elle parut s'y rési-
gner. Elle fut fidèle à elle-même, du moins devant ses
neveux et devant ses gardiens ». Il ne lui échappa ni
larmes, ni regrets, ni reproches, ni la plus légère faiblesse ;
pas une plainte, même du froid excessif, du dénuement
entier de toutes sortes de besoins, des fatigues extrêmes
d'un pareil voyage. Les deux officiers, qui la gardaient à
vue, n'en sortaient point d'admiration. Enfin, elle trouva
la fin de ses maux corporels et de sa garde à vue à Saint-
Jean-de-Luz, où elle arriva le 14 janvier seulement et où
elle trouva un lit, et, d'emprunt, de quoi se deshabiller, se
coucher et manger. Là, elle recouvra sa liberté. Les gardes,
leurs officiers et le carrosse qui l'avait amenée s'en retour-
nèrent : elle demeura seule avec sa femme de chambre (1).

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

De là, elle renouvelle ses plaintes et écrit plusieurs lettres au roi, à Madame de Maintenon et à ses amis. Son neveu Lanté fut envoyé à Louis XIV, et en particulier, elle se plaignit amèrement à Madame de Maintenon : « Oui, je
« me plains, lui disait-elle, d'être traitée, à la face de
« l'Europe avec plus de mépris par la reine d'Espagne,
« que si j'étais la dernière des misérables, moi pourtant
« qui a été honorée avec succès de la confiance des deux
« plus grands monarques du monde. Et l'on veut me
« persuader que le roi a agi de concert avec une princesse
« qui m'a fait traiter avec tant de cruauté !... J'envoie,
« Lanté, mon neveu, au roi, pour lui découvrir toute la
« cabale. Il vous en fera part aussi, madame, car j'ai trop
« bonne opinion de vous pour soupçonner que vous lui
« refusiez votre porte. J'attendrai la volonté du roi à
« Saint-Jean-de-Luz dans une petite maison où je suis,
« sur le bord de la mer. Je la vois souvent agitée, quelque-
« fois tranquille : voilà les cours ».

La princesse des Ursins se reposa une quinzaine de jours à Saint-Jean-de-Luz, puis elle continua son voyage vers Paris. En passant par Bayonne, elle sollicita en vain l'honneur, de présenter ses respects à la reine Marie-Anne, celle ci refusa tout net de la recevoir. Elle fut réduite à dîner au faubourg Saint-Esprit, chez un juif et de coucher hors de la ville (1). Son ennemie triomphante la traitait comme une pestiférée et une maudite. Sans les ressources qui lui furent fournies par le maréchal de Montrevel, gouverneur de la Guyenne, et son ami dévoué, elle aurait eu beaucoup de peine à gagner Bordeaux. Dans une lettre de ce dernier à M. de Torcy, il termine en disant : « Il est inouï qu'on ait fait à une dame de sa distinction, un

(1) Daguerre à Torcy, 30 janvier 1715.

traitement aussi extraordinaire, que celui qu'elle vient d'essuyer, dont les circonstances sont incroyables » (1).

Mais Madame des Ursins avait déjà reçu les consolantes réponses de Louis XIV, et, désormais plus tranquille, elle s'avancait vers Paris. Mais nous n'irons pas plus loin, car on sait quelle fut la fin de sa vie, et l'histoire a déjà détaillé toutes les particularités de l'existence de cette femme remarquable (2).

Mais avant cette époque, c'est-à-dire le 2 août 1708, nous pouvons signaler le passage à Bayonne, de lord Stanhope, ministre et secrétaire d'Etat du roi d'Angleterre et général de ses armées, auquel le Corps de ville fut faire une visite, « sans robes » (3) et qui ne fit qu'un court séjour.

En 1717, le Corps de ville est prévenu de la prochaine arrivée d'un personnage qui le tient de plus près. En effet, le 8 mars, le duc de Bournonville, grand d'Espagne, et le prince de Pectorano, fils du duc de Popoly, gouverneur du prince des Asturies et général d'armée, arrivent à Bayonne, et furent logés chez Etienne Rigal, aubergiste. Le prince de Pectorano allait à Paris pour y épouser M^{lle} de Boufflers petite-fille du duc de Gramont. L'Intendant qui se trouvait à Bayonne prévint le Corps de ville qu'il serait bon qu'il fut saluer ce personnage en robe ou en chaperon, et il se rendit aussitôt à l'Intendance où Leurs Excellences devaient dîner, « mais avec le chaperon sur les manches, seulement ». Le 20 avril, nouvelle lettre de l'Intendant annonçant la prochaine arrivée du prince et de la princesse de Pectorano, et qu'il croyait que, par respect pour le duc

(1) Montrevel à Torcy, Bordeaux, 9 février 1715.

(2) Combes. *La Princesse des Ursins*.

(3) Archives de Bayonne, BB. 42.

de Gramont et pour le duc de Guiche, il était bon de leur offrir tout ce qui dépendrait du Corps de ville.

Les nouveaux mariés arrivèrent le 8 mai à Bayonne ; la ville fut les saluer dans leur logement et leur offrit un dîner et un souper qui furent acceptés, et desquels ils furent remerciés, un mois plus tard, par le duc de Gramont, qui leur écrivit une lettre flatteuse à ce sujet (1).

Il paraît assez inexplicable que le passage du duc de St-Simon, allant à Madrid en qualité d'ambassadeur, n'ait laissé aucune trace dans nos registres où les relations de ce genre sont la plupart du temps si parfaitement détaillées. Il est vrai que nous nous en consolons aisément car le noble duc a retracé dans ses mémoires le récit de son passage dans notre ville, et des visites qu'il fit à la reine douairière d'Espagne Marie-Anne de Neubourg.

Le duc de Saint-Simon se rendait en Espagne comme ambassadeur extraordinaire pour demander la main de l'Infante pour le roi Louis XV. Il partit en poste le 23 octobre 1721, accompagné du comte de Lorges, de ses enfants, l'abbé de Saint-Simon, son frère et quelques autres. Le reste de la compagnie le joignit à Blaye, comme l'abbé de Matham, et à Bayonne M. de Ceneste. Il coucha à Orléans, à Montrichard, à Poitiers et à Ruffec, après avoir eu sa berline cassée à Couhi, puis dans les environs de Blaye où il passa deux jours. Puis il traversa les grandes landes, et arriva à Bayonne, où il fut reçu et logé chez M. d'Adoncourt, lieutenant de roi, qui y était très considéré. Les gens de sa suite furent distribués dans les maisons voisines. « Le changement de voitures pour nous et pour le bagage nous y retint quatre jours, pendant lesquels rien ne se peut ajouter aux soins d'Adoncourt, à

(1) Archives de Bayonne, BB. 40, CC. 558.

sa politesse aisée et sans compliments, et à sa chère soir et matin, propre, grande, excellente. Il était venu accompagné d'officiers une lieue au devant de nous. J'étois dès lors monté à cheval. L'artillerie, les compliments, il fallut essuyer cela comme à Bordeaux, et, pour ne pas le répéter, ce fut la même chose au retour, excepté à Blaye où je le défendis. Dreuillet, évêque de Bayonne, me vint voir, puis dîner avec nous et ce qu'il y avoit de plus principal dans la ville, mais en fort petit nombre. Je fus le lendemain chez ce prélat qui étoit pieux, savant, et toutefois de bonne compagnie, et parfaitement aimé dans son diocèse et dans tout le pays. J'allai voir la citadelle, les forts, et tout ce qu'il y avoit qui méritoit quelque curiosité ».

La relation du duc de Saint-Simon serait incomplète s'il ne nous parlait de sa visite à Marie Anne de Neubourg, reine douairière d'Espagne, qui se trouvait à Bayonne depuis 1706. Voyons ce qu'il va nous en dire lui-même. « Le 9, le lendemain de mon arrivée à Bayonne, j'envoyai faire compliment à la duchesse de Linarès, camarera-major de la reine douairière d'Espagne, et la prier de lui demander audience, pour moi, pour l'après-dinée. Je reçus en réponse un compliment de la reine. Les carrosses vinrent me prendre et me conduisirent chez elle : véritablement je fus étonné en y arrivant. Elle s'était retirée depuis assez longtemps dans une maison de campagne fort proche de la ville qui n'avoit que deux fenêtres de face sur une petite cour et guère plus de profondeur. De la cour, je traversai un petit passage et j'entrai dans une pièce plus longue que large, très communément meublée, qui avoit vue sur un beau et grand jardin. Je trouvai la reine qui m'attendoit, accompagnée de la duchesse de Linarès et de très peu de personnes. Je lui fis le compliment du roi et

lui présentai sa lettre : on ne peut répondre plus poliment qu'elle fit à l'égard du roi, ni avec plus de bonté pour moi. La conversation fut sur la joie des mariages, le temps de l'échange et sur mon voyage. Elle étoit debout, sans siège derrière elle, je ne me couvris point, et n'en fis pas même le semblant. La duchesse de Linarez entretenoit seule un peu la conversation. Je lui présentai mes enfants et ces messieurs qui étoient avec moi, à qui elle dit quelque chose, cherchant à leur parler à tous avec un air d'attention et de bonté et un fort bon français. Elle étoit fort grande, droite très bien faite, de grand air, de bonne mine, qui faisoit voir qu'elle avoit eu de la beauté. Elle me demanda beaucoup de nouvelles de Madame. Tout son habillement étoit noir et sa coiffure avec un voile, mais qui montrait des cheveux, et sa taille paroissoit aussi. Ce vêtement n'étoit ni françois ni espagnol, avec une longue queue dont la duchesse de Linarez tenoit le bout, mais fort lâche. C'étoit un habit de veuve, mais mitigé avec une longue et large attache devant le haut du corps, de très beaux diamants. Pour la duchesse de Linarez, son habit m'effraya : il étoit tout à fait de veuve et ressembloit en tout à celui d'une religieuse. Je ne dois pas oublier que je présentais aussi à la reine les complimens et une lettre de M. le duc d'Orléans, à quoi elle répondit avec une grande politesse.

« Au sortir de l'audience, elle me fit inviter à dîner, pour le lendemain, dans une maison de Bayonne où le gros de ses officiers demouroit et où elle a aussi logé. J'y allai, sur l'exemple du comte de San Estevan del Puerto allant au congrès de Cambrai, et tout à l'heure du duc d'Ossone, venant en France. Le sieur de Bruges, qui étoit chef de la maison de la reine douairière, fit les honneurs

du festin très bon et très magnifique, où se trouva l'évêque de Bayonne, d'Adoncourt, et tout ce qui m'accompagnait de principal. J'eus une seconde audience de la reine pour la remercier du repas et prendre congé d'elle. La conversation fut plus longue et plus familière que la première fois ; elle finit par m'exposer le triste état où elle se trouvoit, faute de tout payement d'Espagne depuis des années, et me pria d'en parler à Sa Majesté Catholique et de lui procurer quelque secours sur ce qui lui étoit si considérablement dû ».

Saint-Simon passa les Pyrénées et entra en Espagne, où il fit un séjour assez long, car il ne repartit de Madrid que le 24 mars 1722. Cette fois, il prit la route de Pampelune, et passa par Roncevaux, où on lui montra l'épée de Roland, « et force pareilles reliques romanesques ». Il arriva à Bayonne, le jeudi saint chez M. d'Adoncourt, « par une pluie effroyable et continuelle » qui le prit au sortir des Pyrénées et qui ne le quitta pas un moment. D'Adoncourt, quoi que nous puissions dire, nous logea et nous fit la plus grande et la meilleure chère du monde. J'assistai les jours saints aux offices de la cathédrale, dans la place et avec le traitement usité pour le gouverneur de la province, l'évêque y officiant. J'eus l'honneur de faire ma cour plusieurs fois à la reine douairière d'Espagne, qui m'ordonna de dîner dans sa maison de ville, le jour de Pâques, dont le sieur de Bruges, dont j'ai parlé lors de mon passage, fit très bien les honneurs ; et comme on savoit que j'étois affamé de poisson, on y en servit en quantité et d'admirables, que je préférerais à la viande. L'évêque, dont j'ai parlé aussi en même temps, et quelques principaux du lieu s'y trouvèrent. J'allai de là remercier et prendre congé de la reine, qui me fit présent

elle-même d'une fort belle épée d'or sans diamants, avec beaucoup d'excuses de me donner si peu de chose. L'évêque voulut me donner à souper si absolument qu'il fallut s'y rendre. J'y trouvai bonne compagnie, bonne chère et force poisson, qui ne laissa pas de trouver encore place. Le duc, partit de Bayonne le lendemain de Pâques, ne menant avec lui que l'abbé de Saint Simon (1).

Le baron de Pollnitz était une sorte d'aventurier qui courut toutes les cours de l'Europe pour essayer d'y trouver de l'emploi. Ses mémoires qui furent publiés pour la première fois en 1734, eurent un grand succès, car ils ont du naturel et de la mesure, et contiennent une foule d'anecdotes et de portraits des cours et des hommes d'Etat d'alors. Ce fut à Bayonne qu'il lui arriva une très désagréable aventure, qui vaut la peine d'être racontée, car elle montre bien le pouvoir discrétionnaire d'un lieutenant de roi (2).

Il arriva de Pau à Bayonne, à une date qu'il n'indique pas, mais qui doit être vers la fin de l'année 1725. Il trouva les chemins affreux et les auberges détestables. Ici le baron de Pollnitz nous paraît faire quelque confusion lors qu'il dit : « Le lendemain de mon arrivée, j'allai rendre visite au lieutenant de roi, qui commandoit dans la Place. C'étoit un Canadien, qui avoit été, à ce que je crois, major ou lieutenant-colonel du régiment de Normandie. Le Duc régent l'avoit fait brigadier, et tout de suite chevalier de St Louis, dans la grande promotion qu'il avoit faite au commencement de la guerre d'Espagne. Il lui avoit donné

(1) *Mémoires du duc de Saint Simon*. — Paris, Hachette, 1858.

(2) *Mémoires du baron de Poellnitz, contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages et le caractère des personnes qui composent les principales cours de l'Europe*, 5 vol. in-8°.

pour adjoint un nommé d'Adencourt, comme un homme dont il étoit sûr. » Inutile de dire que nous n'avons pas trouvé trace dans nos archives de ce lieutenant de roi, et que seul d'Adoncourt en étoit réellement pourvu. Quoiqu'il en soit le baron, fut voir le commandant qui le reçut poliment, et lui dit qu'il ne voyait aucun obstacle à son prochain départ pour l'Espagne. Le lendemain, il lui rendit sa visite et l'invita à dîner. Là, il y eut des paroles imprudentes de prononcées, relativement à l'affaire du prince de Gellamare, et au cours du dîner, il prétend que M. d'Adoncourt, étoit pris de vin, et qu'il exagéra l'attachement qu'il avait pour le duc d'Orléans. Il y a loin de ce jugement à celui que le duc de Saint-Simon porte sur le lieutenant de roi de Bayonne, et que nous avons reproduit plus haut. Mais l'infortuné baron n'étoit pas au bout et les conversations qu'il eut sur ce sujet devaient peu de temps après lui devenir funestes.

« Au sortir de ce dîner, dit-il, j'allai à l'audience de la reine d'Espagne, Marie Anne de Neubourg, douairière de Charles II. En arrivant au Palais, ou plutôt dans une maison assez vilaine où la reine étoit logée, je trouvai un écuyer de cette princesse, qui me conduisit dans une chambre d'attente. Quelques moments après, ce même gentilhomme vint me prendre et me conduisit chez Madame la duchesse de Lignarez, dame d'honneur de la Reine. Cette dame me fit mille politesses; mais comme elle ne savoit que l'espagnol, il nous fut impossible de converser ensemble. Elle se contenta de me parler beaucoup par signes, et moi je lui répondis par force révérences. Heureusement on vint nous débarasser l'un de l'autre, en l'avertissant de me conduire chez la reine. Je trouvai S. M. debout, habillée de noir à l'espagnole. Elle

étoit seule dans sa chambre ; je vis dans une autre chambre quelques filles d'honneur, aussi habillées à l'espagnole, qui regardoient à travers la porte, qui étoit entr'ouverte. La reine me fit une réception des plus gracieuses ; elle s'informa de mon nom, de ma patrie ; elle me parut charmée de rencontrer un Allemand un peu au fait d'un pays qu'elle a toujours aimé. Elle me demanda des nouvelles des Électeurs et des princes ses frères. J'étois en état de satisfaire S. M. sur toutes ces demandes, ayant eu l'honneur de faire ma cour assez exactement à l'Électeur Palatin et aux princes ses frères. Enfin, après une audience d'une heure et plus, la reine me congédia ; je mis un genou en terre, et je lui baisai la main, selon l'usage qui s'observe en Espagne.

« Le lendemain et les jours suivants, j'eus l'honneur de lui faire ma cour, tantôt dans le couvent des Capucins où elle entendoit la messe assez souvent, tantôt dans celui des Cordeliers où S. M. se rendoit presque tous les après midi pour assister au Salut. Quelquefois je me rendois dans un jardin qui étoit derrière la maison, où S. M. se promenoit assez souvent au sortir du diner. Cette princesse parloit toujours avec une bonté et une familiarité qui me charmoit : elle étoit bien aise elle-même de se débarrasser souvent d'un cérémonial aussi incommode pour les princes qui donnent audience, que pour ceux qui y sont admis. Elle me fit l'honneur de me demander un jour, si je n'étois pas bien surpris de la voir si mal logée, et avec une cour aussi peu brillante. Je lui avouai, que d'abord j'avois été un peu surpris que S. M. eut préféré un pareil logement, au Château Vieux qui étoit dans la ville, et qui véritablement avoit plus l'air à un palais que la maison qu'elle occupoit. — Mais, me dit-elle, je suis accoutumée

à ma petite maison, je ne pourrais pas me résoudre à la quitter. Je m'y suis retirée pendant les troubles entre la Maison d'Autriche et celle de France, pour être moins exposée à voir du monde, ce que je n'aurais pu éviter si j'eusse habité le Château : tout ce qui auroit passé, soit d'Espagne, soit de France, auroit sans doute demandé à me voir ; toutes ces visites auroient infailliblement causé de l'ombrage à l'un des deux partis, et peut-être à tous les deux ; et j'avois de fortes raisons pour les ménager.

« Un autre jour que j'avois l'honneur de lui parler de l'Espagne et de l'Allemagne, je pris la liberté de lui dire, que j'étois étonné que S. M. ait préféré le séjour de Baïonne, à celui d'un de ces pays, où il me sembloit qu'elle auroit plus d'autorité, et où elle seroit servie par un plus grand nombre de gens de qualité. — Pour les gens de qualité, me dit la Reine, je ne m'en soucie pas beaucoup : tous les hommes sont égaux pour les rois, et ils ne sont grands qu'autant que nous les approchons de nous, et que nous les honorons de notre confiance. Un homme que vous appellerez un homme de rien, si je lui donne demain une charge et que je l'admette à mon service, il est pour moi tout aussi grand seigneur, que si ses pères avoient exercé le même emploi toute leur vie. Pour ce qui est de demeurer en Espagne ou en Allemagne, j'ai de fortes raisons qui m'en empêchent. En Espagne, je serais obligée de vivre dans un couvent, ce qui me déplairoit beaucoup. En Allemagne, je serais à la vérité au milieu de ma famille ; mais la Cour d'Espagne seroit peut-être fâchée que j'y demeurasse ; on me chagrinerait sur mon douaire, que je suis bien aise de conserver.

« Toutes ces raisons, mais plus encore une longue habitude, lui faisoient aimer le séjour de Baïonne ; cette

espèce de solitude lui plaisoit davantage que le tracas d'une cour nombreuse, où assez souvent le prince et le courtisan se gênent mutuellement. Cet air de liberté qui régnoit dans cette petite cour, et la bonté que la reine avoit de s'entretenir assez souvent avec moi, étoit cause que je reculois de jour à autre mon départ pour l'Espagne. Cependant, après avoir longtemps différé, je me préparai sérieusement à partir. Mais dans le temps que je n'avois plus qu'à prendre congé de S. M., il m'arriva un incident assez disgracieux, qui me fit détester le séjour de Baïonne, autant que je l'avois aimé jusques-là. Quelques railleries que j'avois faites assez imprudemment m'attirèrent l'indignation du lieutenant de roi, qui sut se venger, en se servant d'un prétexte assez spécieux. Voici mon histoire, en peu de mots :

« Il y avoit à la cour de la reine une femme qui, par ces manières assez libres et qui tenoient un peu de la folie, avoit su faire sa cour si adroitement, que la Reine avoit pour elle plus de bontés que ne méritoient les services qu'elle pouvoit rendre. Cette femme s'appelait *La Borde* : elle étoit veuve d'un marchand, et depuis elle s'étoit mariée clandestinement avec le majordome de la reine. C'étoit elle qui gouvernoit toute la maison de S. M. chez laquelle elle ne manquoit pas de se rendre tous les jours.

* La reine avoit permis à cette femme de s'asseoir en sa présence ; ce qui l'avoit rendue si vaine, qu'elle ne se souvenoit plus de son premier état. Elle affectoit un air de princesse, qui ne lui alloit point du tout, et qui lui attira bientôt la haine non-seulement des officiers de la reine, mais de tout Baïonne. Il n'y avoit que le lieutenant-de-roi qui lui fut attaché, et cela parce que cet officier, qui

étoit arrivé à Baïonne dans un équipage peu étoffé, et qui d'ailleurs n'avoit pas grande ressource, aiant été obligé de solliciter quelques gratifications de la part de la Reine, Madame La Borde avoit employé son crédit pour lui. Elle n'avoit pas eu grand'peine à réussir; car la Reine qui est bonne et généreuse, n'a pas un plus grand plaisir que de donner. La figure grotesque du lieutenant-de-roi, et la façon de se mettre de la dame La Borde, étoient un fonds inépuisable de plaisanterie pour la maison de la reine. En effet, quelque grave que l'on peut être, il étoit impossible de s'empêcher de rire en voyant d'un côté la vieille tête frisée du lieutenant, que l'on appeloit communément le *Père Éternel*; et de l'autre cette dame La Borde, ordinairement vêtue de trois ou quatre robes de chambre de différentes couleurs les unes sur les autres, et l'une plus courte que l'autre: des cornettes négligées, chargées de rubans ponceau, étoient sa coiffure favorite; de plus, elle portoit, à son côté, un énorme bouquet de fleurs, attaché avec un ruban couleur de feu; et de l'autre le portrait de je ne sais quel saint, attaché aussi avec un ruban couleur de feu. Un petit laquais, aussi ridicule que sa maîtresse, portoit les queues de toutes ces robes. Je vous avoue, Madame que je ne pus me retenir à un pareil spectacle, et dans une partie de souper où je me trouvai en belle humeur, je fis des railleries assez piquantes de ce charmant couple. Le lieutenant de roi en fut informé, et résolut de s'en venger ».

M. de Pollnitz, averti par un cordelier allemand, confesseur de la reine, s'empressa d'aller voir le lieutenant et lui dit qu'on l'avoit prévenu qu'il avoit le dessein de le faire arrêter. Celui-ci lui jura qu'il n'en étoit rien et qu'il étoit maître de partir quand il voudrait. Un peu 'ran-

quillé par ces protestations, il retourna à son auberge, où il était à peine arrivé, qu'il reçut la visite du major de la place, accompagné d'un bas officier et de deux soldats la baïonnette au canon. Après avoir pris tous ses papiers et lui avoir demandé les clés de ses coffres, il le conduisit à la citadelle, où il fut enfermé dans une chambre avec une sentinelle à sa porte, tandis que son valet de chambre fut placé dans une autre. Le soir, on lui apporta à souper. Il demanda de quoi écrire et envoya une lettre au lieutenant de roi. Celui-ci lui répondit qu'il était suspecté d'être rentré dans la conspiration contre le régent ; toutefois M. d'Adoncourt terminait en disant que s'il n'était pas relevé de charges contre lui il serait promptement mis en liberté.

Il fallut attendre ; au bout de quelques jours il fut interrogé par le major de la citadelle, et on lui permit de recevoir un capucin allemand nommé le père Thomas. Cependant sa détention s'allongeait et on supprima le feu dans sa chambre quoiqu'il eut demandé à acheter le bois de ses deniers. Ceci devenait grave, on ne permit plus de visites, lorsqu'enfin M. d'Adoncourt lui fit dire qu'il eût à s'apprêter au départ, car l'ordre était arrivé de ne plus le laisser séjourner à Bayonne. Il partit enfin, après un assez long emprisonnement et en gardant un triste souvenir de son passage dans notre ville.

**LÉOPOLDINE DE LORRAINE
LE DUC ET LA DUCHESSE DE DURAS.
MADAME DE PIIS**

L'archiduchesse Léopoldine de Lorraine. — Séjour à Bayonne. — Sa mort. — Le duc et la duchesse de Duras. — Les députés de la ville se rendent à Bagnères. — Repas offert au duc et à la duchesse. Le marquis de Narbonne. — Une filleule de la ville. — Mariage de M^{lle} Bayonne d'Amou avec M. de Piis. — La ville lui offre un bracelet garni de diamants. — Lettre de M^{lle} Bayonne. — Le Corps de ville conduit sa filleule à l'autel. — La pamperruque. — Fête offerte par la ville.

D'autres grands personnages passent ou séjournent à Bayonne pendant le xviii^e siècle. En 1743, c'est un prince turc, nommé Hagi-Omar, auquel la ville fournit des voitures et des provisions de bouche, et, en 1747, le duc de Biron, qui est reçu avec de grands honneurs.

Le 8 octobre 1759, décédait à Bayonne l'archiduchesse Léopoldine de Lorraine, femme de D. Joaquín Diego Lopez de Zuñiga et de Sotomayor, duc de Béjar, de Plasencia, de Mandas et de Villanueva, comte de Belalcázar, grand d'Espagne, grand justicier héréditaire au royaume de Castille et de Leon, et chevalier de la Toison d'Or. Elle avait quitté, en 1758, la cour de Madrid, et s'était retirée à Bayonne où elle mourut. Ce fut d'ailleurs ce premier mariage qui nuisit aux recherches de divers historiens, car ayant été annulé en 1757 par le Saint Siège, elle en contracta un second avec le duc de Béjar et Mandas.

Léopoldine de Lorraine était née le 2 décembre 1716, et reçut le nom de Léopoldine-Isabelle et Charlotte, son père était le général d'infanterie Charles-Louis de Lorraine, prince de Mortagne, seigneur de Pons, souverain de Bedeille, etc., sa mère, la princesse Isabelle de Roquelaure.

Ce fut probablement à la suite de son mariage avec le duc de Béjar qui fut déclaré nul que Léopoldine de Lorraine se retira de la cour de Madrid, et arriva à Bayonne le 27 mai 1758. Ce fut dans cette ville qu'elle mourut l'année suivante et qu'après des obsèques solennelles, elle fut ensevelie dans la cathédrale (1).

En 1752, la ville se dispose à recevoir le duc et la duchesse de Duras, se rendant à Madrid, en qualité d'ambassadeur. Avant d'entrer en Espagne, ils séjournèrent quelque temps à Bagnères, où le maire accompagné du président de la cour d'Espagne se transporta en députation. On espérait beaucoup dans la protection de l'ambassadeur et on se proposait de le recevoir le plus honorablement possible. Le duc écrivit à la ville une longue lettre qui prouva qu'il avait longuement étudié les besoins et les nécessités de son commerce avec l'Espagne, protestant qu'il ferait son possible pour lui être agréable.

Les députés prirent congé du duc et de la duchesse de Duras le 22 octobre au soir, partirent de Bagnères le 23 au matin, et, étant arrivés à Pau le 24, ils furent visiter l'intendant qui les accueillit avec bonté. Ils l'instruisirent du sujet de leur voyage à Bagnères, et du désir qu'avaient le duc et la duchesse de ne pas loger à Peyrehorade, et qu'alors ils leur avaient indiqué la maison du sieur Vanosteroom, « située au Bec du Gave, une lieue en deça ». L'intendant chargea le maire de faire préparer non seulement cette maison, mais encore de disposer un logement à Bayonne, et de leur faire l'accueil le plus distingué. « Que le dit sieur maire luy ayant représenté les conséquences et l'objet de la dépense relativement à la situation

(1) *Euskal Erria*, 1857. — L'acte de décès de la princesse a été publié dans l'inventaire des archives de Bayonne. GG.

fâcheuse des finances de la ville, M. l'intendant reprit vivement qu'il ne falloit point s'arrêter à ces considérations, et luy recommanda sur toutes choses de ne rien épargner pour faire cette réception avec décence ».

Cependant le duc de Duras devait arriver à Bayonne le 10 novembre, et le Corps de ville dépêcha deux députés pour aller le saluer à Peyrehorade. Il descendit l'Adour dans le canot du roi, et arriva vers deux heures; il alla descendre chez le marquis d'Amou. Ils furent reçus avec des salves d'artillerie, les rues jonchées et décorées de lauriers. Un carrosse à six mules avait été préparé pour aller visiter la Barre, ainsi qu'un bateau galamment orné. Un dictionnaire espagnol fut offert au duc et un festin devait lui être servi au Boucau sous la tente, mais le mauvais temps empêcha cette dernière disposition et il fut donné à l'Hôtel-de-Ville. La table se composa de 32 couverts et on y servit tout ce que le pays produisit d'exquis et de recherché. Nos archives nous en ont heureusement conservé le menu (1).

(1) BB. 57. — CC. 529. — 2 potages, un de santé garni d'un jarret, un de riz garni d'un chapon. — 1 entrée de trois perdrix aux choux. — 1 entrée de fricandeau à l'oseille. — 1 purée verte. — 1 bisque d'écrivisses. — 1 bisque de moules. — 2 plats de petits pâtés. — 2 plats d'anguilles à la Sainte-Menehould. — 1 bourruque à la sauce blanche. — 1 mulot garni d'huîtres. — 1 louvine garnie de moules. — 1 bourruque au coulis vert. — 2 plats de barbeaux avec une sauce hachis. — 2 plats de morue blanche. — 1 carpe au gratin. — 1 louvine au parmesan. — 1 bourruque farcie. — 1 carpe désossée.

Relevé. — 1 terrine de soles garnie de concombres. — 1 terrine de turbot garnie de laitances. — 1 pâté dressé d'anguille avec la garniture.

Second service. — 1 pâté en feuilletage de filets de louvine. — 1 dindon. — 1 levraut. — 3 perdrix. — 2 pintades. — 4 fritures de soles. — 1 carpe frite. — 1 louvine frite. — 2 brochets frits. — 2 plats de barbeaux frits. — 4 salades, 1 d'anchois. — 1 pâté de filets de carpe froid. — 2 crocantes. — 1 gâteau à la polonoise. — 1 omelette à la Nouailles. — 1 grande louvine au bleu. — 1 grand mulot idem. — 2 plats d'écrivisses. — une étoile en pâtisserie. — 1 serpent

En 1757, le marquis de Narbonne passe quelques jours à Bayonne, dans la maison d'Anne Deville Picot, située rue Port-Neuf et qui est louée par lui pour les magistrats (1). De même en 1762, on loge M. de Montmorency, par ordre de l'intendant d'Etigny, qui écrit une lettre à ce sujet (2). Enfin, nous terminerons cette série déjà longue que nous avons consacré aux grands seigneurs et aux grandes dames par le récit du mariage de la filleule de la ville, Bayonne d'Amou, avec M. de Piis, et des fêtes qui furent données à cette occasion.

Lorsque la ville apprit le mariage de M^{lle} Bayonne, elle résolut de lui offrir en cadeau de noces un bracelet, garni de diamants, et sur lequel les armes de la ville devaient être représentées. En effet, le 24 septembre 1773, le Corps s'étant assemblé à son heure ordinaire, le marquis d'Amou se rendit à l'Hôtel de Ville pour le visiter et le prier en même temps de vouloir assister aux cérémonies du mariage de M^{lle} Bayonne de Caupenne, sa fille. Il se concerta avec le Corps de ville sur les arrangements qu'il y avait à prendre en cette occasion, et ajouta qu'il le priait d'agréer, que le comte de l'Hospital, commandant de Bayonne, signât au contrat, immédiatement après les

garni de gelée. — 1 plat d'huîtres — 1 plat de moules. — 2 plats de pitoncles. — 1 plat de choufleurs. — 1 plat d'épinards. — 2 plats de beignets à la crème. — 2 plats de beignets soufflés. — 1 ragoût de cuirs d'artichauts au jus — 1 plat d'haricots. — 2 plats de gelée. — 2 plats de blanc-manger, etc.

Les enfants du duc qui logèrent chez M. de Brethous firent trois dîners aux rais de la ville. — Le premier se composait de la soupe et du bouilli. — 3 pigeons. — 1 bécasse et une perdrix. Bas de soye. — Menus droits. — Le second, soupe et bouilli et une poularde, enfin le troisième, la soupe. — Le pigeon en compote. — Boudins et saucisses. — 1 poularde. — 4 bécassines. — 1 crème. — Bas de soye. — Le tout s'éleva à la somme de 411 livres, 10 sols.

(1) Archives de Bayonne, CC. 654, 677.

(2) Archives de Bayonne, CC. 693.

parents, et avant le Corps de ville, ce qui fut accepté par les magistrats.

Le 25, le Corps, en sa qualité de parrain de Mademoiselle Bayonne et avec l'autorisation de l'intendant, avait décidé qu'il lui serait fait un présent. Aussi le maire et le procureur du roi, comme députés, se rendirent le matin au gouvernement, et présentèrent à la charmante Bayonne un bracelet garni de diamants, ayant au milieu les armes de la ville, et autour le mot Bayonne, également tracé avec des diamants. Ce bijou, avait été fourni par un nommé Gibert, bijoutier à Paris, et coûta 4,149 livres (1). Ce magnifique cadeau fut reçu avec une vive satisfaction. « M. son père, qui étoit auprès d'elle, a de son côté marqué à ces Messieurs, dans les termes les plus énergiques, combien il étoit sensible à l'attention du Corps, et les a invités à dîner chez lui demain, ce qu'ils ont promis faire ».

Le 26, la publication des bans ayant été faite dans l'église cathédrale, les membres du Corps de ville se rendirent encore chez le marquis, pour le féliciter ainsi qu'à sa fille de son établissement. Le même jour, chacun des magistrats fut invité par billet à un bal et à un ambigue qui devait avoir lieu chez le marquis le lendemain, toutes les dames des membres du Corps de ville furent invitées de la même manière.

Le 28, tous les magistrats et les anciens notables ayant été invités à assister à la cérémonie du contrat de mariage de Mademoiselle Bayonne avec M. de Piis, se rendirent au gouvernement à quatre heures de l'après-midi. Ainsi que cela avait été convenu, le Corps de ville signa après le

(3) Archives de Bayonne, CC. 334.

comte de l'Hospital, et tous les notables eurent ensuite le même honneur.

Le même jour, Mademoiselle Bayonne adressa au Corps de ville la lettre suivante, que nous nous plaçons à reproduire, car elle montre quel cas la jeune fiancée faisait de ses illustres parrain :

« Vous m'avez fait l'honneur, de donner votre agrément à mon établissement; vous m'avez promis de le sceler, en signant aujourd'hui mon contrat de mariage, il me reste, Messieurs à vous prier d'y mettre le comble, en me menant aux pieds des autels, demain mercredi 29 de ce mois, et m'y remettant à l'époux que mon père m'a destiné (1), ma reconnaissance égalera, Messieurs, l'honneur que vous me ferés.

« BAYONNE DE CAUPENNE.

« Au Gouvernement à Bayonne, ce mardi matin, 28 septembre 1773 (2) ».

Le 29, le Corps de ville ayant revêtu ses robes rouges, précédé des massiers, des capitaines du guet et des gar-

(1) Le fiancé de Bayonne de Caupenne était Charles Antoine de Piis, chevalier, seigneur de Puibarban et Bassanne, fils de Antoine de Piis, seigneur de Puibarban, Bassanne, etc., et parent du chevalier de Piis qui se rendit célèbre par ses poésies.

(2) Archives de Bayonne, BB. 47. — La ville avait un moment hésité comme présent de noces entre le bracelet dont nous avons parlé plus haut, et un nécessaire de toilette en vermeil, dont le détail est le suivant : — Une jatte, un pot à l'eau, deux gobelets couverts, un porte gobelet, deux boîtes à poudre, deux boîtes à mouches, un coffre à racines, deux flambeaux, deux flacons de toilette, deux grands carrés de toilette, un cadre de miroir, un petit carré pour pelote, deux boîtes à pâte et poinnade, un gantier, une sonnette, une vergette, la brosse à peigne, un gratte langue, une brosse à rouge, un couteau de toilette, une pince à poil, une aiguille à tête, un cure-oreilles, un entonnoir. — Le coffre en maroquin rouge doré avec ferrures en cuivre doré. Le tout devait s'élever à somme de 6,987 l. Mais le bracelet fut préféré comme portant à la fois le nom du parrain et de la filleule. (Arch. de Bayonne, AA. 47).

des en grand uniforme, se rendit le matin à onze heures à l'hôtel du Gouvernement, pour y accompagner à l'église M^{lle} Bayonne, ainsi que sa filleule l'en avait prié.

Le marquis d'Amou remit sa fille au Maire; celui-ci, après l'avoir remercié, présenta sa main à M^{lle} Bayonne et la mena ainsi à l'église cathédrale. Le marquis d'Amou était au côté droit de sa fille; les massiers, les capitaines du guet et les gardes précédaient le cortège. Tous les magistrats suivaient dans l'ordre accoutumé; après eux venaient les parents et les invités parmi lesquels se trouvaient tous les anciens maires de la ville. Le maire étant arrivé aux degrés du chœur de la cathédrale, remit M^{lle} Bayonne à M. de Piis, lequel la conduisit au grand autel où la cérémonie du mariage fut faite par le curé. Pendant la messe il fut tiré une triple salve d'artillerie.

Puis la cérémonie étant achevée, M. de Piis remit la nouvelle épouse au chevalier de Piis son frère, M. le Maire fut placé de l'autre côté, et le cortège revint à l'hôtel du Gouvernement de la même manière qu'il en était sorti. Après avoir complimenté les époux et leurs familles, le Corps de ville voulut se retirer, et fut accompagné jusqu'au bas de l'escalier de la grande cour, par le marquis, de Caupenne et le chevalier de Caupenne, et lui rappelèrent l'invitation au repas de noces qui leur avait été faite par billet. Ils s'y rendirent en effet quelques moments après, et la nouvelle épouse commença par offrir à tous les magistrats des neuds d'épée ou des cordons de cannes. Après le dîner, pendant lequel une musique harmonieuse remplit les entractes, les quatre tambours de la ville s'étant présentés à la porte du festin, ainsi qu'il était d'usage, le marquis de Caupenne proposa à Madame de Piis et à toute la compagnie d'aller danser la

pamperruque dans les rues de la ville. Cette proposition ayant été chaleureusement acceptée, surtout par le comte de l'Hospital, « toujours empressé de donner aux Bayonnois des preuves de son affection », le marquis de Caupenne mena la danse dans plusieurs quartiers de la ville, et notamment dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, où il fut dansé douze pamperruques.

Le 30, M. de Piis fut rendre au Maire et au Corps de ville la visite qu'il avait reçue la veille de ces noces. A onze heures, le Corps se transporta à son tour au Gouvernement, pour y remplir la même formalité et y revint encore l'après-midi pour présenter ses devoirs à Madame de Piis.

Le 3 octobre, le Corps de ville dédia à sa filleule et à son mari une fête à laquelle furent invités : le comte de l'Hospital, le marquis d'Amou, et toutes les personnes de la famille des époux, les officiers de la garnison, et tous les notables, ainsi que leurs dames et demoiselles. Bayonne de Piis, vers laquelle deux magistrats avaient été députés, se rendit à l'Hôtel de Ville, et y fut reçue par le Corps au pied du grand escalier, puis par M^{mes} Dubrocq, Chégaray et Hirigoyen à la porte de la grande salle. Le bal fut ouvert par M. le Maire et Madame de Piis, et après un second menuet qui fut dansé par le comte de l'Hospital, M^{me} de Piis et la marquise de Caupenne dansèrent la première contredanse avec deux des dames qui faisaient les honneurs de la fête. A onze heures, il fut servi un ambigue, à la suite duquel le bal recommença.

Le 8 octobre, le Corps de ville, étant assemblé en séance, reçut la visite de Bayonne de Piis, qui, accompagnée de son père, se présenta à l'Hôtel, et lui dit qu'elle venait le remercier de toutes les attentions qu'il lui avait témoi-

gnées. Elle fut en outre rendre visite au Maire et à chacun des magistrats, et le jour de son départ ces visites furent encore renouvelées par les nouveaux mariés et rendues par les parains de la jeune épouse (1).

Nous n'avons pu savoir ce qu'était devenue Bayonne de Piis, nous eussions voulu donner une reproduction des traits charmants de la filleule de la ville, mais malgré toutes nos recherches, le portrait qu'elle donna à Bayonne en souvenir a échappé à toutes nos investigations (2).

E. DUCÉRÉ.

(A continuer).

(1) Archives de Bayonne, RB. 62.

(2) Après nouvelles investigations, nous nous sommes assuré que ce portrait est conservé dans le Musée de peinture de Bayonne.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES & ARTS
DE
BAYONNE

Séance du 2 Décembre 1902

Présidence de M. SERVAL

Présents : MM. Serval, Hiriart, Cathala, Salane, Yturbide, docteur Delvaille, Ducéré.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Après échange de diverses observations sur le bon fonctionnement de la Société et aucune lecture ne se trouvant à l'ordre du jour, la séance est levée à 5 heures 1/2.

Séance du 3 Février 1903

Présidence de M. SERVAL

Présents : MM. Beigbeder-Camp, Salane, Cathala, docteur Delvaille, Lambert, Monod, Serval, Ducéré, Le Beuf, Hiriart.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le vice-président prend la parole au nom de la Société pour féliciter M. le docteur Delvaille de sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, distinction qui lui était due depuis longtemps, pour ses nombreux et savants travaux et son dévouement à la chose publique.

M. Lambert annonce une prochaine lecture sur la nouvelle langue internationale, l'*Esperanto*.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 8 Mars 1903

Présidence de M. SERVAL

Présents : MM. Lambert, Yturbide, grand rabbin E. Lévy, docteur Delvaille, Serval, Hiriart, Ducéré, Salane, Mialet,

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Lambert, professeur au Lycée de Bayonne, donne lecture d'une étude ayant pour titre : *Création d'une Langue internationale : l'Esperanto*.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 6 Juillet 1903

Présidence de M. H. LÉON

Présents : MM. Salane, Cathala, Hiriart, Lacombe, H. Léon, Ducéré.

M. Serval, vice-président, fait excuser son absence.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Un membre ayant posé la question du remplacement de M. Cuzacq, vice-président, décédé dernièrement, il est décidé que cette question sera inscrite dans le prochain ordre du jour.

M. Ducéré lit un chapitre d'un ouvrage sous presse, *Le mariage de Louis XIV, relatif à l'ambassade à Madrid du maréchal de Gramont.*

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 6 Octobre 1903

Présidence de M. SERVAL

Présents : MM. Laxague, Serval, Hiriart, Salane, Ducéré.

Le procès verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sur une observation de M. Serval, il est décidé que dans la séance de décembre 1903, la question de réélection du bureau sera discutée.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 1^{er} Décembre 1903

Présidence de M. SERVAL

Présents : MM. Beigbeder-Camp, Salane, Larralde, Serval, Cathala, Lambert, Mialet, Yturbide, Hiriart, Laxague.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Est reçu après vote comme membre titulaire, M. Lévy,

sous-bibliothécaire à la Sorbonne, présenté par MM. Hiriart et Ducéré.

Il est décidé par la Société que la réélection du bureau aura lieu le 19 janvier 1904, et que le vote se fera sous forme de bulletin non signé et enfermé dans une enveloppe.

M. Serval remercie la Société du titre de vice-président qui lui avait été donné par la Société et désire être remplacé dans ses fonctions ; il restera toutefois membre actif, et ne cessera de s'intéresser aux travaux et aux séances ordinaires.

La séance est levée à 6 heures.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES & ARTS DE BAYONNE

FONDÉE EN 1873

LISTE DES MEMBRES AU 31 DÉCEMBRE 1903

BUREAU

<i>Président</i>	MM. J. LEGRAND, député.
<i>Vice-Président</i>	SERVAL.
<i>Secrétaire</i>	DUCÉRÉ.
<i>Trésorier</i>	H. SALANE.

MEMBRES TITULAIRES

- MM. BERNADOU (Félix), à Bayonne.
BOCHER, au château *Caradoc*, à St-Étienne, Bayonne.
BONNAT (L.), membre de l'Institut, à Paris.
BONNECARRÈRE (J.), *propre*, à St-Étienne, Bayonne.
BEIGBEDER-CAMP, juge de paix, à Bayonne.
CANTÉRO, à Bayonne.
CARO-DELVAILLE (M^{me}), à Bayonne.
CAVAILLÈS (H.), professeur au Lycée, à Bayonne.
CATHALA, receveur des finances, à Bayonne.
CAZAC, proviseur du Lycée, à Bayonne.
CHAGÉ (l'abbé), curé à St-Étienne.
CHAMBRE DE COMMERCE DE BAYONNE.
COMBES, rue Thiers, à Bayonne.
CORRÈGES (Ferdinand), à Bayonne.
CROSTE (Th.), à Bayonne.
CIZACQ, géomètre, à Tarnos.

- MM. DAGUERRE-DOSPITAL (A.), à Séville.
DAGRANT (G.-P.), à Bordeaux.
DAGUENET, notaire, à Bayonne.
DELVAILLE (le docteur C.), à Bayonne
DEMOLON, pharmacien, à Bayonne.
DESCANDE, à Rouen.
DÉTROYAT (Arnaud), à Bayonne.
DHIRIART (P.), propriétaire, château de *Saubis*, à Tarnos.
DOLHATS, à Bayonne.
DOURS (L.), à Bayonne.
DUBARAT (l'abbé), aumônier du Lycée, à Pau.
DU SÉRECH DE SAINT-AVIT, directeur des douanes, à Bayonne.
DURRUTY (le docteur), à Bayonne.
DUCAZAU, ingénieur de la ville de Bayonne.
DUCÉRÉ (Edouard), bibliothécaire archiviste adjoint, à Bayonne.
DUMONTEL, maire, à Boucau.
DEVERDIER, receveur des finances, à Bayonne.
FOY (Edmond), Président de la Chambre de Commerce, à Bayonne.
GABARRA (l'abbé), curé de Capbreton.
GABAT, avocat, à Bayonne.
GARAY (l'abbé), aumônier, villa *Pia*.
GENTINNE (Jules), à Bayonne.
GOALARD, pilote-major.
GOMMÈS (Armand), banquier, à Bayonne.
GONTAUT-BIRON (le vicomte DE), député des Basses-Pyrénées, à Pau.
GUICHENNE (L.), avocat, à Bayonne.
HAULON (S.), sénateur des Basses-Pyrénées, à Bayonne.
HÉRELLE, professeur au Lycée, à Bayonne.

MM. HIRIART (Léon), bibliothécaire archiviste de la ville de Bayonne.

HOURET (E.), libraire, à Bayonne.

IRIBARNÉGARAY (B.), à Bayonne.

ITHURBIDE (Charles d'), négociant, à Bayonne.

JAUFFRET (Mgr), évêque de Bayonne.

JOLYET, directeur de l'École de Dessin et de Peinture, à Bayonne.

JOSEPH (H.), supérieur du Grand-Séminaire, à Bayonné.

LABAT (J.), à Biarritz.

LABILLE, avocat, à Saint-Jean-de-Luz.

LABORDE-NOGUEZ (Amédée de), à Ustaritz.

LACOMBE (A.), à Bayonne.

LAFONT (le docteur P.), à St-Martin-de-Seignanx

LAFORE, receveur de l'enregistrement, à Bayonne.

LAMAIGNÈRE (Alfred), rédacteur en chef du *Courrier de Bayonne*.

LAMBERT, professeur au Lycée, à Bayonne.

LARRALDE-DIUSTÉGUY (DE), à Urrugne.

LARRALDE (M.), à Bayonne.

LARRÉGUY, pharmacien à Bayonne.

LARRIBIÈRE (N.), à Bayonne.

LASCOUX, à Bayonne.

LASSERRE (le docteur), à Bayonne.

LAUDUMIEY, pharmacien, à Bayonne.

LAXAGUE, avocat, à Bayonne.

LAZARD (M^{me}), à Paris.

LE BARILLIER, maire, à Anglet.

LEBAS (A.), ingénieur, à Bayonne.

LE BEUF (Lucien), pharmacien, à Bayonne.

LEGRAND (J.), député des Basses-Pyrénées, à Bayonne.

- MM. LÉON (Henry), à Biarritz.
LÉVY (E.), grand-rabbin, à Bayonne.
LÉVY (M.), sous-bibliothécaire à la Sorbonne, Paris.
LOEWY D'ABARTIAGUE, à Ossès.
LOUIS (Pierre), architecte, à Biarritz.
MANECY, contrôleur des douanes, à Bayonne.
MALAPERT, à Bayonne.
MARMISSOLLE, à Bayonne.
MASSOT, horloger, à Bayonne.
MIALET, à Bayonne.
MOXOD, pasteur de l'Eglise réformée, à Bayonne.
MOUREU, pharmacien, à Bayonne.
MOURROT (R. P.), directeur de l'Institution Saint-Louis-
de-Gonzague, à Bayonne.
NOGUÉS, vétérinaire, à Bayonne.
OLHAGARAY, propriétaire, à Villefranque.
PELLOT (Ch.), propriétaire, à Biarritz.
PERRET, avocat, à Bayonne.
PICHE, ancien conseiller de préfecture, à Pau.
POURQUIÉ, rue Lormand, à Bayonne.
RAGON (Émile), à Bayonne.
RIBETON (le Dr), à Bayonne.
RODRIGUES (A.), à Bayonne.
SALANE (H.), relieur, à Bayonne.
SALZÉDO (A.), à Bayonne.
SALZÉDO (A.), banquier, à Bayonne.
SAUTET, professeur au Lycée, à Bayonne.
SERVAL, ancien inspecteur divisionnaire des douanes, à Bayonne.
SODES (E.), à Bayonne.
SOULICE, bibliothécaire de la ville de Pau.
SOULEZ-LAGAZE, à Bayonne.

MM. VERMIS-DURIEUX, à Bayonne.
VIGUERIE, sous-préfet, à Bayonne.
VINSON (J.), à Paris.
WEILLER, avoué, à Bayonne.
WENTWORTH WEBSTER, à Sare.
YTURBIDE (P.), à Bayonne.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Société Académique Hispano-Portugaise, de Toulouse

Société des Sciences, Lettres et Arts, de Pau.

Société d'Histoire naturelle, de Toulouse.

Société Borda, de Dax.

Académie Nationale des Sciences, Lettres et Arts, de Bordeaux.

Société de Géographie Commerciale, de Bordeaux.

Société d'Étude des Sciences Naturelles, de Béziers.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, d'Angers.

Société Archéologique et d'Histoire, d'Angoulême.

Archives Historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

Société des Sciences Naturelles de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.

Musée Guimet, de Lyon.

Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn, d'Albi.

Société d'Émulation du Doubs, de Besançon.

Société des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, d'Aix.

Société Archéologique, Scientifique et Littéraire, de Béziers.

Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de Caen.

Société des Études Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot, de Cahors.

Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, de Nice.

Société des Antiquaires de Picardie, d'Amiens.

Société Académique des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube, de Troyes.

Biarritz-Association.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
E. DUCÉRÉ. — <i>Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de Bayonne. — La duchesse de Berry (1828) (suite)....</i>	5
<i>Le duc d'Angoulême (1814).....</i>	12
CHAPITRE II	
<i>Grands Personnages. — Ministres et Conventionnels.....</i>	47
<i>Le grand Carnot à Bayonne et la commission de la Convention.....</i>	26
<i>Les gouverneurs de la province au XVI^e siècle....</i>	34
<i>Le prince de Condé.....</i>	38
<i>Le duc de Mayenne et le duc d'Epéron.....</i>	43
<i>M. de Saint-Luc et le maréchal d'Albret.....</i>	51
<i>Les gouverneurs de la province au XVIII^e siècle.....</i>	57
J. LAMBERT. — <i>La création d'une langue internationale. L'Espéranto.....</i>	65
P. YTURBIDE. — <i>Le pays de Labourd avant 1789.....</i>	83
E. DUCÉRÉ. — <i>Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de Bayonne. — Les Ambassadeurs.....</i>	99
<i>Gouverneurs de la ville et gouvernantes.....</i>	118
P. YTURBIDE. — <i>Le pays de Labourd avant 1789. — Les baillis de Labourd (suite).....</i>	129
E. DUCÉRÉ. — <i>Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de Bayonne. — Gouverneurs de la ville et gouvernantes (suite).....</i>	163
<i>Intendants et Intendantes.....</i>	173
<i>Maréchaux de France.....</i>	180
<i>Les Évêques.....</i>	182
<i>Grands seigneurs et grandes dames.....</i>	186

	PAGES
P. YTURBIDE. — <i>Le pays de Labourd avant 1789. — Les baillis de Labourd (suite)</i>	193
E. DUCÉRÉ. — <i>Entrées solennelles, passages et séjours des rois, reines et grands personnages dans la ville de Bayonne. — La princesse des Ursins, le duc de Saint- Simon et le baron de Pollnitz</i>	225
<i>Léopoldine de Lorraine, le duc et la duchesse de Duras, Madame de Piis</i>	247
<i>Procès-verbaux.</i>	

3 2044 100 896 554